



Sayyid 'Uways

L' HISTOIRE QUE JE PORTE SUR MON DOS

~ mémoires ~

PREFACE DE GILBERT DELANOUE
POSTFACE D'ALAIN ROUSSILLON
TRADUIT DE L'ARABE
PAR
NASHWA AL - AZHARI
GILBERT DELANOUE
ALAIN ROUSSILLON

CEDEJ

Le texte original de cet ouvrage a été publié au Caire, en 1985,
aux éditions *Dâr al-Hilâl*
sous le titre
al-târîkh alladhî ahmiluhu 'ala zahri

ISBN 2-905 838 -16-7

L' HISTOIRE QUE JE PORTE SUR MON DOS

~ *mémoires* ~

C'est en 1977 que j'ai rencontré Sayyid 'Uways pour la première fois. J'étais au Caire pour quelques jours, et, comme il arrive parfois, j'avais l'impression de me heurter à des murs et de perdre mon temps. Une mission manquée, si l'on considère que je m'étais fixé pour but la collecte de documents sur la situation qui prévalait dans l'enseignement égyptien. Les ouvrages de sociologie de l'éducation disponibles qui étaient supposés traiter de ce sujet avaient tous tendance à se limiter à récapituler les grandes théories de l'éducation - de Socrate, Platon et Aristote à Herbert Spencer, en passant par quelques grands noms et quelques grands épisodes réputés canoniques dans cette discipline. Pour la période moderne, puisqu'il fallait bien en traiter, les auteurs se bornaient à compiler ou à résumer la riche matière accumulée par 'Izzat 'Abd al-Karīm sur le XIX^e siècle, ou encore telle ou telle histoire de la mosquée al-Azhar. Rien de neuf, rien qui aidât à comprendre ce que l'on sentait se produire depuis le début de l'ère nassérienne. Efforts désespérés auprès des divers bureaux pour tenter d'obtenir communication de statistiques récentes... Après un accueil toujours aimable, je recevais invariablement les mêmes réponses dilatoires : il m'aurait fallu diverses lettres et autorisations ; or, pour les obtenir, le temps me manquait. Quiconque a fait, un jour, une telle enquête connaît bien ce genre de difficultés.

Un certain découragement, aussi, m'envahissait face à quelque chose de plus grave, que je mis bien du temps à comprendre et à accepter. Il me semblait qu'il y avait en Egypte, entre, d'une part les intellectuels qui s'efforcaient d'écrire sur la société et, d'autre part, la masse de la population, un fossé dont beaucoup refusaient de percevoir l'existence même. "Notre peuple...", disaient les premiers - et si je leur faisais remarquer que cette façon de parler impliquait une séparation, une mise à l'écart (et au dessus) des intellectuels, ils protestaient véhémentement : "Mais non... Nous ne sommes pas séparés de notre peuple... Nous lui appartenons. Mais nous aussi avons une mission, celle de le tirer de sa misère spirituelle et matérielle." Pour quelques raisons, qui sans doute me sont propres, il me

restait difficile d'assimiler cette position de l'intellectuel par rapport à la société dont il est issu et d'en accepter la justification.

Sur ces entrefaites, je fis la rencontre de Sayyid 'Uways, dans son bureau du Centre National de Recherche Sociale et Criminologique. Il y recevait beaucoup de visites : jeunes chercheurs venus lui soumettre leurs travaux, journalistes, universitaires... Il avait l'air souriant et affable. Très vite, je fus frappé par sa bonté, sa capacité à comprendre autrui, sa modestie. "Je n'ai pas la prétention de tout expliquer... Je n'ai pas de clé qui permettrait de comprendre la société égyptienne... Simplement, il y a certaines choses que je sais parce que j'ai pu les observer, voila tout." Pour mon enquête, m'expliqua-t-il, il n'y avait qu'une solution : je n'avais qu'à organiser un colloque, et ainsi, toutes les personnes intéressées en quelque manière par l'état présent de l'enseignement y produiraient volontiers les données en leur possession. Le conseil devait s'avérer judicieux[1]. Mais plus important, Sayyid 'Uways avait réussi - sans doute à son insu -, par sa bonté, son humilité, ses nombreuses anecdotes accompagnées de commentaires sur ses propres expériences, à me réconcilier avec moi-même et avec cette situation historique, plus frappante peut-être en Egypte, de l'intellectuel vis-à-vis de sa propre société. Je pouvais quitter le Caire avec le sentiment d'avoir réussi ma mission.

Sayyid 'Uways, je m'en aperçus au cours de rencontres ultérieures, parle volontiers de lui-même, de certains épisodes de son enfance et de sa jeunesse, c'est-à-dire de la période fondatrice de sa personnalité. De plus, des éléments autobiographiques se trouvaient intégrés à certaines de ses œuvres publiées. Nombre de critiques égyptiens donnent à présent les raisons qu'ils ont d'apprécier l'autobiographie de Sayyid 'Uways et d'inciter le public égyptien à la lire. Dès avant qu'elle fût écrite, j'avais des raisons de souhaiter qu'elle le fût. D'abord, il n'existait aucun ouvrage "lisible" qui présentât sans médiation une part de l'Egypte du XX^{e} siècle à des étudiants de langue et civilisation arabes - je veux dire qui en parlât de l'intérieur. Je songeais à plusieurs voies possibles : *Les Enfants de Sanchez* d'Oscar Lewis ou le livre de Lawrence Wylie sur le village provençal de Roussillon. Ne pourrait-on transposer de quelque manière ? Je rêvais d'un livre où l'auteur parlerait à la fois de lui-même et de l'Egypte, ou du moins des milieux égyptiens connus de lui, et où sa position même par rapport à ces milieux serait par lui franchement définie.

Ce livre, il m'apparut soudain avec évidence que Sayyid 'Uways pouvait l'écrire, s'il le voulait. Je sentais bien aussi qu'il existait une parenté profonde entre les grandes autobiographies de la littérature égyptienne moderne - *Le Livre des Jours* de Taha Husayn, *Ma vie*, d'Ahmad Amîn,

1. Ce colloque eut lieu en mai 1980 au Centre National de Recherche Sociale et Criminologique, grâce à la coopération de ce centre, du CEDEJ et du CEROAC. Les actes en ont été publiés au CEDEJ sous le titre *Dimensions Sociales de l'enseignement en Egypte.*

L'éducation de Salâma Mûsa - et celle que pourrait écrire Sayyid 'Uways. Une parenté aussi, bien sûr, entre ce dernier et tous les grands militants égyptiens des Lumières, depuis Rifâ'a al-Tahtâwi.

J'en parlai à Sayyid 'Uways. Tout en protestant qu'il n'était ni Taha Husayn ni Salâma Mûsa, il admit qu'il allait réfléchir à cette suggestion. J'appris par la suite que je n'étais pas le seul à la lui avoir faite. Je voulais traduire ce livre avant même qu'il fût écrit. Et il le fut, très vite, en somme puisque l'*Histoire que je porte sur mon dos* fut publié en septembre 1985 par les éditions *al-Hilâl* fondées au début de ce siècle par Jurji Zîdân. Restait à le traduire. C'est chose faite aujourd'hui, malgré un retard dû en partie aux responsabilités administratives qu'il m'a fallu assumer et qui ne m'ont pas laissé la liberté que j'escomptais. Alain Roussillon, qui avait très tôt compris l'intérêt du livre de Sayyid 'Uways, a bien voulu reprendre en main l'entreprise et assumer la responsabilité de fait de la conduire à sa fin. Qu'il en soit chaleureusement remercié ici.

Toute œuvre biographique suit, bien sûr, sa loi propre. L'auteur, parmi la foule des événements, des rêves et des pensées qui constituent sa vie, est tenu de trier ; peut-être sa mémoire choisit-elle pour lui. De la poussière des faits, le héros-narrateur qui se retourne vers son passé retient ce qui donne sens à son existence. Alain Roussillon analyse, dans le texte placé en postface à cette étude, le sens que Sayyid 'Uwais trouve à présent à sa quête, sens longuement médité, on peut le croire, qui organise le récit.

Dans cet ouvrage, les réactions de Sayyid 'Uways sont constamment mêlées à l'évocation des événements ou des épisodes qu'il a vécus et qu'il évoque au fil de son récit. Pourtant, il ne cherche pas, d'abord, à nous faire découvrir l'histoire de l'Egypte de 1913, date de sa naissance, au moment où il écrit ; il nous dit comment il a *vécu* ces faits et comment les ont vécus, avec lui, les personnes de son entourage. Il n'est pas un homme politique, mais un enfant, puis un jeune homme, puis un homme jeune, qui vit tout cela avec intensité, en tant que citoyen égyptien, ou mieux, dans ses propres termes, en tant que fils de l'Egypte éternelle.

Par là, il nous donne à entrevoir d'abord les aspects *affectifs* du nationalisme égyptien, qui ont joué un si grand rôle dans la trame des événements et dans leur consistance même. Il nous permet d'entrevoir ce qu'étaient la culture historique et politique et les sentiments des catégories sociales et des classes d'âge (ici, petite bourgeoisie des commerçants et des artisans et jeunes des écoles) qui ont alimenté le mouvement national égyptien depuis le début de ce siècle. Leurs amours et leurs haines. Leurs amours : l'Egypte en tant que Nation dotée d'une insondable profondeur historique, ayant vocation à faire fructifier la civilisation (on se souvient inévitablement de Rifâ'a al-Tahtâwi, le premier qui ait défini cette vocation) ; les grands chefs historiques de cette nation, que leur action ait été intellectuelle, morale ou politique : Muhammad 'Abduh, Ahmad 'Urâbi,

Mustafa Kâmil, Gamâl 'Abd al-Nâsir, le premier maître égyptien de l'Egypte depuis l'an 525 avant Jésus-Christ. Leurs haines : les Turcs, qualifiés de destructeurs et de pillards ; la dynastie de Muhammad 'Ali - celui-ci étant épargné -, sur laquelle le jugement des historiens actuels est pourtant plus partagé ; les occupants anglais éprouvés sans nuance comme intolérables.

Aussi, Sayyid 'Uways nous donne à voir, dans sa vie personnelle, comment le sentiment religieux - qui est lui-même historique, daté, dans ses diverses manifestations - interfère de façon forcément complexe et contradictoire, avec les appels de la modernité. Nous sommes là de plein pied dans cette période de transformation désormais accélérée de la civilisation, en pleine période réformiste. Comment pourrait-il en être autrement ? Et comment supposer que la problématique de l'adaptation d'une tradition au changement accéléré ne soit qu'égyptienne, ou que musulmane ? Ce qui nous retient ici, c'est qu'il ne s'agit plus seulement d'exposés doctrinaux, que nous pouvons connaître par la lecture des théologiens ou, sous des formes simplifiées et politiquement militantes dans le discours des partisans, actuels ou passés, de "l'application intégrale de la loi islamique". Nous voyons ici un enfant, puis un jeune homme dévot, vivre, se poser des questions et se débattre dans le flux des vagues successives de la religiosité islamique, qui se recouvrent, se combattent, et qui aussi, souvent se confondent : magie populaire - et parfois, aussi, moins populaire, cautionnée par les spécialistes autorisés de la religion - héritée du fond des âges, et particulièrement active dans le monde féminin ; religion dévotionnelle, encadrée ou non par les shaykhs des confréries soufies, prolongement de pratiques dominantes, sans doute, en Egypte, au cours des siècles précédents ; développement de la problématique réformiste dont les premières manifestations ne semblent dater que du XIX^{e} siècle. Comment harmoniser la soumission à la Loi divine (et les multiples interprétations qu'il est loisible, dans beaucoup de cas, à la conscience musulmane d'en donner) avec les exigences - mais quelles sont-elles au juste ? - de la modernité, laquelle assiège de plus en plus étroitement la vie quotidienne des citadins, en même temps qu'elle lance d'exaltants défis aux intellectuels. On voit qu'il y a là matière à une infinie casuistique, où s'épanouit la subtilité des experts en choses religieuses, mais qui donne lieu aussi à des cas de conscience qui travaillent les âmes pieuses.

Le lecteur informé de l'histoire du sentiment religieux dans la France et dans l'Europe modernes reconnaîtra, aux prix de faciles transpositions, bien des faits déjà vus ou vécus par lui, souvent négligés par les historiens mais que prennent en compte, chez nous, romanciers et mémorialistes. En Egypte, et plus largement dans l'ensemble du monde arabe, l'étude des mentalités n'est pas encore à la mode chez les historiens professionnels, et le témoignage de Sayyid 'Uways, qui sur ce terrain rejoint celui d'un romancier comme Nagîb Mahfûz, n'en est que plus précieux.

Sayyid 'Uways est résolument didactique. Il se propose de rappeler, ou de dire, à ses lecteurs tout ce qu'ils doivent, selon lui savoir de cette part de la vie égyptienne qu'il a lui-même vécue. Il passe ainsi en revue toute une série de *scènes* sur lesquelles s'est jouée sa vie, en insistant d'ailleurs plutôt sur ce qui est commun que sur l'étrange ou le trop particulier, ce qui se comprend de la part du sociologue qu'est Sayyid 'Uways. Il n'hésite pas, cependant, à camper des personnages originaux et à donner des noms.

De proche en proche, bien des milieux sont ainsi décrits. On remarquera, entre autres, l'abondance des souvenirs de l'auteur, à l'âge où il écrit, sur ses années d'école. Il est difficile de ne pas en inférer l'importance de l'école dans la transformation - dont Sayyid 'Uways a été le témoin - de la jeunesse égyptienne : le paternalisme, souvent éclairé, qui préside aux relations entre le corps professoral et les élèves, la façon dont on est vêtu, dont on fait la gymnastique, dont on prend les repas, les occupations de la récréation et des jours de liberté, etc.

Le didactisme de Sayyid 'Uways se présente au lecteur de façon en quelque sorte redoublée : un fait est relaté, et bientôt après en est donné le commentaire, d'ordre sociologique, ou psychologique, ou les deux à la fois. Un tel dédoublement est fréquent dans la littérature autobiographique. Il arrive souvent que Sayyid 'Uways soit saisi lui-même par l'émotion que fait monter en lui le souvenir et qu'il se laisse aller au plaisir ou à la souffrance d'écrire - en oubliant parfois alors tout commentaire au bénéfice du pur épanchement émotionnel. C'est ainsi que - peut-être sans l'avoir voulu, car il ne se prend pas pour un écrivain ("je ne suis pas Taha Husayn") - il écrit des pages qui, pour être situées dans une histoire particulière, n'en sont pas moins belles et dignes d'êtres lues pour leur contenu universel. Telle est, à mon avis, la description des relations propre au monde, avant tout féminin, que constitue la maison patriarcale - la scène du petit déjeuner interrompu par l'irruption quotidienne du hautain patriarche... Ou encore, l'amertume et le sentiment d'humiliation ressenti avec une telle violence par des enfants en train de jouer au ballon au spectacle de pauvres femmes des quartiers voisins exhibant leur nudité pour obtenir quelque nourriture des soldats anglais hilares sur les murs de la Citadelle. De telles pages - mais bien souvent il suffit d'une phrase ou d'un membre de phrase, voire d'une simple épithète - par leur expressivité et les sentiments qu'elles communiquent au lecteur, en disent plus long que la plupart des ouvrages d'histoire ou de sociologie.

Le discours de Sayyid 'Uways obéit à une "police" et suit un rythme qui ne sont pas forcément ceux qui sont prônés par l'enseignement français de l'art de la rédaction. La répétition, la redite, loin d'être à redouter, sont ici un procédé recherché ; l'auteur est, nous l'avons dit, investi d'une mission d'éducateur, à qui il incombe de répéter, sans se lasser, les choses essentielles, pour qu'elles passent plus sûrement dans l'esprit de ses

auditeurs. Traduisant ce texte, il nous fallait trancher : devions-nous respecter toutes les redites ou les supprimer ? Notre choix a été mitigé, au coup par coup, attentif avant tout à ne pas trahir les *intentions* de l'auteur, tout en tâchant de proposer au lecteur français un texte qu'il puisse *lire* et apprécier sans être trop surpris dans ses habitudes littéraires.

Surtout, nous espérons, pour servir le projet résolument didactique qui est celui de Sayyid 'Uways, que ce livre fera entrevoir au lecteur une Egypte qui, le plus souvent, par pudeur sans doute, se masque et se dérobe aux regards, jusque et y compris de ceux qui l'aiment le plus.

GILBERT DELANOUE

Directeur de l'IFEAD

DAMAS

AVERTISSEMENT

L'histoire que je porte sur mon dos *a été publiée au Caire en trois volumes par les éditions al-Hilâl. Nous ne donnons ici que la traduction du premier volume et de la moitié du second. En effet, il nous a semblé que le récit par Sayyid 'Uways des péripéties de sa vie professionnelle, qui occupe la suite de son texte, pour intéressant qu'il soit du point de vue du lecteur égyptien, n'était pas de nature à intéresser de la même manière le lecteur français pour qui la description dans le détail des institutions de recherche égyptiennes ne présentent pas le même caractère crucial.*

Nous avons pris le parti de réduire au maximum l'appareil de notes, renvoyant le lecteur à la chronologie et à l'index des personnalités citées qui figurent en annexe de la présente traduction.

Au temps où j'étais élève de l'Ecole de Service social, au Caire, à l'automne 1938, je fis l'étude de mon premier cas, celui d'un jeune homme accusé devant le tribunal des mineurs d'un quelconque acte de délinquance. Il ne me vint pas une seconde à l'esprit, alors, qu'arriverait le jour où ce serait mon propre cas que j'étudierais. Le jeune homme en question était originaire du quartier d'al-Khalīfa, où j'étais né moi-même et où j'ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans. Ce quartier était alors le seul dont je connusse chaque rue, chaque ruelle ou impasse, et même - je peux le dire - chaque empan de terrain. C'était l'espace où s'étaient déroulées mes premières expériences, douces ou amères, tout au long de cette période de mon existence. Je me souviens que les cas sur lesquels les élèves de l'Ecole du service social avaient à enquêter se trouvaient dans des dossiers. Chaque dossier portait le nom et l'adresse de la famille du jeune délinquant. Nous, les élèves, nous allions au refuge d'al-Suyūfiyya pour répartir entre nous les noms et les adresses des jeunes dont nous avions à étudier les cas. J'avais choisi les noms de ceux qui habitaient le secteur d'al-Khalifa, afin de me rendre la tâche plus facile, et aussi de la rendre plus facile aux autres, qui ne connaissaient pas du tout ce quartier-là. Je me rappelle que, en prenant ces noms et adresses, j'étais bien sûr que je saurais exécuter à la perfection mes enquêtes sur ces cas. N'avais-je pas étudié, sur le plan théorique, les principes de la "méthode du service des individus" ? La dite méthode consistait, entre autres, à rencontrer le "client", c'est-à-dire le jeune concerné, à le prendre au départ, au point où il en était, à le respecter, à lui offrir l'occasion de décider de son destin, ou du moins d'exprimer l'idée qu'il se faisait de son destin, tout en gardant confidentielles les informations ainsi réunies. J'étais bien conscient que l'application de ces principes pouvait être plus ou moins effective selon la personnalité des enquêteurs, c'est-à-dire selon la qualité et la richesse de leur expérience.

Fort de ces principes, je partis à la recherche de mon premier "cas". Le domicile du délinquant en question était supposé se trouver quelque part dans la zone d'al-Khârita al-Gadîda, là où se trouve la tombe de Sayyidi al-Tûnsi. Je me rappelle ce jour où je partis en quête de cette adresse à dix heures du matin, et ne revins chez moi qu'à trois heures de l'après-midi. Mémorable journée : pendant des heures, je cherchai l'adresse ; je ne voulais pas, moi qui étais un fils du quartier d'al-Khalifa, revenir bredouille. J'errai de rue en ruelle et de ruelle en impasse sans trouver la fameuse adresse, mais je ne perdis pas courage pour autant. Je faisais face au premier défi dans l'application sur le terrain du métier du service social. Sans faiblir, je continuai à marcher dans tous les coins d'al-Khârita al-Gadîda et à demander l'adresse à tout le monde. Quand enfin je découvris l'endroit où habitait la famille du jeune homme, je m'aperçus qu'il s'agissait de Hûsh Qarâfa[1] ; ce fut pour moi une surprise : une famille entière, personnes et mobilier, qui vivait en compagnie des morts ! Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'une telle chose fut possible. Certes, mon expérience me permettait de concevoir qu'une veuve, ayant perdu son fils unique dans la fleur de l'âge, décidât de demeurer en ces lieux, tenant compagnie à la solitude du défunt en consolant sa propre solitude, abandonnant le monde derrière elle, et n'ayant plus d'autre espoir que de mourir et d'être ensevelie un jour auprès de lui. Mais que toute une famille, père, mère et enfants, eût élu domicile au Hûsh Qarâfa, voilà qui, en cet automne 1938, me paraissait inconcevable.

Ma surprise n'eut d'égal que ma compassion. Je me trouvais confronté à la vie que menaient certains de mes compatriotes. Certes, j'avais rencontré auparavant des situations de grande pauvreté, mais jamais encore une misère telle que celle que je trouvai dans le cas de ce jeune délinquant. Le mobilier n'était qu'un fantôme de mobilier ; je ne distinguai que la natte, sur laquelle dormaient tous les membres de la famille. Les visages n'étaient eux aussi que des fantômes de visages. De ceux des enfants, on ne pouvait voir les traits, car ils étaient couverts de crasse, et les mouches s'agglutinaient autour de tous les orifices. Dans ma naïveté, j'entrepris de chasser ces mouches de ma main, et je fis ce geste à plusieurs reprises, mais elles avaient tôt fait de revenir.

Quand j'eus fini mon travail d'enquêteur, je m'en allai. Je me rappelle que j'avais dans la bouche un goût amer qui ne disparut que plusieurs jours après. Quelle expérience ! Et ce n'était que la première d'une longue série... Il ne m'était pas venu à l'esprit à ce moment-là que je pourrais un jour la tenter sur moi-même. La démarche qui me conduisait vers autrui - qu'il

1. Littéralement : l'enclos du cimetière.

s'agît d'adolescents, de jeunes gens ou d'adultes, d'êtres sains ou inadaptés - dont j'avais à étudier les cas, devint peu à peu chose coutumière pour moi. Me prendre moi-même comme sujet d'enquête, était une autre affaire.

Cependant, en soumettant au lecteur le résultat de cette expérience - l'étude de mon propre cas - je le prie de m'excuser pour ses faiblesses et ses imperfections : les circonstances exigeaient qu'elle soit tentée. Je veux être sincère envers moi-même et envers le lecteur. J'espère que cette sincérité, à l'aune de la science, sera la bouée qui sauvera cette étude en lui permettant d'être aussi objective que possible : je m'y regarde moi-même comme les lecteurs m'y voient, non pas tel que je voudrais être.

Quand je dis "en lui permettant d'être aussi objective que possible", je veux donner à ces mots tout leur sens. Je suis un être humain que sa mémoire peut parfois trahir ; je dirai certaines choses et en passerai d'autres sous silence. Mais tout ce que je dirai sera la vérité et rien que la vérité. Il peut m'arriver de me tromper, mais je ne commettrai jamais d'erreur délibérée. Et les choses que je tairai seront des détails sans la moindre importance : en faire l'économie me permettra de développer ce qui est plus utile et fécond.

La personne humaine a plusieurs visages. L'image que je me forme de moi-même n'est pas celle qu'ont de moi les gens qui m'entourent ; elle n'est pas non plus l'image que je crois qu'ils se forment de moi ; et elle est autre encore de ce que je suis en vérité. Dans cette étude, ce n'est pas moi-même que je présente au lecteur, car enfin, qui suis-je ? Ce que je présente, c'est l'étude d'un cas, le mien, réalisée à la lumière de mes expériences, les unes méthodiques, les autres acquises de manière informelle - des expériences nécessairement modestes et limitées. Quand je me pose la question "qui suis-je ?", ce n'est pas par modestie ; je recherche seulement la vérité. En tout état de cause, la réponse à cette question est la matière même de ce livre, dont je laisse juge le lecteur.

Je ne révélerai pas un secret en disant que je ne me suis lancé dans cette étude que sur l'insistance de certains de mes collègues, femmes et hommes, pour lesquels j'éprouve considération et respect. Ils ont jugé que le moment était venu pour moi d'écrire mon autobiographie. Je ne sais rien, jusqu'à présent, des raisons qui les ont conduits à me demander cela. Il semble qu'ils aient vu en moi certains traits qui les ont fait me presser d'accomplir ce travail difficile. Il ne s'agit pas, bien sûr, des traits de mon visage, mais sans doute sont-ce des traits que l'on peut voir dans mes écrits sur la société égyptienne contemporaine, cette société que je n'ai cessé d'étudier avec passion. Il se peut que cette passion elle-même ait son origine dans l'étude de mon premier cas, celui de ce jeune délinquant dont j'ai parlé plus haut. Quand, après avoir rencontré la famille de ce jeune homme, qui habitait le Hûsh al-Qarâfa et menait cette vie fantômatique au milieu des morts, je

sortis du Hûsh pour retrouver les rues d'al-Khârita al-Gadîda et, de là, aller par les rues du quartier des Deux Imams (l'imam al-Shâfi'i et l'imam al-Laythi) jusqu'aux rues qui conduisaient chez moi - en passant par le quartier d'al-Sayyida 'A'isha avec ses petites rues et ruelles - je me souviens que j'étais devenu quelqu'un d'autre. Je sentais que je n'avais plus les mêmes yeux qu'auparavant, que je ne voyais plus des choses ou des gens mais des phénomènes sociaux, des attitudes et des rapports sociaux. S'imposa à moi, de façon irrésistible, la conscience de ma petitesse face à ce que je voyais. Dès ce moment, j'ai eu la certitude que la société égyptienne est un gigantesque laboratoire social, ou, si l'on veut, une encyclopédie sociale infinie. Malgré cette conscience irrésistible de ma petitesse, naquit en moi un amour non moins irrésistible qui me portait à observer certains de ces phénomènes, de ces attitudes, de ces rapports sociaux, que je commençais à percevoir. Depuis cet instant-là, je fus certain que mon ambition ne s'arrêterait pas là, mais qu'elle irait plus loin, qu'elle me pousserait à tenter de lire au moins quelques lignes de cette encyclopédie qu'est la société égyptienne, et à tenter d'expliquer une partie de ce que j'en aurais lu. Une part de ce que j'ai observé, de ce que j'ai lu, et de mes essais d'explication, est passée dans certains de mes écrits, édités ou inédits. C'est ainsi que se sont manifestés les traits qui révèlent la vie que j'ai vécue, et c'est de là qu'est venue l'insistance de mes collègues pour que j'écrive une autobiographie.

On pourra remarquer que cet ouvrage n'est pas, au sens propre, une autobiographie, qu'elle ne peut pas en être une. Comme je l'ai dit plus haut, c'est une étude de cas, une étude socio-culturelle, qui a pour objet un individu, membre de la société égyptienne. Un individu né dans un quartier populaire du Caire, où il a vécu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, avant de s'installer dans un autre quartier populaire jusqu'à l'âge de quarante-sept ans, et qui vit à présent dans un troisième quartier de la même ville. Il s'agit ici de l'itinéraire de cet individu à l'intérieur de la république d'Egypte, de notre Egypte éternelle, et aussi à l'étranger - de ses déplacements d'un lieu de travail à un autre, des rôles sociaux divers qu'il a assumés. C'est donc l'étude du cas d'un "client" (moi-même), au sens reçu dans les recherches socio-culturelles. Il se peut que l'empreinte du métier qui est le mien depuis que je suis sorti de l'Ecole de Service Social, au Caire, en 1940, jusqu'au moment où j'écris ces lignes - la recherche sociologique - soit perceptible dans la méthode mise en œuvre. Quoi qu'il en soit, j'espère très fermement que cette étude de cas reflète - au moins partiellement - les conditions qui furent celles de la société égyptienne dans la tranche chronologique considérée. Chacun de nous est le produit de la société où il vit. Et toute

société mérite ses bons comme ses mauvais citoyens ; ce qui revient à dire que, quand la société est saine, ses membres le sont aussi, et inversement. La présente étude, vue sous cette éclairage, se donne un but véritablement ambitieux, que je ne désespère pas d'atteindre. Le fardeau qu'il m'impose est très lourd : responsabilité envers moi-même d'abord, envers le lecteur ensuite. Si, nécessairement, je suis amené à parler de sociétés autres que celle de l'Egypte, c'est avant tout cette dernière qui retiendra mon intérêt. Le lecteur n'ignore pas qu'il s'agit d'une société unique en son genre, différente de nombreuses autres. Elle n'est pas seulement une société ancienne qui perdure, elle est aussi relativement stable. Certes, dans les limites de la tranche chronologique traitée ici, certaines conditions de la société égyptienne diffèrent de celles qui furent les siennes en d'autres périodes. Et moi-même, je me suis transformé tout au long de la période couverte ici. C'est là chose naturelle et à quoi il faut s'attendre, car le changement est la marque de la vie, et il est impossible qu'un état donné dure éternellement. Néanmoins, j'ai choisi ma méthode, et j'ai pris seul le parti suivi ici. J'espère avoir réussi.

Au moment où je naquis, régnait en Egypte le khédive 'Abbâs II. Fut ensuite imposé au pays le protectorat des usurpateurs - les Anglais - et l'Egypte fut gouvernée par le Sultan Husayn Kâmil, auquel succéda Ahmad Fu'âd, qui prit le titre de roi, puis son fils, Fârûq, puis l'enfant Ahmad Fu'âd II. Tous étaient des gouvernants étrangers ; ils n'étaient égyptiens ni par la chair, ni par le sang, ni par la culture. L'Egypte fut ensuite gouvernée, à partir de 1952, par des chefs égyptiens, les présidents Muhammad Nagîb, Gamâl 'Abd al-Nâsir et Anwar al-Sâdât. Et aujourd'hui, tandis que j'écris ces lignes, Muhammad Husni Mubârak préside à son tour aux destinées du pays.

Depuis ma naissance et jusqu'à présent, il y a eu deux guerres mondiales et quatre guerres avec Israël (1948, 1956, 1967 et 1973). J'ai vécu deux grandes révolutions : la première alors que j'avais six ans (celle de 1919) ; lors de la seconde, en 1952, j'avais trente-neuf ans. Innombrables sont les grands événements qui se sont produits au cours de la période couverte par la présente étude ; certains se situent à un niveau local, d'autres au niveau mondial. Or, tous ces événements - à quelque plan qu'ils soient situés, et même ceux qui appartiennent à l'histoire passée de cette société égyptienne, éternelle, durable comme la vie elle-même - n'ont pas suffi à modifier beaucoup d'éléments de sa culture. C'est que celle-ci ne s'est pas constituée en un jour ni en un siècle ; son progrès a impliqué une continuité d'efforts rassemblés en un mouvement central étalé sur une longue durée. Ce qui n'aurait pas été possible sans une dose suffisante de centralisme politique

et de stabilité, condition qui fut réalisée très tôt dans la vallée du Nil. Les faits historiques montrent qu'une forme d'unité politique s'établit en Egypte dès les âges préhistoriques (quatre mille ans avant Jésus-Christ, ou même plus tôt. Dans un premier temps, cette unité n'englobait pas tout le territoire de l'Egypte : il y eut deux royaumes, qui furent unifiés par le roi Mena en 3400 avant Jésus-Christ. Puis vint l'ère des dynasties. Cette unité ne dura pas toujours; mais elle se maintint sous les six premières dynasties, c'est-à-dire durant l'Ancien Empire, de 3400 à 2475 avant Jésus-Christ, soit environ mille ans : période suffisante pour la cristallisation des idées et des *habitus* moraux.

L'Egypte antique connut encore deux périodes de stabilité qui sont :

- l'ère des XI^{e} et XII^{e} dynasties (le Moyen Empire, soit de 2160 à 1788 avant Jésus-Christ) ;

- l'ère qui s'étend de la XVIII^{e} à la XX^{e} dynastie (le Nouvel Empire, soit de 1580 à 1090 avant Jésus-Christ).

Ces ères de stabilité durèrent donc respectivement neuf cent vingt-cinq, trois cent soixante-douze et quatre cent quatre-vingt-dix ans : au total, mille sept cent quatre-vingt-sept ans, par conséquent, une longue durée ; et l'ère fondatrice, la première, fut particulièrement longue. Ce fut la chance de l'Egypte, car les Egyptiens purent établir solidement les bases de leurs institutions, enraciner profondément leurs traditions.

Il est admis historiquement que l'invasion de l'Egypte par les Perses commença sous la XXVII^{e} dynastie, en 525 avant Jésus-Christ ; l'Egypte devint alors une province perse, bien qu'apparussent par intermittence des dynasties nationales locales (les XXVIII^{e}, XXIX^{e} et XXX^{e} dynasties), jusqu'en 332 avant Jésus-Christ, date de la conquête du pays par Alexandre de Macédoine. Les Ptolémées régnèrent ensuite, de 322 à 30 avant Jésus-Christ, date de la conquête romaine. La domination des Romains dura quant à elle de 30 avant Jésus-Christ à 642 de l'ère chrétienne : la civilisation gréco-romaine eut donc en Egypte une vie de presque un millénaire, de 332 avant Jésus-Christ à 642 de l'ère chrétienne. Depuis la conquête arabe, en 642, l'Egypte a vécu sous l'égide des Califes Bien-guidés, puis sous le pouvoir des Omayyades, puis des Abbassides, en passant par les Toulounides, les Ikhshîdides, les Fâtimides, et ensuite les Ayyûbides, puis les Mamelouks Bahrides et Burgides, jusqu'à l'exécution de Tûmân Bây, le dernier sultan de la dynastie circassienne.

Sa mort fit entrer l'Egypte dans une ère nouvelle : elle passait, en 1517, sous la souveraineté ottomane. Au cours de cette période (ayyûbide, puis mamelouke, puis ottomane), le pays endura les coups des croisades, des guerres contre les Mongols, du pouvoir des Mamelouks, sans compter ensuite ceux du pouvoir ottoman si médiocre, avec les réquisitions, pillages

et exactions des Turcs. Par la suite, le peuple égyptien eut à affronter le colonialisme, à partir de la fin du XVIII^{e} siècle : en 1798, Napoléon lançait sa campagne d'Orient, et ses troupes débarquèrent à Alexandrie en juillet de cette année-là ; cette campagne dura jusqu'en 1801. Quand ils eurent trouvé l'occasion favorable, les Anglais occupèrent le pays en 1882, sous la dynastie de Muhammad 'Ali, laquelle dura de 1805 à 1953. C'est à cette date que le pouvoir des étrangers prit fin et que le peuple égyptien recouvra ses droits souverains : pour la première fois - après une période qui va de 525 avant Jésus-Christ à 1952, pendant laquelle se sont succédé tant de pouvoirs étrangers - le maître de l'Egypte était égyptien.

L'ancienneté de la société égyptienne et la pérennité de sa culture ont été établies par les études et les recherches de nombreux savants et penseurs, et j'en voyais la trace dans mes propres travaux. Dans cette société, tout au long de sa longue existence, la religion n'a changé que deux fois. De même, la langue n'a changé que deux fois. Tandis que la Grande-Bretagne, par exemple, sur une durée qui ne dépasse pas deux mille ans, a vu sa religion changer deux fois et sa langue au moins quatre fois. En Espagne, pays qui a deux mille cinq cents ans d'histoire, la religion a changé huit fois, et la langue six fois. La race égyptienne n'a connu, au cours de l'histoire de la société égyptienne, que d'infimes transformations, alors que, dans un pays comme l'Italie, se sont succédé des races nombreuses qui ont apporté plus d'une fois au substrat de la population des modifications importantes. Le résultat est que nous constatons que la nature et l'essence de la vie en Egypte n'ont pas beaucoup changé tout au long de ces âges ; bien au contraire nos yeux se posent aujourd'hui sur des scènes que pouvaient voir, identiques, les anciens Egyptiens.

Il n'est pas question de dire par là que l'Egypte n'a rien emprunté aux cultures allogènes qu'elle a connues. Mais elle a donné autant qu'elle a pris, et ce qu'elle a pris n'a touché en rien ce qui, en elle, était originel ; l'originel est demeuré, au cours des âges, juxtaposé au reste. La religion chrétienne, par exemple, en pénétrant en Egypte en 64 après Jésus-Christ, n'a pas trouvé dans le peuple égyptien une terre vierge ou un désert aride : l'Egypte connaissait Osiris, son martyre, sa résurrection ; elle connaissait aussi sa sœur Isis, ceci dès avant qu'elle n'entendît la prédication de Marc parlant du Sauveur et de sa mère, la Vierge Marie. De même la religion islamique, quand elle entra en Egypte en 642 de l'ère chrétienne, n'y trouva pas une terre vierge : ce pays connaissait déjà l'unité de l'univers, dès avant sa conquête par l'armée de 'Amr Ibn al-'As. C'est pourquoi, quand l'Egypte eut adopté les enseignements de cette religion, l'Islam, elle se fit de ses symboles et de ses mystères, une représentation tout à fait semblable à ceux qu'elle avait auparavant assimilés. L'histoire nous rappelle que le dernier

roi de la XVIII^e dynastie, Amenhotep IV (qui régna de 1375 à 1350 avant Jésus-Christ environ), fut le premier des "unitaristes" *(muwahhidûn)* puisqu'il prêcha une religion nouvelle, qui proclamait l'unicité divine, et changea son propre nom en "Akhenaton" pour indiquer qu'il avait embrassé cette religion. La réforme d'Akhenaton peut être considérée comme une réforme religieuse qui a précédé de vingt-neuf siècles un autre mouvement semblable en Europe, celui de Martin Luther. Autre exemple : le joug des Romains n'a pas empêché l'Egypte de conquérir ses vainqueurs, en pénétrant dans leurs esprits mêmes ; malgré sa situation d'humiliée et sa faiblesse politique, l'Egypte a communiqué au monde civilisé d'alors son impulsion spirituelle et sa croyance religieuse, en plus de la paix de l'âme.

Quoi qu'il en soit, quand je parlerai de la société égyptienne, mon discours sera socio-historico-culturel, dans les limites de la tranche de temps qui va de ma naissance jusqu'à la date où j'ai fini d'écrire. Mon propos ne sera pas synthétique ni globalisant. Il sera énoncé de mon point de vue personnel, reflétant mes expériences - celles d'un homme qui vit en Egypte comme n'importe quel individu ordinaire, qui tente de pourvoir honorablement à ses besoins matériels et moraux, et n'a d'autre souci que de tenter de comprendre objectivement le réel égyptien - ce qui *est* afin d'essayer de le changer en direction de ce qui *doit être* - ; un homme, aussi, qui n'a d'autre souci que de participer, par son expérience et sa compétence, à la formation de générations de jeunes Egyptiens, afin qu'ils grandissent, prospèrent, que s'épanouissent leurs facultés et leurs potentialités, et qu'ils puissent assumer les rôles sociaux que la société égyptienne attend d'eux dans les circonstances actuelles, pour que, grâce à eux, les fins de cette société puissent se réaliser dans un avenir radieux. Je n'ai pas d'autres moyens que mes expériences et mes compétences, ainsi que l'amour et le respect que je porte à tous les hommes, quelles que soient leurs différences, et leurs positions dans la société.

Mon bagage d'expériences et de compétences n'est pas de nature purement académique, mais bien à la fois académique et vécu. Je lis toutes sortes de livres, par amour du savoir ; mais je lis aussi le livre synthétique et total que constitue la société égyptienne et j'en tourne les pages également par amour du savoir. Ce dernier livre, je le lis - comme je l'ai dit plus haut - dans l'intention de comprendre les faits et les attitudes que je peux observer, et aussi certains rapports sociaux qui ne se donnent pas immédiatement à voir. Mon intention est de comprendre et de tenter d'expliquer tous ces faits de façon objective. Mon projet essentiel est de découvrir les tendances des membres de la société égyptienne d'aujourd'hui ainsi que l'héritage culturel, ancien et sans cesse renouvelé, qui se trouve derrière ces tendances. A partir

de là, peut-être pourrais-je découvrir le ressort de cette société, tout en gardant les pieds sur un sol ferme. Car avant tout, je suis un chercheur, un sociologue qui, quand il parle, veut pouvoir dire "je sais que..." et non pas "je crois que..." ou "je sens que..." Je respecte ceux qui croient, ceux qui sentent, et même ceux qui imaginent, car croyance, intuition et imagination sont des modes du comportement humain ; mais il y a là des objets qui doivent être mis sous le microscope, et non au-dessus : ce sont pour moi des objets d'étude et de recherche que je tente de saisir dans les rues, les ruelles et les impasses, dans les villages et les hameaux ; j'essaie de me frayer une voie pour les atteindre à la mosquée, à l'église, au tribunal, dans les prisons, les hôpitaux, dans le cabinet du médecin, dans les usines, partout où il y a des hommes, normaux ou déviants. Je suis avec les gens, et c'est par eux que je vis, où qu'ils se trouvent, dans leur vie ordinaire, dans leurs fêtes, dans leurs chagrins. Ils sont la source de ma vie scientifique, la matière à travers laquelle je cherche la vérité, mon précieux gibier, l'objet de ma quête. Par "vérité", je n'entends pas la vérité absolue. La science, de même qu'elle pense que rien ne provient du néant, pense aussi que rien n'est absolu.

Si les conditions historiques présentes de la société égyptienne veulent que ne soit pas accordée d'attention aux travaux de ceux qui se proposent les mêmes fins que moi, ou que ne leur soit accordée qu'une attention insuffisante, eh bien, tel a déjà été le lot, en Egypte, des gens d'autres professions, tels que les avocats, les journalistes, les hommes de lettres et les artistes. Ils ont été des pionniers, et, pour l'être, ils ont dû payer le prix. C'était chose à quoi il fallait s'attendre, et ça l'est encore. Viendra le jour où l'on se souviendra des hommes qui auront vécu sous les sables de l'oubli et auront goûté l'amertume de la solitude, satisfaits de leur sort comme des amoureux passionnés. Quel objet est plus digne d'un tel amour que l'Egypte, notre patrie éternelle ? Comme il est doux de souffrir pour façonner ne serait-ce qu'une pierre dans l'édifice de sa gloire aux nobles fondations, pour relever sa puissance et lui assurer l'appropriation du savoir !

Le titre de cette recherche est *L'histoire que je porte sur mon dos, étude d'un cas.* J'ai porté et je porte encore cette histoire jusqu'au moment où j'écris ces lignes. Elle a été et demeure un lourd fardeau. Elle a laissé ses nombreuses empreintes dans tout mon être. Elle est comme le creuset où se sont fondus les éléments constituants de ma vie, au feu de ses luttes orageuses. Peut-être ma chance a-t-elle été que la plupart de ces éléments fussent semblables à l'or brut ; ainsi ne laissèrent-ils pas trop de scories, mais une proportion dominante de métal précieux. Cependant, je n'en suis pas sûr. Le jugement revient, en fin de compte, au lecteur, qui tirera les conclusions, que je ne peux lui dicter : je le laisse penser ce qu'il voudra.

J'ai commencé à sentir peser sur moi le poids de cette histoire en janvier 1930. C'est à cette date que je fus obligé de quitter l'école secondaire, mon père venant de mourir ; j'étais en quatrième année secondaire, et j'allais de l'avant dans mes études, voulant réaliser les objectifs dont avait rêvé pour moi mon père. Il s'agissait de passer le baccalauréat, d'entrer à l'université, puis de partir pour l'Europe pour y acquérir des diplômes supérieurs. Quand mon père mourut, ces rêves, hélas, ne s'étaient pas réalisés. Cette mort ne fut pas la seule raison de l'interruption d'études que j'aimais, qui faisaient mon bonheur, et auxquelles je me livrais tout entier. La cause principale en fut l'insistance de mon grand-père paternel, qui voulut - et rien ne put infléchir sa volonté - que je prisse la place de mon père comme gérant de son magasin. Son argument était qu'il ne me servirait pas à grand-chose d'avoir un diplôme d'une école ou d'une université, car la vie était la meilleure école et la plus grande université. Je n'avais d'autre ressource - et ma pauvre mère avec moi - que de plier devant la volonté du grand-père. Je devrais donc assumer la gestion du magasin de mon père défunt, et ma mère vivrait pour moi sous la protection du grand-père et de la parenté paternelle. Quand j'endossai cette responsabilité, j'avais à peine dix-sept ans. J'étais jeune et ne comprenais pas grand-chose à la vie. Cette responsabilité que j'assumais accablait ma jeunesse encore tendre ; mais j'étais obligé de l'affronter, et je me consolais en me répétant que la science ne se trouvait pas seulement à l'école ou à l'université, et que la vie, avec ce qu'elle peut avoir de doux et d'amer, était une plus grande école et une plus grande université. Mes lèvres, tout bas, tenaient ce discours, mais tout au fond de moi c'étaient d'autres mots qui criaient et que je répétais.

Cette interruption de mes études avait été un grand choc, une chose que je n'avais pas voulue, et que mon père n'aurait pas voulue pour moi. Mon père voyait en Mustafa Kâmil, le grand dirigeant de la nation égyptienne, un modèle pour moi ; son rêve était de me voir suivre son exemple : je devais, selon lui, aller à l'université, puis en Europe pour compléter mes études universitaires ; tel était son espoir, qui ne s'est pas réalisé de son vivant.

Dès avant que mon père ne mourût, j'avais éprouvé le poids de l'histoire que je porte sur mon dos. Adolescent, j'avais senti que la maladie rongeait peu à peu le corps de mon père. C'était un géant ; je le vis au fil des jours se défaire sous mes yeux. Bien avant sa mort, il me semblait être un spectre habitant un corps d'homme, et sa haute taille rendait plus apparente encore sa maigreur. La faiblesse se manifestait de diverses façons dans ses mouvements, mais l'intelligence restait saine, intacte. J'observais ces changements, et personne autour de moi ne s'apercevait que je les remarquais. Je me lamentais sur mon sort avant de pleurer sur celui de mon père. Ma plainte était silencieuse. Je vivais seul dans ma tristesse.

Tout au long de mon enfance, j'ai observé les efforts de ma mère pour me donner un frère ou une sœur. Le petit frère venait, mais au bout de très peu d'années, il mourait. La petite sœur arrivait, et ne tardait pas non plus à disparaître. J'ai vu bien des fois ma mère enceinte sans qu'elle puisse bien souvent mener à terme ses grossesses. Le temps passa, les forces de mon père déclinaient et ma mère devint bientôt incapable de mettre au monde un enfant et de me donner ainsi un frère ou une sœur. Pendant ce temps, j'étais seul, vivant une enfance triste. Mon affliction avait pour cause la déception de ma mère et de mon père, qui adoraient les enfants. Elle venait aussi de la mort de tel frère ou de telle sœur ; j'avais dix ans, ou peut-être moins, et je devais pleurer ces morts, en enfant terrifié par ce genre d'événements. Mon deuil n'allait pas au-delà de quelques murmures ou soupirs, qui venaient du plus profond de moi. Je n'avais pas de formules de deuil à déclamer, ou que je me serais dites, ou que j'aurais dites à d'autres. Triste et blessé, je murmurais, seul, sans que nul ne me vît, car je n'aimais pas montrer mon chagrin.

L'histoire que je porte sur mon dos inclut les événements qu'a vécus le peuple égyptien. De très grands événements, en vérité. J'en ai vécu certains en tant que spectateur, d'autres en tant que participant, mais dans les deux cas, j'étais optimiste, toujours. L'avenir radieux, je le voyais devant moi, aussi évident que le soleil dans le ciel. Et jusqu'à présent, il m'est impossible de désespérer de l'Egypte : je n'ai jamais pu désespérer d'elle, même quand furent propagés ces mots de Sa'd Zaghlûl sur son lit de mort : "C'est fini pour moi, à présent", et qui - déformés par la transmission orale - devinrent : "Il n'y a rien à faire" *(mâ fish fâyda)* . J'étais alors adolescent (j'avais quatorze ans) et j'étais bien certain qu'il valait la peine de faire quelque chose, car comme dit le proverbe : "la fortune sourit aux audacieux et l'échec est le sort des peureux."

Au cours de mes voyages à l'étranger, entrepris pour acquérir un supplément de savoir, j'ai supporté aussi une part des événements de l'histoire, dans une solitude mortelle et avec le sentiment d'être un exilé. La maladie, la peur de l'inconnu comptaient parmi les fardeaux sous lesquels je ployais. Je ne trouve pas les mots pour dire ces choses-là que seul peut sentir celui qui les a vécues. Chacun de nous, à l'étranger, doit affronter en lui-même le conflit culturel avec la société étrangère, et les barrières qui l'empêchent de comprendre et de se faire comprendre (quand bien même l'obstacle de la langue a été surmonté), ainsi que cet isolement, à la fois désiré et honni, qui le tient à l'écart de cette société.

En dépit de tout cela, l'histoire que je porte sur mon dos comporte des aspects radieux. N'est-ce pas assez pour moi d'avoir vécu en un temps où l'on n'avait d'yeux - et d'oreilles - que pour Sayyid Darwish, al-Manfalûti,

Shawqi, Hâfiz, Mustafa al-Râfi'i, Ahmad Hasan al-Zayyât, al-Mâzni, Tâhâ Husayn, Muhammad Husayn Haykal, al-'Aqqâd, Bayram al-Tûnsi, Tawfiq al-Hakim, Zaki Mubârak, Salâma Mûsa, Ahmad Amîn, Fikri Abâza ? N'est-ce pas assez pour moi d'avoir été l'élève du Shaykh Mahmûd Khattâb al-Subki, de Madame Elsa Thabet, du professeur John Lewis (de la Faculté de Morley, à Londres), du professeur Albert Morris (de l'Université de Boston) ? Ceux-ci ont été mes maîtres, après mon père et ma mère ; ils ont marqué ma personnalité de leur empreinte, et cette empreinte demeure en moi jusqu'à aujourd'hui. Ils ont été des sources d'amour, de respect et de science, auxquelles j'ai pu boire tout ce qu'il y a de bon et de doux. Chacun d'eux suscita en moi un changement et m'incita à changer encore par moi-même afin que je devinsse cette personne unique que j'avais à être. Je pris à chacun de ces maîtres quelque chose de ce qu'il avait à offrir. Certains me donnèrent un savoir, d'autres une méthode ; d'autres encore m'ont fait découvrir un certain regard sur la vie. Tous avaient en vue une même fin, le changement pour le mieux : mon propre changement, et celui des autres, car je n'étais pas le seul sur lequel ils voulaient agir. Chacun de ces maîtres avait un but qu'il s'efforçait d'atteindre ; moi aussi, j'en avais un : travailler pour l'Egypte.

Ce que pouvait être ce travail se précisa et devint clair pour moi quand je commençai mes études à l'Ecole de Service social du Caire. Entreprendre des études dans cette école revenait, au regard des conditions culturelles, sociales et économiques qui étaient les miennes à l'époque, à prendre une voie nouvelle et commencer à vivre une expérience décisive - le début réel, et en actes, d'une révolution contre la vie qui avait été la mienne depuis ma naissance jusqu'après mon adolescence, révolution dirigée contre tous les aspects de ma vie antérieure, culturels, sociaux et économiques. En même temps, il s'agissait de la révolution d'un individu contre une classe entière, avec ses conceptions, ses valeurs, ses coutumes, ses traditions, son genre de vie, son niveau économique. A peine eus-je goûté dans cette école quelques gorgées de l'océan bouillonnant du savoir, à peine eus-je commencé à en vivre intellectuellement, que je sentis tomber les liens qui m'entravaient, que mon esprit, dans l'ardeur de sa jeunesse, s'épanouit, et qu'apparut devant moi, évidente, l'idée de la rationalisation du travail social destiné à servir la cause du changement pour le mieux de notre société égyptienne. A partir de ce moment-là, et jusqu'à aujourd'hui, m'efforcer de réaliser cet objectif devint mon destin.

Parmi les aspects lumineux de l'histoire que je porte sur mon dos, je cite en dernier lieu - mais ce n'est pas le moindre - la réalisation du plus grand de nos vœux, l'expulsion hors d'Egypte des usurpateurs anglais. Radieux également fut le jour de la proclamation de la République. Oui, ce fut un jour

vraiment triomphal que celui-là, où fut aboli le pouvoir du dernier des rois de la dynastie de Muhammad 'Ali, le "petit roi" Ahmad Fu'âd II, et où disparut définitivement cette dynastie avec ses khédives, ses sultans et ses rois.

L'histoire que je porte sur mon dos, étude d'un cas, comporte deux volets symétriques, plus un troisième qui doit être considéré en fait comme le produit de l'interaction des deux premiers.

Le premier volet traite des racines qu'ont plantées ma mère, mon père, les personnes de ma famille et de ma parentèle, les filles et les garçons de mon quartier, et d'autres encore, partout où j'ai assumé un ou plusieurs rôles sociaux. Ceci s'entend avant tout des périodes où j'ai vécu en Egypte, non à l'étranger. Ce volet - qui représente les graines et les racines de ma vie - c'est la terre d'où je suis sorti tel que je suis, et il ne fait aucun doute pour moi qu'à cette origine je suis redevable de ma personnalité. Dès l'instant où je suis sorti du ventre de ma mère, a commencé une relation d'influence réciproque entre moi et les personnes et les objets qui m'entouraient. Cependant, au moment où je suis entré dans l'existence, l'origine était déjà là. La relation d'influence réciproque a commencé et dure encore jusqu'à présent. J'ai été et je suis toujours le produit de cette relation. Je n'étais pas passif ou inerte au moment où je vins au monde, mais je ne me fis pas tout seul. Les semences, que le terrain transforma en racines au travers des appareils de socialisation, constituèrent les éléments premiers de ma vie ; et ma personnalité, en fin de compte, est cela même qu'elles sont devenues.

Peut-être faut-il compter au nombre des plus importants appareils de socialisation - le lecteur le sait bien - la famille, le voisinage, l'école, l'institution religieuse et les autres appareils culturels, ainsi que les mass media, etc. Il n'y a point d'individu qui ne vive au sein de relations sociales permanentes. En venant au monde, je me suis trouvé à l'intérieur d'un groupe, ma famille naturelle. Au fil des étapes de ma croissance, je me suis trouvé dans d'autres groupes : dans un groupe de jeux (de la rue d'abord, et, d'une façon générale, du voisinage) ; puis dans le groupe de l'école, puis dans celui du travail, et dans d'autres encore. Ces groupes vivent tous dans le cadre de la société, mieux : ils constituent la société. Ma famille vivait elle-même dans un des quartiers du Caire, c'est-à-dire dans une société locale dotée de tout ce qui constitue une société humaine, grande ou petite : groupes de gens - hommes, femmes, et enfants - qui, tantôt s'entraidant, tantôt luttant les uns contre les autres, se proposent pour fin la réalisation d'intérêts essentiels (par exemple, la conservation de la vie et de l'espèce) d'une façon relativement permanente.

En outre, je compris très tôt que ces groupes avaient des vies différentes.

La plupart d'entre eux menaient une vie de pauvreté. Je voyais les enfants de ces groupes-là, dans les impasses, les ruelles et les rues du quartier, comme des multitudes de fourmis. Nu-pieds, ils étaient vêtus d'une simple chemise, sans rien qui cachât leurs parties sexuelles. Ils ne portaient la *gallâbiyya* qu'en hiver, ou dans des occasions qui étaient, la plupart du temps, les fêtes religieuses. Nombreux étaient les hommes, les jeunes gens, les femmes et les jeunes filles, dans le quartier, qui allaient pieds nus ; s'ils avaient quelque chose aux pieds, c'était, d'ordinaire, des sandales de fabrication rudimentaire ou des babouches. Hommes, jeunes gens, femmes et jeunes filles portaient la *gallâbiyya* quand ils étaient à la maison, ou dans les rues et les impasses ; mais bien souvent, ils ne la portaient même pas, se contentant de sous-vêtements qui couvraient leurs parties sexuelles. Cependant, quand les hommes et les jeunes gens sortaient pour aller au travail ou ailleurs, ils mettaient leurs *gallâbiyya*. Les femmes et les jeunes filles, quand elles sortaient, portaient, par dessus la *gallâbiyya*, le voile noir et bon marché dit *malâya*.

La mendicité était la profession de beaucoup de gens dans le quartier, femmes et hommes, profession liée, semble-t-il à l'existence des diverses *qarâfât*, ou cimetières, au pied du mont Muqattam, et aussi à celle des nombreuses mosquées-mausolées telles que celles de la Sayyida Nafîsa, de la Sayyida Sukayna, de l'Imam Al-Shâfi'i, de l'Imam Al-Layti, et d'autres saints personnages défunts. Il m'apparut que l'exercice de ce métier était soumis à certaines fluctuations qui faisaient augmenter le nombre des mendiants professionnels et non-professionnels : c'étaient les périodes où les Egyptiens des deux sexes venaient de partout rendre visite aux tombes de leurs morts disséminées dans les cimetières du quartier. Ces visiteurs venaient en foule, d'abord du quartier d'al-Khalifa lui-même, puis des autres quartiers de la ville du Caire, et aussi de certains villages voisins. Au sein de cette majorité pauvre du quartier d'al-Khalifa, vivait une minorité, très peu nombreuse, de gens riches et de notables. Ces derniers menaient une existence luxueuse et confortable, pour ne pas parler de licence ni de débauche. Cette minorité comprenait les familles Râshid, Abu al-Dibl, al-Qitt, al-Tahâwi, 'Imrân, et quelques autres. La majorité pauvre, comme la minorité "heureuse", vivait dans un climat socio-culturel dont la base consistait en un ensemble de croyances, de valeurs, de principes, d'idéaux, de coutumes et de traditions, qui faisaient que tous ces gens eussent pu traduire leur situation, de bon gré, sans colère, par ces mots : "Le fait d'être satisfait de ce que l'on a fait partie du bonheur", ou "Etre content sans vouloir davantage, est un trésor inestimable". Les individus de la majorité pauvre étaient satisfaits de leur sort, et ils ne se révoltaient pas contre la minorité aisée. Les bagarres, les injures et les obscénités qu'ils se lançaient

(mettant en cause la religion, la mère ou même les morts de leurs adversaires), la consommation de stupéfiants, la jouissance sexuelle (aussi bien pour ceux qui n'étaient pas mariés que pour ceux qui l'étaient), tels étaient les exutoires sociaux qui offraient quelque soulagement aux membres de cette population démunie. J'ai pu vérifier - depuis que j'ai commencé à accumuler des expériences conscientes et méthodiques - que les individus appartenant aux groupes de cette collectivité du quartier d'al-Khalifa, de la même façon que ceux de tous les groupes humains, qu'ils soient citadins ou ruraux, et si diverses que soient leurs caractéristiques et leurs positions sociales, ne peuvent pas vivre hors d'une culture donnée, qui leur est offerte par la société et qui caractérise celle-ci. Cette culture se manifestait - et se manifeste encore de nos jours - dans leurs coutumes, leurs traditions, les institutions sociales qui leur sont propres, et, bien sûr, dans la langue qu'ils parlent.

Vient ensuite le second volet de la présente étude, qui part, pour l'essentiel, du moment où les horizons du monde extérieur se sont ouverts devant moi, et où j'ai pu m'abreuver de l'eau pure de la vie qui jaillit sans cesse vers l'avenir. Il traite du trajet qu'ont parcouru mes idées, à partir "de la terre et des semences" dont elles avaient jailli. Il s'agit en somme d'un voyage intellectuel dans les profondeurs de moi-même. Cette exploration essaie, avec une humilité sincère, de découvrir telle ou telle idée que j'ai adoptée, et aussi de rendre compte de l'ardeur avec laquelle j'ai adopté celle-ci et rejeté celle-là, ou - dans certains cas - l'ai reprise quand elle se faisait insistante. Ce second volet tente aussi de montrer les larges et profonds horizons que j'ai trouvés devant moi, à l'étranger : les horizons de la science, avec ses diverses branches et applications. Seul à l'étranger, que pouvais-je faire d'autre que d'observer les faits, attitudes et relations sociales dont je ne trouvais pas l'équivalent dans la société égyptienne, la seule que j'eusse connue jusqu'alors.

Son troisième volet doit être considéré comme le produit de l'interaction des deux premiers, et montre quels ont été les fruits que j'en ai récoltés. Il dévoile l'effort intellectuel que j'ai vécu dans le passé, et que je continue à vivre jusqu'à présent. Il n'y est pas seulement question de l'itinéraire qu'ont suivi mes pensées ; il constitue aussi un essai qui tente de dire quel en est le résultat et le destin ; le témoignage de ce troisième volet doit être trouvé dans mes travaux, publiés et inédits, qui tous me sont très présents. La terre, seule, ne produit pas de fruits ; les semences, à elles seules, n'en donnent pas non plus, pas plus que l'eau, mais il faut l'union de ces trois facteurs, comme le disaient les anciens de mon pays. Tel est le processus de la vie au sens matériel ; mais aussi tel fut celui de ma vie à moi, au sens moral, avec ce qu'elle eut de doux et d'amer ; cette vie que je ne pourrais ni ne

voudrais changer pour une autre, quand bien même le choix m'en serait offert. J'ai été heureux de la vivre. Au fil des jours, j'ai trouvé belle la souffrance, ou ce qui ressemble bien à la souffrance, qu'elle m'a offerte. J'ai aussi étanché ma soif, ou presque, en buvant à la coupe des joies morales qu'elle m'a présentées ; je dis : "presque", car il me semble que nul ne peut - pas plus moi qu'un autre - se désaltérer complètement à la coupe des félicités morales offertes en cette vie. Ces félicités sont constituées par la pensée sous toutes ses formes. Or, qui peut épuiser toutes les formes de la pensée et étancher par là sa soif, alors que la vie est si courte et que l'esprit humain, sans relâche, pense et crée du nouveau ?

Je déclare franchement au lecteur que j'ai songé pour la première fois à écrire la présente étude le 17 février 1973, c'est-à-dire le jour de mon soixantième anniversaire. Je n'y avais jamais pensé auparavant. Atteindre cet âge fut une surprise totale pour moi. Voilà que, d'un seul coup, ces soixante années étaient là. Bien vite, je me suis mis à réfléchir sur cette vie : qu'avais-je fait ? Pourquoi et comment avais-je agi tout au long de cette vie ? Je me trouvai poussé à présenter un bilan à ceux qui viendraient après moi, qu'ils fussent de ceux qui vivent dans l'intimité de mon cœur, mes enfants et petits-enfants, ou de ceux qui ont embrassé la profession du service social ou celle de la recherche sociologique, comme une mission qu'ils veulent remplir pour notre Egypte éternelle, ou encore qu'ils appartiennent simplement à la jeunesse égyptienne. Huit années passèrent, pendant lesquelles je réfléchis sans trêve, jusqu'au moment où se cristallisa dans mon esprit une image de cette vie. Au cours de cette période, j'hésitais encore, et bien des fois j'écartai de moi l'idée d'écrire cette étude. Mais, en fin de compte, le samedi 21 juin 1981, j'osai me mettre à ma table. Je l'ai dit plus haut : si je finis par me décider, ce fut sur les instances de plusieurs de mes collègues, hommes et femmes, auxquels je voue respect et considération.

Quand je me mis à écrire, je me trouvais à Gamasa, villégiature d'été, dans la province de Daqahliyya. Je me rappelle que, malgré l'angoisse qui commençait à m'assaillir, je n'eus pas plus tôt pris la plume que les idées affluèrent sur le papier. Je n'écrivais que deux heures par jour. Une fois les vacances finies, je continuais à écrire chez moi à 'Agûza, pendant mes brefs moments de loisir. Je n'écrivais pas tous les jours, et chaque séance ne durait pas plus de deux heures. En écrivant, je savais où j'allais ; je savais par où commencer et par où finir. J'écrivais, guidé par l'image, dans mon esprit, que ma mémoire avait retracée de ma vie au cours des huit années qui avaient précédé. Une seule chose pouvait me faire cesser d'écrire, le temps, qui m'était mesuré. Les journées passèrent comme les nuages dans le

ciel. Et voici que j'ai l'honneur de présenter cette étude, avec l'espoir qu'elle sera utile aux personnes qui voudront bien trouver le temps de la lire.

En finissant d'écrire cette préface, je m'empresse d'exprimer ma reconnaissance envers ceux qui m'ont encouragé. Ces personnes m'ont prié instamment d'effectuer ce travail, et maintenant je les en remercie de tout cœur, en espérant avoir été à la hauteur de la bonne opinion qu'elles ont de moi. Parmi elles, je citerai Madame Elsa Thabet, Messieurs les professeurs Anouar Louca, Gilbert Delanoue, A. B. M. Figi et son épouse, Madame Shahîda al-Bâz, ma collègue, Mesdames les docteurs et professeurs Nâhid Sâlih, Nuha Fahmi, Huda Mugâhid, et mes collègues les professeurs Muhammad Nagîb et Mustafa Tîba.

Ce m'est un devoir aussi d'exprimer ma reconnaissance au lecteur. La lecture qu'il en fera, en effet, peut être considérée comme l'achèvement de ce que j'ai commencé, comme la réalisation de tout mon dessein. Si j'ai eu à endurer quelque peine en l'écrivant, c'était la peine que prend celui qui fait un don, et qui l'offre non pas pour recevoir quelque chose en retour, mais pour que le public lise ce qu'il écrit. En me lisant, le lecteur fournit un effort, dépense de son temps, réalise un dessein - je ne parlerai pas du prix qu'il paie, car le don qu'il fait est plus élevé et plus noble que cela. Quant à moi, j'avoue sincèrement que, si j'ai écrit la présente étude, comme les autres que j'ai écrites et comme celles que j'écrirai dans l'avenir, c'est à seule fin d'être lu. Je ne prétends pas revêtir le froc des moines ; si j'obtiens une récompense matérielle, elle sera pour moi la bienvenue ; il est impossible cependant que cette considération ait la première place.

Je la connais bien. Je connais son nom et je connais le nom de son père, mais non celui de sa mère. Son nom se trouve dans mon acte de naissance, parce qu'elle est ma mère ; le nom de sa mère à elle, je ne le connais pas, parce qu'elle ne me l'a pas dit et que je n'ai pas vu son acte de naissance. Son père, mon grand-père maternel, est le Shaykh Ahmad Subh ; son nom à lui figure sur mon acte de naissance, du fait qu'à la mention "nom de la mère" (c'est-à-dire : ma mère), il y a : Zannûba Ahmad Subh. J'ai connu ce grand-père étant petit, puis au cours de mon adolescence. Mais je n'ai jamais vu la mère de ma mère et je n'ai jamais rien su d'elle. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est morte et que son mari, mon grand-père maternel, avait épousé une autre femme de laquelle il avait eu quatre filles et un garçon ; ces enfants grandirent, je les ai connus et j'ai vécu en leur société pendant longtemps, avant et après la mort de ma mère. Il s'agissait de Zakiyya, Hamîda, 'Azîza, Zahra et Sayyid. Ils n'étaient donc pas frères et sœurs utérins de ma mère, tandis que ma tante Umm Muhammad Nabawiyya, elle, l'était. Le mari de cette tante mourut, lui laissant quatre garçons, Muhammad, 'Isa, Mahmûd et Yûsuf. Ce dernier était un nourrisson quand son père mourut. La seconde épouse de mon grand-père maternel mourut ; il prit femme à nouveau, mais il n'eut pas d'enfant de ce troisième mariage.

Quand mes yeux s'ouvrirent au monde, mon grand-père Ahmad Subh était un vieillard. Mon oncle Sayyid était marié, de même que ma tante Zakiyya; par contre, mes tantes Hamîda, 'Azîza et Zahra ne se marièrent que plus tard. Hamîda faillit bien rester célibataire, n'eussent été des circonstances favorables qui lui firent trouver un mari, peu de temps avant la mort de son père, mon grand-père maternel.

Ma mère et sa sœur utérine Umm Muhammad Nabawiyya restèrent orphelines de mère. Au moment où ma mère fut mariée, elle était dans sa

huitième année. Mon père était plus âgé qu'elle et la dominait de toute sa carrure : c'était un géant, en comparaison de sa petite taille et de sa maigre silhouette. Chaque fois qu'il entrait ou sortait par la porte, pourtant haute, de la salle, je le voyais manquer de peu s'y rompre la tête. Ce mariage faillit bien ne pas durer. Ma mère fut très effarouchée, comme elle devait me le raconter plus tard ; elle quitta le foyer conjugal pour se réfugier chez son père, lequel habitait dans la même *hâra*[1], à quelques pas de son gendre. Ma mère vécut pendant longtemps, après son mariage, avec son père, l'épouse de celui-ci, ses propres demi-sœurs, et son demi-frère Sayyid qui était l'enfant gâté. Cette situation dura longtemps, mais elle n'oubliait pas son mari, mon père. Le matin de bonne heure, elle se tenait debout devant la jalousie de la fenêtre pour le voir sortir et se rendre à son travail avec son propre père, lequel travaillait dans le commerce. Les gens du quartier, de la *hâra* et de la parenté plaignaient le sort de la petite, parce que, selon leurs propres termes, "elle ne pouvait porter" son géant de mari, si haut de taille et si large d'épaules, et qui avait de longues moustaches noires, de grands yeux et d'épais sourcils. Il était l'aîné de ses frères et sœurs et le bras droit de son père, et prenait l'avenir à bras le corps. Mais elle était "effarouchée". Passèrent les jours, les semaines, les mois ; une année passa, et encore une autre, et le mariage tenait toujours ; et chaque matin, l'épouse, debout derrière la jalousie, guettait son mari qui allait au travail. Vint un jour - et quel jour ce fut dans la vie de ma mère ! Elle s'en souvenait et en parlait toujours avant que mon père ne mourût, bien des années après, et jusqu'à sa mort à elle, vingt ans après celle de mon père, elle continua d'en parler. Ce jour-là, son père - mon grand-père maternel - l'appela, et, criant et rugissant comme il faisait toujours quand il s'adressait à un être faible ou de l'autre sexe, il lui dit : "Eh, toi, là, ton beau-père est venu me voir hier pour demander que tu retournes chez ton mari. Qu'est-ce que tu en penses ?" Ma mère, bien des années après, quand elle nous racontait, à moi ou à d'autres personnes, cet événement si important dans sa vie, disait : "Je ne répondis rien à mon père." Lui, rugissant et hurlant, la gifla, déclarant : "Qui ne dit mot consent. Fille de chien, demain tu iras chez ton mari." Et ma mère partit vers son destin. Elle devait vivre de longues années avec mon père, lequel, suivant l'exemple de son propre père et des hommes de sa famille, demeura monogame. Avant que je ne vinsse au monde, elle eut plusieurs enfants, mais je ne me souviens que des noms de deux d'entre eux, Kâmil et Zarîf. Le premier de ces deux noms, je le découvris parce que ma mère, pour réveiller mon père le matin, lui disait : "Lève-toi, Abû Kâmil", ou bien elle disait en parlant de lui : "Abû Kâmil a fait telle et telle chose" ; ou

1. Ruelle, éventuellement fermée à l'une de ses extrémités.

encore, quand des gens appelaient ma mère dans la maison, ils la nommaient "Umm Kâmil", et, en parlant d'elle, on disait "Umm Kâmil a fait ceci ou cela". Quand je fus plus grand, j'appris que mon père était un sympathisant du "Parti National" dont le chef était le leader au nom impérissable, Mustafa Kâmil ; c'est pourquoi, par admiration pour ce grand dirigeant, il avait appelé son fils premier-né "Kâmil". J'eus ensuite beaucoup de frères et de sœurs ; certains n'achevèrent pas leur croissance dans le ventre de ma mère et naquirent avant terme ; 'Abd al-Ghani mourut à l'âge de deux ans ; Sukayna mourut avant la fin de sa troisième année. Ainsi, je restai seul avec mon père et ma mère, et jusqu'à leur mort je ne connus ni frère ni sœur.

Comment pourrais-je ne pas me souvenir de ce qui arriva pendant la révolution de 1919. J'étais au courant des événements par mon grand-père paternel et par mon cousin 'Abd al-Mun'im, qui, à cette époque-là, était adolescent, élève d'al-Azhar. Les Anglais patrouillaient dans les rues avec leurs fusils pour répandre la terreur dans les cœurs des Egyptiens, hommes ou femmes, jeunes ou vieux. Quand les Anglais passèrent devant la *hâra* où se trouvait notre domicile, mon cousin 'Abd al-Mun'im n'était pas à la maison ; il était avec les autres jeunes gens, ses camarades, qui emplissaient les rues de leurs cris : "Vive l'Egypte ! A bas les Anglais ! A bas les traîtres !" A ce moment-là - je veux dire : au moment où les Anglais passèrent devant notre *hâra* avec leurs fusils - la femme de mon oncle paternel, Umm 'Abd al-Mun'im, se mit à pousser des cris continus et irritants. Mon père, pour quelque raison que j'ignore, était à la maison. Quand il se rendit compte que les cris venaient d'une des chambres de la maison, il sortit de la pièce où il se tenait pour aller à la source du bruit ; il intima fermement à la femme de son frère l'ordre de se taire, avec menaces à l'appui. Mon père était le fils aîné ; à tort ou à raison, il estimait qu'il était le chef de la maison en l'absence de son père, mon grand-père paternel. Sa belle-sœur ne cessa pas pour autant de crier. Moi qui étais un petit garçon de cinq ans, je vis mon père s'élancer vers elle pour la gifler ou la menacer de la gifler, afin de la faire taire ; ma mère s'interposa aussitôt. Mon père, trouvant ma mère devant lui, déchargea sa colère sur elle et la frappa sur la joue ; elle était alors enceinte. Tant que je vivrai, je me rappellerai qu'après cette scène, mon père s'apaisa et prit une attitude humble ; la femme de mon oncle paternel fit de même. Quant à ma mère, il lui arriva une chose que je ne compris pas sur le coup, mais seulement plus tard, après avoir vu quelque chose qui ressemblait à une poupée faite de chair humaine, posée dans un récipient. On me dit alors que cette poupée était "descendue" du ventre de ma mère.

Un silence total régna dans la maison jusqu'au moment où mon

grand-père revint de son travail, suivi un peu plus tard, après le coucher du soleil, par mon cousin 'Abd al-Mun'im. Alors ce fut la tempête. J'entendais les cris de mon grand-père et de mon cousin ; il me semblait que tous les deux jouaient un rôle, comme au théâtre auquel mon père m'avait une fois emmené, un jour de fête. Mon grand-père tenait une cravache dans une main, tandis que de l'autre il serrait le bras de 'Abd al-Mun'im et criait : "Qu'est-ce qu'ils t'ont fait, les Anglais, hein, mon gars ? Hein, cochon ?" Mon cousin ripostait en criant : "Vive l'Egypte ! A bas les Anglais !" Tout en criant, mon grand-père le rouait de coups de cravache, et mon cousin lui répondait en encaissant les coups. Les femmes de la maison, et elles étaient nombreuses, regardaient, debout, de loin, et chacune murmurait après l'autre : "Allons, allons, maître, il ne le fera plus, c'est fini ..." J'entendais, stupéfait, 'Abd al-Mun'im crier, à chaque coup qu'il recevait : "Vive l'Egypte ! Vive l'Egypte ! A bas les Anglais !"

J'étais debout, avec les enfants de la famille, et il y en avait beaucoup ; nous entendions, et nous ne disions rien ; nous regardions ce qui se passait, stupéfaits. Nos cœurs de jeunes enfants battaient très fort pour ce que criait 'Abd al-Mun'im ; nous étions corps et âme de son côté. Nous lui souhaitions de tenir bon et nous souffrions pour lui, mais nous ne pouvions rien faire.

Ma mère, elle, alla dans sa chambre et se mit au lit pour plusieurs jours. Puis elle se leva pour s'acquitter de ses devoirs envers mon père et envers sa famille. La famille élargie, au sein de laquelle elle vivait se composait - outre son mari, elle et moi - de mon grand-père paternel et de ma grand-mère, de mon oncle paternel avec sa femme et ses enfants, de ma tante paternelle Umm Batta, qui était veuve, et de ses enfants, de l'oncle paternel de mon père resté célibataire, et encore d'autres personnes telles que des parents de ma grand-mère paternelle et des gens de la parentèle, à peu près de même statut, qui recevaient l'hospitalité à titre de membres de la famille. Dans cette dernière catégorie, se trouvaient ordinairement mes cousines, filles de mes tantes défuntes ; elles vivaient avec leurs pères respectifs, qui s'étaient remariés. Après cet incident à la fois douloureux et émouvant, ma mère se releva sans mot dire, sans rien revendiquer et sans que nul ne revendiquât en son nom. Elle se remit au travail comme si rien ne lui était arrivé. C'était elle qui pétrissait la pâte, qui l'étendait et en faisait des pains plats et ronds, après quoi elle laissait le soin de cuire le pain à la femme de mon oncle paternel, laquelle aimait beaucoup se charger de ce travail. Celle qui pétrissait était aussi celle qui tamisait le blé dont on conservait des stocks, qui en surveillait la mouture, qui recevait les pains une fois qu'ils étaient cuits, les comptait, les mettait en tas et les disposait dans les paniers de jonc. C'était encore ma mère qui, en plus de ces tâches, faisait la lessive de toute la famille. Comme on disait, elle avait une

passion pour ces durs travaux ; aussi, les lui laissait-on faire, tout bonnement. Elle était aidée par Umm 'Ali Nabîha, femme du fossoyeur, qui logeait dans une des salles de réception de la maison, toute proche, de mon grand-père maternel.

C'était un grand jour que celui où l'on pétrissait la pâte et où l'on cuisait le pain. Ce jour-là, on distribuait des languettes de pain aux enfants de la maison, qui étaient au nombre de quinze à cette époque ; chacun avait droit à une languette, sur laquelle il mettait du beurre fondu et du sucre, et qu'il mangeait de grand appétit, toute chaude et délicieuse. Le jour de la lessive était un grand jour également. Quand on en avait fini avec le labeur, les femmes et les enfants de la maisonnée s'asseyaient à la table basse pour le déjeuner ; on s'était mis à ce travail éreintant le matin, mais pas trop tôt, c'est-à-dire, au moment où s'en allaient les hommes et ceux des enfants qui allaient à l'école. Après ce déjeuner, ma mère faisait le café pour tout le monde ; c'était elle qui fournissait habituellement la poudre de café et le sucre. Et l'on voyait, en ces occasions, les femmes de la maison boire leur café sans sucre, même celles qui avaient l'habitude de le prendre très sucré ou modérément sucré. C'est que Umm 'Ali Nabîha, ce jour-là, était présente, et qu'elle savait tirer les cartes et lire dans le marc de café. Tous se précipitaient, chacun voulant que Umm 'Ali lût son avenir dans la tasse. Quand un des enfants de la famille, garçon ou fille, revenait de l'école à ce moment-là, il ou elle insistait, comme les grands, après avoir bu sa tasse de café, pour qu'on lui lût son avenir dans le marc, ceci surtout à l'époque des examens. Umm 'Ali, bien qu'elle eût pour mari un fossoyeur, était aimée de tout le monde, et on ne fuyait pas sa compagnie. C'est qu'elle riait toujours, qu'elle était toujours de bonne humeur et toujours docile ; elle essayait de plaire à tout le monde afin que tous oublient que son mari était fossoyeur, que personne ne tirât mauvais augure de sa présence. En cette circonstance, le jour de la lessive, Umm 'Ali ne venait pas seule : elle avait avec elle sa fille Hasana, petite encore, et ses deux fils, Ramadân et Hasan ; tous trois étaient encore de jeunes enfants. Quand 'Alî, l'aîné, apparaissait, c'était pour s'enquérir de sa mère, et il avait souvent droit à sa part de nourriture et de boisson. Il arrivait souvent que la femme d'un fossoyeur prît part, de quelque façon, au métier de son mari, par exemple en exécutant certaines tâches, dont la plus importante était de laver les corps des femmes qui mouraient à l'hôpital. L'hôpital en question était à l'époque celui de Qasr al-'Ayni. Umm 'Ali Nabîha s'y rendait quand elle y était appelée ; quand elle partait, elle se hâtait, pressentant une bonne affaire, et quand elle revenait, elle avait avec elle la récompense de ses peines : elle portait une pièce de gaze ou de coton qui s'était trouvée en surplus, un morceau de savon ou plus, et souvent aussi des fibres de palme quand elles étaient de bonne qualité. Elle

mettait tout ce matériel sous son aisselle, sous la *malâya* noire qu'elle revêtait pour sortir. Elle venait parfois directement chez nous après avoir accompli sa mission ; d'autres fois, non. Quand elle arrivait, elle racontait ce qui s'était passé, ce qu'elle avait vu et entendu. Elle continuait en parlant de la défunte, de son corps, des traits de son visage, de sa jeunesse et de telles ou telles autres de ses caractéristiques. Tous les habitants de la maison, femmes, jeunes filles et enfants, étaient là qui l'écoutaient ; cependant, tout ce monde ne prenait garde qu'à une chose : Umm 'Ali avait eu de la chance ce jour-là. C'était bien leur avis, chaque fois qu'Al-Hâgg Husayn, le mari de Umm 'Ali Nabîha, faisait une fugue, ce qui lui arrivait souvent, abandonnant à sa femme le "tas de chair [1]" qu'elle avait la responsabilité de nourrir. Alors, on plaignait son sort et on lui souhaitait même davantage de ces funèbres missions, car elle méritait tout le bien du monde, tandis que son mari, comme tous les maris, ne méritait que d'être maudit : "Dieu n'oublie personne, allez ; il n'oubliera pas Umm 'Ali Nabîha ni le tas de chair qu'elle doit nourrir, car toute subsistance dépend de Dieu, et Dieu répare ce qui est rompu. Il sait bien couper par ci et lier par là. Ah, malheur au Hâgg Husayn, ah, que noire soit sa nuit, que le Dieu tout-puissant le punisse !" Et malgré tout, comme on était heureux de le revoir, cet homme, quand il s'efforçait de complaire à Umm 'Ali Nabîha et revenait repentant auprès d'elle ! A ces moments-là, elle et lui, c'était comme "beurre fondu sur miel".

Ma mère ne faisait pas la cuisine de toute la famille ; ce n'était pas son rôle, tant qu'il y avait à la maison Umm 'Ali Zaynab, l'épouse de mon oncle paternel. Or, Umm 'Ali Zaynab était toujours là dans de telles occasions, dirigeant les opérations de la cuisine ; elle avait, pour ce faire, toutes les autres, dont ma mère, à son service. C'était en effet ma mère qui devait apporter tous les articles nécessaires, beurre fondu, huile, oignons, légumes, riz, etc., quand on les lui réclamait. Son mari, mon père, était l'homme le plus riche après le Shaykh Ahmad, mon grand-père ; il avait donc la responsabilité de fournir chaque jour les provisions de nourriture et de boisson. Ainsi en avait disposé celui-ci, en tant que chef de la famille, et il n'était pas question de refuser de lui obéir. Ma mère, dans cette fonction de pourvoyeuse, ne faisait rien qui ne fût commandé par mon père et il était content de la façon dont elle s'y prenait. Tout ce qui était dépensé pour les aliments et la boisson de la famille, tout cela, selon sa philosophie de commerçant, était à la charge de Dieu, qui saurait bien l'en indemniser. Tout le monde mangeait, et on disait seulement : "Que Dieu protège les mains d'Umm 'Ali Zaynab". Les enfants, et moi avec eux, mangeaient

1. C'est - à - dire ses enfants.

ordinairement les premiers ; ils avaient constamment faim, et il n'y avait aucun inconvénient à ce que, dans ce domaine, ils passent en premier. Comme le dit le proverbe, "une datte donnée à mon fils, j'en sens la douceur descendre dans mon ventre" ; c'était l'avis de ma mère, de mes tantes et de toutes les femmes de la maison.

Ma mère tenait à ce que je prenne mes repas avec Saniyya, la fille de l'oncle Mustafa, c'est-à-dire de l'oncle paternel de mon père, celui qui était marié. Elle était plus jeune que moi. Quant à moi, j'aimais mieux manger avec la fille de mon oncle paternel Mahmūd qui avait à peu près mon âge et que j'aimais bien, la considérant comme une sœur. C'est que, au long de mon enfance, je peux dire que je n'eus ni frère ni sœur. Il m'était plus facile de traiter Fathiyya comme une sœur que Saniyya. Il se peut que la raison de cette préférence résidât dans le fait que quand Fathiyya était encore à la mamelle, sa mère Umm 'Ali Zaynab était malade et n'avait pas assez de lait pour la nourrir ; elle venait donc trouver ma mère. Tous les matins, elle frappait à la porte de notre chambre (chambre qui était commune à mon père, à ma mère et à moi) et, avec difficulté, comme en mâchant ses mots, elle demandait à ma mère de donner le sein à la petite fille. Bien sûr, je n'en savais rien, puisque comme elle j'étais encore au sein. Ma mère faisait bon accueil à ma tante et donnait la tétée à la petite jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée. On peut voir là la cause - ou une des causes - de ma préférence pour partager le repas de Fathiyya plutôt que celui de Saniyya. Ma mère donnait toujours tout ce qu'elle avait, aux petits d'abord et aux grands ensuite. Elle se rendait malheureuse pour autrui, et se rendre ainsi malheureuse faisait son bonheur. On pouvait la voir répandre ainsi son amour sur tous sans distinction, "tout cela pour l'amour de Sayyid" (c'est-à-dire de moi), disait-elle. Peut-être étais-je la cause véritable de cette bonté, mais peut-être n'en étais-je pas la cause unique. Car ma mère était orpheline, elle avait vécu sous la protection et l'autorité de la seconde épouse de son père ; elle avait épousé un homme qui faisait partie d'une nombreuse famille où les hommes détenaient toute l'autorité ; ainsi avait-elle été tenue pour quantité négligeable depuis qu'elle était née, et dans toutes les maison où elle avait vécu ; son très précoce mariage l'avait gravement affectée ; elle s'était trouvée la première femme à épouser un des mâles de la famille de mon grand-père paternel et à entrer dans la maison de celui-ci ; pire encore, elle était entrée, ce faisant, dans la maison de mon arrière-grand-mère, la mère de mon grand-père paternel, Sitti Hamda. Je n'ai pas connu cette Sitti Hamda, mais j'ai entendu ma mère raconter bien des choses à son sujet. C'était elle qui était "l'homme" de la maison : tous les êtres qui y habitaient, y compris mon grand-père, se soumettaient à son pouvoir. Si les hommes de cette famille - mon grand-père, mon oncle Mahmūd, et l'oncle Mustafa,

oncle paternel de mon père - ne furent jamais mariés qu'une fois, Sitti Hamda, elle, avait eu deux maris : d'abord Muhammad 'Uways, père de mon grand-père paternel ; puis oncle Husayn, père de ma tante Umm Sayyid Faqûsa, de l'oncle Mustafa, l'oncle paternel de mon père et de 'Abd al-Fattâh, l'autre oncle paternel de mon père, celui qui resta célibataire jusqu'à sa mort à cause de certaines raisons de santé. Il semble que cette Sitti Hamda, eût été une souveraine sans merci. Ses ordres étaient sans appel. Quand ma mère arriva en qualité de première épouse d'un des fils de cette famille, Sitti Hamda entreprit de la dresser selon ce que lui inspiraient ses caprices despotiques. A l'époque où ma mère s'était "effarouchée" et était retournée vivre chez son père, dans la maison voisine, Sitti Hamda n'y avait pas fait attention et l'avait laissée affronter seule un avenir inconnu. Quand ma mère était revenue chez son mari, bien des mois après, elle était devenue l'esclave soumise de cette femme dont les ordres avaient force de loi. Je ne cherche nullement à être injuste envers cette dame : innombrables sont les récits qui la montrent semant la terreur dans l'âme de tous les membres de sa maison, et donnant des ordres qu'il fallait exécuter, quels qu'ils fussent. Mon grand-père paternel m'a raconté qu'il était un jour en train de travailler avec elle dans la boutique d'épicerie que Sitti Hamda gérait elle-même, après le décès de son second mari, oncle Husayn. Mon grand-père était allé "en ville" pour acheter de la marchandise ; il avait emporté dix livres égyptiennes ou la valeur de cette somme en monnaie de ce temps-là. Il était parti vers la ville, c'est-à-dire le quartier d'al-Gamâliyya, centre du commerce au Caire, et avait jugé bon de visiter d'abord le mausolée de Sayyidna al-Husayn. Ce qu'il fit. Mais il voulut se reposer et ne tarda pas à s'endormir ; pendant son sommeil, il fut victime d'un vol à la tire, et les dix livres disparurent. Il n'osa pas révéler à sa mère ce qui lui était arrivé, et il s'arrangea d'une façon ou d'une autre pour remplacer la somme volée, si bien que Sitti Hamda mourut sans jamais avoir eu vent de cette affaire.

Ma mère vécut sous le joug de Sitti Hamda, recevant ses ordres et lui obéissant ; elle pétrissait la farine, étendait la pâte et la découpait en pains ronds après avoir tamisé le blé. Elle pétrissait aussi les crottes de l'âne de mon grand-père, pour en faire un combustible pour chauffer le four à pain. Elle nettoyait l'écurie, c'est-à-dire l'endroit affecté à l'âne. Elle faisait le ménage dans toutes les pièces de la maison et faisait la lessive de tout le monde. Elle recevait l'aide des sœurs de son mari, avant que celles-ci ne fussent mariées. J'ai connu certaines de ces tantes avant que Dieu ne les eût rappelées à Lui, ainsi mes tantes Umm Batta, Umm Zakiyya, Umm Sukayna et Umm Atiyyât : elles étaient quatre filles, sœurs utérines de mon père et de mon oncle Mahmûd. Mon grand-père paternel, lui, n'avait ni frère

ni sœur de même mère que lui, Mustafa et 'Abd al-Fattâh, oncles paternels de mon père, ainsi que ma tante Umm Sayyid Faqûsa, étant frères et sœurs de mon grand-père, mais non de la même mère que lui. Ma mère vivait dans cette maison pleine d'êtres humains des deux sexes et d'âges très différents. Elle vivait avec mon père une partie de la nuit, après son retour du travail. Elle était la première de tout ce monde à se réveiller le matin, la dernière à s'endormir le soir. Elle était enceinte et mettait au monde des enfants qui mouraient, ou bien elle ne pouvait conduire ses grossesses à terme et n'accouchait que de morts-nés. Et malgré cela, elle travaillait, travaillait sans relâche. Cette maison familiale où vivait ma mère appartenait à mon grand-père paternel ; elle se composait de trois étages, comprenant chacun une seule pièce. Mon père entrait dans cette pièce le soir et n'en ressortait que tôt le matin pour aller directement à son travail. La pièce en question faisait fonction de chambre à coucher, de salle à manger et aussi en partie de salle de bain. Ma mère, mon père et les enfants qu'ils eurent, et qui moururent, vécurent dans cette pièce jusqu'à la mort de mon père. Ma mère et moi y vécûmes jusqu'au moment où elle trouva pour moi une fille de bonne famille, que j'épousai. Ceci signifie que ma mère ne quitta pas cette pièce pendant plus de quarante ans.

Mon oncle paternel Mahmûd grandit et on le pria de prendre femme ; il ne refusa pas. On lui choisit son épouse, qui fut Umm 'Ali Zaynab. Quand cette nouvelle épouse entra dans la famille, la population de la maison comprenait mon grand-père, ma grand-mère, ma tante Umm Batta, qui, veuve, était revenue vivre sous la protection de son père, avec ses enfants Nafîsa, Ratîba et Mahmûd ; il y avait encore mon père et ma mère, Oncle Mustafa et Oncle 'Abd al-Fattâh. Mon arrière-grand-mère Sitti Hamda était décédée à cette époque, et mes tantes paternelles Umm Zakiyya, Umm Sukayna et Umm 'Atiyyât s'étaient mariées et étaient allées vivre chez leurs époux respectifs. Jusqu'à présent et après avoir fait de longues recherches, je ne sais toujours pas les prénoms de ces tantes, alors que je connais ceux de l'épouse de mon oncle paternel Mahmûd et de l'épouse de Mustafa, l'oncle paternel de mon père. La première s'appelait Zaynab, et on l'avait surnommée "Umm 'Ali Zaynab" ; la seconde s'appelait Sukayna et avait pour surnom "Umm Husayn Sukayna".

L'épouse de mon oncle Mahmûd entra dans notre maison avant celle de Mustafa, l'oncle de mon père, mais ma mère y était entrée avant elle. Son mari était le frère cadet. Dès avant qu'elle arrivât, on avait parlé de sa famille et de son père 'Ali *effendi*[1], qui était secrétaire, ou quelque chose de ce genre, dans l'administration des propriétés d'un prince de la famille

1. Titre accordé notamment aux employés de l'Etat, associé au port du tarbouche et d'un vêtement " à l'occidentale".

régnante. La femme de mon oncle Mahmûd était orpheline de mère comme ma mère, et son père s'était remarié. Elle ne vivait pas chez son père mais s'était fait une place dans la famille de sa mère défunte. Son père savait lire et écrire, mais pas elle, non plus que ma mère. Aucune femme, mariée ou non, de la famille de mon grand-père paternel, ne savait lire ni écrire. Mon grand-père avait eu soin de faire apprendre à lire et à écrire à mon père, à mon oncle paternel et à Mustafâ, frère non utérin de mon grand-père. Ce grand-père connaissait le Coran par cœur et savait le psalmodier très bien ; non seulement les habitants de la maison l'écoutaient, mais aussi ceux de la *hâra* quand il disait la prière du soir ; ils tendaient l'oreille avec passion, et nous, tous les membres de la famille, les adultes et les enfants dès qu'ils venaient à la vie, nous aimions passionnément l'écouter réciter le Coran. Sa psalmodie était pure, aisée et émouvante. 'Abd al-Fattâh, oncle paternel de mon père, n'avait pas eu la chance d'apprendre quoi que ce fût, car le niveau de son intelligence ne l'avait pas permis.

La femme de mon oncle Mahmûd venait d'un autre milieu socio-culturel que celui de mes parents. Mon père et ma mère étaient en effet du même milieu ; ils étaient de la même rue et du même quartier, le quartier al-Khalîfa. La femme de mon oncle, quant à elle, apportait avec elle une culture autre et d'autres expériences humaines. Son père 'Alî effendi était l'objet de son orgueil : c'était un *effendi*, et bien qu'elle n'eût pas vécu avec lui depuis que sa mère était morte, elle lui rendait visite à son domicile qui était gouverné par sa nouvelle épouse ; il arrivait qu'elle restât plusieurs jours chez son père, après quoi elle retournait dans la famille de sa mère défunte. Au cours de ces visites chez son père, elle côtoyait les *effendis*, amis de celui-ci, et apprenait beaucoup de choses, en les écoutant ; elle était au courant de leur genre de vie ; la vie de son propre père était pour elle un modèle des comportements et des relations humaines qui constituaient le genre de vie des *effendis*. Une vie qui différait énormément de celle qu'elle avait trouvée après son mariage. Une vie qu'elle considérait comme la vie idéale. Mais qu'y pouvait-elle ? Elle était mariée et elle fut bientôt enceinte. Pourtant la vie qu'elle avait connue auparavant laissa son empreinte sur sa personnalité. Ainsi, elle ne se soumit pas au régime qui régnait dans sa nouvelle famille ; à chaque fois qu'on lui demandait de faire quelque chose qui ne lui plaisait pas, elle disait non. C'est ainsi que ses mains ne touchèrent jamais à la pâte à pétrir ni à la lessive, et qu'elle ne s'intéressa pas à l'âne ni à toutes les tâches relatives à cet animal : elle refusait dédaigneusement de faire ces choses. Elle ne voyait pas d'inconvénient, par exemple, à cuire le pain ou à faire la cuisine, mais cela mis à part, aucun travail n'était son affaire. Umm 'Alî Zaynab incitait ma mère à la rébellion, mais toujours sans succès. Car ma mère était prisonnière

d'habitudes qui avaient poussé leurs racines en elle et qui étaient désormais partie intégrante de sa personnalité : elle était docile et soumise, et se portait toujours volontaire pour le travail. Il lui déplaisait que quiconque eût à souffrir, et elle faisait de son mieux, toujours, pour éviter les éclats. Elle était satisfaite de ses droits et de ses devoirs, du moment que son mari était content d'elle, ce qui était la première chose qu'elle demandait à sa vie. Ce qui faisait son bonheur, c'était qu'il fût content d'elle, et elle se souciait du reste comme d'une guigne. Umm 'Ali Zaynab pouvait bien se révolter autant que le voulait son caractère, ma mère, elle, tenait sa place, faisant bien volontiers ce qu'on lui demandait de faire, et elle ne jugeait pas nécessaire que quiconque s'en aperçût ou fût au courant : le travail demandé était fait, et que ce fût ma mère ou Zaynab, la femme de mon oncle, qui l'aient fait n'avait aucune importance. Avant tout, Zaynab, femme de mon oncle paternel, était sa belle-sœur ; elle avait donc, quant à elle, le devoir de chercher à la satisfaire et de ne pas attendre pour autant de gratitude ou de reconnaissance. Umm 'Ali Zaynab, de son côté, jouait son rôle à sa manière, ce qui, pour une part, était de nature à convenir à ma mère. Quand elle estimait que la mesure était comble, Umm 'Ali Zaynab se lançait au secours de ma mère pour la protéger et tenter de la défendre contre quiconque la traitait injustement, même s'il s'agissait du grand-père (mon grand-père paternel, veux-je dire). Il arrivait même qu'Umm 'Ali discutât avec cet homme, chose à laquelle nul ne se risquait, pas même mon père. Je n'oublierai jamais la scène dont je fus témoin, une fois où j'étais assis sur les genoux de mon grand-père ; j'étais un petit garçon mais je comprenais ce qui se passait autour de moi. Je n'oublierai jamais ce moment où mon grand-père appela mon père, ce géant si haut et si large, énorme, doté d'une formidable paire de moustaches noires, pour qu'il se présentât devant lui. Je voyais mon père essayer de contracter les cellules de son corps pour réduire sa hauteur et sa largeur et occuper moins de volume ; il était là, debout, les mains sur la poitrine comme pour la prière, et mon grand-père lui adressait des ordres que je ne comprenais pas et lui demandait des choses dont je ne savais pas à quoi elles rimaient. A chaque fois qu'un ordre était émis ou une demande formulée, mon père répondait : "Entendu, père." Ma petite tête oscillait comme le balancier d'une horloge : mon regard allait alternativement de mon grand-père à mon père qui répétait : "Entendu, père", et cela dura jusqu'à la fin de cet entretien. Cependant, la femme de mon oncle paternel, Umm 'Ali Zaynab, contestait parfois les avis du grand-père dictateur ; avant qu'il pût ouvrir la bouche, elle disait : "Voilà ce que nous allons faire, mon maître" ou bien : "Ce que vous avez demandé, mon maître, il est impossible de le faire aujourd'hui ; nous le ferons demain, *yā sīdī*." C'était ainsi qu'elle procédait. Grâce à elle, et à la faveur

dont elle jouissait auprès du grand-père, les habitants de la maison avaient trouvé un moyen grâce auquel ils - ou le plus souvent elles - pouvaient lui soumettre certains de leurs désirs. Umm 'Ali Zaynab avait l'habitude de formuler les demandes la première, avant qu'on l'en eût priée. C'était elle qui suggérait les solutions de rechange aux exigences qu'aucun être humain n'aurait pu satisfaire. D'abord et avant tout, c'était elle qui demandait de l'argent à ce grand-père, pour qui rien n'était plus précieux que l'argent. Quand elle entra dans la famille de mon grand-père, Umm 'Ali Zaynab y apporta une tendance à la rébellion contre la situation qui y prévalait, même s'il s'agissait naturellement d'une rébellion limitée, car l'autorité était toujours bel et bien détenue du début à la fin par mon grand-père, l'homme. En tant qu'être humain, il ne voyait pas de mal à être contesté par une femme dès lors qu'il était radicalement impossible que cette contestation impliquât obstination pour quelque chose qu'il n'agréait pas ou qui ne lui plaisait pas. Il semble qu'il considérait cette opposition, ou cette façon de le contester, de la part de Umm 'Ali Zaynab, comme une sorte de changement bienvenu.

Regardez Umm 'Ali Zaynab et avec elle ma mère, et les autres femmes qui sont là, et les enfants présents, qui le matin d'assez bonne heure posent la nourriture sur la table basse, se préparant à prendre le petit déjeuner. Regardez-les tous : ils entendent le bruit des pas de mon grand-père paternel, dans l'escalier ; il descend de l'étage supérieur et il va partir pour son travail. Tous, femmes et enfants des deux sexes, se précipitent à qui mieux mieux ; l'une emporte les plats et les restes de nourriture qui s'y trouvent, une autre prend les pains ronds, qu'ils soient encore intacts ou déjà entamés, une troisième transporte la table basse ; elles emportent le tout dans une des chambres, puis tous et toutes sans exception se mettent debout en demi-cercle. Quand enfin mon grand-père descend la dernière marche, c'est ainsi qu'il les trouve. Ses lèvres découvrant ses dents artificielles dans un rictus d'écœurement, il articule : "Bonjour", et tous disent à leur tour : "Bonjour, maître." Il porte la main à sa poche et appelle d'abord les femmes, l'une après l'autre : "Tiens, prends, ma fille" - "Prends, ma fille." Puis c'est le tour des enfants, qui sont appelés aussi l'un après l'autre : "Prends, mon garçon ; prends, ma fille." C'est la distribution de l'argent de poche pour la journée. Il donne ensuite ses ordres, commandant ce qu'il a envie de manger ce jour-là, et exprimant ses volontés. Puis il descend dans la cour, de là passe dans la *hâra* puis dans la rue principale. A peine a-t-il tourné le dos que tous se précipitent à qui mieux mieux pour réinstaller la table basse et mettre dessus les plats où il reste quelque chose à manger, les pains intacts et ceux déjà entamés, avec tout ce qu'il y a sur la table ; on va se remettre au petit déjeuner. Chaque matin, cette "cérémonie"

avait lieu en l'honneur de cet homme, et personne - pas même Umm 'Alî Zaynab - n'osait dire un mot.

Umm 'Alî Zaynab avait encore sur les femmes de la famille bien d'autres supériorités que celles dont j'ai parlé. Elle savait couper et coudre les habits ; elle était d'une habileté merveilleuse aux travaux d'aiguille. Elle faisait elle-même les voiles de visage. Toutes les dames de la maison, ou même hors de la maison, celles qui habitaient la ruelle ou les amies et connaissances, accouraient pour se faire faire leur voile par elle, surtout celles qui achetaient pour orner leur voile la *'arûsa* d'or[1]. On ne pouvait trouver plus de goût et de minutie, plus de savoir-faire et d'habileté que dans un voile cousu par Umm 'Alî Zaynab. Elle acceptait des cadeaux en retour des habits et des voiles qu'elle confectionnait ; avec le temps, elle accepta de l'argent, car le temps apporta bien des charges à la famille de mon oncle Mahmûd. Il ne gagnait pas grand-chose, et par ailleurs il considérait sa progéniture comme un "tas de chair". 'Abd al-Mun'im n'était plus enfant unique : après lui vinrent Zaki, puis Fathiyya, puis Al-Birins, puis Samîra. Un "tas de chair" auquel il fallait procurer le manger, le boire et le vêtement. Mon oncle Mahmûd, désormais, vécut à la charge de son père (mon grand-père paternel) pour ce qui concernait la nourriture, la boisson et, naturellement, le logement. Cet oncle était follement dépensier ; il comptait la plupart du temps sur son père, et quelquefois sur son frère (mon père) pour pourvoir à ses besoins. Si ma mère ne pouvait mener ses grossesses à terme ou ne mettait au monde que des enfants qui mouraient en bas âge, tel n'était pas le cas de Umm 'Alî Zaynab (épouse du frère de mon père), qui elle, était facilement enceinte et donnait naissance à des enfants qui vivaient. Ma mère était relativement petite ; elle avait un corps replet, un visage rond et des cheveux courts et assez grossiers. Elle avait un visage brun, maquillé de rouge, et ses cheveux flottaient sur ses épaules comme de la soie ; elle les peignait à tout instant : le matin, et aussi l'après-midi, avant d'accueillir les hôtes. C'étaient des cheveux longs dont les ondes étaient comme les vagues d'une mer paisible, et ces vagues avaient des reflets multicolores, on aurait dit les couleurs de l'arc-en-ciel. En présence des visiteurs, Umm 'Alî Zaynab était, de toutes les femmes, celle qui parlait le plus fort, celle qui avait le plus de choses à dire et à raconter. Quand elle riait, son rire montait et descendait comme une mélodie qu'on pouvait entendre de la *hâra* et de chez les voisins. Son rire était une caractéristique qui permettait de la distinguer de bien loin rien qu'en l'entendant. Ma mère, elle, quand il y avait du monde, parlait de façon ordinaire et riait avec retenue ; ce n'était pas elle qui entamait la conversation ; ce qu'elle disait

1. Litt. poupée. Tube d'or dont le poids maintient le voile sur le visage.

n'était que des paroles de sincère bienvenue qui allaient droit au cœur des dames présentes. Ses propos étaient décents ; elle était gênée par les paroles inconvenantes qu'elle pouvait entendre de la bouche des invités ou d'Umm 'Alī Zaynab elle-même, surtout quand il s'agissait de ces mots, de ces chuchotements, et de tous ces actes qui se déroulent ordinairement entre un homme et son épouse.

Telle était l'épouse de mon oncle paternel, Zaynab, et telle était ma mère. Mon père, lui, était conforme au portrait que j'ai gardé de lui jusqu'à présent : il était le fils aîné, le fils le plus riche, celui dont les enfants ne vivaient pas, en dépit de sa virilité manifeste. Mon oncle était le fils cadet, le plus pauvre et celui dont les enfants vivaient, bien qu'il n'eût pas de quoi les entretenir.

Malgré cela, ma mère vivait en bonne intelligence avec l'épouse de mon oncle, Umm 'Ali Zaynab. Elle avait, pour obtenir ce résultat, l'amour que répandait son grand cœur et qu'elle donnait à tous sans rien attendre en retour. Donner : c'était son refuge. Elle ne donnait pas seulement le grand amour qu'elle avait pour les enfants de mon oncle ; elle donnait à leur mère tous les aliments et vêtements qu'elle demandait, tout cela afin de pouvoir vivre, et tout cela pour l'amour de son fils unique, Sayyid, c'est-à-dire moi-même.

Cependant, mon père était l'objet d'un conflit psychologique occulte chez les femmes de la maison, et surtout chez l'épouse de mon oncle, Umm 'Ali Zaynab. Celle-ci, au fond de son âme, ne pouvait penser ou admettre que ma mère méritât un tel homme, qui aurait bien eu droit à être le mari d'une autre. C'était là chose que jamais elle n'avoua à quiconque, mais son comportement trahissait ce qu'il y avait au fond de son âme. Elle manifestait des attitudes inconvenantes de la part d'une femme mariée vivant au sein d'une famille comme la famille de mon père. Des attitudes délibérées. Par exemple, il lui arrivait d'accueillir le mari de sa sœur, ou celui de la femme qui avait été élevée avec elle, dans la maison familiale. Certes, elle l'accueillait au vu et au su de tout le monde. Mais comment cela était-il admissible, alors que la réputation de cet homme - à ce qu'elle-même en disait - n'était pas sans tache ? Elle le reçut un jour que mon père était à la maison. Ce fut un beau branle-bas. Mon père mit l'homme dehors, et celui-ci ne revint plus. Mon oncle paternel, quant à lui, n'osa pas dire un mot à mon père, et mon grand-père ne fut pas mis au courant de l'affaire ; ou, s'il en eut connaissance, il n'en dit mot. Si Umm 'Ali Zaynab faisait cela, et d'autres choses encore, ce n'était pas par libertinage, ni parce qu'elle se conduisait mal, mais pour défier les valeurs qui dominaient le climat culturel de la famille. Elle agissait ainsi pour défier mon père, tout en sachant très bien ce qu'était le rang de cet homme et

tout en lui accordant une haute place dans son cœur. Cela ne l'empêchait pas de se mettre à hurler de façon effrayante, tout en sachant mon père à la maison, quand les soldats anglais en armes passaient devant la *hâra* où nous habitions, parce que son fils 'Abd al-Mun'im était à ce moment-là hors de la maison, prenant part aux manifestations de la révolution de 1919. Aucune des femmes de la famille n'osait se comporter - mon père étant à la maison - comme se comportait l'épouse de mon oncle paternel, Zaynab. Elle savait très bien au fond d'elle-même que ce qu'elle faisait dans certaines circonstances, alors qu'il pouvait l'entendre, ne lui plaisait pas ; mais elle le défiait ainsi, pour des raisons qui étaient en elle et qui peut-être étaient de ces choses auxquelles on peut s'attendre de la part d'êtres humains ; or, elle était très humaine. Ou peut-être étaient-ce des façons de manifester son admiration pour mon père sous les dehors de la désinvolture et du défi. Elle savait très bien ce qui se passait quand mon père frappait à la porte de la maison, toujours fermée la nuit, et qu'on n'ouvrait qu'à un parent ou à un voisin ou à une autre personne connue. Quand il revenait de son travail à minuit, ou parfois plus tôt, on entendait les coups reconnaissables qu'il frappait à la porte. Une voix criait à l'intérieur : "Qui est là ?" et l'on entendait la voix de mon père : "Muhammad". Alors, le loquet était tiré et la porte s'ouvrait, et soudain toute présence humaine disparaissait des lieux, et ma mère accueillait mon père à la porte de sa chambre sous laquelle il passait en courbant la tête, et d'où il ne sortait plus qu'au matin pour aller à son travail. Telle était la crainte que répandaient les hommes de cette époque, quand ils assumaient le rôle de détenteur de l'autorité et du prestige, le rôle de chef officiel ou effectif de la famille. Cette crainte se manifestait dans des situations de ce genre qui, si elles signifiaient quelque chose, signifiaient une fatuité et une outrecuidance qui ne reposaient sur rien. Mais derrière ces modèles de comportement, en ce temps-là, il y avait tout un contexte culturel, social, économique, voire politique.

L'épouse de mon oncle, Umm 'Ali Zaynab, bravait tout cela dès l'instant où elle entra dans la famille en qualité d'épouse d'un des fils ; elle était jeune, alors, avec une personnalité débordante de vitalité, de gaieté et d'optimisme. Quand bien des années eurent passé et que le temps lui eut enseigné à coexister, sa vitalité s'affaiblit, sa gaieté pâlit, et son optimisme n'eut plus de raison d'être. Il se peut que le mariage de l'oncle paternel de mon père, Mustafâ, demi-frère de mon grand-père paternel, ait eu un rôle dans le changement socio-culturel qui se produisit dans le climat de la famille.

Si ma mère et ma tante Umm 'Ali Zaynab avaient chacune leur caractère bien à elle, Umm Husayn Sukayna, quand elle entra dans la famille en tant

qu'épouse de Mustafa, l'oncle de mon père, avait aussi les siens. Son père était Soudanais ; sa mère, elle, qui était de Shirbîn, avait une peau blanche comme le lait, et sa fille Umm Husayn Sukayna avait des traits plus égyptiens que soudanais. Elle avait un teint couleur de blé mûr, et rien dans ses traits ne signalait la race soudanaise de son père. Il était étrange qu'elle fût la seule femme dans la *hâra*, et même dans tout le quartier, qui sût lire et écrire. Ce privilège lui donna la prépondérance sur toutes ces femmes, et, bien sûr, au premier chef, sur celles de la famille. Elle avait poussé ses études jusqu'à l'école d'institutrices ; cependant son père, le Hâgg Farag, avait préféré la voir mariée et maîtresse de maison, plutôt que de la laisser poursuivre ses études, obtenir son diplôme d'institutrice et percevoir une solde du gouvernement. Dès son arrivée dans la famille, l'épouse de Mustafa, l'oncle de mon père, était donc détentrice de cette distinction merveilleuse, dont ne bénéficiaient ni ma mère ni Umm 'Alî Zaynab, et qui lui valait un grand prestige. Certes, elle n'était pas aussi attrayante que ma mère ou que ma tante Umm 'Alî Zaynab, mais elle n'était pas laide. Il faut dire aussi que son mari, Mustafa, le brave homme, tout en n'ayant pas un statut aussi élevé, par exemple, que celui de mon père, avait tout de même pour lui, selon la hiérarchie des rôles dans la famille, d'être l'oncle paternel de mon père, ce pour quoi il était respecté. On le respectait aussi parce qu'il était "un brave homme", qui savait son Coran par cœur, comme mon grand-père paternel, qui faisait ses prières et jeûnait, et qui vivait tranquille, sans faire de mal à quiconque et ne permettait à personne de lui en faire. Il y avait une très grande différence entre lui et l'autre oncle paternel de mon père, 'Abd al-Fattâh ; celui-là n'avait pas pris femme, à cause de certains traits particuliers de sa personnalité, dont le plus important résidait dans le fait qu'il était quelque peu faible d'esprit. Il n'avait pas réussi à apprendre à lire et à écrire, et il ne faisait pas ses prières, bien qu'il jeûnât continuellement, surtout les mois de Ragab, de Sha'bân et de Ramadân. Cependant, rien en ce bas monde n'est absolu : l'oncle Abd al-Fattâh détenait un avantage qui n'était pas à la portée de tout le monde ; cet avantage se résumait dans le fait qu'il était capable de porter sur ses épaules un sac de sucre pesant quatre-vingts oques, soit à peu près cent kilos ; il faisait cela maintes et maintes fois, sans en éprouver de l'ennui et sans ronchonner. Il broyait aussi le café après l'avoir fait griller ; il restait ainsi des heures et des heures ; on voyait les gouttes de sueur perler sur son front, mais il n'en avait cure. Cet homme passait ses moments de loisir - qui se situaient d'habitude le soir - à courir les funérailles. Quand quelqu'un mourait dans le quartier, il allait présenter ses condoléances à la famille du défunt et calculait la date du quarantième jour pour y aller de nouveau. Ou encore, quand la famille du défunt s'acquittait des devoirs de

célébration des trois jeudis après le décès, 'Abd al-Fattâh allait présenter ses condoléances. Rien ne pouvait l'empêcher de s'acquitter de cette obligation, même quand il gémissait, accablé d'une fatigue dont il avait pris une large part au cours de la journée.

La femme de Mustafa savait non seulement lire et écrire, mais - et le mérite en revenait peut-être au milieu socio-culturel d'al-Hâgg Farag - elle savait bien d'autres choses encore, que lui enviaient les femmes de la génération de ma mère, et que lui envieraient peut-être encore beaucoup de femmes de la génération actuelle. Cela comprenaient les incantations et les sortilèges ; et, plus fort encore que cela, elle avait avec la hâgga Sâbira, la Soudanaise, une relation solide. Or la hâgga Sâbira était une *kudyet zâr*, une de ces femmes capables de diriger le rituel du *zâr* [1], et sa maison recevait, certains jours précis, des dizaines de femmes qui lui attribuaient des pouvoirs prodigieux et des faveurs miraculeuses, et qui espéraient trouver auprès d'elle la guérison des maladies, de toutes les maladies ; elles trouvaient auprès d'elle secours pour celle qui, stérile, voulait être enceinte, ou pour celle qui aurait bien voulu que Dieu lui conservât en vie ses enfants qui mouraient prématurément. D'où le lien solide qui se noua entre ma mère et Umm Husayn Sukayna. Car ma mère ne pouvait garder en vie ni garçons ni filles ; or, pour bien des raisons, elle désirait avoir des garçons et des filles qui vécussent autour d'elle et de son mari.

Du fait de la mort de Sitti Hamda, la grand-mère de mon père, et du fait du mariage de mes tantes paternelles, l'espace de libertés dévolu à ma mère, à ma tante Umm 'Ali Zaynab et à Umm Husayn Sukayna se trouva augmenté, libertés qui contribuèrent à leur permettre de cohabiter sans trop de difficultés. Cependant, ma grand-mère paternelle était encore vivante, mais son existence ne les dérangeait pas beaucoup, car c'était une femme qui ne connaissait de la vie que son mari, mon grand-père paternel ; autrement dit, elle n'intervenait pas, si peu que ce fût, dans les affaires de la maison. Ma tante Umm Batta, la veuve, ainsi que ses enfants, Nafîsa, Ratîba et Mahmûd, étaient ceux des membres de la famille qui étaient les plus proches d'elle. Si ma grand-mère paternelle s'abstenait ainsi d'intervenir dans les affaires de la famille, ce n'était pas par libre choix de sa part, mais sur ordre de mon grand-père paternel qui lui enjoignait de se cloîtrer dans ses appartements, considérant qu'elle n'était bonne qu'à s'acquitter du devoir conjugal.

Plus tard, ma tante Umm Batta mourut subitement, et Nafîsa, Ratîba et Mahmûd furent orphelins de père et de mère. Ils vécurent sous la garde de

1. Rituel féminin de possession à fins essentiellement thérapeutiques à base de récitation coranique et de scansion rythmée de l'un des noms de Dieu, dont l'équivalent masculin est le *dhikr*.

ma mère, de ma tante Umm 'Alî Zaynab et d'Umm Husayn Sukayna. Je garde de la mort de ma tante Umm Batta un souvenir qui ne pourra s'effacer de ma mémoire. C'était le premier jour de Ramadân. Tous les membres de la famille, hommes et femmes, observaient le jeûne. Nous, les enfants, ne jeûnions pas ; nous nous amusions tantôt dans la maison, tantôt dans la ruelle. Tous s'étaient préparés pour ce mois béni. Notre façon à nous, enfants, de nous y préparer, absorbait toutes nos préoccupations. J'étais jeune, j'avais peut-être autour de cinq ans. Nous avions résolu, avec les enfants du voisinage, de construire un canon en boue séchée au milieu de la ruelle ; ainsi, quand viendrait le moment de la rupture du jeûne et que tonnerait le canon - qui était proche de nous, et que nous entendions distinctement les jours de fête - nous tirerions, nous aussi, le canon que nous aurions construit, et que nous aurions bourré de papier pour y mettre le feu au moment opportun. La boue était prête ; il y avait du papier, mais ce qui manquait, c'était le moyen de l'enflammer. Il m'échut d'aller l'acheter et, de fait, j'avais fait l'acquisition d'une boîte d'allumettes ; pour que personne ne la trouvât en ma possession, je l'avais mise dans le tiroir secret d'un des canapés du salon. Il s'agissait d'une pièce disposée pour que mon grand-père paternel et ses amis pussent s'y installer après la prière du soir, pour y passer la soirée à boire le café et y causer tout à loisir ; ordinairement, cette veillée durait jusqu'au moment du repas que l'on prend juste avant l'aube pendant le Ramadân.

Quand approcha le moment du coup de canon annonçant la rupture du jeûne, j'allai au salon pour prendre ma boîte d'allumettes. Celui-ci se trouvait dans la cour intérieure de la maison ; la chambre de ma tante Umm Batta et de ses enfants lui faisait face. Ma tante m'entendit marcher au moment où je pénétrai dans le salon. Elle surgit soudain derrière moi, et m'interpella : "Qu'est-ce que tu fais, Sayyid ?" Je me gardai de lui révéler les raisons de ma présence et dis simplement : "Je voudrais boire". Ma tante apporta la cruche qui était posée devant la fenêtre du salon ; après avoir bu, je sortis dans la ruelle. Peu après, je revins dans le salon, pour y voir quoi ? Ma tante Batta assise sur les dalles, appuyée aux pieds de la table. Ses yeux fixaient les dalles, et elle avait le teint très pâle. Je l'appelai ; elle ne répondit pas. Survint sa fille aînée, Nafîsa, qui avait à peu près dix ans de plus que moi ; dès qu'elle vit sa mère dans cet état, elle se mit à hurler. Les habitants de la maison accoururent. J'entendis les femmes crier et pousser des hurlements funèbres ; on aurait dit un chœur. Je ne comprenais rien à ce qui se passait devant moi, et bientôt une des femmes m'éloigna. On emporta ma tante Umm Batta je ne sais où. Le chœur continuait à faire retentir ses cris et ses hurlements ; quelques temps après, je vis mon père assis sur le "banc du *fiqî*" (la banquette du lecteur de Coran). Cette banquette

se trouvait tout près de la porte de la rue ; on ouvrait la porte au *fiqi* ; il ne voyait personne et personne ne le voyait tandis qu'il s'acquittait de son devoir, puis il s'en allait dans une autre maison, et ainsi de suite. Mon père était assis sur cette banquette ; soudain, je vis ce géant éclater en sanglots ; le son de sa voix attira mon attention et m'emplit de stupeur. Je rencontrai la mort face à face pour la première fois ; j'étais encore très jeune : je n'avais pas encore cinq ans, ou peut-être les avais-je déjà, je ne sais.

Du fait de la mort de ma tante Umm Batta, les épouses des fils de la famille prirent le gouvernail de la maison, mais dans certaines limites. Mes tantes paternelles venaient visiter la famille de temps en temps. Ces visites étaient la plupart du temps des occasions de batailles entre les épouses des fils de la maison d'un côté, et la tante qui venait en visite de l'autre (je veux dire la sœur du mari venue en visite). C'étaient des batailles où l'on échangeait des mots, des cris, des pleurs et des imprécations. Et puis, en un instant, le conflit s'apaisait et la bataille se terminait par des déclarations d'amitié entre les parties. On entendait les baisers résonner sur les joues ou parfois sur les bouches. Les enfants de la famille - j'étais parmi eux - voyaient tout et entendaient tout, mais ne comprenaient qu'en partie ce qui était dit. Cependant, la plus coriace des tantes paternelles, autant que je me souvienne, était ma tante Umm Sayyid Faqûsa, sœur utérine de Mustafa, l'oncle paternel de mon père. Tout le monde haïssait sa présence. On aurait dit un scorpion qui frappait de son dard, un renard qui manœuvrait autour de sa proie. Après la mort de cette femme, qui fit pousser un soupir de soulagement à ma mère, à Umm 'Ali Zaynab et surtout à l'épouse de Mustafa, elle trouva une suppléante en la personne de sa fille 'A'isha. Cette dernière portait dans les plis de son âme les germes de la discorde, où qu'elle allât ; elle était ignorante, ou plutôt tout son savoir portait sur des choses détestables. Si elle venait en visite, c'était pour provoquer des ouragans ; son objectif permanent était de nuire à Umm Husayn, l'épouse de Mustafa, laquelle ne parlait pas beaucoup, et qui, quand elle parlait, ne tenait que des propos réfléchis ; comme on disait, "sa langue ne laissait tomber que des gouttes de miel" ; elle était la plus intelligente et la plus savante, et connaissait des choses mystérieuses, au nombre desquelles, les secrets des versets du Coran vénéré qu'elle ne cessait de réciter ou qu'elle faisait réciter aux enfants de la famille pour les protéger du mauvais œil. Je me souviens que, le jour où j'allai pour la première fois à l'école primaire, il y avait Fathiyya, fille de Mahmûd, mon oncle paternel, et Saniyya, fille de Mustafa, l'oncle paternel de mon père, qui y allaient aussi. Ces deux fillettes étaient les premières de la ruelle, et même peut-être de tout le quartier, à aller à l'école. La femme de Mustafa nous avait interdit de sortir ensemble de la maison : je sortais donc tous les matins le premier,

puis venait Fathiyya, et enfin Saniyya, tous trois sur le chemin de l'école. Avant que je sorte, ma mère me disait : "Récite : Il nous est venu..." Fathiyya et Saniyya devaient faire comme moi. Ma mère voulait dire que je devais réciter certains versets précis du Coran, que l'épouse de l'Oncle Mustafa avait eu à cœur de nous faire apprendre à tous trois, pour que Dieu nous protégeât et nous gardât. Chaque matin, ma mère répétait la même recommandation ; je devais réciter : "Un envoyé pris parmi vous est venu à vous. Le mal que vous faites lui pèse. Il est très désireux de ce qui est bon et miséricordieux envers les croyants. S'ils se détournent de toi, dis : "Dieu me suffit. Il n'y a nul autre Dieu que Lui. C'est sur Lui que je m'appuie. Il est le maître du Trône immense[1]."

Je récitais ces versets bien volontiers. De leur sens ou de leur portée, je ne comprenais qu'une chose, c'est qu'ils étaient une protection contre l'envie et les envieux, qu'ils me gardaient du mal et des méchants, et que cette récitation plaisait à ma mère. Chaque soir de sa vie, ma mère a répété ces versets avant de s'endormir. Après mon mariage, et quand ma femme eut mis au monde trois garçons et deux filles, chacun de ces enfants, à son tour, quand il atteignit l'âge requis, dut apprendre par cœur ces versets. Ma mère se chargeait de cette obligation culturelle. C'est ainsi que les éléments de la culture se transmettent de génération en génération.Je ne sais toutefois si mes filles agissent avec leurs enfants comme le faisait ma mère avec moi.

1. *Coran*, Sourate 9, "Le Repentir", versets 128 et 129.

Naturellement, je ne me souviens pas du moment où je naquis. Mais mon acte de naissance stipule que je suis né le 17 février 1913, à la veille de la première guerre mondiale. Ma mère se trouva enceinte dans la première période - et peut-être même dans les premiers mois - du mariage d'Umm Husayn Sukayna avec l'oncle de mon père, laquelle Sukayna joua un rôle important au cours de cette grossesse, après qu'elle eut appris que ma mère avait déjà eu plusieurs enfants qui n'avaient pas vécu. Umm Sukayna suggéra à ma mère de consulter Sabîra, qui conduisait le rituel du *zâr*. Il était en son pouvoir, lui dit-elle, de faire en sorte qu'elle gardât son enfant jusqu'à terme, et ensuite de protéger le nouveau-né pour qu'il grandisse et qu'il eût une vie aussi longue que Dieu le voudrait - tout ceci au moyen de certains rites. Mais comment faire pour en parler à mon père et obtenir son autorisation et son agrément pour l'exécution de ces rites ? Ma mère n'aurait jamais osé une chose pareille, d'autant plus que certains de ces rites exigeaient qu'elle sortît plus d'une fois de la maison pour aller chez la hâgga Sabîra. Déjà, pour ma mère, sortir de la maison pour aller chez son père, qui habitait à quelques mètres de distance du domicile conjugal, était chose qui nécessitait une autorisation, refusée dans la plupart des cas. Comment aurait-elle pu demander la permission d'aller dans une maison que plusieurs rues et ruelles séparaient du domicile conjugal, une maison où elle n'avait pas de parent proche ni même éloigné ? De plus, la hâgga Sabîra et les femmes du même acabit étaient pour mon père des charlatanes à qui on ne pouvait pas se fier et aux opinions desquelles on ne pouvait croire, car tout cela n'était que farces mensongères qu'un homme raisonnable ou qu'une personne ayant un certain niveau d'intelligence ne pouvait accepter. En dépit de tout cela, ma mère, qui désirait si fort avoir des enfants plein la maison, risqua le tout pour le tout et demanda à son mari la permission d'aller chez la hâgga Sâbira pour que celle-ci accomplit des fumigations

d'encens pendant la grossesse elle-même, et celle de s'y rendre à nouveau, au cours du neuvième mois, pour que la hâgga accomplît d'autres rites : encensement et immolation de deux pigeons, qui devaient avoir des caractéristiques précises, afin que les vêtements qu'elle porterait au moment de l'accouchement, fussent plongés dans leur sang ainsi que ceux dont il conviendrait de vêtir le nouveau-né tout de suite après sa naissance. Le tout accompagné d'incantations et de formules, tantôt audibles, tantôt inaudibles, que murmurerait la hâgga Sâbira : c'était le rite appelé le "pacte" (*'aqd*). Tout cela pour que la grossesse fût menée à son terme, pour que l'accouchement se passât bien, et pour que l'enfant restât en vie, grandît et eût une vie aussi longue que Dieu le voudrait. Il y avait une condition très importante : c'était que le nouveau-né fût apporté à la hâgga Sâbira selon une périodicité bien précise, afin qu'elle pût l'encenser. Autre condition aussi importante, sinon plus : l'enfant devrait porter certaines amulettes. L'encensement à des moments déterminés et le port des amulettes devaient être observés de façon permanente. L'enfant deviendrait ainsi "fils de l'encens", ce qui signifiait que des fumigations d'encens devraient être faites à chaque fois que, au cours de sa vie, il affronterait telle ou telle vicissitude, maladie ou crise psychologique par exemple. Les amulettes qu'il devrait constamment porter le protègeraient et lui permettraient de rester vivant et de jouir de la vie.

Ma mère demanda à mon père l'autorisation d'aller s'acquitter de tous ces devoirs, afin qu'ils eussent tous deux la joie d'avoir des enfants. Mais son mari entra dans une colère terrible et la menaça, si elle le faisait, de la jeter par la fenêtre la tête la première dans la ruelle, elle et le rejeton qu'elle portait dans son ventre, ou bien - pour rendre les choses plus faciles et moins compliquées - de la répudier, tout simplement.

Ma mère s'attendait à ce refus catégorique et irrévocable. Cependant, au fond de son cœur, elle avait foi en ce que lui avait appris Umm Husayn Sukayna, qui était une femme instruite et qui en savait plus qu'elle, et même plus que toutes les autres femmes. Elle pouvait bien se soumettre en apparence à mon père, lui assurer que ce qu'elle lui avait demandé n'était qu'un souhait, et que, dès lors qu'il avait refusé de lui permettre de se prêter à ces rites, il serait parfaitement obéi. Il n'empêche que le désir constant et lancinant d'être mère possédait tout son être. Cette nuit-là, donc, elle s'acquitta au lit de ses devoirs envers mon père, et le matin elle s'occupa de lui, jusqu'au moment où il s'en alla à ses affaires comme il le faisait tous les jours. Quand il la quitta, il était sûr qu'il serait strictement obéi. Dès qu'il fut sorti, elle alla trouver Umm Husayn Sukayna, et ma tante Umm 'Ali Zaynab se joignit aux deux femmes. Toutes trois tinrent conseil et prirent la décision suivante : ma mère n'irait pas chez la hâgga Sâbira, ce serait la

hâgga qui viendrait à ma mère. Au moment voulu, c'est-à-dire le mois prévu pour la naissance, on enverrait les habits à la hâgga ; elle égorgerait les deux pigeons et tremperait dans leur sang les habits de la mère et ceux qu'il faudrait mettre à l'enfant tout de suite après sa naissance. Seulement, faire venir la hâgga à la maison coûterait plus cher que d'aller chez elle... Tant pis, cela irait ainsi ! Mais l'odeur d'encens quand la hâgga Sâbira encenserait ma mère... Mon père ne pourrait manquer de la sentir... Alors, il fallait commencer tout de suite à brûler de l'encens dans la maison, pour qu'il s'accoutume à en respirer l'odeur ! Peut-être ne s'opposerait-il pas à ce que ma mère l'encensât chaque jour ou tous les dix ou douze jours : elle devrait pour ce faire allumer le brasero, mettre dessus l'encens prescrit, et peut-être même parviendrait-elle à le convaincre de se prêter à ces fumigations et passer, lui aussi au-dessus du brasero à cinq ou sept reprises. Le plus étonnant est que, de fait, mon père accepta de se prêter à cette opération chaque fois qu'on le lui demanda. Peut-être la raison en est-elle que lui aussi avait au fond de son cœur le violent désir d'avoir des enfants qui empliraient sa vie, à l'instar de son frère Mahmûd, dont la femme avait déjà mis au monde 'Abd al-Mun'im et Zakî, et commençait à manifester les signes d'une nouvelle grossesse (qui devait aboutir à la naissance de Fathiyya). Une condition avait été imposée à mon père : jusqu'après le moment où ma mère aurait mis l'enfant au monde sans accident, il ne fallait pas que ses yeux vissent le visage du nouveau-né ; il ne devait pas non plus le prendre dans ses bras, tant que les rites du septième jour après la naissance ne seraient pas achevés, c'est-à-dire tant que ne seraient pas ôtés au nouveau-né les habits qui auraient été trempés dans le sang des deux pigeons, car le père ne devait pas voir ce sang. Mon père accepta aussi cette condition-là. La souffrance lui vrillait le cœur à songer à ses enfants morts peu après leur naissance, et même à ceux qui n'étaient pas arrivés à terme dans le ventre de leur mère.

Ma mère mit donc enfin un enfant au monde, et c'est ainsi que je vins à la vie. Ma tante paternelle, Umm 'Ali Zaynab, était alors enceinte d'un ou deux mois. Et après qu'elle eut accouché de Fathiyya, ce fut au tour de l'épouse de l'oncle paternel de mon père, Umm Husayn Sukayna, de se trouver enceinte ; elle devait accoucher de Saniyya ; cette dernière accomplit pour elle-même tous les rites du *'aqd* durant sa grossesse, et pendant et après l'accouchement. Quant à Umm 'Ali Zaynab, ma tante, elle ne s'en soucia pas du tout en ce qui la concernait : elle avait ses enfants 'Abd al-Mun'im et Zakî, et elle vivait dans la confiance de Dieu, comme elle disait. Il faut dire pourtant que ces fumigations - allumer le brasero, y mettre l'encens prescrit et l'enjamber cinq ou sept fois - était l'occupation essentielle de tout le monde, surtout quand se produisait un fait qui venait troubler

l'atmosphère : par exemple, quand se produisait une bataille verbale entre les femmes de la maison à cause de la visite d'une belle-sœur ou de telle autre porteuse de ces yeux qui "auraient besoin qu'on y mette une balle de plomb", ou quand un enfant ou un adulte de la famille avait une maladie soudaine, ou quand mon grand-père paternel était en colère, ou prétendait être en colère, et refusait d'accorder à la famille tout ce qu'il aurait dû lui accorder, notamment au moment des grandes occasions et pour les fêtes, ainsi à l'occasion du premier jour de Ramadân, ou de la venue de l'hiver, alors qu'on avait grand besoin de vêtements d'hiver, ou en d'autres circonstances encore.

Ma venue au monde conféra à ma mère, à ce qu'il me semble, le rang élevé de "mère d'un garçon". Un garçon, comme dit le proverbe, "protège de l'ennemi". Ma mère était heureuse, comme le furent tous ceux qui l'aimaient, les personnes de la famille de son père, et surtout ma tante Umm Muhammad Nabawiyya, sœur utérine de ma mère. Mon grand-père maternel était au comble de la joie. Quant à ma grand-mère paternelle, elle se réjouit elle aussi, car son fils Muhammad, mon père, était pour elle un très bon fils ; il la vénérait presque comme un personnage sacré ; il lui rendait visite tous les vendredis dans sa chambre pour lui remettre le *ma'lûm*, ou somme d'argent, et c'était comme si elle n'attendait que cet instant. En le voyant se comporter ainsi - et je devais moi aussi faire de même quand je fus devenu grand - je découvrais mon père sous les traits d'un géant qui gâtait sa mère, et manifestant une tendresse dont on ne l'aurait pas cru capable. Mon père ne manquait pas une seule semaine de faire cette visite à sa mère, sauf en cas de nécessité contraignante, par exemple s'il tombait malade ou si quelque empêchement, tel qu'un voyage, survenait.

Après la venue au monde des trois nouveaux enfants - moi-même, Fathiyya et Saniyya - commença l'âge d'or pour les épouses des fils de la famille du Shaykh Ahmad 'Uways, mon grand-père. La première guerre mondiale survint peu après nos naissances. Il en résulta un changement rapide pour les hommes de la famille. Ainsi, mon grand-père, propriétaire d'une droguerie dans le quartier de Sayyida 'A'isha, devint le représentant de la société Shell qui vendait du pétrole, de l'essence, de la graisse et des huiles pour les automobiles, ainsi que des bougies de cire. Mon oncle Mahmûd, frère de mon père, prit sa place à la droguerie que mon grand-père avait reçue en héritage de sa mère Sitti Hamda (laquelle avait eu pour associé, dans la gestion de son affaire, son propre mari, mon arrière-grand-père, tout le temps qu'il vécut). Mon père reçut pour sa part le commerce d'épicerie en gros et demi-gros et détail, dans un local particulier que les gens devaient appeler plus tard "*al-wikala*", "l'okelle" ou le magasin.

Mon père prit comme associé 'Abd al-Fattâh, son oncle paternel, qui devait travailler avec lui et vivre à sa charge. Mustafâ, l'autre oncle paternel de mon père, resta quant à lui indépendant dans sa boutique qu'il avait prise en gérance tout de suite après son mariage. Cette boutique était située dans le même quartier, al-Khalîfa, mais loin de la droguerie de Mahmûd et du magasin de mon père. Quant à mon grand-père, il ouvrit un bureau près de la place d'al-'Ataba al-Khadrâ', à bien des rues et des ruelles de distance du quartier d'al-Khalîfa, dans le Mouski. Il était le seul représentant de la société Shell dans la ville du Caire et les commerçants de la ville venaient le trouver de toutes parts pour lui payer d'avance le prix du pétrole qu'ils achetaient. Tous avaient à la bouche le nom du Shaykh Ahmad 'Uways. Pendant les années de guerre, mon grand-père fut un de ceux qui s'enrichirent grâce à celle-ci. Il acheta jusqu'à une dizaine de maisons dans le quartier d'al-Khalîfa, ainsi qu'une dizaine de fonds de commerce. Les boutiques de mon père, de mon oncle Mahmûd et de Mustafa, oncle paternel de mon père, appartenaient en fait à mon grand-père même s'ils ne lui payaient pas de loyer, et si celui-ci les laissait gérer leurs affaires de façon indépendante ou presque : "à chacun d'être assez malin pour se débrouiller." La guerre, avec toutes les occasion de s'enrichir qu'elle comportait se traduisit par une augmentation considérable des revenus des hommes de la famille. Il n'y en avait plus que pour le travail : c'est que gagner de l'argent est bien agréable. Les épouses des fils du Shaykh Ahmad 'Uways en profitaient elles aussi : leur vie fut dès lors plus qu'aisée, et elles bénéficiaient désormais d'une certaine liberté, dans le dos de leurs maris. Ma mère allait maintenant chez son père sans plus avoir besoin de la permission de son mari, ma tante Umm 'Ali Zaynab pouvait accueillir ses visiteurs et elle sortait, en compagnie de l'épouse de l'oncle Mustafâ pour rendre les visites sans autre gardien ou censeur que leur conscience. A vrai dire, c'était une conscience vivante, toute vibrante de pureté et de chasteté. Il semblait aussi que l'affection entre les trois femmes se fût renforcée : tous ceux qui vivaient à la maison, petits et grands, s'en apercevaient.

Les années passèrent. Le souci de tous les pères, le mien, ou mon oncle Mahmûd, ou Mustafa, l'oncle paternel de mon père, était que leurs enfants fussent instruits. 'Abd al-Mun'im allait à l'école d'al-Imam, rue 'Awwâm bey, dans le quartier d'al-Khalîfa ; quand il y aurait fini sa scolarité, il entrerait à l'Université d'al-Azhar. Mon oncle Mahmûd avait décidé que Zaki serait élève d'une des écoles élémentaires, afin de réaliser un autre objectif. Mon père commença par m'envoyer au *kuttâb*[1] du Shaykh Tâha, puis il m'inscrivit à l'école d'al-Sayyida 'A'isha, école primaire, où je restai

1. Ecole coranique.

jusqu'à mes huit ans ; après quoi, il réalisa son grand rêve qui était de me voir fréquenter l'école primaire Umm 'Abbâs, cette école où le grand leader égyptien Mustafâ Kâmil avait été élève. Fathiyya et Saniyya, elles, allèrent tout de suite à l'école al-Râqiya, toutes deux étant destinées à devenir institutrices ; c'était là le rêve de la mère de Saniyya, Umm Husayn Sukayna, épouse de l'oncle Mustafâ. Quant à Fathiyya, qui avait presque le même âge que moi, elle accompagnait Saniyya et on espérait qu'elle suivrait la même voie.

Après la fin de la guerre mondiale, en 1919, le grand peuple égyptien accomplit sa Révolution. Je me souviens que j'y pris part deux fois. La première fois, ce fut lors des manifestations d'élèves et d'étudiants en grève ; je manifestai avec eux alors que j'étais à l'école primaire ; je n'avais pas encore six ans. La deuxième fois, ce fut à l'occasion de la venue de la Commission Milner ; je criais avec tout le monde, sans comprendre ce que cela voulait dire, le slogan dominant à l'époque : "A bas la Commission Milner !" Je me rappelle aussi ce que me dit ma mère pendant cette grande révolution populaire. De ma mère, le lecteur connaît jusqu'ici certains traits de personnalité, mais il n'y a rien vu qui révélât en elle un esprit particulièrement nationaliste. Ce n'était pas par manque d'intérêt pour la patrie, mais les soucis de l'existence, et les circonstances de son éducation, l'empêchaient d'avoir une telle conscience. Or ma mère me dit, les yeux brillants de larmes : "Tu sais, Sayyid, le *Liwâ*[1] ils l'ont empoisonné... Ce sont les Anglais qui l'ont empoisonné". Je ne savais pas de qui ou de quoi elle voulait parler en utilisant ce terme - *al-Liwâ* -, mais j'avais compris la deuxième partie de sa phrase. En disant le *Liwâ* ma mère voulait dire Mustafâ Kâmil, décédé dans la fleur de l'âge, ce qui avait fait courir, parmi des millions de gens, la rumeur selon laquelle il était impossible que ce grand leader fût mort de mort naturelle : les ennemis des Egyptiens l'avaient donc fait périr par le poison ; or, qui pouvaient être ces ennemis sinon les Anglais, ennemis de cette liberté pour laquelle celui-ci luttait et à laquelle il avait consacré sa trop courte vie ?

Si je m'appelle Sayyid, ce n'est pas par hasard. Mon père, cédant aux instances de ma mère - laquelle était inspirée par Umm Husayn Sukayna - me "consacra" au Sayyid al-Badawi, pour que je fusse sous la protection de ce saint. En faisant cela, elle agissait exactement comme nos ancêtres les Pharaons qui donnaient à leurs enfants les noms des dieux pour qu'ils vécussent, car ainsi ils étaient placés sous leur garde. Mon père lui-même,

1. Litt. l'étendard, surnom donné à Mustafa Kâmil, du nom de son journal.

en appelant son premier-né Kâmil, du nom du leader Mustafâ Kâmil, avait déjà eu un comportement similaire. Les Egyptiens, tout au long des siècles, ont agi, et agissent encore ainsi. Ils ont d'abord établi un lien entre leurs enfants et les dieux, en donnant à ceux-là les noms de ceux-ci ; plus tard, ils ont donné à leurs enfants des noms de prophètes et de saints - saints chrétiens et saints musulmans - ainsi que les noms de grands personnages ou d'hommes éminents, comme les rois et les chefs politiques. Mon père était en droit, en sa qualité de fils aîné, de donner à son premier fils le nom de son propre père, comme dans les familles campagnardes ; mais tel ne fut pas son choix. Par contre, mon oncle Mahmûd appela son premier-né Ahmad 'Abd al-Mun'im, bien que le nom sous lequel celui-ci fut connu par la suite ne comportât plus, en fait, la mention d'Ahmad, et que tous les membres de la famille l'eussent toujours appelé simplement 'Abd al-Mun'im. A cause de mon nom, les hommes de la famille de mon père, et aussi ceux de la famille de ma mère, se firent un devoir d'emmener l'enfant que j'étais, à maintes reprises, tout au long de mon enfance, à Tantâ, où se trouve la tombe de "l'ami de Dieu" le Sayyid al-Badawî, afin de s'acquitter de la visite dévote à son tombeau et de recueillir les bénédictions liées aux pouvoirs divins dont jouit ce saint. Parmi les surnoms qu'on me donnait quand j'étais petit, et même quand je fus assez grand pour aller à l'école, il y avait celui de "Shaykh des Arabes". Les circonstances firent de moi le seul mâle de la famille qui restât à la maison, quand tous les hommes étaient sortis, et notamment 'Abd al-Mun'im, qui avait quinze ans de plus que moi, et Zakî, mon aîné de dix ans ou peut-être plus. J'étais l'objet des cajoleries de toute la gent féminine, les femmes de la maison aussi bien que les visiteuses. Rien ne leur était plus agréable que de me dire bonjour en me donnant des baisers que j'entendais claquer comme des coups de feu dans mes oreilles ; je manquais d'être asphyxié par les parfums que répandaient ces dames, ou par l'odeur de transpiration qui inondait leur visage quand elles venaient de l'extérieur. Elles aimaient par dessus tout me donner des baisers sur ma petite bouche d'enfant, surtout mes tantes maternelles, les demi-sœurs de ma mère, Hamîda, 'Azîza et Zahra, alors en âge de se marier. C'était surtout au moment des repas que j'étais un objet de vénération, car l'ange - du fait de ma présence - "portait la table". J'étais invité à prendre place au repas pour que la table fût portée sur la tête de l'ange ; je me rappelle que je faisais exprès de lambiner et de ne pas répondre tout de suite à l'appel, afin qu'on insistât davantage.

Par le milieu familial masculin aussi - à l'exception de mes deux cousins qui souvent, et même la plupart du temps, prenaient à mon égard des airs de supériorité et me parlaient avec brusquerie - j'étais bien accueilli ; mon grand-père paternel était heureux de me voir venir dans sa chambre, où je

retrouvais tous les enfants de la famille, les enfants de la troisième génération, ses petits-enfants, groupés autour de lui. Cet homme, malgré l'air rébarbatif qu'il affichait si souvent, était gentil et doux avec ses petits-enfants. Il ne trouvait jamais de mal à voir danser et chanter devant lui Fathiyya, fille de mon oncle Mahmûd, qui avait quatre ou cinq ans - les mots sortaient de sa bouche tout estropiés, pour le plus grand plaisir de l'assistance. Je me rappelle encore certains fragments des chansons que chantait Fathiyya tout en dansant :

O les filles, le voile
Et les peignes ...

Elle regardait de mon côté, en élevant la voix - et mon grand-père riait tant qu'il pouvait, ainsi que toutes les personnes qui étaient dans la pièce, et peut-être étais-je le plus heureux ou le plus fier - quand elle chantait ces mots tout en dansant :

Ah, je suis victime de l'injustice
Tout comme toi, ô mon cousin...

Je me rappelle comment les choses se passaient à cette époque : mon grand-père avait l'habitude de convoquer l'un ou l'autre de ses petits-enfants, parmi les plus grands, pour qu'ils lui fassent à haute voix la lecture du journal du jour. Quand le lecteur faisait une faute, le grand-père la corrigeait, très sûr de lui ; alors sa stature augmentait à nos yeux et s'élevait plus haut, encore plus haut. Quand j'entrai à l'école primaire, mon tour arriva de lire le journal à haute voix. Les jours passaient, et ce fut, en novembre 1924, la célèbre affaire du Sirdar[1], le gouverneur anglais du Soudan ; mon grand-père m'appela pour que je lui lise le journal à propos de cet incident et de l'évolution de l'enquête. Il corrigeait mes fautes de lecture une par une, et je n'y voyais jamais matière à me fâcher, bien au contraire : cela me plaisait, et j'en étais ravi.

Mon père avait une façon calme et retenue de se comporter à mon égard ; j'y trouvais un amour dans lequel entrait plus de raison que d'exubérance, et des sentiments plus pondérés qu'impétueux. Il m'aimait, il n'y avait aucun doute là-dessus. Et pourtant, parfois, je le trouvais dur. Il me prenait avec lui, avant le coucher du soleil, le vendredi, son jour de congé hebdomadaire ; nous prenions le tramway. Il me laissait au théâtre de 'Ali al-Kassâr sous la

1. Allusion à l'assassinat au Caire de Lee Stack, commandant en chef de l'armée anglo-égyptienne du Soudan, le 19 novembre 1924.

garde d'un ami ; pendant ce temps, lui-même restait dehors avec ses amis, tout près du théâtre, pour jouer avec eux aux dominos. Il m'attendait jusqu'à la fin de la représentation, puis nous revenions ensemble à la maison. Il frappait à la porte ; j'entendais la voix de ma mère ou d'une autre femme de la maison : "Qui est là ?" Et mon père de répondre avec calme, d'une voix autoritaire : "Muhammad". La porte s'ouvrait aussitôt ; lui et moi entrions ensemble pour trouver ma mère, les yeux ensommeillés, debout à la porte de notre chambre, nous attendant et nous adressant des paroles de bienvenue. Mon père, ma mère et moi sortions ensemble, quoique rarement, pour faire des visites dévotes à la tombe de certains saints. Je ne savais pas - et je ne sais toujours pas jusqu'à présent - quelle était la raison de ces visites pieuses. Mon père me tenait par la main, et ma mère, enveloppée d'une *malaya* noire de tissu coûteux, et le visage couvert d'un voile orné de la *'arûsa* marchait à quelque distance derrière nous. Je lançais souvent des regards à la dérobée dans sa direction ; il me semblait qu'elle n'avait pas encore fini d'apprendre à marcher. Elle avançait derrière nous, avec modestie et componction. Après avoir traversé la *hâra*, puis la rue Al-Baqli, dans le quartier d'al-Khalifa, pour aller rue de la Sayyida 'A'isha mon père et moi nous arrêtions et attendions qu'elle nous rejoignît pour monter avec nous dans une calèche qui attendait en un point proche de l'arrêt du tram où mon père avait fixé rendez-vous au cocher. Nous partions ordinairement tôt pour ces visites aux tombes des saints. Le déjeuner terminé, après un bref moment de repos, nous nous préparions puis nous allions à l'endroit où la calèche nous attendait ; de là, elle nous transportait à la tombe du saint que mon père avait choisi de visiter ce jour-là. C'était parfois la tombe de Sayyidnâ al-Husayn, ou le mausolée de Sîdî al-Magâwirî, près de la citadelle de Muhammad 'Ali ; ce pouvait être d'autres fois le tombeau de la Sayyida Zaynab. Moi qui étais petit, je ne savais pas les vrais mobiles de ces visites dévotes. Mon père me demandait de réciter la *Fâtiha* [1] pour le saint personnage enseveli là, et d'adresser à Dieu toutes les prières et toutes les demandes que je voulais. Je le voyais distribuer des pièces de monnaie aux mendiants en faction autour de la tombe. Ma mère récitait la *Fâtiha* à voix haute, comme pour se prouver à elle-même, ou pour prouver à ceux qui l'entouraient, qu'elle en savait les versets par cœur, et elle priait autant que Dieu voulait qu'elle priât. L'invocation qu'elle préférait consistait à demander à Dieu qu'il donnât un frère ou une sœur à Sayyid, fils de Zannûba. Mon père, lui, disait en silence quelques versets du Coran ; il marmottait des mots que je ne pouvais pas

1. Sourate inaugurale du Coran, récitée lors des cinq prières quotidiennes et dans toutes les circonstances importantes de la vie.

entendre, et ce que j'entendais, je ne pouvais le retenir complètement. A chaque fois, quand nous sortions, ma mère me rappelait qu'il fallait que je récite le verset "Il vous est venu un envoyé...", mais je le faisais sans attendre qu'elle me le rappelât, car c'était devenu pour moi une habitude de réciter ce verset, tout comme c'était devenu pour elle une habitude de me rappeler qu'il fallait que je le récite. Après la visite, nous retournions à l'endroit où la calèche nous attendait. Ensuite, nous laissions la voiture et nous marchions, mon père et moi devant, lui me tenant par la main, et ma mère loin derrière, comme si elle en était encore à apprendre à marcher.

Si mon grand-père paternel était fier de moi parce que j'allais à l'école et que, année après année, j'y obtenais de bons résultats, mon grand-père maternel ne l'était pas moins. Rien ne s'opposait à ce que j'aille fréquemment chez celui-ci : il habitait tout près de la maison. J'étais encore un jeune garçon, un enfant, mais aux termes d'un adage qui fait partie du patrimoine culturel égyptien, le jeune garçon "écarte l'ennemi" ; c'est pourquoi mon prestige était grand chez mon grand-père maternel. Mon existence signifiait que j'avais donné à sa fille du point de vue socio-culturel, les droits de la maternité ; mon existence en tant que mâle était pour ma mère la garantie qu'elle hériterait de mon père quand il mourrait, après qu'il aurait lui-même reçu la part d'héritage, en argent et biens immeubles, qui devait lui échoir à la mort de mon grand-père paternel. Quand j'allais chez mon grand-père maternel, j'y trouvais mes tantes, les demi-sœurs de ma mère, qui n'étaient pas encore mariées ; j'y rencontrais aussi ma tante Umm Muhammad Nabawiyya, sœur utérine de ma mère. Il y avait bien sûr aussi la femme de mon grand-père maternel. Il n'y avait personne d'autre dans cette maison, à part la femme de mon oncle maternel Sayyid, qui avait donné le jour à un petit garçon qui ne marchait pas encore et qui avait été adopté par l'épouse de mon grand-père, laquelle n'avait eu d'enfant ni de son précédent mariage, ni de l'actuel. Je trouvais aussi parfois dans cette maison l'épouse de Muhammad, fils de ma tante maternelle, qui s'était faite depuis peu sa place parmi les habitants de la maison de mon grand-père maternel. Les mâles de la maison - mon grand-père, mon oncle, mes cousins 'Isâ, Mahmûd et Yûsuf - étaient tous à leur travail quand je venais en visite, si bien que j'étais le seul mâle au milieu d'une multitude de femmes. Toutes, mais surtout mes jeunes tantes célibataires, me faisaient fête, et s'ingéniaient à satisfaire mes caprices. Elles tenaient parfois à ce que je prenne le déjeuner avec elles. Ma tante 'Azîza, qui était plus jeune que ma tante Hamîda et plus âgée que ma tante Zahra, gardait pour moi les longs mégots de cigarettes qu'avaient laissés mon grand-père ou mon oncle Sayyid. Elle incitait la femme de mon oncle à voler pour moi une ou plusieurs cigarettes du paquet de son mari. Quoi qu'il

en fût, ces tantes et d'autres femmes, en plus de ma mère, me comblaient de toutes sortes de tendresses ; elles m'en donnèrent mon content et au-delà. Les effets de cette tendresse dont j'étais entourée demeurèrent permanents en moi, pendant et après mon adolescence, et jusqu'à présent : ce sont eux qui ont fait de l'amour est le sentiment dominant que j'éprouve pour les gens, quels que soient leur âge, leur catégorie ou leur rang, sans réclamer de reconnaissance et sans rien attendre de personne en retour. Car l'amour humain sous toutes ses formes emplit tout mon être, et j'en ai reçu tout mon compte, et davantage. Quelles que soient les déceptions que j'ai pu éprouver de la part des gens, mon amour pour eux ne cesse de les inonder. Tout cela parce que j'ai eu une enfance très heureuse.

Quand, en 1926, j'obtins le certificat d'études primaires, les membres de la famille de mon grand-père paternel et ceux de la famille de mon grand-père maternel se réjouirent. Quand arriva le diplôme où était écrit : "Sayyid 'Uways, né au Caire en 1913, a achevé le cycle d'études primaires des garçons et en a passé avec succès l'examen terminal en 1926..." etc., on aurait dit que ce succès était le leur. Mon père était heureux, mais sa joie ne se manifestait qu'avec une grande réserve. A cette occasion, il rompit une promesse qu'il m'avait faite : il m'avait dit que, si je réussissais au certificat d'études, il m'achèterait une bicyclette. Il ne tint pas sa promesse, et j'en fus très triste. Les amis de mon père, me voyant ainsi, cherchaient à connaître la raison de ma peine, mais je restais muet. A quelqu'un qui lui demandait ce que j'avais, mon père répondit, d'un ton de persiflante ironie : "Ce qu'il y a, mon cher, c'est que Sayyid voudrait une bicyclette, rien moins !" Puis, s'adressant à moi : "Mon garçon, le vélo est une chose du diable." Rires des personnes présentes, que je maudis une par une en mon for intérieur. Malgré cet incident, et d'autres qui se produisaient de temps à autre, je continuais à éprouver affection et respect pour ces amis de mon père. Ils se réunissaient autour de lui pour parler de sujets divers : la politique la plupart du temps, la religion parfois, et d'autres questions encore ; je trouvais quant à moi dans leurs conversations un enrichissement de ma vie intellectuelle et j'y gagnai l'amour du savoir. Quoi d'étonnant à ce que tous ces hommes fussent membres du Parti National, le parti des deux grands leaders Mustafa Kâmil et Muhammad Farîd. Ils exerçaient des professions diverses : tailleur, comme Al-Sarâwi ; peintre, comme "Oncle" 'Abduh 'Aliwa ; écrivain, comme Kâmil Kilâni ; officier, comme 'Abd al-'Aziz Râshid ; libraire, comme le Shaykh Ibrâhîm Yûsuf.

J'appris en son temps la raison pour laquelle mon père avait manqué à sa promesse : il avait eu peur qu'il m'arrivât du mal si je me servais d'une bicyclette, et c'était tout. Il estimait qu'il avait raison, parce qu'il voyait

plus loin. Telle était sa réaction, à chaque fois que j'entreprenais d'aider quelqu'un au magasin : je n'étais pas fait pour porter de lourdes charges, ni pour aider tel ou tel employé dans une des opérations de vente à un client. Si je portais un des lourds poids de la balance, il avait peur que je le laisse échapper et que je me fasse mal. Et pourquoi aurais-je fait ce travail, alors qu'il y avait beaucoup d'ouvriers au magasin, embauchés et payés pour ces tâches ? Les craintes de mon père ne s'arrêtaient pas là : il avait peur aussi du mauvais œil. Ainsi, il arriva un beau jour qu'un de ses amis me posât soudain la question suivante : quels sont les deux chiffres qui, multipliés l'un par l'autre, donnent un produit égal à leur somme ? Je répondis sur-le-champ : deux et deux. Et bien vite, je posai à mon tour une question : quels sont les trois chiffres qui, multipliés les uns par les autres, donnent un produit égal à leur somme ? L'ami de mon père ne sut que répondre. Je donnai la réponse avec un rire moqueur : ce sont un, deux, et trois. Puis je regardai mon père. Je vis que, de ses yeux noirs, il me priait de me taire, et de ne rien dire de plus. Et il se mit à parler de certains types de comportements qui manifestaient que j'étais plutôt faible pour un adolescent de treize ans ou un peu plus. Je n'oublierai jamais le jour où l'on me fit subir l'opération de la circoncision ; cette opération avait été retardée jusqu'à ce que j'eusse atteint huit ans, ou un peu moins, juste avant mon entrée à l'école primaire. Mon père envoya chercher Maître Ahmad Shahhâta, mais il se garda bien, quant à lui de se trouver à la maison. Maître Ahmad Shahhâta arriva. C'était un barbier chirurgien bien connu dans le quartier d'al-Khalîfa. Il effectua sur moi l'opération, avant même que je réalise ce qui m'arrivait. Ma mère non plus n'était pas à la maison ; elle m'avait laissé à Umm Husayn Sukayna et à l'épouse de mon oncle Mahmûd ; quant à elle, elle s'était réfugiée, tremblante, chez son père. Si mon père et ma mère m'avaient abandonné aux mains de Maître Shahhâta, ce n'était pas par lâcheté, mais - j'en suis sûr à présent - parce qu'ils éprouvaient pour moi un amour profond qui les empêchait d'affronter une situation dans laquelle j'aurais à souffrir. Malgré cela, mon père n'hésitait jamais, quand je me plaignais de quelque mal pour lequel l'avis d'un médecin était requis, à me conduire aussitôt par la main chez celui-ci. Il le fit aussi pour mon jeune frère 'Abd al-Ghanî quand celui-ci tomba malade, mais le destin était scellé et il mourut alors qu'il était encore petit. Le chagrin s'empara de nous trois, mon père, ma mère et moi. J'étais conscient de ce qui était arrivé. Le décès de mon petit frère 'Abd al-Ghanî fut l'occasion de ma deuxième confrontation avec la mort, la première ayant eu lieu lors du décès de ma tante paternelle Umm Batta, le premier jour de Ramadân. Je chantais en moi-même des paroles de chagrin et de deuil sur une mélodie triste qui émanait de mon jeune cœur blessé. Quand ma sœur Sukayna

tomba malade, mon père l'envoya immédiatement chez le médecin. Nous nous rendîmes tous les trois, ma mère portant la petite fille, au cabinet d'un célèbre praticien de la rue al-Faggâla, près de la rue Clot Bey. Je me rappelle du jour où nous allâmes chez ce docteur ; c'était un jour de Ramadân. Mon père et ma mère jeûnaient, moi non. Quand nous sortîmes du cabinet médical, après que le docteur eut examiné ma petite sœur, il faisait chaud et le soleil était brûlant. Je demandai à boire à mon père ; il me conduisit à une boutique où l'on vendait des boissons glacées. Je bus un verre de citronnade, et mon père en but un aussi, à la stupéfaction de ma mère ; mais elle considéra son mari comme excusable, car elle était de ces gens qui trouvent toujours les meilleurs excuses au comportement d'autrui. Quel ne fut pas le chagrin de mon père quand Sukayna mourut ! La peine de ma mère était encore plus grande et plus profonde, car elle était si désireuse d'avoir une fille ! Une fille est la chérie de sa mère, sa confidente. La mort de cette petite sœur fut pour moi comme un coup de couteau dans le cœur. Elle me semblait très intelligente ; elle comprenait ce qu'on lui disait et elle le méditait. Puis, quand elle parlait, on se rendait compte qu'elle avait compris et réfléchi. Tout le monde l'aimait. L'amour que ma mère lui portait s'étendait à Fâtima, qui avait le même âge, et à sa sœur Saniyya, les deux filles de Mustafa, l'oncle paternel de mon père. Les deux fillettes prenaient le repas de midi tous les vendredis avec nous. Mon père traitait l'une et l'autre comme ses filles. Après la mort de Sukayna, Fâtima continua à déjeuner avec nous chaque vendredi et elle était toujours aussi aimée de mon père et de ma mère. Le vendredi qui suivit la mort de Sukayna, sa mère voulut l'empêcher de venir déjeuner avec nous ; mon père se mit en colère, proféra des menaces et exigea qu'on fît venir Fâtima, comme s'il ne s'était rien passé. Car la bénédiction, comme disait tout le monde, était dans Sayyid : "Que Dieu le garde en vie et le bénisse comme Il bénit l'huile dans la lampe."

Après la mort de 'Abd al-Ghanî et de Sukayna, je restais fils unique. Mes parents ne me donnèrent pas d'autre frère ou sœur jusqu'à leur mort. Je ne pourrai jamais oublier le sentiment d'affreuse solitude et d'absence que je ruminai, seul, après la mort de mon père. J'eus le sentiment à ce moment-là que celui-ci m'avait abandonné et trahi. Je lui faisais des reproches silencieux : "Pourquoi m'as-tu abandonné, moi qui ai seize ans, onze mois et un jour, et qui n'ai pas de frère aîné ni même de frère cadet ?" Je lui adressais ces reproches à chaque fois que j'entendais de loin Muhammad 'Abd al-Wahhâb chanter une de ses chansons enregistrée sur disque, que passait le gramophone des voisins :

Comme il m'est dur de voir d'autres vivre heureux.

Ces paroles m'emplissaient d'émotion tandis que je les répétais au rythme de mon souffle. "Pourquoi cet homme m'a-t-il abandonné, moi qui tout jeune encore me retrouve seul, sans que la vie m'ait préparé à traiter avec elle ?"

Je me souviens très bien de la nuit où mon père mourut. C'était le samedi 18 janvier 1930. Le jeudi précédent, j'avais fini les examens semestriels de la quatrième année du cycle secondaire à l'école khédiviale. J'étais dans l'euphorie, content de ce que j'avais fait au cours de ces examens. Une autre raison de contentement était que j'avais devant moi plusieurs jours de vacances, pendant lesquels j'allais pouvoir me reposer et prendre du bon temps. Le samedi soir, je me couchai dans mon lit, qui se trouvait à côté de celui de mon père. Ordinairement, ma mère dormait avec moi et mon père dormait tout seul. Je fus soudain réveillé par des mouvements inquiétants et le bruit confus de voix désolées : tous les habitants de la maison étaient réveillés, et mon père était couché, éveillé, sur son lit ; il respirait avec beaucoup de difficulté, et de temps à autre il poussait un cri de souffrance. Il semblait avoir une crise cardiaque. Quelqu'un était allé chercher le médecin ; quelqu'un d'autre fut d'avis qu'il fallait m'éloigner de mon père alors qu'il souffrait tant ; mon cousin 'Abd al-Mun'im m'emmena à l'étage supérieur où vivaient mon grand-père et ma grand-mère. Pendant que je montais l'escalier, j'entendis mon père pousser un cri de toutes ses forces : "Mon fils !" Il semble qu'après cela, il rendit son dernier soupir. Le médecin arriva, mais il quitta la chambre aussitôt. Les proches parents, hommes et femmes, de la maison de mon grand-père maternel arrivèrent, et ce fut, dès lors, une confusion inextricable. Des cris ininterrompus s'élevèrent, et l'on entendit des lamentations partout dans la maison, ainsi qu'à l'extérieur. Il semblait que la nouvelle s'était répandue et que les voisins savaient ce qui était arrivé, de même que les parents qui demeuraient loin de chez nous. J'entendis tout au long de la nuit les cris et les lamentations. Je pleurais, seul, dans mon coin. Mon cousin 'Abd al-Mun'im était avec moi. Il me consolait et me donnait des conseils, me disant que désormais, mon père étant mort, le moment était venu pour moi de le remplacer au magasin afin de perpétuer sa mémoire. Je ne savais que faire ni que dire. Je n'étais pas du tout prêt à affronter une telle situation : mon père mort subitement, et moi seul avec ma mère.

En réalité, le mal dont était mort mon père n'avait pas été si soudain ; il en avait subi les atteintes depuis quelques années déjà. Une de ces crises d'étouffement s'était déjà produite, mais le médecin était arrivé à temps et l'avait secouru, et mon père avait recouvré son état normal. Cette fois aussi, je dormais et j'avais été réveillé par des chuchotements et des murmures qui s'étaient changés en cris. Après que le docteur fut parti et que l'état de mon

père se fut amélioré, chacun, sauf ma mère et moi, s'en était allé de son côté. Le lendemain matin, Umm 'Ali Zaynab, femme de mon oncle paternel, prit sur elle de m'informer que ce qui était arrivé à mon père était dû à ce qu'il avait tenté d'exercer ses droits conjugaux, et que la crise d'étouffement l'avait alors pris soudainement. Je ne fis aucun commentaire, mais j'avais bien compris ce qu'elle avait en tête. Cela avait été la première crise, peu d'années avant la seconde, qui, elle, fut fatale. J'étais désormais orphelin, et je vivais avec ma mère qui venait de perdre son mari très aimé.

Depuis que j'allais à l'école primaire, j'avais bien remarqué que mon père avait une respiration irrégulière et qu'il y avait dans sa santé quelque chose qui n'allait pas. Voici comment : pour me préparer à fréquenter cette école, il avait fallu me faire faire un costume à l'européenne, sous lequel je portais une chemise, avec, nécessairement, une cravate. Le problème que mon père, ma mère et moi devions résoudre était de savoir comment faire mon nœud de cravate. Personne à la maison ne savait le faire, sauf la femme de Mustafa, l'oncle paternel de mon père, Umm Husayn Sukayna. Chaque jour, c'était donc elle qui faisait mon nœud de cravate. Mais il se produisait parfois quelque froid entre elle et ma mère, et celle-ci ne voulait pas alors, que je demande à Umm Husayn de se livrer à cette opération qu'elle était la seule de toute la famille à pouvoir exécuter. A ces moments-là, c'était mon père qui s'en chargeait, et je pouvais entendre sa respiration sortir lourdement, très lourdement, et bruyamment, de sa poitrine. L'angoisse emplissait mon cœur. J'avais huit ans en ce temps-là. Mon père savait ce qu'il avait, sans nul doute. Il allait consulter le médecin et il absorbait des médicaments, mais il fumait beaucoup et il aimait beaucoup manger. Il faisait lui-même la cuisine, et il la faisait grasse. Il préparait des plats dont la cuisson exigeait un four à l'européenne. C'était un de ces grands mangeurs qui aiment les plats variés et qui aiment aussi inviter leurs amis à les déguster avec eux. Je le regardais confectionner artistement, par exemple, un plat de *kunâfa* [1] ou des pommes de terre à la viande hâchée. Je le regardais surtout, à la fête du Sham al-Nasîm[2], veiller à la préparation du plat de poisson salé avec tous les ingrédients indispensables, huile d'olive, citrons, oignons verts, etc. Je suis certain à présent que les excès alimentaires et l'habitude de trop fumer furent parmi les causes de sa maladie chronique, surtout dans les dix dernières années de sa vie. Ainsi, par exemple, il observait le jeûne de Ramadân, mais dès que tonnait le canon annonçant le coucher du soleil la première chose qu'il faisait était d'allumer une cigarette, et encore une autre quand la première était finie, puis de manger autant qu'il pouvait.

1. Pâtisserie au miel.
2. Litt. "Humer l'air", fête du printemps.

Je pus observer la maladie de mon père à partir de mes huit ans. Je me rappelle que, pour n'inquiéter personne - ni ma mère, ni ses propres parents, ni quiconque - il déclarait qu'il allait faire un voyage à Alexandrie "pour changer d'air", disait-il. En fait, il allait à l'hôpital pour se faire opérer, sans que quiconque sût quoi que ce fût des causes de cette opération. Une fois pourtant, mon grand-père, mon oncle, mon cousin Zakî et moi-même allâmes voir mon père à l'hôpital ; nous le trouvâmes en train de manger le repas servi par l'hôpital ; il nous fit l'éloge de la nourriture servie aux malades afin d'apaiser notre crainte et de nous rassurer. Il connaissait la nature de son mal et ne négligeait pas de se soigner, mais toujours il le cachait aux gens, même aux plus proches. Il jugeait que c'était faiblesse de gémir, quand son mal l'y contraignait, et il tâchait de contenir sa souffrance afin de ne pas désespérer son entourage. Il n'y avait que les personnes du sexe masculin pour aller le voir à l'hôpital, car aucune des femmes de la maison, et surtout pas ma mère, n'osait y aller.

Quand la nouvelle lune du mois de muharram apparaissait, chacun, ceux qui vivaient dans la maison, et aussi bien que les proches parents qui n'y vivaient pas, se préparait à faire la liste des vêtements dont il avait besoin. On agissait ainsi sur l'ordre de mon père, car le mois de muharram était celui où il fallait prélever la *zakât* [1], sous la forme d'habits qu'on allait distribuer à tous. On voyait les épouses des fils de la maison, c'est-à-dire Umm Husayn Sukayna, Umm 'Alî Zaynab et ma mère s'asseoir, et chacune de compter les personnes, et d'énumérer tous les vêtements d'intérieur et d'extérieur qu'il faudrait acheter. Umm Husayn Sukayna avait en main une feuille de papier et un crayon ; elle écrivait et notait le métrage et la nature du tissu qu'il faudrait acheter. En tête de la liste venait mon grand-père paternel, puis ma grand-mère, puis les membres de chacune des familles nucléaires appartenant au clan des 'Uways. Ensuite, venaient les autres personnes vivant sous le toit de la maison : le Shaykh 'Abd al-Fattâh, Nafîsa, Ratîba et Mahmûd, enfants de ma tante paternelle Umm Batta. Puis c'était le tour de ma tante Nafîsa, sœur de ma grand-mère paternelle, de sa fille Umm Husayn Hasana, et de sa petite-fille Bayyâda ; venaient ensuite Sukayna, fille de la sœur défunte de mon père, et 'Atiyyât, fille d'une autre sœur défunte. Ensuite, ma tante paternelle Zakiyya et ses enfants, etc. On calculait combien de mètres il fallait de telle ou telle sorte de tissu, on notait les prix, on faisait la somme de ce qu'il fallait s'attendre à dépenser et on transmettait le papier à mon père, par l'intermédiaire de ma mère. Ma tante Umm 'Alî Zaynab, et Umm Husayn Sukayna étaient déléguées pour aller acheter le tissu nécessaire. Le jour des achats, et les jours précédents

1. Aumône légale.

étaient considérés comme des jours de fête dans la famille. Les achats terminés, commençait la répartition ; il fallait servir tout le monde, ceux de la maison et ceux du dehors. Umm 'Alī Zaynab et Umm Husayn Sukayna, les deux responsables des achats, faisaient de leur mieux pour que chacun ou chacune fût satisfait de la pièce de tissu achetée pour lui ou pour elle, sous l'angle de la qualité, de la couleur ou du métrage, pour que tout le monde fût content ou prétendît l'être. Ma mère était d'ordinaire la plus facile à satisfaire, quels que fussent la qualité, la couleur ou le métrage de ce qui avait été acheté pour elle et pour moi. Jusqu'à la fin du mois de muharram, nous avions droit aux récits des deux responsables des achats : sur les vendeurs dans les boutiques d'Al-Gūriyya, du Mouski et d'Al-Tarbī'a, sur les hommes et les femmes qui montaient dans la voiture dite *suwāris*, sur le déjeuner que chaque année elles s'offraient ce jour-là, et qu'elles prenaient d'habitude chez al-Hātī, sur ce qu'elles avaient mangé, et le prix que cela avait coûté, et sur les points de repère nouveaux dans les rues ou ceux qui avaient disparu, sur les connaissances et les voisines - amies ou ennemies - qu'elles avaient rencontrées.

Si le décès de ma tante paternelle Umm Batta fut la première rencontre que je fis avec la mort dans mon existence, si la mort de mon frère 'Abd al-Ghanī fut la seconde et celle de ma sœur Sukayna la troisième, la mort de mon père fut en fait la cinquième, et non pas la quatrième. Je me rappelle en effet que, au temps où j'étais en seconde année de l'école primaire, revenant un jour à la maison après la classe, j'entendis soudain, venant de chez nous, des cris et des lamentations puissants et ininterrompus. Il y avait plusieurs jours que Mustafa, l'oncle paternel de mon père, était malade. Le matin, quand je l'avais quitté pour aller à l'école, il était encore alité. J'observais avec attention l'évolution de sa maladie, parce que c'était un homme généreux, de bonnes mœurs ; disons pour être bref que c'était un "brave homme". Mon père avait envoyé le médecin l'examiner comme il faisait toujours, que le malade fût un proche ou non. Il y avait aussi un shaykh qui venait spécialement dans la chambre du malade et qui récitait pour lui des versets du Coran. Je me rappelle qu'une fois ce shaykh demanda une assiette en porcelaine ; puis il dicta à l'homme qui l'accompagnait - car il était aveugle - certains versets coraniques, que l'autre écrivait à l'encre noire avec une plume de roseau. Après quoi le shaykh pria Umm Husayn Sukayna de mettre de l'eau de rose dans l'assiette et de la faire boire au malade, son mari ; ainsi guérirait-il, si Dieu voulait. Umm Husayn Sukayna fit ce qui lui était dit et le malade but le mélange d'encre noire et d'eau de rose. L'encens brûlait continuellement dans la maison ; on disait des prières sans relâche, outre les amulettes qui devaient assurer la guérison et que confectionnaient les spécialistes, shaykhs et

faiseurs de prodiges. Cependant, le malade ne guérit pas. Cet homme bon mourut, laissant derrière lui sa femme et ses deux filles, Saniyya et Fâtima. Mon grand-père paternel ne voulut pas les voir quitter la maison ; mon père appuya ce point de vue et s'engagea à les prendre en charge en plus de ma mère et de moi. Mon grand-père se chargeait, pour sa part, de Umm 'Alî Zaynab, femme de Mahmûd mon oncle paternel, et de ses enfants : 'Abd al-Mun'im, Zakî, Fathiyya, Al-Birins, puis, plus tard, Samîra ; il prenait aussi en charge Nafîsa, Ratîba et Mahmûd. La raison en était que mon oncle Mahmûd était au bord de la faillite et ne pouvait subvenir à l'entretien de sa femme et de ses enfants. Zakî ne réussissant pas bien à l'école primaire, mon grand-père paternel estima préférable de le prendre avec lui à la gestion de la boutique qu'il administrait, place d'al-'Ataba al-Khadrâ. 'Abd al-Mun'im poursuivait quant à lui ses études à Al-Azhar, sans que nul ne sût grand-chose à son sujet. Mon père avait essayé de le faire travailler avec lui au magasin, mais ce n'avait pas été un succès. Quoi qu'il en fût, le changement qui se produisit n'eut pas pour effet de disloquer la famille. Mon père accepta de bon cœur le nouveau partage des responsabilités, et tout le monde en fut content. Mon père déclara à ma mère qu'il ne voyait aucune objection à ce qu'elle donnât à la femme de mon oncle Mahmûd et à ses enfants, dans les limites de ses possibilités, tout ce qu'ils lui demanderaient.

D'un autre côté, mon oncle Mahmûd demandait à mon père de lui livrer des marchandises à crédit, mais il ne les payait pas. Mon père ne les lui refusait jamais, sauf de temps en temps, pour lui donner une leçon ; mon oncle Mahmûd avait alors recours à mes bons offices pour amadouer mon père, et je gagnais toujours la partie pour mon oncle. Il me semble que mon père voyait, dans les dons qu'il faisait ainsi à mon oncle, une des façons de s'acquitter des versements de l'aumône légale, *zakât*, que tout Musulman doit prélever sur ses propres biens.

Si mon oncle Mahmûd se conduisait ainsi envers mon père de temps à autre - et surtout au moment des fêtes comme celles de Ramadân, ou à la rupture du jeûne ou à la fête du Sacrifice - mon père faisait un peu la même chose vis-à-vis de son propre père. J'étais à chaque fois l'intercesseur de mon père auprès de mon grand-père. Voici comment les choses se passaient. Le jeudi était le jour du recouvrement des dettes qu'avaient envers mon père ses clients dispersés dans le quartier d'al-Khalîfa, et surtout de 'Arab al-Yasâr, d'al-Khârita al-Qadîma, d'al-Khârita al-Gadîda et al-Abagiyya. Mon père allait les trouver pour percevoir les sommes d'argent correspondant aux marchandises qui leur avaient été livrées au cours de la semaine, ceci afin de pouvoir à son tour régler, le vendredi, après la prière du midi, ou le soir, tout ou partie des sommes qu'il devait aux commerçants

du quartier de Bayn al-Sûrayn ou de Bûlâq. Quand ce qu'il arrivait à se faire payer par ses clients était inférieur au montant de ce que lui-même devait à ses fournisseurs, il m'envoyait le vendredi matin trouver mon grand-père pour obtenir qu'il versât la différence, laquelle pouvait atteindre cinquante livres et parfois plus. Je me rappelle que, dès que mon grand-père faisait la moindre observation, je me hâtais de prendre la défense de mon père, non sans manifester parfois quelque peu de rébellion. Et je me rappelle aussi que mon grand-père ne trompait jamais l'attente de mon père ou la mienne. Mon père écrivait, sur une feuille pliée destinée à mon grand-père : "Je vous prie de remettre à Sayyid la somme de X livres, qui me font besoin", puis il apposait sa signature. Il faisait la faute, entraînée par l'usage du dialecte, de mettre au masculin pluriel *qui me font*, au lieu de faire l'accord du verbe au féminin singulier, comme l'exige la règle de l'arabe littéraire, dans le cas où le verbe a pour sujet un nom de choses au pluriel ; et moi, qui étais à cette époque-là titulaire du brevet, je ne pouvais m'empêcher de gloser sur cette faute, qui en vérité était peu grave.

Ainsi allait la vie de la famille, et ainsi allait ma vie, avec ma mère, mon père, mes cousins et cousines, et aussi avec les amis que j'avais dans la rue et à l'école. A l'école, j'étais très bon élève ; je faisais mes devoirs d'une façon qui me valait la satisfaction de mes professeurs, mais aussi et avant tout la mienne. Mais quand venaient les vacances d'été, je me trouvais soudain entre les murs du magasin, sans y avoir de travail, mais seulement pour surveiller les employés de mon père ; celui-ci veillait strictement à ce que je ne fasse rien. Au fond de moi-même, j'en souffrais beaucoup. Les vacances commençaient en juin et finissaient en septembre : quatre longs mois. Et je n'étais pas libre de passer cette période à ma guise. Comme je savais que mon père avait besoin de moi, et que j'avais pu à plusieurs reprises constater qu'il était malade, quoiqu'il dissimula son mal, mon cœur était déchiré, et je ne disais rien de mes sentiments à personne. Je pleurais tout seul de temps à autre en voyant cette forteresse qu'était mon père - ce géant, ce Cairote typique, rieur et généreux, cet homme intelligent et au noble cœur, plein d'autorité et inspirant le respect - s'affaiblir de jour en jour sous mes yeux. Je ne pouvais faire autrement que de répondre à son attente et de rester, tout au long des vacances d'été, à surveiller les employés.

La mort de mon père fut la catastrophe majeure qui s'abattit sur la famille. Mon père était le bras droit de mon grand-père, le soutien ferme sur lequel il pouvait s'appuyer. Si mon grand-père avait pu acquérir les biens qu'il possédait et se trouver à la tête des affaires qu'il dirigeait, cela avait été grâce à mon père. Maintenant qu'il était mort, la grande famille allait se disloquer et ses membres se séparer. Ma mère était à la fois présente et

absente ; sa peine était très profonde ; elle versait jour et nuit des torrents de larmes. Je la regardais, tout de noir vêtue, elle me regardait sans rien me dire, et moi je n'osais lui parler. Des jours passèrent, et elle était toujours ainsi. La délivrance vint pour elle de son neveu Muhammad, le fils de Nabawiyya, sa sœur. Cette sœur était morte depuis un an ; mon grand-père maternel était mort, lui aussi, quelques mois après elle. De la famille de ma mère, ne restaient plus que ses demi-sœurs - Hamida et 'Aziza, toutes deux mariées, et Zahra, toujours célibataire, ainsi que Zakiyya, une autre de ses demi-sœurs ; mon oncle maternel, Sayyid, était occupé par son travail, et de toute façon c'était un ivrogne qui ne vivait que pour lui-même, pour ses plaisirs et ses propres intérêts, alors que mon cousin Muhammad, plus que toute autre personne, était proche de ma mère. Il avait une très haute estime pour mon père. Il ne pouvait en aucun cas oublier ce qu'avait fait pour lui ce dernier quand il avait perdu son travail de sellier à la Citadelle, et qu'il était resté sans savoir de quel côté se tourner. Il avait fini par se lancer dans le commerce ; mon père avait été le premier à l'encourager, et lui avait donné assez d'argent pour qu'il eût un capital de lancement grâce auquel il avait pu commencer son activité ; il était devenu par la suite un commerçant en vue sur le marché, bien connu dans le quartier et dont on disait beaucoup de bien. Mon cousin Muhammad avait pris femme, et c'était un homme adulte au moment de la mort de mon père. Il fut pour ma mère le baume qui guérit sa peine. Tout en étant peu instruit, c'était un homme dévot ; il s'était affilié à l'"Association des partisans du Coran et la Sunna muhammadienne" et se taillait la moustache selon la façon "légale", se laissait pousser la barbe et se coiffait d'un turban dont il laissait pendre le gland. Il était porteur de cette culture religieuse qui florissait dans l'Egypte des années trente, et même auparavant. Il prit l'habitude de venir chaque soir rendre visite à ma mère, blessée et remplie de tristesse, pour lui parler de la vertu de constance, pour lui dire des paroles consolantes, lui demander de prier pour mon père défunt, et d'évoquer le nom de Dieu plusieurs fois avant de s'endormir, pour faire bénéficier le défunt de la récompense que lui valait ces invocations auprès de Dieu. Ma mère, jusqu'à sa mort, s'acquitta de ces prières. De plus, elle ne manquait pas de réciter le verset "Il vous est venu un Envoyé, sorti d'entre vous..."

Ma mère et moi commençâmes à parler ensemble. Auparavant, nous ne nous parlions que par nos yeux tristes et nos cœurs blessés. Tout le temps qu'elle vécut, ma mère n'oublia jamais mon père. Celui-ci mourut en janvier 1930 ; ma mère devait le suivre en janvier 1950 : vingt années qui passèrent comme des instants, sans qu'elle oubliât cet époux qui, dans les débuts de son mariage, lui était apparu comme une bête sauvage et rapace, et qui était enfin devenu, surtout dans ses dernières années, comme un enfant

paisible. Il parlait avec elle chaque soir, après son retour du travail, avec affection et tendresse ; tous deux veillaient ainsi chaque nuit avant de s'endormir. Moi, dans mon lit, je me réveillais en les entendant causer et veiller ainsi, et mon cœur palpitait de joie. Bien qu'il fût parfois dur avec moi, mon père était affectueux et généreux. S'il se montrait sévère pour moi, il ne voyait jamais là quelque chose de mal, mais estimait que c'était dans mon intérêt, que je ne pouvais comprendre à l'époque. Il m'inspirait un grand respect, mêlé d'amour et d'un peu de crainte. En fait, j'éprouvais pour lui, qui était malade, une sympathie très profonde.

Le matin du 19 janvier 1930, j'accompagnai le cortège funèbre de mon père. Ce furent des funérailles impressionnantes auxquelles participèrent des centaines, peut-être des milliers de gens du quartier d'al-Khalîfa. Jour mémorable, dont les effets restent gravés dans mon cœur jusqu'à présent. Je reçus les condoléances, et une vaste tente fut dressée pour trois nuits. Les shaykhs 'Abd al-Fattâh al-Sha'shâ', Al-Sayfî et Al-Farrân, et d'autres encore parmi les lecteurs renommés de cette époque, vinrent réciter le Coran ; la grande tente était pleine de gens qui venaient exprimer leurs condoléances ou écouter ces lecteurs. Cela dura trois jours, jusqu'au mardi 21 janvier 1930. Je quittai alors l'école secondaire khédiviale, alors que j'étais en quatrième, pour diriger seul le magasin que mon père m'avait laissé. Mon grand-père paternel, ainsi que tous les hommes de la famille, m'en priaient. Ma mère n'avait pas d'avis sur la question ; dans son chagrin si profond, elle ne vivait qu'avec son mari défunt. Et même si elle avait tenté d'exprimer un avis, elle n'avait pas de la vie une expérience suffisante pour être en mesure de le faire. Elle ne pouvait, à la lumière des circonstances dans lesquelles elle avait grandi et vécu, avoir d'opinion indépendante. L'opinion unanime, et avant tout celle de mon grand-père paternel, fut que je devais reprendre le travail au magasin que mon père avait laissé en mourant, et abandonner mes études - ces études dont mon père avait rêvé que je les pousserais jusqu'au bout en Egypte, puis que je les poursuivrais en Europe, exactement comme l'avait fait le leader Mustafâ Kâmil. Il ne se trouva personne pour me dire : "Ne fais pas cela", à l'exception de Hasanayn *effendi*, que nous appelions le "Shaykh Hasanayn" du temps où il était notre maître à l'école primaire ; je ne le sus que trois ans plus tard, alors que j'avais abandonné l'école et que j'étais immergé dans l'école de la vie, laquelle avait pris pour moi la forme du travail dans le commerce où j'avais à affronter le souk, et ces gens qui parfois étaient semblables à des loups, et parfois à des chiens.



MA CARRIERE SCOLAIRE : L'ETAPE DE L'ECOLE PRIMAIRE

A qui est ce moineau ?
-A Sayyid.

Tel fut l'accueil qui me fut réservé au moment où je fis pour la première fois mon entrée au *kuttâb*, qui constituait une annexe de la mosquée d'as-Sayyida 'A'isha al-Nabawiyya, dans le quartier d'al-Khalîfa. Le shaykh psalmodiait la première phrase, et les élèves lui donnaient la réplique en chantant mon nom : on aurait dit le chœur d'une pièce de théâtre. Et le refrain se répéta plusieurs fois, avant que mes larmes cessent de couler et que ma terreur fût apaisée. Voici comment tout se joua : je refusais d'aller au *kuttâb*, et j'opposais mes larmes à l'obstination de mon père à m'y faire entrer. Mon oncle Mahmûd, le frère de mon père, me prit sur ses épaules pour me porter jusqu'au *kuttâb* ; derrière lui mon père criait : "Tais-toi donc, chien !" Des moineaux voletaient autour de la pièce où étaient assis, sur des rangées de bancs, les élèves du *kuttâb* ; le maître saisit cette occasion et se mit à chanter la première réplique, les élèves lui donnant la deuxième. Du coup mes larmes cessèrent et ma peur se calma. Ce fut ma première expérience avec la quête du savoir. J'avais quatre ans, peut-être moins. Mon père avait choisi ce *kuttâb* parce qu'il était peu éloigné du magasin où il travaillait ; ainsi je ne serais pas loin de lui, ni de mon oncle dont la boutique de droguerie était proche également. Je ne sais pas combien de temps je restais dans ce *kuttâb*, il semble cependant que je n'y passai qu'une courte période, car je me trouvai bientôt à l'école élémentaire de la Sayyida 'A'isha, sise également non loin du magasin de mon père, dans la rue al-Zarâyib, qu'habitaient essentiellemnt des gens du bâtiment : maçons, peintres, carreleurs, charpentiers, tailleurs de pierres et autres. Très peu d'*effendis* habitaient dans cette rue. La plupart des habitants du quartier étaient des émigrants venus de la proche campagne ; ils avaient gardé certaines de leurs coutumes de ruraux et même leur

dialecte, qu'ils continuaient à parler. Les citadins d'origine, hommes et femmes, étaient néanmoins la majorité. A cette école, qui fut tranférée par la suite dans le quartier d'al-Mashriqi, dans l'arrondissement d'al-Khalifa, je n'appris pas grand-chose. Je me rappelle que j'y appris l'alphabet et certaines opérations de calcul. J'y appris aussi quelques versets du Coran que nous, les élèves, répétions en chœur. Dans le bagage que j'acquis dans cette école, figurent aussi des chants et des sentences à apprendre par cœur, qui contenaient des exhortations morales telles que : "ne pas chercher à faire du bien à ceux qui n'en sont pas dignes".

Sur ces entrefaites, survint l'armistice, qui mit fin à la guerre de 1914-1918. Les ardeurs patriotiques s'enflammèrent dans les rangs du peuple égyptien, frayant la voie à la révolution de 1919. Je me souviens qu'avec les autres, tous en rang, nous répétions chaque matin un hymne dont ces paroles me reviennent encore aujourd'hui :

O toi, envoyé de la Paix, qui viens à l'Egypte,
Fais annonce joyeuse à l'univers,
Dis-lui que nous, les enfants du Nil, ses vrais fils,
Avons un plus haut destin que ceux qui nous ont précédés.

Je répétais cet hymne chaque matin avec les autres sans en comprendre le moindre mot, exactement comme je ne comprenais rien aux versets du Coran que je répétais.

Au cours de mon passage à l'école élémentaire, les chansons en vogue à l'époque charmaient nos oreilles et nous les savions par cœur. Nous ne savions pas par quelle voie elles parvenaient jusqu'à nous. Il n'y avait alors ni radio ni télévision ni aucun autre moyen moderne de diffusion. Nous chantions ensemble : "La belle fille s'est levée très tôt pour pétrir la pâte", et "Rendez-moi visite au moins une fois l'an, ce serait pitié que vous m'oubliiez tout à fait". Nous chantions aussi :

Renifler la cocaïne,
Ça m'a mis dans la débine.
Mon cœur est triste,
Mes narines chantonnent
Et mes yeux dans ma tête
Font des allers et retours.

Et encore :

Laisse-nous, papa, laisse-nous,
Nous voilà sans le sou.
Où trouverons-nous
De quoi nous enivrer ?
Notre haschisch, pour en fumer,
Il vaut deux cent piastres l'once[1].

Ce qui me semble important, c'est que le *kuttâb*, puis l'école élémentaire, ont commencé à m'apprendre à vivre avec d'autres, avec des enfants du même âge ou plus grands que moi. J'avais peur de ces derniers ; c'étaient des garçons des quartiers de Qal'at al-Kabsh, de Tûlûn, d'Al-Zarâyib, et ils vivaient dans un climat socio-culturel caractérisé par des valeurs qui exigeaient l'insolence et l'agressivité. Je les voyais se regrouper autour d'un des maîtres, dont à présent j'ai oublié le nom, qui se tenait à la porte de la classe pour surveiller les élèves pendant les récréations. Ce maître-là avait une moustache soigneusement roulée qu'il caressait du bout des doigts de temps à autre. Je les voyais s'efforcer de chanter en cœur :

Regardez moi l'effendi
Qui lance aux filles
Des galanteries.
Il se met de la poudre de riz
Et ses cheveux sont taillés
Comme ceux des filles.

Le maître en question ne bronchait pas. Et moi, devant ces grands, je gardais un air sombre et de méchante humeur. Les grands, eux, chantaient sans faire attention à rien ni à personne jusqu'à la fin de la récréation, moment où tous rentraient en classe.

J'observai que parmi les élèves, il y en avait certains qui recevaient un pain frais chacun au cours de la journée. Ce pain était distribué chaque jour, publiquement, à ces élèves. J'appris que ces derniers étaient les orphelins de l'école. Parmi eux il y avait Mahmûd, mon cousin, le fils de ma tante maternelle, qui était orphelin de père. Les regardant, je voyais dans leurs yeux un éclair qui signifiait à la fois la honte, l'insouciance et le sentiment d'être des privilégiés. Beaucoup d'entre nous enviaient ces

1. Célèbres chansons de Sayyid Darwish. Tout en étant lui-même un cocaïnomane notoire, mais la société semblait alors le pardonner aux artistes, il participa aux campagnes contre cette drogue qui faisait des ravages dans l'Egypte des années 30 et 40.

orphelins, surtout quand l'un d'eux mordait dans le pain frais et en mastiquait une bouchée ; il semblait que chacun de nous aurait bien aimé être celui-là.

Vint un jour mémorable entre tous dans la vie des élèves de l'école. Nous étions encore en file, comme chaque matin, et nous chantions l'hymne du matin : nous avions grande ardeur et chantions bien fort. Devant nous, se tenaient des adultes dont on nous dit qu'ils étaient des élèves des écoles supérieures. Nous nous tûmes, et le silence se fit sur toute l'école. Le directeur ne dit rien, non plus que les maîtres. Même le Shaykh Hasanayn (qui devait devenir par la suite "Hasanayn *effendi* "), qui était aimé de tous les élèves, ne dit pas un mot. Tout à coup, l'un de nos visiteurs nous annonça qu'il nous fallait rentrer chez nous et ne plus revenir à l'école jusqu'à ce que nos parents en fussent avisés. Il nous donna le conseil - après qu'il eut crié et que nous eûmes crié trois fois après lui : "Vive l'Egypte libre !" - de garder notre calme en rentrant chez nous. Nous n'habitions pas loin de l'école. Je me rappelle que je rentrai à la maison par la rue Al-Baqli et la *hârat* Al-Sharâqwa. Je racontai à ma mère ce qui s'était passé. Elle fit ce commentaire : "Ils ont bien empoisonné le *Liwâ* mon garçon ; ce sont les Anglais qui l'ont empoisonné."

Je me souviens à présent que l'émotion la submergeait presque et que les larmes étaient prêtes à couler de ses yeux. Par la suite je compris que l'oppresseur se rappelle habituellement de ses actes mais oublie ce qui est plus important : la réaction des gens à ceux-ci, et que le patriotisme est un sentiment que n'empêchent ni la pauvreté, ni l'ignorance ni même la confusion de la pensée. Ce fut un instant qui, par la suite, me montra que les intérêts forgent les desseins, lesquels à leur tour poussent le vainqueur à faire sentir davantage sa supériorité, et le vaincu à se débarrasser de ses chaînes afin de se libérer, afin d'affirmer son existence propre et d'agir pour soi-même et pour les autres vaincus.

Ces choses se produisirent un jour de mars 1919, après que Sa'ad Zaghlûl eut été exilé pour la première fois. Je me souviens que je n'allais plus à l'école primaire après cela. Je restais à la maison auprès de mon cousin Abd al-Mun'im, le plus âgé des garçons de la famille, pour qu'il m'apprît "la langue arabe". Mon cousin était heureux de me donner des leçons, ainsi qu'à son frère Zaki, à sa sœur Fathiyya, à sa cousine paternelle Saniyya et même à Mahmûd, le fils de ma tante paternelle Umm Batta. Nous étions tous ses élèves, et il se mit à nous enseigner ce qu'étaient "le verbe" et "le nom". Ces leçons eurent un grand effet sur l'intérêt que je portai par la suite à la langue arabe et à sa grammaire. Cet enseignement bénévole dura un certain temps, mais je ne me souviens pas de sa durée exacte. Je me rappelle que mon cousin Abd al-Mun'im avait soin de nous inculquer beaucoup de

notions sur les événements politiques qui se déroulaient en ce temps-là. Il y était lui-même très engagé. Il participait aux manifestations et lisait les journaux et autres publications, ce qui lui permettait d'en savoir plus long sur les événements que d'autres plus âgés que lui, et peut-être plus que tous les autres membres de la famille. Je me rappelle qu'il avait soin de me faire apprendre des poèmes par cœur ; je les apprenais sans savoir qui les avait composés et sans bien comprendre non plus leur sens. C'était délibérément que mon cousin ne m'en expliquait pas le sens, et remettait cela de jour en jour. Quand je fus devenu plus vieux, je pus savoir qui en étaient les auteurs et ce qu'ils voulaient dire. De ces vers que j'ai ainsi appris, je me rappelle les deux que voici, qui sont de Ahmad Shawqî :

Une gazelle, dans la plaine, entre les saules et la montagne,
A déclaré licite de verser mon sang pendant les mois sacrés.
Le destin a choisi les yeux d'un faon pour atteindre de ses traits un lion
O toi qui as la plaine pour logis viens en aide à celui qui habite la forêt.

Les séances qui réunissaient autour de mon grand-père ses petits-enfants, garçons et filles, ouvraient devant mes yeux les horizons du savoir. Il lisait à haute voix les livres dont son armoire était pleine, qui pour la plupart étaient des livres religieux. On y trouvait le *Commentaire du Coran* d'al-Qurtubî, les *Hadiths authentiques* d'al-Bukhârî et d'autres encore. Bien que leur papier fût jauni, ils faisaient l'objet de la fierté de mon grand-père et de la nôtre à tous. Parfois, il lisait lui-même, et, d'autres fois, il invitait mon cousin Abd al-Mun'im à faire la lecture, pour lui et pour nous. Nous ne comprenions pas grand-chose, mais le climat qui régnait dans cette maison laissa des traces sur nous tous en général, et sur moi en particulier. Les réunions que mon grand-père tenait avec ses amis avaient un caractère différent, celui d'un patriotisme ardent. Les sujets dont ils parlaient tournaient autour du patriotisme sincère, de l'amour de l'Egypte : comment la défendre et la libérer du colonialisme anglais qui la tenait terrassée. Ils parlaient aussi d'Amîn al-Râfi'î, et certains d'entre eux savaient à peu près par cœur les articles que cet homme publiait dans le journal *Al-Akhbâr*. Dans ces séances, j'entendis parler pour la première fois de Mustafâ Kâmil, de Muhammad Farîd, de 'Abd al-Azîz Gâwîsh, de Sa'ad Zaghlûl. C'est aussi en ces occasions que j'entendis parler pour la première fois de Gamâl al-Dîn al-Afghânî, de Muhammad 'Abduh, de 'Abd-Allah al-Nadîm et même de Qâsim Amîn ; c'étaient les noms d'hommes dont je ne savais rien, dont je ne connaissais ni le rôle qu'ils avaient joué dans le redressement de l'Egypte, ni les généreux sacrifices auxquels ils avaient consenti pour réaliser les

espoirs que la nation avait placés en eux, et ceux qu'ils avaient, eux-mêmes, mis en elle et en son avenir.

Dans cette période, depuis le début de la Révolution de 1919 et jusqu'au début de l'année 1921, mon instruction n'avait point de lieu stable ni de source autre que les séances auxquelles présidait mon grand-père paternel, en plus des leçons que mon cousin 'Abd al-Mun'im tenait à donner aux petits-enfants des deux sexes.

En 1921, mon père estima que le moment était venu de m'envoyer dans un lieu où je recevrais une instruction régulière, à l'"Ecole Primaire de la Princesse Mère de 'Abbâs Ier" ; cette école fut appelée par la suite "Ecole Primaire Bumbâ Qâdin", mais les gens la connaissent sous le nom de l'"Ecole d'Umm 'Abbâs". C'était là que le leader Mustafâ Kâmil avait fait sa scolarité, motif suffisant pour mon père ; on eut beau lui dire que cette école ne dépendait pas du gouvernement ou qu'elle coûtait plus cher que les écoles gouvernementales de même niveau, ces objections n'eurent aucun poids sur lui. Mon père se prépara à me faire admettre à cette école en allant chez le tailleur pour me faire faire un complet en solide drap de laine ; il fallut que le "pantalon" fût long, de façon à me protéger du froid de l'hiver. Mon père s'occupa aussi de me faire faire des chaussures neuves, ainsi qu'une chemise dont le col pût convenir au port d'une cravate. Il m'acheta un tarbouche tout neuf, que je coiffai. J'étais le premier des garçons de la famille à porter un tel costume, après mon cousin paternel Zakî, qui était allé avant moi à une autre école primaire mais n'y était pas resté longtemps, mon grand-père ayant jugé bon de l'en retirer pour le faire travailler avec lui à la gestion de son affaire, place d'al-'Ataba al-Khadrâ'. Mon grand-père, les oncles paternels de mon père Mustafa et 'Abd al-Fattâh, non plus que mon oncle paternel Mahmûd, ne portaient le costume européen. Ils portaient le cafetan et la *gubba* ou la *galâbiyya* ; ils mettaient une cape par-dessus et avaient pour coiffure le turban. Certains d'entre eux portaient aux pieds des chaussures, d'autres des babouches. Seul mon oncle Mahmûd se singularisait, pour ce qui était de sa coiffure : au lieu du turban, il portait le tarbouche.

Au mois d'octobre - et plus précisément le premier samedi d'octobre 1921, je me rendis à l'école primaire. Ce fut un jour décisif pour toute ma carrière scolaire : je me trouvai tout de suite immergé dans un milieu socio-culturel tout autre que celui auquel j'étais habitué. Propreté, propreté : tout était propre, la terre, les murs, les bancs, les tableaux, les latrines - tout. Discipline, discipline : tout dans cette école suivait une discipline précise à l'application de laquelle veillait le directeur, Hasan 'Alî, assisté des maîtres, du personnel administratif, du surveillant des jeux et des appariteurs. Pour la première fois, je dus prendre le déjeuner hors de ma

famille, au réfectoire de l'école. Quand ce fut l'heure de manger, nous reçûmes l'ordre de nous mettre en rang, comme le matin. Je me retrouvai avec cinq autres élèves, assis sur des chaises autour d'une table ; sur la table, devant nous, il y avait la nourriture dans une bassine cylindrique à trois gamelles dont l'une était pleine de morceaux de viande, la seconde de légumes et la troisième de riz. Devant chacun de nous, il y avait trois assiettes placées l'une sur l'autre ; à droite des assiettes, il y avait un couteau et une grande cuillère, à gauche, une fourchette. Devant les assiettes se trouvaient un petit couteau et une petite cuillère ; il y avait aussi devant chacun de nous une serviette propre, passée dans un anneau de nickel. On nous donna l'ordre de ne pas nous servir tant qu'on ne nous l'aurait pas permis. Alors Safwat *effendi*, le surveillant général de l'école, nous fit une allocution : nous ne devions pas manger avec nos doigts, il fallait que nous nous servions de la fourchette, du couteau et de la cuillère pour prendre notre nourriture. Pour moi, je savais déjà me servir d'une cuillère, car je le faisais en famille, mais quant à me servir d'une fourchette et d'un couteau, je ne savais pas du tout ; comme tout le monde dans la famille, je mangeais avec les doigts.

Ce qui était important - comme nous le disait ma tante Umm 'Ali Zaynab - c'était que le volume de la bouchée fût petit, c'est-à-dire que "nous plongions à petites poignées dans le plat", et malheur à celui qui faisait, selon, cette tante, une trop grosse bouchée, même quand le plat de légumes que nous avions à manger était de la *mulukhiyya* [1]. Je n'étais pas sensible à la contradiction entre ce qu'exigeait de nous Umm 'Ali Zaynab et les enseignements de mon père qui, dès que le plat de *mulukhiyya* était posé devant lui, avec sa vapeur chargée du fumet d'ail frit au beurre fondu, à la façon égyptienne, disait en portant à ses lèvres une grande bouchée qu'il tenait entre ses doigts après l'avoir prise dans le plat :

Le topinambour n'est qu'un fanfaron
La mulukhiyya, elle, ce sont des mains teintes au henné qui la cueillent
Ce sont les couteaux dorés qui la coupent
La gorge explose, la terre crépite
Disant : Oh donne, donne-m'en une grande bouchée.

En disant "une grande bouchée", mon père faisait sonner la lettre *qâf* du mot *luqma*, bouchée.

Toujours est-il que je me souviens que cette première fois où j'eus à affronter un repas à l'école primaire fut une épreuve difficile pour moi. En

1. Soupe d'herbes très aillée.

regardant autour de moi, je vis que c'était aussi une épreuve difficile pour les élèves qui étaient à la même table que moi. Le salut vint de 'Isâ *effendi*, le secrétaire de l'école, qui eut tôt fait de remarquer notre embarras ; il se mit à nous exercer l'un après l'autre à prendre la nourriture avec la fourchette et à utiliser le couteau. Cette première journée d'école se termina bien. Je pris tout seul le chemin de la maison, de même que, le matin, j'étais venu tout seul à l'école. Personne ne m'avait accompagné ; j'étais allé de la maison de la rue al-Rakbiyya en passant par al-Mashraqî, puis al-Sayyida Sukayna, puis la rue al-Salîba jusqu'au commencement de la rue al-Suyûfiyya où se trouvait l'école. Même chemin au retour, par les mêmes rues et ruelles jusqu'à la maison qui se trouvait Passage des Sharâqwa, rue al-Baqlî.

Le lendemain, je partis pour l'école à l'heure dite. Ma mère n'avait pas oublié - pas plus que la veille et pas plus que tous les matins qui suivirent - de me rappeler que je devais réciter les versets "Il vous est venu un Envoyé..." L'épouse de mon grand-oncle paternel, Umm Husayn Sukayna, tint à ce que je sortisse le premier de la maison, suivi de Fathiyya, puis de Sanniyya, une fois que j'aurais disparu de leur champ de vision. Ces deux filles étaient à l'école élémentaire à al-Mashriqi, non loin de chez nous.

A la troisième heure, surprise : les élèves de la classe se rendirent compte qu'il s'agissait d'une heure de jeux, et que chacun devait enlever sa veste et sa chemise, et rester en tricot de corps et en pantalon. Chacun se déshabilla comme on le lui avait demandé, dans l'endroit prévu à cet effet. J'ôtai ma veste et ma chemise après les autres, parce que je portais, entre mon tricot de corps et ma chemise, un talisman dont ma mère ne voulait absolument pas que je me sépare, depuis ma naissance, selon certains, ou depuis que j'avais réussi à marcher sur mes deux jambes sans trébucher, selon d'autres et que je portais encore. Je sentis que les élèves, ainsi que le maître de gymnastique, Muqbil *effendi*, se moqueraient de moi s'ils voyaient ce talisman, et moi, je ne voulais être la risée de personne. Je cachai mon talisman et allai sans lui participer à ces jeux sportifs que je ne connaissais pas du tout jusqu'alors. Ce fut une plage de temps qui mit la joie au cœur de tous ; nous sentions qu'il s'agissait d'un cours tout aussi important que n'importe quel autre et je décidai en moi-même de continuer à pratiquer ces exercices à chaque fois que j'en aurai l'occasion.

Après la période de jeux, les élèves se précipitèrent vers l'endroit où ils avaient laissé leurs vêtements, et se rhabillèrent. Moi, je m'y rendis sans ardeur ; quand le dernier eut fini, j'y allai et me rhabillai à mon tour, avec le talisman que j'accrochais à sa place, sous ma chemise. Pourtant j'étais résolu à faire, une fois revenu à la maison, quelque chose que je trouvais tout à fait nécessaire. A peine rentré, je dis à ma mère, sur un ton de rébellion : "Je ne porterai plus ce talisman." A ces mots, elle fut très

troublée, et elle essaya de me faire revenir sur ma décision, mais je refusai avec fierté. Elle appela à son secours l'épouse de mon grand-oncle paternel, Umm Husayn Sukayna, ainsi que Umm 'Alî Zaynab. Comme elles ne réussissaient pas à me faire revenir sur ma résolution, elles finirent par décider qu'elles demanderaient conseil à la hâgga Sâbira et que, provisoirement, le talisman serait suspendu au mur auprès de mon lit. La hâgga déclara acceptable cette façon de procéder ; après quoi, je ne portai plus jamais ce talisman, ni d'ailleurs aucun autre. Il n'empêche que pendant longtemps, et même jusqu'au moment où j'écris ces lignes, j'entendis dire à mon sujet : "Sayyid est un fils de l'encens." Une semaine avant de me rendre à l'école primaire, j'étais allé trouver la hâgga Sâbira pour qu'elle exécutât l'opération qui consistait à m'encenser. Ma mère n'était pas avec moi et je faisais cela en cachette de mon père, et sans que ma mère lui en eût demandé la permission. Je ne m'y opposais pas car je voulais qu'elle fût contente, et j'étais prêt à préserver ses secrets ; tout au long de sa vie, jusqu'à la mort de mon père, elle me mit en garde : il ne fallait pas révéler ses secrets, sinon mon père la répudierait et épouserait une autre femme qui serait pour moi une marâtre. Je ne révélai jamais aucun de ses secrets à mon père, jamais je ne la trahis. Ses secrets ? Ils consistaient simplement en ce qu'elle allait parfois chez son père ou qu'elle dérobait quelques moments pour s'acquitter du devoir des condoléances. Ainsi fit-elle quand mourut sa tante paternelle (la sœur aînée de son père), personne très aimée dans la famille de mon grand-père maternel. Elle s'y rendit en compagnie d'autres femmes. Arrivée à la maison de la défunte, elle se frappa les joues pendant un certain temps, jusqu'à ce que ses mains fussent fatiguées. Après le repas de deuil, elle revint bien vite au domicile conjugal, l'esprit en repos : elle avait fait son devoir en se donnant ainsi des gifles, dans cette ambiance de stupeur à laquelle participaient les femmes - femmes mariées, jeunes filles et fillettes. Parmi ces dernières, se trouvait celle qui devait plus tard devenir ma femme ; à ce moment-là, elle avait neuf ans.

J'avais devant moi cinq ans d'école, où je devais réussir année après année, afin d'obtenir le certificat de fin d'études primaires ; je serais alors un *effendi* et je pourrais ensuite entrer dans une école secondaire, et de là, passer à l'université. Et peut-être, après l'université, irais-je étudier en Europe, pour réaliser le rêve de mon père. Les années passèrent, l'une après l'autre. Je me souviens des personnes et de certains événements que j'eus à affronter au cours de ma scolarité primaire. J'avais sept ans quand j'entrai à l'école primaire, et j'en sortis à douze. Je ne peux faire autrement que de me rappeler Hasan 'Alî, le directeur de l'école, qui voyait en moi un élève

doué et disait devant les autres, pour faire mon éloge : "Sayyid 'Uways a une pierre à encrer à la place de la tête" ; il voulait dire par là que j'étais capable de tout absorber, comme la pierre à encrer, procédé de reproduction très en usage en ce temps-là. Il était fier de moi devant les visiteurs. Il me faisait appeler à son bureau : je devais apporter mes cahiers pour qu'il pût les soumettre à ses visiteurs, tandis que ses yeux manifestaient sa satisfaction. Cet homme me faisait venir dans la classe des cinquièmes - j'étais alors en quatrième - afin de me poser devant eux des questions auxquelles ils ne savaient pas répondre ; je donnais les bonnes réponses et il disait à voix très forte, tout fier, devant ces élèves : "Merci, 'Uways." La raison pour laquelle il me faisait venir devant cette classe était qu'il participait à l'enseignement de certaines matières, ainsi la "lecture" et l'"hygiène" dans ces deux classes, la quatrième et la cinquième ; quand donc, les cinquièmes ne savaient pas répondre, il envoyait quérir ceux de quatrième pour leur donner une leçon ; or, j'étais, moi, un des quatrièmes qui étaient constamment à sa disposition. Il faut encore dire, à la mémoire de ce directeur, qu'il croyait à l'importance de la discipline et que selon lui, la morale passait avant le savoir, ou que du moins ils devaient être considérés à égalité.

Il n'empêche qu'un incident se produisit entre lui et moi, qui lui causa peut-être de l'embarras. Un élève de ma classe - je me souviens encore de son nom, plus de cinquante ans après - avait posé le chiffon à effacer le tableau sur le siège du maître, avant que celui-ci n'arrivât pour commencer son cours. Cet élève s'appelait 'Abd al-Ghanī Qadri, et cela se passa avant le cours de langue arabe. Le professeur était sérieux mais dur. Tout ce qu'il trouva à faire fut de sortir de la classe dès qu'il eut vu le chiffon sur sa chaise, pour se plaindre de la chose au directeur. Quelques instants plus tard, le directeur arrivait, précédé de la vénération que tout le monde avait pour lui. Il venait enquêter sur l'affaire : qui avait mis le chiffon sur la chaise ? Il posa la question et nul d'entre nous ne dit mot. A bout de patience, il pria l'un de ceux des élèves qui étaient habituellement considérés comme éléments perturbateurs de le suivre à son bureau. Ils s'en allèrent tous deux, le directeur d'abord, et derrière lui l'élève chahuteur, lequel était grand et gros ; tout en marchant derrière le directeur, il exprimait par les traits de son visage le dédain et l'insouciance. Le directeur ne me posa pas de question sur l'incident, de même qu'il n'interrogea pas beaucoup d'autres élèves, se contentant de quelques uns. Finalement, l'accusation se porta sur l'élève dissipé dont je ne me rappelle plus le nom. A la récréation de midi, après le déjeuner, nous apprîmes que la sanction avait frappé l'accusé, lequel était innocent. Aussitôt, je me portai à son secours et déclarai que celui qui avait fait le coup était 'Abd al-Ghanī Qadrī ;

quand je comparus devant le directeur, je lui dis carrément la chose ; celui qui avait été injustement châtié fut délivré, et le coupable puni.

Au nombre des professeurs, il y avait le Shaykh 'Ali Badawi, célèbre calligraphe, Kâmil *effendi* 'Atiyya, professeur de gymnastique, qui nous enseignait aussi l'écriture européenne, le professeur de religion, le Shaykh Ibrâhîm, Ahmad *effendi* 'Ali, qui nous donnait les cours d'anglais en première année. Cette langue m'était étrangère comme à tous les membres de ma famille, à commencer par mon grand-père. Ce professeur était très remarquable, et sa méthode pédagogique unique. Il nous faisait apprendre les lettres de l'alphabet comme si elles eussent été des chansons dont il était à la fois le compositeur et l'interprète : nous chantions les lettres une par une, en chœur. Ce professeur écrivait de courtes pièces de théatre en anglais ; il choisissait parmi nous ceux qui devaient les jouer ; il était à la fois l'auteur et le metteur en scène. Il composait beaucoup de chansons, toutes en anglais, que nous mimions tout en les chantant.

Cet homme était un créateur, et sans conteste, en avance sur son temps. Je ne trouvais pas difficile d'apprendre mes leçons d'anglais tout seul à la maison. Je ne demandais à personne de m'aider - mais personne n'aurait pu le faire. Je ne demandais pas à mon père de me trouver un professeur particulier pour m'aider à apprendre mes leçons, car j'avais assez de ce que je me rappelais des cours faits en classe par Ahmad *effendi* 'Ali.

Je me souviens de Safwat *effendi*, le surveillant qui nous interdisait de jouer pendant les récréations : il avait en permanence sa canne dans la main droite et il en frappait à droite et à gauche les jambes de tout ceux qu'il surprenait à courir dans la cour : je reçus de lui pour cette raison des coups de canne et plus je protestais - car je protestais - plus il m'administrait de coups de canne sur les jambes.

Je ne peux pas oublier 'Isa *effendi*, le secrétaire de l'école, auquel je suis reconnaissant de m'avoir appris à me servir d'une fourchette et d'un couteau pour saisir la nourriture. Pourtant il lui arriva d'être injuste envers moi : il crut, une fois, que je parlais à table ; il tira son paquet de cigarettes de sa poche et y nota mon nom, ce qui signifiait que je serais puni : mis au pain sec, et en retenue à la fin de la journée. Il était injuste, ce 'Isâ *effendi*, mais je n'oublie pas - à son actif - qu'un jour, alors que je remplissais le formulaire pour me présenter au certificat d'études primaires, il regarda mon acte de naissance avant que j'écrive mon nom ; il me dicta alors mon nom de façon à ce que celui-ci fût "Sayyid 'Uways Muhammad 'Uways" ; car il était écrit sur l'acte de naissance, en face de la mention "nom de l'enfant" : "Sayyid 'Uways", et non pas "Sayyid" seulement. Attendu que le nom de mon père était "Muhammad 'Uways", ce surveillant estima suffisant que j'écrive mon nom "Sayyid 'Uways Muhammad". Et depuis lors, c'est ainsi que je fais,me

contentant, par moments, d'abréger mon nom en "Sayyid 'Uways". Il me faut mentionner aussi Tâhir *effendi*, un des professeurs, qui fit à plusieurs reprises des collectes d'argent parmi nous pour organiser des voyages que nous ne fîmes jamais. Et encore de "Oncle" Tâha, responsable de la propreté et de l'ordre de la salle de dessin, et qui nous demandait souvent de l'argent parce qu'il en était toujours à court.

Ce fut l'école primaire qui me permit de faire, avec de nombreux autres élèves, une sortie scolaire pour aller voir le Sphinx et les Pyramides de Guiza ; ce fut une journée grandiose, merveilleuse et dont les effets restent jusqu'à présent gravés dans ma mémoire et ne sauraient jamais s'effacer. Quelle beauté, quelle grandeur ! Je ne savais pas jusqu'à ce moment-là - j'avais douze ans - que de tels monuments s'élevaient ainsi jusqu'à nos jours sur la terre d'Egypte. Peut-être cette visite avait-elle été inspirée par le directeur de l'école, Hasan 'Ali, qui portait un intérêt particulier à l'histoire de l'Egypte pharaonique ; il avait condensé l'histoire de la période pharaonique, depuis Mena, fondateur de la première dynastie, jusqu'à la trentième dynastie, en un tableau tracé sur du beau papier ; à chaque dynastie était attribué un espace proportionnel à sa durée, et sous le numéro de la dynastie, étaient inscrits les noms des rois et leurs actions les plus importantes, si bien qu'un seul coup d'œil sur ce tableau permettait d'embrasser toute cette longue histoire. Chaque élève avait reçu un exemplaire de ce tableau, pour un prix minime, symbolique. En plus de cette sortie au Sphinx et aux Pyramides, l'école en organisa une autre pour nous faire visiter l'exposition agricole et industrielle, en 1926 ; cette fois, ce que nous voyions, c'était l'Egypte moderne qui faisait ses premiers pas.

Pendant le temps de ma scolarité, la vie politique de la société égyptienne n'était certes pas stable. La révolution de 1919 avait eu lieu, grâce au peuple égyptien qui s'était dressé comme un seul homme. La période qui avait suivi la révolution ne connut pas non plus de stabilité : il y eut le "projet Milner", les négociations qui échouèrent entre les leaders égyptiens et les Anglais usurpateurs. Il y eut encore le second exil de Sa'ad Zaghlûl, la proclamation de la Constitution (en 1923), l'ouverture du Parlement, puis sa dissolution, le meurtre du Sirdar (en 1924), etc. La vie de l'école, bien que le directeur Hasan 'Alî se fût juré de maintenir la plus stricte discipline, ne manquait pas d'être affectée par ces événements. Les élèves, notamment les plus âgés, et leurs parents ne vivaient certes pas en marge de la société égyptienne ; bien au contraire, dans les écoles, à la maison, dans la rue, on ne parlait que de ces événements. Je me souviens qu'une année, alors que les élèves passaient l'examen de la fin du premier semestre, une grande manifestation rassemblant plusieurs centaines d'élèves des écoles secondaires supérieures envahit notre école après en avoir défoncé la porte. En un clin d'œil, les

manifestants emplirent la vaste cour de l'école ; nous avions reçu la consigne de rester dans les classes ; la curiosité nous pressant - les salles de classe se trouvant au premier étage - un certain nombre d'élèves (j'étais de ceux-là) laissèrent tomber l'examen et sortirent pour regarder ce qui se passait dans la cour, et là, stupéfaction ! Le directeur Hasan 'Ali, qui pour toute l'école était un colosse, un titan, se trouvait au milieu des manifestants, discutant et argumentant avec leurs chefs : il apparut là comme un nain à nos yeux. Mais ses efforts ne servirent à rien ; il lui fallut laisser sortir les élèves pour qu'ils aillent se joindre aux manifestants et mettre l'école en congé à l'occasion de cette manifestation des grandes écoles. Le directeur ordonna l'interruption des activités et l'annulation de l'examen, à la condition que les élèves de son école, trop jeunes pour se mêler aux manifestants et parcourir avec eux les rues et les places du Caire, rentrent immédiatement chez eux. Donc, ce jour-là, à ce que je me rappelle, nous sortîmes tout de suite dans la rue par des portes dérobées et rentrâmes chez nous.

La rue était pour moi et pour mes amis notre terrain de jeu favori pendant l'année scolaire, les jeudis et les vendredis. Nous jouions au "ballon de chaussette" , ou nous discutions et avions des distractions innocentes. Ces amis étaient tous de petits apprentis ; certains étaient forgerons, d'autres selliers-bourreliers à la Citadelle, d'autres mécaniciens. Tous, ou la plupart d'entre eux, avaient plus de liberté que moi ; ils circulaient dans les rues jusqu'au centre de la ville pour se rendre à leur travail, ils allaient au cinéma - l'*Olympia* ou l'*Idéal*, place al-'Ataba. Parmi ceux-ci il y avait un dénommé Ramadân, fils de Umm 'Ali Nabîha, la femme du fossoyeur, qui habitait une des chambres de la maison de mon grand-père maternel ; ce Ramadân nous racontait les films qu'il avait vus, il citait des noms tels que "Charlie", "Zigoto", "Eddie Paul", que je ne connaissais pas, et parfois il imitait la façon de marcher de Charlie Chaplin.

J'appris à monter à bicyclette sans la permission de ma mère ni de personne d'autre ; c'était une occasion de se donner du bon temps et de s'évader. La rue était une extension de la maison, car, chez les voisins, j'étais traité comme un fils ; je sentais que j'avais beaucoup de mères : non seulement ma mère véritable, ainsi que l'épouse de mon oncle Mahmûd et Umm Husayn Sukayna, mais encore toutes mes tantes du côté de ma mère, sans compter Umm Sha'bân, dont le fils était propriétaire de la maison où elle vivait avec lui, son épouse et leurs enfants. L'épouse du Hâgg Sha'bân était aussi pour moi une mère, ainsi que la sœur du Shaykh Abd al-Ghanî, maître à l'Institut religieux de Tanta, qui possédait une maison dans notre rue et en laissait l'usage à cette sienne sœur, veuve, ainsi qu'à ses enfants. Le

Shaykh ne venait chez sa sœur que lors des vacances d'été. Il y avait aussi Sitt Umm Ahmad al-'Asîliyya, une veuve qui vivait seule et qui élevait son fils et son neveu, lequel avait le même âge que moi ou était de peu mon aîné ; la camaraderie et plus tard l'amitié qui m'unit à celui-ci, Muhammad Badr, commencée à cette époque, dure encore au moment où j'écris ces lignes. Entrant dans n'importe quelle maison de notre rue, j'y trouvais une mère ; je demandais à boire, on me donnait à boire ; quand j'avais faim, je demandais un morceau à manger, et on me le donnait. Les enfants de notre rue faisaient de même et on leur donnait ce qu'ils demandaient avec amour et générosité. Un esprit de solidarité sociale régnait sur cette rue où les habitants étaient propriétaires de la maison où ils logeaient, que celle-ci fût petite ou grande.

Pendant les vacances d'été, j'étais transplanté dans un environnement socio-culturel différent, mais qui ressemblait à celui de la rue où j'étais né et où je grandissais. La différence résidait dans la nature de la population et celle de ses relations sociales. La plupart des gens, dans ce milieu où était situé le magasin de mon père, étaient enfants de citadins. Tous, comme les habitants de notre rue, étaient musulmans, quoique l'on trouvât parfois une exception. La plupart des habitants des quartiers d'as-Sayyida 'A'isha, d'al-Zarayib, de 'Arab Yasâr, d'al-Dara'î (nom en relation avec Sayyîdî al-'Adru'î), de Bâb al-Qarâfa, de Qara Mîdân et d'al-Mahgar - quartiers qui entouraient le magasin où mon père exerçait son commerce et dont il était le gérant - appartenaient aux métiers du bâtiment. La montagne du Muqattam étant toute proche, on trouvait là des tailleurs de pierre, installés à proximité de leur matière première ; il y avait aussi des maçons, des peintres, des plâtriers, des carreleurs, des charpentiers. Certains habitants du quartier travaillaient dans les services liés à ces métiers à qui ils procuraient tout ce qui était nécessaire pour leur activité. On y trouvait aussi, du fait de la proximité des cimetières, les différents métiers liés à l'ensevelissement des morts. Il y avait des épiciers, des cafés, des marchands de légumes, de viande et de fruits. Ils constituaient une collectivité sociale individualisée : ils vivaient dans un milieu géographique déterminé et s'attachaient à réaliser les buts de la conservation de l'espèce et à avoir un niveau de vie convenable. Ils avaient leurs coutumes, leurs valeurs, et leurs idéaux que les imams des nombreuses mosquées s'employaient à diffuser parmi eux, ou dont ils héritaient d'une génération à une autre par transmission culturelle. Leurs notables, ceux dont la parole faisaient autorité, se comptaient sur les doigts de la main. Les plus renommés étaient des chefs de famille : Abû al-Dibl, Râshid, al-Qitt, Muhsin (Shaykh des mausolées des deux imams al-Shâfi'î et al-Laytî) et Ismâ'îl 'Imrân. Si ces hommes étaient des notables, c'était parce

qu'ils étaient riches et qu'ils avaient des relations très étroites avec les détenteurs du pouvoir et de l'influence, que ces derniers fussent des Egyptiens ou des Anglais. Notre plaisir à nous, les enfants, surtout pendant cette période de ma vie où mon père me permettait de me mêler aux garçons de mon âge quels qu'ils fussent, était de jouer au ballon, tantôt sur la place de Qarâ Mîdân devant la prison du Caire, tantôt dans le cimetière d'al-Qarâfa où règne un silence rompu seulement de temps à autre par des voix masculines et féminines de gens suivant un convoi funèbre. Nous choisissions un endroit vaste où il n'y avait pas de tombes, et nous jouions aussi longtemps que nous le pouvions.

Il me semblait que les morts ensevelis là, et que les enterrements - nous en croisions plus d'un par jour, au moment de la prière pour le défunt auprès du mausolée de la Sayyida 'A'isha al-Nabawiyya, ou au cours de la mise en terre du mort - il me semblait, dis-je, comme à mes camarades, à mesure que le temps passait, qu'il s'agissait de quelque chose d'ordinaire ; c'était une chose à quoi il fallait s'attendre. J'en fus encore plus assuré à l'époque où - pendant mes années d'école - allant à l'école ou retournant chez moi, j'empruntais la rue al-Salîba et la rue al-Rakbiyya jusqu'à la mosquée de Sayyida Sukayna, non loin de la mosquée de Sayyida Ruqayya, et jusqu'à la mosquée de Shagarat al-Durr : tout au long du chemin je passais devant des squelettes humains exhumés par les ouvriers qui creusaient là, pour la première fois, des tranchées pour faire arriver les canalisations d'eau à cet endroit. Je n'éprouvais rien qui ne fût ordinaire, et il en était de même pour les gens autour de moi. Les boutiques, sur mon chemin, étaient ouvertes, et des clients y venaient acheter de quoi manger et boire. La vue de ces squelettes incitait à la réflexion, sans nul doute ; elle me faisait considérer la vie comme un mirage, et il me semblait que tenter de se passionner pour elle revenait à essayer de retenir le vent dans son poing. Mais, en même temps, j'allais déambulant dans la rue comme tout le monde, et je jouais à la balle dans la partie du cimetière de Qarâfa dite Qarâfat al-Dura'î, comme tous mes camarades. Là, prenait corps en nous l'idée que la vie est plus forte que la mort, et que la mort de l'un de nous, malgré la crainte dont elle est entourée, ne saurait empêcher les autres de continuer à vivre.

Notre terrain de jeu d'al-Dura'î n'était pas le seul endroit, dans le quartier de Sayyida 'A'isha et dans les quartiers alentour, où mes camarades et moi-même pouvions jouer au ballon. Nous jouions aussi, je l'ai dit, sur le vaste terrain de Qarâ Mîdân, auprès de la prison du Caire, et nous allions jouer encore en un autre endroit, sous le mur d'enceinte de la Citadelle, près du quartier d'al-Abagiyya. Or, un beau jour, après avoir joué et nous être trouvés bien fatigués, nous nous mîmes en route "pour revenir à nos bases", quand soudain nous vîmes des femmes du quartier, debout, presque nues

sous le mur de la Citadelle, tandis que les soldats anglais les contemplaient du haut du mur. Elles avaient nu la moitié inférieure de leur corps, et chacune d'elle se frappait les cuisses et l'entrejambe de ses mains en criant : "Hello, Johnny, donne de l'argent !", "Hello, George, donne à manger ![1]" Les Anglais riaient, poussaient des exclamations de joie, et leur jetaient tantôt des biscuits, tantôt des légumes bouillis.

Ce spectacle me bouleversa, ainsi que tous mes camarades. Nous n'osâmes rien faire d'autre que de lancer des cailloux contre ces femmes, si bien qu'elles disparurent de notre vue ; mais elles se mirent à courir après nous. Elles ne purent nous rattraper, car nous courions plus vite qu'elles. Ces femmes représentaient l'état de misère dans lequel vivaient les gens du quartier d'al-Khalifa à cette époque, ainsi que le chômage qu'ils avaient à affronter en permanence. Beaucoup étaient des journaliers sans emploi fixe, qui attendaient du travail ; or, du travail, il n'y en avait pas ; et s'il y en avait, c'était pour de courtes périodes. Dans la deuxième moitié des années vingt, le phénomène devint de plus en plus patent. Le marasme pesait sur les ouvriers qui habitaient le quartier. Je me souviens que beaucoup d'entre eux, employés dans les manufactures de cigarettes, furent chassés de force de leur travail, car les machines ayant résolu le problème de la fabrication, du jour au lendemain l'on n'eut plus besoin d'eux. Ces hommes, ou un grand nombre d'entre eux, firent des travaux qui n'avaient aucun rapport avec leur métier ; certains se mirent à vendre des cigarettes, d'autres, des bâtonnets de sucre candi appelés "gourdins du gardien", confiserie qu'adoraient les enfants du quartier ; un autre se mit à frire du poisson et à le vendre, aidé dans ce travail par sa femme et ses filles. J'en vis d'autres encore qui entreprirent de vendre purement et simplement du pain, afin de gagner de quoi ne pas mourir de faim.

Je ne faisais pas que jouer au ballon de chaussette tout au long de ces vacances d'été : d'autres choses aussi excitaient mon intérêt. Je lisais des livres et des revues qu'achetait mon père, ainsi *La Purification de l'Or Fin* [2], et des revues telles qu'*al-Muqtataf* [3] et *al-Ustâdh* [4]; ceci, sans compter les journaux quotidiens que mon père tenait à lire chaque jour. Je n'oublierai jamais les séances auxquelles il m'arrivait de participer à l'époque où les batailles politiques entre Sa'ad Zaghlûl et 'Adli Yegen étaient à leur paroxysme. Je me trouvais face à un cercle qui comprenait plus d'une dizaine d'hommes ; l'un d'eux avait avec lui le journal du jour. Ces hommes

1. En anglais dans le texte: "Hello, Johnny, give money!", "Hello, George, give food!"
2. Takhlîs al-ibriz fi talkhis bâris, de Rifâ'a al-Tahtâwi, l'ouvrage fondateur de la pensée réformiste.
3. Revue fondée en 1876 par Ya`qûb Sarrûf.
4. Revue fondée en 1892, par 'Abdallah al-Nadim.

étaient assis devant la boutique de droguerie que tenait mon oncle paternel, boutique qui n'était pas loin du magasin géré par mon père. Quand j'arrivais devant eux, l'homme qui tenait le journal m'appelait : "Sayyid *effendi*, nous attendons." Je me mettais au milieu d'eux et leur lisais ce qu'ils voulaient entendre, ou ce que je voulais leur lire. Ces hommes adultes écoutaient si bien qu'on eût pu parfois imaginer que des oiseaux s'étaient posés sur leurs têtes[1]. A certains moments, ils manifestaient leur admiration par des gestes ; à d'autres, par des paroles, ils disaient qu'ils étaient ravis de ce qu'ils entendaient. Et moi, au milieu d'eux, je me trouvais comme un nain parmi des géants. De loin, je voyais mon père qui regardait de mon côté, ses yeux exprimant la tendresse et semblant implorer pour moi la protection divine contre le mal que pouvaient me faire les envieux. A partir de ces expériences, j'ai éprouvé ce qu'était cette profonde nuit intellectuelle et morale dans laquelle vivaient ces gens ; et j'ai de même éprouvé ce qu'étaient les efforts épuisants qu'ils accomplissaient pour ouvrir en eux-mêmes la voie à un rayon de lumière qui dispersât ces ténèbres. Ces gens - comme des millions d'Egyptiens - voulaient connaître les événements, décisifs pour leur destin, qui se produisaient autour d'eux. Ils cherchaient leur chemin à tâtons pour atteindre cette connaissance. Tout leur comportement semblait dire : "Celui qui cherche la voie trouvera." Je n'éprouvais aucune fatuité, mais je croyais en la valeur du savoir, en sa sainteté et en ses effets. J'avais la certitude que la connaissance était la voie qui donnerait à l'homme pouvoir sur tous les phénomènes, naturels et sociaux, et que, par conséquent, c'était elle qui lui permettrait de se libérer des entraves mentales qui paralysaient l'exercice correct de la pensée, et qu'elle était donc le point de départ de la liberté, sans laquelle l'homme jamais ne saurait rester homme.

Peut-être est-ce le désir de m'éviter de jouer ce rôle de lecteur public qui poussa mon père, au cours de l'été suivant, c'est-à-dire l'été 1924, à me faire suivre l'enseignement du *kuttâb* du Shaykh Tâha ; ainsi pourrais-je acquérir une autre sorte de connaissance, que peut-être je goûterais et trouverais délectable. J'allai donc au *kuttâb* du Shaykh Tâha Yûsuf, qui se trouvait dans le même quartier, et là je vécus très près, véritablement, des enfants de la classe laborieuse. Ils étaient vêtus de haillons et allaient pieds nus, et il en était de même de leurs pères et de leurs mères. Nous passions le plus clair de notre temps à réciter le Coran ; j'avais alors onze ans ; je réussis à apprendre par cœur et à psalmodier les sections intitulées "*'amma*", "*tabâraka* " et "*qad sami'a* ". Quand mon tour venait de réciter

1. Allusion à un hadith très célèbre, qui décrit les Compagnons assis autour du Prophète Muhammad, l'écoutant avec tant d'attention "qu'on eût dit que sur leur têtes des oiseaux s'étaient posés".

devant le Shaykh Tâha ce que j'avais appris, il me disait, une fois que j'avais fini : "Tu es *gîm* ", puis, selon les cas, il ajoutait : "ce qui signifie *gamûsa*, une bufflesse", ou "ce qui signifie *gahsh*, un âne", ou "ce qui signifie *gada'*, un bon gars".

Le Shaykh Tâha était un homme tout ce qu'il y a d'ordinaire ; il n'était pas aveugle, il portait la *gubba* et le cafetan, était coiffé d'un turban et chaussait des souliers de cuir rouge. Il était respecté de mon père et des autres hommes du quartier. Le *kuttâb* m'offrait une très précieuse occasion de côtoyer des garçons de mon âge et je nouai avec certains d'entre eux des amitiés durables. Je me souviens de beaucoup d'entre eux, qui devinrent des hommes distingués dans ce milieu particulier où se trouvait le magasin de mon père, la boutique de mon oncle Mahmûd et celle de Mustafa, l'oncle paternel de mon père. Malgré cela, je refusai, l'été suivant de retourner au *kuttâb* du Shaykh Tâha. Mon père me proposa de m'inscrire dans une école primaire privée située dans la rue Muhammad 'Ali, l'école *Husn al-Masarrât*, afin d'occuper mes loisirs tout en me préparant pour obtenir le certificat de fin d'études primaires en 1926. J'acceptai avec joie cette proposition, mais quand j'eus commencé à fréquenter cette école, je constatai que le niveau des classes ne me servait à rien, et n'ajoutait rien à mes connaissances. Mais, en manière de compensation, j'y gagnais de faire tous les jours le trajet aller et retour par la rue Muhammad 'Alî ; je prenais parfois le tramway ; mais la plupart du temps, j'aimais mieux aller à pied. Je voyais par exemple les affiches des pièces de théâtre, au théâtre Ramsès. Pour la première fois, je lus les noms de Yûsuf Wahbi, de Rose al-Yûsuf, et je découvris qu'il y avait d'autres théâtres que celui de 'Ali al-Kassâr, ou que le théâtre ambulant d'al-Helw qui venait se produire une fois l'an, ou tous les deux ans, dans le quartier d'al-Khalîfa.

Ainsi mes loisirs au cours de l'année scolaire, se passaient avec les garçons de mon âge de Zuqâq al-Sharâqwa et de la rue al-Baqlî, et au cours du congé d'été, j'avais la compagnie d'enfants - eux aussi du même âge que moi - de Sayyida 'A'isha, d'al-Zarâyib et de Bâb al-Qarâfa. Tous ces compagnons étaient ordinairement du sexe masculin. Il n'y avait pas entre eux de grande différence du point de vue économique, ce qui n'empêchait pas que les valeurs qui régnaient dans le quartier entourant notre maison fussent, elles, différentes des valeurs dominantes dans le quartier où se trouvait le magasin de mon père. Dans ce dernier quartier, on pouvait entendre jour et nuit "insulter la religion", et ceci, même pendant les nuits et les journées du mois béni de Ramadân. Les gens de ce quartier étaient de toutes catégories ; même s'ils étaient originaires de lieux très divers, ils étaient proches les uns des autres par leur façon de considérer la vie, la mort, les hommes et les relations entre les hommes. Les enfants étaient à

l'image de leurs parents, et j'avais parmi eux des amis, mais je faisais grande attention à ne pas suivre leur exemple, surtout quand ils se lançaient mutuellement des injures ou quand certains d'entre eux injuriaient d'autres personnes. C'étaient des "démons", notamment l'un d'entre eux, un garçon aveugle, surnommé le "Shaykh Malîgî", qui, dans un de leurs jeux, jouait le rôle de la locomotive, et les enfants, nu-pieds, se tenaient aux pans de sa *gallâbiyya*, chacun tenant la *gallâbiyya* du précédent pour représenter les wagons, tous se précipitant dans la rue, et la locomotive ne se souciait ni des choses ni des personnes ; le garçon filait comme une fusée ; il chantait comme une mélopée : "*yâ bâbûr, yâ muwalla*" (ô locomotive, ô fourneau) et les autres enfants derrière lui chantaient en chœur : "*hott al-fahm*" (mets le charbon !). Les enfants de notre *hâra*, eux, étaient fils de gens de métiers, des ouvriers. Parfois, nous jouions au ballon de chaussette, ou aux billes, ou nous nous contentions de chanter ensemble ; nul d'entre nous n'aurait osé adresser à un camarade une injure virulente, ni blasphémer la religion.

La *hâra* en ce temps-là comprenait six maisons, qui étaient la propriété de ceux qui les habitaient. Les habitants de la *hâra* se connaissaient tous, et ils avaient les uns pour les autres respect et affection. Notre *hâra* attirait parfois les enfants des *hâra* voisines, comme Hârat al-Tâsa, 'Atfat al-Daqqâqîn, Hârat al-Mashriqi, etc. Notre *hâra* représentait pour eux un endroit où il était possible de jouer à la balle ou au ballon de chaussette. Il s'agissait d'enfants déjà grands ; mes camarades et moi, nous jouions dans ces cas-là le rôle de spectateurs ; nous regardions, et nous apprenions tout en regardant.

Au cours de cette période de ma vie (en 1926), les filles ne jouaient pas un grand rôle, bien qu'elles fussent l'objet de mon attention à certains moments, surtout celles qui vivaient dans le voisinage du magasin de mon père. Il y avait Hamîda, Fâtima et Hayât, qui attiraient mes regards ; et j'étais de mon côté l'objet de l'attention générale, étant donnée ma position, mais je gardais toujours à la mémoire les conseils de ma mère, qui me mettait en garde : il ne fallait pas qu'une fille "se moquât" de moi ; je lui promettais que cela n'arriverait jamais. Il me semble qu'à l'âge que j'avais alors, et même par la suite, je ne me souciais pas beaucoup d'avoir une relation solide avec une fille. Certes, j'avais des rêveries dans lesquelles je vivais avec des filles, mais il me semble que l'amour de ma mère, de mes tantes, et celui des autres femmes qui m'entouraient m'avait rassasié et mavaitt donné, jusqu'à mon mariage, tout ce qu'il me fallait. Je me mariai tôt, et cet amour que ces femmes me portaient - en plus de celui que mon épouse eut pour moi - me donna par la suite tout mon content, ceci même quand j'eus fait, en Europe et aux Etats-Unis, plusieurs voyages et séjours,

au cours desquels, malgré ma solitude, je ne nouai jamais de relation avec une personne du sexe opposé ; si relation il y avait, je prenais la fuite dès que je commençais à sentir qu'elle commençait à se renforcer. Cette attitude n'était pas la règle ; on sait bien que la règle, à propos de telles relations, souffre ordinairement des exceptions.

Il y avait une différence, qui mérite d'être signalée, entre d'une part notre *hâra*, ses habitants, ceux des quartiers voisins, y compris les enfants avec lesquels je passais mes moments de loisir, et d'autre part les gens des quartiers qui entouraient le magasin de mon père : cette différence résidait dans le phénomène des *futuwwât*[1], hommes et femmes ; ce phénomène existait dans les quartiers autour du magasin. Ces *futuwwât* s'engageaient dans des batailles avec celles d'al-Khârita al-Qadîma, d'al-Khârita al-Gadîda, de 'Arab al-Yasâr et d'al-Manshiyya. Nous soutenions les *futuwwât* de notre camp, et quand quelqu'un - en général le plus âgé de la bande - disait : "Qui est-ce qui arrive à celui qui nous cherche noise ?" ; nous, c'est-à-dire les jeunes garçons, les jeunes filles et les enfants, marchions et répétions derrière lui : "Nous le frappons de nos couteaux !" Ma mémoire garde gravé le souvenir d'une bataille qui se déroula devant la porte du cimetière d'al-Qarâfa, appelée Bâb al-Sayyida 'A'isha ; elle fit une victime dans notre camp, en la personne de Al-Ad'ash, un jeune homme réputé pour n'avoir jamais été malade de sa vie ; il fut tué. C'était un beau garçon brun, aux traits réguliers, et, bien que sa qualité de *futuwwa* fût bien connue de tout le monde, son visage reflétait la bonté. Après cette affaire, son père, porteur d'eau de son métier, allait par les rues, faisant son éloge funèbre et louant ses vertus : "Ce garçon-là, jamais de sa vie il n'a été malade, jamais il ne s'est plaint ; alors, qu'il soit mort comme ça, qu'il soit mort sans raison..." Dans la même bataille, un des *futuwwât* du quartier, nommé 'Abd al-Shâfi, avait vengé al-Ad'ash ; il avait tué un ou plusieurs hommes à coups de couteau : œil pour œil, dent pour dent, et celui qui commence a les plus grands torts. Mais 'Abd al-Shâfi fut arrêté, jugé et condamné à quinze ans de prison. Il mourut en détention avant d'avoir fini de purger sa peine. Ce fut un jour mémorable que celui où il sortit de prison, corps inerte. Je suivis son enterrement, de même que tous les gens du quartier, hommes, jeunes gens, femmes, jeunes filles. Il fut enterré le soir à la lueur des lampes à pétrole. Dans les deux cas, le meurtre avait été commis au moyen de ce couteau que le *futuwwa*, ou celui qui prétend en être un, porte ordinairement dans un étui spécial qu'il attache à une de ses jambes. Une

1. Associations de quartier à mi-chemin entre les " gangs " organisés pour le "rackett" de la population et les "milices" d'auto-défense. Sur les origines historiques de ce phénomène voir : Claude Cahen "Mouvements populaires et autonomie urbaine dans l'Asie musulmane", *Arabica* 1958-59.

affluence énorme, composée de gens de notre camp, suivait le convoi de 'Abd al-Shâfi ; ces gens n'allaient pas en silence, mais ils se balançaient en avançant, scandant à haute voix ces paroles : "O Toi le Durable ! Allah est le Durable, et il n'y a de durable qu'Allah !" Ils ne prononçaient pas tous à la fois ces mots, mais une grande partie d'entre eux commençait à les scander, et quand ils arrivaient au bout de la formule, l'autre partie de la foule la reprenait, et ainsi de suite, jusqu'au cimetière où fut ensevelie la dépouille de 'Abd al-Shâfi.

En octobre 1925, j'entamai ma dernière année d'école primaire, au terme de laquelle je devais me soumettre à l'examen du certificat d'études primaires. De tout le quartier où je vivais, personne n'avait jusqu'alors obtenu ce certificat. Ce qui m'aida beaucoup, et qui aida les autres candidats de l'école, ce fut l'ardeur du directeur et des maîtres, surtout ceux qui donnaient les cours d'arabe, d'anglais et d'arithmétique. Chaque matin, nous avions une leçon spéciale, une heure avant les cours ordinaires, et l'après-midi aussi nous restions après la fin des cours pour avoir encore une heure de cours supplémentaire. Les professeurs ne nous demandaient rien d'autre que l'exactitude. Leur zèle était égal ou supérieur à celui des élèves. Celui qui avait le sens le plus poussé de sa responsabilité était Hasan 'Ali, le directeur de l'école. Il venait parfois donner un cours à la place d'un des professeurs, pour mieux nous faire sentir l'importance de l'examen et la nécessité d'y réussir. Sa culture lui permettait de nous faire des cours dans chacune des matières citées plus haut. Il avait une connaissance excellente de la langue arabe, tout aussi parfaite de l'anglais, et - à ce qu'il nous semblait - sa spécialité était l'arithmétique.

Le souci que j'avais de réussir cet examen avait aussi une autre source qui se trouvait à la maison. Mon père, tout particulièrement, m'encourageait et il m'avait promis de m'acheter une bicyclette si je réussissais. Cette promesse attisait mon désir de réussir : j'avais déjà fait de la bicyclette à l'insu de mon père, et j'avais aimé cette aventure. Dans la rue, il n'était personne qui ne fît des prières pour mon succès à l'examen. Parmi les femmes, il y avait Umm Habîba, dont le mari faisait l'élevage de veaux et les vendait ; il y avait toutes mes parentes, et aussi Umm 'Ali Nabîha, qui me tirait les cartes ou lisait dans le marc de café sans sucre, et qui, à chaque fois, me prédisait le succès. Ma mère était la première à invoquer Dieu pour que je réussisse ; elle ajoutait : "Chaque pore de ma peau est content de toi, Sayyid, fils de Zannûba ; s'il plaît à Dieu, tu réussiras, tu réussiras..." Je faisais la prière, en ce temps-là, pour me rapprocher de Dieu afin qu'il me facilitât le succès, et je Lui adressais des invocations au moment des prosternations, car c'est quand il est prosterné que l'homme est le plus

proche de son Seigneur. Je n'oublierai jamais le Shaykh Muhammad Barakât, le vendeur de pain ; il m'appela, une fois, prit ma main, puis posa la sienne sur mon épaule et me donna ce conseil : "Sayyid, tu devrais aller visiter les "amis de Dieu", les saints ; et quand tu visiteras le mausolée de l'Imâm al-Shâfi'î, tu devrais lui écrire une lettre pour qu'il te fasse réussir à ton certificat."

J'allais visiter les tombes des saints dans notre quartier, en commençant par celle de la Sayyida 'A'isha, et continuant par celles de la Sayyida Sukayna, de la Sayyida Ruqayya et de la Sayyida Nafîsa. Devant ces saintes, je récitais la *Fâtiha* et je demandais à Dieu de réussir. Je ne manquais pas de réciter la *Fâtiha* devant les tombes de Sayyidi Ahmad al-Baqlî et de Sayyidi "al-Arba'în", dans la rue al-Baqlî, et d'invoquer Dieu pour mon succès. Ma tournée des saints se termina au tombeau de l'Imâm al-Shâfi'î ; là, après avoir dit la *Fâtiha* et invoqué Dieu, je déposai un morceau de papier sur lequel j'avais écrit : "O seigneur, ô Imâm, ô Shâfi'î, je vous demande de m'aider à passer avec succès l'examen du certificat d'études primaires. Sayyid 'Uways."

"Oncle" Husayn Sarkas, le marchand de *kuskusî* [1], priait toujours pour mon succès. Cet homme, avec moi, parlait anglais ; par exemple, il me disait :"How are you, Sayyid ?" et je lui répondais en anglais moi aussi. Comme il me racontait une partie de sa vie, il me dit qu'il avait été dans la "Réquisition". Il me le confirmait en me chantant la chanson anglaise très célèbre au cours de la première guerre mondiale :

It's a long way to Tipperary
It's a long way to go
It's a long way to Tipperary
To the sweetest girl I know

La *sulta*, la "Réquisition", avait joué un grand rôle, et même, peut-on dire, plusieurs rôles décisifs dans la vie des gens du quartier d'al-Khalîfa. Des hommes, jeunes et moins jeunes, et quelques adolescents, avaient été mobilisés comme supplétifs au service de l'armée anglaise, au cours de la première guerre mondiale. C'était Ismâ'îl 'Imrân qui était le délégué des Anglais et devait assumer cette mission ; il les envoyait, par groupes ou individuellement, au front, en Palestine, en Syrie et au Liban, ces pays qu'on appelait autrefois *al-Shâm*, la Syrie, et vers d'autres pays, dont, à

1. Semoule roulée à la maison, arrosée d'une sauce tomate assaisonnée d'oignons, et à laquelle sont ajoutés de petits morceaux de viande; ce plat égyptien, très populaire, est donc différent du couscous d'Afrique du Nord, plus connu de nos jours en Europe.

certains moments, la France. Ces hommes ainsi embrigadés ne connaissaient de la vie que le labeur pour gagner leur pain. Leurs mères, leurs femmes, et leurs enfants qu'ils avaient laissés derrière eux dans de nombreux cas, attendaient qu'ils leur envoient une partie de ce qu'ils gagnaient. La situation socio-économique était si difficile qu'elle les poussait à affronter l'inconnu dans des pays lointains. Bien entendu, ces hommes, comme les personnes qu'ils avaient à charge, avaient l'habitude d'affronter l'inconnu, mais jusqu'alors cela était resté dans les limites d'un milieu familier, où ils avaient grandi. Fortes étaient les incitations à s'enrôler ainsi. Il y avait des chansons qui incitaient à s'engager comme ouvriers dans la "Réquisition"; et il y en avait d'autres qui jetaient le discrédit sur une telle aventure. Nous répétions ces chansons, nous autres les enfants :

O toi qui as été touché par l'amour
Engage-toi dans la réquisition
Ils vont t'enlever tes loques
Et te mettre un complet-veston

Et nous chantions aussi :

O mon chéri, mon très chéri,
Je veux rentrer au pays
Mon pays, mon pays,
Je veux rentrer au pays.

Fort de toutes ces expériences, cet homme, "Oncle" Husayn Sarkas, pouvait être considéré comme le seul qui fut éclairé, parmi les gens du quartier au milieu desquels il vivait. Mais il avait la vue faible et ne lisait que rarement. Il n'était pas un pur Egyptien, mais était d'origine circassienne. Entre autres choses, il me raconta qu'il avait été employé des Postes et qu'il avait démissionné pour toucher l'indemnité. Et à présent, il vendait des aliments aux enfants du quartier. Il était content de son sort. Sa mère venait le voir, et tous deux parlaient le turc. Sa femme, elle, était égyptienne à cent pour cent ; ils vivaient avec leurs enfants, contents dans leur vie de probité, et sachant que nos destins sont voulus de Dieu. Je me souviens d'un jour où un sentiment de fierté s'était emparé de "Oncle" Husayn Sarkas : il se rendit au commissariat de police pour porter plainte contre Muhammad al-Dammâti, l'étameur, qui l'avait insulté. Comment al-Dammâti pouvait-il se permettre de l'insulter, alors qu'il était un ignorant qui ne savait pas reconnaître un *alif* d'une tête de maïs, tandis que

lui, "Oncle" Husayn, savait trois langues, l'arabe, le turc et l'anglais ? Al-Dammâti fit des excuses à "Oncle" Husayn et lui baisa la tête, et celui-ci lui pardonna sur le champ.

Pendant cette dernière année d'école primaire, je sentais - que ce fût à la maison, ou dans la rue voisine, ou dans celle qui menait au magasin - que les gens m'entouraient d'amour et d'affection, et que j'étais devenu le centre de tous les regards. La fin de l'année arriva. J'avais eu tout le temps de réviser mes leçons, et je me rendis de bonne heure sur les lieux de l'examen. Celui-ci se passait près de la place Sayyida Zaynab, dans les locaux de l'école primaire Muhammad 'Ali. J'allai visiter la tombe de Umm Hâshim pour y réciter la *Fâtiha* et prier Dieu. Puis je pénétrai dans la salle d'examen. Je trouvai ma place et m'assis pour répondre aux questions, et il en fut ainsi pendant quelques jours. L'examen terminé, je me retrouvai à la maison, ou au magasin de mon père, à attendre le résultat. Il fallut attendre longtemps. Je n'étais pas seul à attendre : bon nombre de gens partageaient mon attente. Je ne sais trop, à présent, si cette sollicitude était destinée à ma chétive personne, ou à mon père, ou aux deux à la fois. Je ne pouvais pénétrer les cœurs, et je ne connaissais pas les pensées secrètes des gens, mais je me contentais de ce qu'exprimait leur comportement extérieur.

Enfin vint le résultat : j'avais réussi. Les journaux avaient publié les numéros des candidats, et mon numéro, celui de ma place, se trouvait parmi ceux des candidats admis. La joie envahit mon cœur, et les cœurs de mon père, de ma mère et de tout notre entourage. Le Shaykh Ibrâhîm Yûsuf publia la nouvelle de mon succès dans al-Ahrâm et me donna, dans cette annonce, le titre d'*effendi*. Ce qui me rendit très heureux, ce fut que mon grand-père paternel invoqua la bénédiction divine pour mon succès. Mon grand-père maternel en fut aussi très heureux, ce qu'il exprima à plusieurs reprises en disant : "Sayyid, tu seras ministre." Mon père me dispensa d'aller au *kuttâb* du Shaykh Tâha, et il commença à faire faire le nouveau complet, les chaussures neuves, et à préparer tout ce qu'il me faudrait - sous-vêtements, chemises, serviette de cuir destinée à transporter les livres - pour l'école secondaire. Mes relations avec mes amis, mes compagnons de jeu, ne changèrent pas - Khalîl al-Shâmi, fils du maçon, 'Abd al-Mun'im Gabr, le boucher, Hanûma, qui aidait son père à vendre des fruits avec son frère 'Izzat, Sayyid, le vendeur de journaux, 'Abd al-Shâfi le cadet, qui n'avait pas de métier, et les autres garçons du quartier où se trouvait le magasin. Mes relations ne changèrent pas non plus avec mes amis et compagnons de jeu de la *hâra* et du quartier autour de la maison familiale : Ramadân, le fils du mécanicien, 'Alî Sha'bân le forgeron, Hâmid, qui était écolier, Ahmad l'aiguiseur, al-'Arabi, l'écolier et le neveu

de Sayyid le boulanger, et beaucoup d'autres encore. Je ne sentais pas qu'il me fût arrivé quelque chose, simplement j'étais heureux au fond de moi : mes efforts avaient été couronnés de succès, et l'adage selon lequel "qui marche sur la route arrive au but" s'était vérifié pour moi.

Vint le moment où il fallut choisir l'école secondaire où je serais inscrit. Je ne savais pas que Hasan 'Alî, directeur de l'Ecole Primaire de la Princesse Mère de 'Abbâs I^{er}, avait été nommé directeur de l'école secondaire al-Ilhâmiyya, laquelle dépendait du même *waqf* qui subvenaient aux besoins de la première école (l'école secondaire Ilhâmiyya prit par la suite le nom de collège secondaire Bambâ Qâdin). Si j'avais su cela, j'aurais fait mon possible pour être inscrit dans cette école, où non seulement Hasan 'Alî, mais aussi certains autres professeurs furent transférés, et parmi eux - comme je l'appris trop tard - Ahmad *effendi* 'Alî, le professeur d'anglais si talentueux. L'école primaire laissait ses élèves qui avaient réussi choisir leur école secondaire. Dans ces écoles, nous étions tenus d'aller au palais de la Princesse Mère lors de ses départs pour la Turquie et de ses retours au Caire ; nous la saluions, nous buvions de la limonade, et nous devions l'acclamer en turc quand elle passait devant nous :

"Longue vie à notre maître !"

Le choix de l'école secondaire avait donc été laissé, sans engagement ni contrainte, aux élèves et à leurs parents ou tuteurs. J'avais demandé à mon père de m'inscrire à l'école secondaire khédiviale, qui se trouvait au Darb al-Gamâmîz. Il avait accepté, et cet assentiment m'avait procuré un grand soulagement : en effet, j'étais accablé par la gêne que je ressentais, à l'école de la Princesse Mère, du fait de ces visites qui nous étaient imposées au palais de la princesse, et de l'obligation dans laquelle nous étions d'acclamer le souverain, obligation si radicalement contraire à nos sentiments, sans pouvoir nous y opposer.

Je ne révèlerai aucun secret en disant que l'origine de ce sentiment se trouvait dans l'histoire qu'il nous fallait bien apprendre, et surtout celle de la période turque, en commençant par le sultan Salîm, pour continuer par les mamelouks, puis par la dynastie de Muhammad 'Alî (que Dieu ne soit pas satisfait d'elle !). A chaque fois que je me rappelais les exactions de Salîm, qui enleva à l'Egypte ses savants, ses artistes, ses artisans les plus habiles, sans compter les livres qu'il pilla ainsi que les autres richesses du patrimoine matériel et moral du pays, et qui expédia tout cela dans la capitale de son empire, j'avais envie de vomir. Salîm, et tous ceux qui ont

gouverné notre pays après lui, ont, la plupart du temps, procédé au pillage de la civilisation de l'Egypte. Les Anglais, eux, trouvèrent une terre toute préparée, une bouchée toute prête qu'ils n'eurent plus qu'à avaler. Mais les pillards et les ravisseurs ont-ils pris en considération l'originalité et la grandeur de la culture de ce pays, à la fois ancienne, durable et constamment renouvelée ? Malheureusement, ils n'en ont tenu aucun compte. Or, l'Egypte demeure, tandis qu'eux ne sont plus qu'un souvenir que l'histoire rappelle avec honte et confusion.

Mon destin voulut donc que je fusse inscrit à l'Ecole Khédiviale secondaire. La décision revint à la fois à mon père et à moi, il est vrai. C'était une école du gouvernement, et elle avait bonne réputation. Le premier jour où je m'y rendis fut le premier samedi d'octobre 1926. Jour mémorable dans mon existence, car à peine la porte franchie, je me trouvai dans un monde tout nouveau pour moi : de grands bâtiments somptueux, des cours vastes et nombreuses, des jardins verdoyants, des terrains pour la gymnastique et le football. Désormais, nous étions des étudiants, et non plus des écoliers. Je fus stupéfait quand je vis qu'il y avait parmi nous des grands qui avaient en tête de se laisser pousser la moustache. Mes camarades et moi, élèves de première année secondaire, étions des nains comparés à ces grands. J'étais donc en première année, et j'avais devant moi cinq années d'études pour arriver au baccalauréat. A la fin de la troisième année, nous aurions à passer le brevet, après quoi la décision serait prise, en fonction des penchants de chacun, de nous placer soit en section scientifique, soit en section littéraire.

Les étudiants qui étaient avec moi m'étaient tous étrangers. Pas un seul d'entre eux n'avait été pour moi un camarade à l'école primaire. Ils venaient de divers groupes ou classes sociales. Il y avait des campagnards, des garçons originaires des provinces, et il y avait des chrétiens, bien que la majorité fût cairote et musulmane. Pour la première fois, je côtoyais ces catégories d'étudiants. Je sentais que le climat culturel de l'école khédiviale était autre que celui de l'école primaire. C'était un climat où coexistaient des valeurs, des principes, des croyances, et même des idéaux divers. Cette diversité n'était pas criante, et la plupart du temps elle ne comportait pas de contradictions ; elle existait, pourtant, jusqu'à un certain point. Je sentis, dès mon premier jour à l'école khédiviale, que j'étais dans un milieu plus libre qu'auparavant. Il m'apparut que les élèves, dans cette école, fumaient

parfois, bien qu'ils le fissent aux cabinets ; c'était chose que refusait et interdisait radicalement le règlement de l'école primaire, et il arrivait parfois que celui qui y contrevenait fût sévèrement sanctionné : renvoi d'au moins une semaine pour cet acte infâme. A l'école primaire, je n'avais jamais vu quiconque fumer. J'avais pourtant remarqué comme les autres que le maître de langue arabe et le maître de religion prisaient. Les professeurs de l'école khédiviale, eux non seulement fumaient du tabac, mais ils absorbaient des stupéfiants ; celui qui s'y adonnait le plus ouvertement était le professeur de dessin, Husayn Zaki.

Une chose me plut, c'est que le professeur d'anglais était anglais, et que celui de français était français. Au début, nous ne comprenions que bien peu de choses de leurs discours, mais nous progressâmes jour après jour et fûmes bientôt en mesure de comprendre la plus grande partie de ce que nous enseignaient ces deux professeurs étrangers. Parmi mes camarades, certains venaient du gouvernorat de Damiette, du fait que le directeur de l'école, Labîb al-Kardânî, était originaire de cette ville. Ces camarades formaient un trio : Tâhir al-Khashshâb, 'Izzu et 'Alî al-'Izabi ; trio disparate, bien que chacun des trois montrât beaucoup de traits habituels des gens de Damiette. Le plus sérieux était Tâhir al-Khashshâb, puis venait 'Izzû, et enfin 'Alî al-'Izabi. Ce dernier était très fier de son père, le pœte de Damiette bien connu. Je ne peux faire autrement que de raconter ce que fit un beau jour Al-'Izabi. Nous étions en classe d'anglais. L'hostilité, qui régnait parmi toutes les classes et catégories d'Egyptiens à l'égard des Anglais, s'était étendue aux cours d'anglais. Les Egyptiens nourrissaient haine et rancœur envers les Anglais colonialistes et tout ce qui s'y rapportait de près ou de loin. Hostilité qui naissait sans raison, parfois, ou bien de choses sans importance. Un différend éclata entre les élèves de la classe et le professeur d'anglais. Le cours d'anglais était le dernier de la journée. Ce professeur ne trouva rien de mieux que de nous imposer un ukase auquel nous ne pouvions nous soustraire : chacun des élèves devait, avant de quitter la classe pour rentrer chez lui, écrire cent fois une certaine phrase. Certains se soumirent, d'autres non ; ces derniers quittèrent la classe dès la fin du cours. Le lendemain, ceux qui ne s'étaient pas soumis furent appelés chez le directeur Labîb al-Kardânî, un homme au corps énorme, un vrai géant. L'affaire se termina pour eux par une réprimande, et par l'avertissement qu'une punition très rude s'abattrait sur eux s'ils recommençaient. Sur-le-champ, 'Alî al-'Izabi s'empara d'un morceau de craie et écrivit au tableau le vers suivant :

"Hier nous fut clair témoignage, qui nous fit distinguer
Les filles de la classe des garçons."

Et chacun n'eut plus qu'à lire et à méditer ces mots. Dans ce cas, comme ailleurs - que ce fût à la maison, dans la rue, dans le quartier, sur les pages des journaux et des revues - le statut de la femme égyptienne était mis en balance avec celui de l'homme, qui toujours pesait plus lourd.

Un autre de mes camarades de l'école khédiviale dont je me souviens est Ahmad 'Ali Farag. Il y avait une ardente rivalité entre lui et moi. A l'examen de fin de semestre, il arrivait qu'il fût premier et moi second, et l'inverse se produisait la fois suivante. Je ne peux que me rappeler que, au brevet, à la fin de notre troisième année secondaire, en 1929, Ahmad 'Ali Farag échoua, à la stupéfaction de tout le monde, quoiqu'il réussit à la seconde session, alors que bien des élèves d'un niveau ordinairement inférieur avaient été reçus à la première session.

Fathi al-Zâmili était un de ceux avec qui je correspondais pendant les vacances d'été. C'était un élève calme ; peut-être fut-il le premier à me présenter ses condoléances après la mort de mon père et l'interruption de mes études. Il eut la générosité de se renseigner sur l'adresse du magasin, dont j'étais devenu le gérant après que mon père eut disparu, et il chercha à me réconforter par ces mots : "Désormais, te voilà à l'école de la vie, et elle est le meilleur des maîtres" ; sur le moment, ce fut à contre-cœur que j'acceptai cet encouragement et que je l'en remerciai ; après cela, il s'en alla, et je ne le revis jamais.

Pendant la grande récréation, en attendant le déjeuner, nous parlions politique pour passer le temps. Sa'ad Zaghlûl était mort en août 1927 ; on sait les discordes et conflits qui se produisirent après sa mort parmi les dirigeants égyptiens, et entre ceux-ci et les Anglais ou le Palais. Au moment où Sa'ad Zaghlûl mourut, c'étaient les vacances d'été ; il fut enterré au cimetière de l'Imâm al-Shâfi'i, non loin du quartier où se trouvait le magasin de mon père. Son cortège funèbre inspirait à la fois le respect et la crainte ; la foule qui le suivait était une mer de tarbouches sur laquelle flottaient des turbans. Jeunes gens, hommes, femmes, au teint clair ou foncé. Je regardais le cortège de haut ; habitant le quartier, je connaissais les endroits qui offraient une belle vue ; j'en choisis un, qui me permit de rester à l'écart du gros de la bousculade et du flot ininterrompu de ces gens qui suivaient l'enterrement. Culturellement et affectivement, j'étais imprégné des principes du Parti National ; donc, la mort de Sa'ad Zaghlûl - tant que je n'avais pas vu ses obsèques - n'avait pas à mes yeux (j'avais quatorze ans) une si grande importance : je me souvenais du cortège funèbre de Muhammad Farid, qui n'avait été suivi que des véritables patriotes - et il n'y en avait pas beaucoup - après que sa dépouille eut été ramenée de Berlin grâce à la générosité d'un citoyen libéral et noble. Mais dès que je vis cette multitude, mes larmes se mirent à couler abondamment, de regret et de

chagrin pour la mort de Sa'ad Zaghlûl. C'était un chef, sans aucun doute. Cet homme avait pu avoir tantôt raison, tantôt tort : avant tout, il avait été un des disciples du Shaykh Muhammad 'Abduh.

L'école khédiviale offrait des activités à foison. Ainsi, toutes sortes de sports, le théâtre, la musique, le scoutisme, etc. Beaucoup d'élèves, pendant la grande récréation, étaient fascinés par le spectacle de la gymnastique, dont les "vedettes" étaient Ahmad Marzûq et son frère cadet, Farhât Marzûq ; nous contemplions leurs exercices au cheval d'arçon, au trapèze et aux barres parallèles. Nous étions à la fois pleins d'admiration et de joie. Il arrivait souvent que ce spectacle durât toute la récréation.

Mon père m'incita à me joindre à la section de musique, où nous pouvions entrer moyennant une somme symbolique. La culture à l'ombre de laquelle vivaient les membres de la famille ne permettait pas l'achat d'un piano ; mais j'acquis une certaine sensibilité à la musique, et écouter de la musique devint, dès lors, avec la lecture, la première consolation dans ma vie.

A propos de ce piano, je ne voulus pas adopter devant la famille, à cette époque, une attitude de contestation. J'avais déjà expérimenté la chose, au temps où j'étais à l'école primaire, quand j'appris que le charbon du brasero dégage en brûlant de l'oxyde de carbone, gaz toxique. Dans la famille, on utilisait du charbon de bois pour se chauffer l'hiver. Revenant de l'école, je trouvai les braseros allumés, et l'atmosphère pleine d'oxyde toxique ; je m'empressai d'ouvrir les fenêtres pour chasser ce gaz. Qu'arriva-t-il ? Ou qu'est-ce qui fut sur le point d'arriver ? Cris de protestation de la part de tous, y compris ma mère, et la femme de mon oncle Mahmûd qui était tout à fait disposée à me battre. J'avais douze ans en ce temps-là. Maintenant j'en avais quinze, mais je préférai me comporter pacifiquement et ne pas réclamer l'achat d'un piano sur lequel je puisse m'exercer. Aujourd'hui, je me dis que, si le don pour la musique avait dominé en moi, j'aurais fait l'impossible pour avoir un piano. Or, d'où me serait venu ce don, moi qui n'entendais que des cris nuit et jour, les cris des disputes entre les femmes de la maison ou celles du quartier, et - ce n'était pas le moindre - le braiement de l'âne qu'avait acheté mon grand-père paternel ; il le montait pour visiter ses clients à travers toute la ville du Caire, et obtenir d'eux qu'ils lui règlent le prix du pétrole qu'ils avaient acheté sous son nom à la compagnie anglaise Shell.

Je ne me souviens que d'un seul professeur de l'école khédiviale secondaire, Embâbi al-Kafâfi, le professeur de mathématiques. Il m'aimait bien, et c'était réciproque. Il était réputé parmi les élèves pour être le professeur qui ne souriait que deux fois dans l'année : une fois au début de l'année, et une seconde fois à la fin. Quant aux autres professeurs, à mon grand regret, je ne me rappelle plus un seul d'entre eux. Même du professeur

d'arabe, je ne me souviens pas ; ni du professeur de chimie, matière où j'excellais. Je me rappelle bien Labîb al-Kardânî, le directeur à l'énorme corpulence. Par une rude journée d'hiver, je marchais en rang vers la classe, et je ne m'étais pas aperçu que j'avais une main dans la poche de ma veste. Tout à coup, le directeur poussa un cri inquiétant et indigné qui me fit sursauter et, saisi de panique, je me sentis soulevé de terre avant d'être reposé, tout tremblant. Je ne peux pas oublier Labîb al-Kardânî après cet incident, qui prit place en ce jour lointain de l'hiver 1928, alors que j'allais avoir quinze ans.

Pendant l'été de 1929, je passai, et réussis, l'examen du brevet. Je choisis après cela la section scientifique, car je voulais entrer plus tard à la faculté d'ingénierie ou à la faculté de médecine, quand j'aurais passé mon baccalauréat. Tous les cœurs, à la maison, furent en fête pour mon succès au brevet : mon père, ma mère et tout le reste de la famille ; et, à partir de ce moment-là, j'acquis une position privilégiée au sein de mon milieu familial.

Je choisis à contre-cœur la section sciences. Certes, j'aimais les mathématiques, la chimie et la physique, mais j'aimais tout autant l'histoire, la philosophie, la langue et la littérature arabes. J'hésitais, et j'estimais qu'il était injuste d'avoir à choisir : le savoir est un tout indivisible, ou du moins il devrait l'être. Mon désir de tout embrasser était très fort, mais il n'y avait rien à faire, j'étais obligé de choisir. Mon père me laissa faire ce choix, sa culture ne lui permettant pas - il s'en rendait compte - d'intervenir dans ce qui ne le regardait pas. Malgré mon jeune âge, il me considérait comme un petit homme. Avec sa santé chancelante, il n'était pas capable de prendre une décision dans ce sens ; il n'eût pu demander conseil à aucun de ses amis, ni à aucun membre de la famille. La décision fut donc mienne. Je fixai mon regard sur l'avenir lointain, et priai Dieu de me donner le succès et de bien me diriger.

Les jours passèrent à une rapidité stupéfiante. Le samedi 1er octobre 1929, j'entrai en classe de quatrième secondaire, dans la section scientifique, à l'école khédiviale. Les élèves n'étaient plus les mêmes, à part un petit nombre. Les professeurs non plus n'étaient plus les mêmes. Un climat de sérieux régnait sur les activités de la classe. Les professeurs entraient en classe et en sortaient à l'heure juste. Je me mis à les respecter tous, sauf un, le professeur de mathématiques, que je n'avais pas vu auparavant. C'était un homme âgé. Son cours était constitué d'anecdotes sur son passé, sur ses anciens élèves dont un tel était devenu ministre, un autre professeur à l'université. Je trouvais que tous ces propos étaient sans objet, d'autant plus que les cours qu'il nous faisait traitaient d'une matière nouvelle, la trigonométrie, que nous abordions pour la première fois. Beaucoup d'élèves

s'adaptaient à ce professeur ; j'étais soulevé de dégoût quand je voyais l'un d'eux lui baiser la main sans autre mobile que de se faire bien voir de lui, et plus grande encore était ma répulsion quand notre professeur tendait délibérément sa main à qui voulait la baiser. Je ne connaissais pas d'autre moyen de me faire bien voir que le sérieux et le travail pour acquérir le savoir, et l'accomplissement de mes devoirs de la meilleure façon possible. Telle était ma voie, et telle elle est encore ; elle réussit, car mon nom était connu de beaucoup d'élèves, de professeurs et d'autres personnes dans mon milieu scolaire. Dès cette époque, j'acquis la conviction - et cette certitude demeure en moi jusqu'à présent - que le passeport qui permet de gagner le respect et l'estime d'autrui (y compris de nos ennemis), même si les circonstances nous trahissent, c'est l'action sérieuse, honnête et sincère. Les circonstances m'ont souvent trahi, à cause de mon attachement à ce principe, mais je n'ai jamais dévié de ma route. Cette attitude de ma part peut être comparée avec celle du criminel invétéré, qui s'obstine sur la voie du crime, parce que, la plupart du temps, elle lui réussit : ce qui fait qu'il tombe aux mains de la police pour retourner ensuite à ses égarements coutumiers. Mais si l'on veut voir une analogie entre ma conduite et la sienne, il faut aussi prendre en compte ce qui fait la différence ; je suis la voie qui facilite le changement pour le mieux, mon propre changement, et celui de la situation et des gens qui m'entourent. Je pense que "l'écume s'en va au rebut, tandis que ce qui est utile aux hommes demeure sur la terre[1]". Telle est ma devise, et c'était aussi celle de feu mon ami Ibrâhîm al-Manûfî. Il travaillait dans le service social rural au village de Shatanûf, avec un sérieux et un dévouement rares. Il travaillait sans se soucier des critiques ni des jalousies ; c'était un pionnier dans ce domaine, et nombreux étaient les médisants et les envieux. Quand nous nous rencontrions, nous terminions toujours nos longs entretiens par cette phrase, que nous avions empruntée au Coran et dont nous avions fait notre devise ; nous la répétions, le cœur et l'esprit pleins d'un sentiment d'acceptation joyeuse : "L'écume s'en va au rebut." Nous insistions sur le mot "rebut" et le redisions plusieurs fois.

On voit par là que ma relation avec le professeur dont j'ai parlé plus haut ne pouvait être confiante. J'étais mal à l'aise avec lui, et je n'avais aucun goût pour ses anecdotes, ni pour ses récits sur son passé et sur ses anciens élèves devenus ministres, gouverneurs de provinces ou professeurs à l'université.

J'avais beaucoup d'activités extérieures à l'école, surtout au cours de l'année scolaire 1929-1930, et pendant les pauses de fin de semaine et les vacances officielles telles que celles de la Fête de la Rupture du jeûne.

1. *Coran*, Sourate 13, "Le Tonnerre", verset 17.

J'allais au cinéma le jeudi après-midi avec d'autres élèves ; le cinéma Olympia et l'Idéal offraient des séances spéciales aux élèves ce jour-là. Nous nous hâtions d'aller voir les films qui y étaient projetés, pour pouvoir ensuite en discuter et les commenter, trouvant là prétexte à montrer notre culture cinématographique. Le théâtre faisait également l'objet de notre intérêt, surtout le théâtre de Fâtima Rushdî, l'amie des étudiants, et le théâtre Ramsès où nous allions voir Yûsuf Wahbî et les comédiens de sa troupe.

L'acquisition des livres commença à devenir pour nous un hobby. Nous lisions, et nous nous efforcions d'assimiler profondément nos lectures. Parmi nos auteurs préférés, le nom qui ressortait le plus souvent était celui d'al-Manfalûtî, avec ses deux ouvrages *Larmes* (al-'Abarât) et *Regards* (al-Nazarât). Pour ce qui est des revues, nous nous mîmes à lire *Les bons mots illustrés* (al-Latâ'if al-Musawwara) après avoir lu *La revue des enfants*. Cela sans compter la presse quotidienne ; car nous étions désormais à l'école secondaire, c'est-à-dire dans le creuset qui nous préparait aux études supérieures à l'Université, et nous avions le droit de grandir en bons citoyens et en bons patriotes, car l'ennemi était toujours là, installé sur notre terre comme un fauve couché sur sa proie ; pire encore, par son poids, il tenait les cœurs et les âmes. Dans la ferveur de notre jeunesse, nous étions désormais incapables de supporter plus longtemps ce fardeau.

Je n'oublie pas que, dans une de mes périodes d'enthousiasme, j'avais très volontiers fait une visite au Parlement égyptien. J'étais allé à une séance de la Chambre des Députés. Je vis les leaders politiques en chair et en os : Mustafa al-Nahhâs, Makram 'Ubayd, al-Nuqrâshî, Ahmad Mâhir, 'Abd al-Hamîd Sa'îd, Fikrî Abaza et d'autres encore. Pour nous, ces noms figuraient sous des photos que nous voyions dans les journaux ; voici qu'ils étaient maintenant des individus que j'avais devant moi, que je voyais se mouvoir et tantôt prendre la parole, tantôt rester silencieux. Je vis Makram 'Ubayd qui descendait les escaliers de la Chambre ; je trouvai dans ses gestes une arrogance que ni ma sensibilité ni mon esprit ne pouvaient admettre. Il était alors au sommet de sa carrière politique ; j'aurais aimé le trouver plus modeste dans sa démarche, dans sa façon de descendre les escaliers de l'amphithéâtre. Il semblerait que cette arrogance soit un trait commun à tous ceux qui atteignent le sommet de leur carrière, surtout quand ce sommet est un fauteuil de ministre. Plus tard, en effet, je vis beaucoup d'hommes, munis d'un portefeuille ministériel, se comporter comme Makram 'Ubayd ; je fais une exception pour le Docteur Muhammad Salâh al-Dîn, qui fut ministre des Affaires étrangères au début des années cinquante ; cet homme avait tant de lucidité qu'il ne pouvait être que modeste.

Etant enfant d'une des *hâra* de la ville, je ne pouvais qu'accueillir comme une agréable surprise une invitation à passer une des journées de la Fête du Sacrifice dans un village proche de la localité d'al-Khatâtiba. La plupart des ouvriers du magasin de mon père ou du négoce de mon grand-père paternel venaient de la campagne voisine. Nous avions été invités par certains d'entre eux, originaires du village en question. Les personnes invitées étaient mon cousin Zaki, fils de mon oncle Mahmûd, mon cousin Mahmûd, fils de ma tante Umm Muhammad Nabawiyya, et Hâmid (il était muet), mari de ma cousine, la fille de ma tante paternelle Umm Batta, et sa sœur Ratîba . Il y avait aussi avec nous al-Tûkhi, mari de Sitt Saniyya, une des parentes de ma tante Umm 'Ali Zaynab. Nous étions cinq, qui avions tous poussé dans les *hârât* du Caire et y avions passé notre vie. Chacun de nous, en allant dans la campagne égyptienne pour la première fois de sa vie, était porteur de sa propre culture de citadin. Nous prîmes le train, puis le bac, puis nous montâmes à dos d'âne, pour arriver enfin à la maison de nos hôtes. Pendant la route, tandis que nous étions sur le bac, al-Tûkhi se mit à chanter à pleine voix :

O la belle, ô pleine lune, ô toi ...
Je n'ai trouvé de malheur
Que dans la beauté que Dieu t'a donnée
Le soleil et la lune se prosternent
Devant toi, tous deux
O pleine lune !

Al-Tûkhi reprenait ce chant et faisait des vocalises sur les mots "tous deux", encore et encore ; il avait une voix assez bonne, et nous reprenions après lui certaines phrases. Ensuite, il attaqua un autre chant, un *mawwâl* [1] :

Mes yeux ont vu une fille blonde
Tandis que tombait la rosée
Ses cheveux blonds tombaient sur sa belle joue
Je la priai de m'accorder l'union (wisâl) avec elle
Elle me dit : Arrière, galant, sinon tu mourras, victime de l'amour,
Tandis que tombe la rosée.

En arrivant à la maison, nous trouvâmes le repas tout prêt qui nous attendait ; toutes les variétés de mets authentiquement campagnards : pâtes

1. Poème improvisé et chanté, souvent en langue dialectale.

feuilletées chaudes au beurre fondu local, avec du miel vierge, non trafiqué ; fromages de toutes sortes, frais ou séchés ; lait frais et crème fraîche pour couronner le tout. C'était très copieux, et si bon que nous nous en léchions les doigts.

Vint le moment de la promenade dans les champs. Nous montâmes chacun sur un âne, accompagné par un garçon du village ; c'est qu'aller à dos d'âne n'était pas du tout dans nos habitudes. Nous entendîmes le bruit de la *sâqiya* [1] avant même de la voir ; nous vîmes fonctionner le *tunbûr* [1], et nous vîmes les fellahs égyptiens au labeur, courbés pour le travail, la sueur coulant sur leurs fronts, tout à fait comme elle coulait sur le visage de l'oncle 'Abd al-Fattâh quand il écrasait le café à bras d'homme. Je compris à ce spectacle que l'homme qui peine est bien le même à la ville ou aux champs : dans les deux cas, sa sueur coule sur son front et autour de son cou en passant derrière les oreilles. Ce qui était étonnant, c'était que je voyais cette peine et cette sueur pendant le congé de la Fête du Sacrifice : il m'apparut que le travail dans les champs ne connaissait pas de vacances. J'avais envie de voir les bufflesses et les vaches pour de bon, dans leur réalité vivante, et de voir comment se passait la traite, et comment le lait sortait de leur pis, comme l'eau potable sortait chez nous du robinet.

Les paysannes, femmes ou filles, s'associaient au travail des hommes et des jeunes gens. A la maison, les femmes étaient à la peine, tout à fait comme l'était ma mère depuis qu'elle était sortie de l'enfance.

Il me semble que mes seize ans produisirent dans mon corps l'effet qu'ils produisent ordinairement dans un corps sain ; je sentais trembler la main des jeunes paysannes chaque fois qu'elle touchait la mienne. Le regard que les filles posaient sur moi était lourd de sens, et n'échappait pas à ma sensibilité. J'étais le plus jeune des visiteurs, et, parmi nous, trois étaient mariés et le quatrième avait un œil malade. J'étais un garçon à la fleur de l'âge, sain, aux traits réguliers, prêt à satisfaire des yeux emplis de désir.

Ce fut une journée heureuse, très heureuse. Il fallut absolument manger une seconde fois. On égorgea les poulets, puis vint le *tarîd* [2], sur lequel nageaient des morceaux de l'agneau qui venait d'être égorgé pour la fête ; après cela, des pâtes feuilletées au beurre, encore, puis, pour finir, de la pastèque. Nous étions tous prêts pour le retour ; c'était le moment du départ, et le soleil éclatant allait se coucher. De nouveau, nous montâmes les ânes, puis nous nous embarquâmes dans le bac ; ce fut ensuite le train, puis le retour chez nous.

Quand je rentrai à la maison, mon père dormait, et ma mère était là, à

1. Machines pour l'élévation de l'eau.
2. En Egypte, plat composé de pain grillé trempé dans le jus de viande, avec du riz arrosé d'une sauce tomate, assaisonné d'ail, avec des morceaux de viande.

m'attendre, allant et venant, inquiète ; mon entrée la surprit. Au bout d'un moment, je gagnai mon lit pour dormir dans la chambre que je partageais avec mon père et ma mère. Mon père ne me dit pas un mot de cette sortie à la campagne ; pour lui, j'étais déjà un homme, quoique encore jeune, et j'y étais allé en compagnie de gens qu'il connaissait et en qui il avait confiance. Il se peut aussi que la vraie raison de son silence eût été qu'il était devenu un autre homme. Sa maladie le faisait souffrir, et il n'avait plus l'énergie de poser des questions comme il le faisait autrefois. De plus, c'était la période de la fête, période sans souci ; alors, il n'y avait aucune raison de troubler ma sérénité, ni celle de quiconque. Ma visite à Khatâtiba est restée gravée dans ma mémoire ; dix ans plus tard, je devais visiter les deux villages de Shatânûf et d'al-Manâyil ; chaque fois que j'allais à la campagne, je retrouvais alors mes souvenirs et éprouvais les mêmes impressions - toutes ces choses dont je me souviens encore jusqu'à présent.

Il y eut des changements dans les relations internes à la famille, et des faits nouveaux intervinrent. Nafisa, fille de ma tante paternelle Umm Batta, se maria. La situation de mon oncle Mahmûd, frère de mon père, empira, et son foyer dut faire appel à la générosité de mon grand-père. La femme de Mustafa, l'oncle paternel de mon père, et ses deux filles durent, pour survivre, avoir recours à l'assistance matérielle de mon père. 'Abd al-Mun'im, mon cousin, fils de mon oncle Mahmûd, dut interrompre ses études à al-Azhar et prit un emploi dans la revue *Les bons mots illustrés* en qualité de correcteur. Mahmûd, frère de Nafisa et de Ratîba, enfants de ma tante paternelle Umm Batta, commença à travailler sous l'égide de mon père, au magasin. Ma tante maternelle Umm Muhammad Nabawiyya mourut. Après le mariage de ma tante Hamîda, vint la dernière heure de mon grand-père maternel.

Le jeudi où se terminait l'examen semestriel de ma quatrième année, eurent lieu les cérémonies du mariage de ma tante 'Azîza, autre sœur de ma mère. C'était à mon père, l'homme fort de la famille, que revenaient toutes les responsabilités. Ma tante Zahra, elle, était toujours à attendre un mari, et ma mère plus que quiconque craignait que ce mari ne tardât à se présenter. Ma mère tenait, à l'égard de ses demi-sœurs, à la fois le rôle de sœur et de mère. De plus, après la mort de sa sœur utérine Umm Muhammad Nabawiyya, elle assuma le rôle de mère envers les fils de cette dernière, Muhammad, 'Isa, Mahmûd et Yûsuf. Elle se dévouait pour eux autant qu'elle le pouvait, avec un grand et profond amour tel qu'il s'en rencontre rarement. Ma mère eut beaucoup de chagrin à la mort de cette sœur, qui était pour elle une confidente très aimée ; elle ne trouva quelqu'un qui tînt cette place auprès d'elle que lorsqu'eut grandi ma fille aînée Amâl, bien des

années plus tard, en qui elle avait placé tous ses espoirs. Sa naissance avait été la réalisation d'un désir qu'elle avait enfoui dans son cœur ; la petite Amâl était le rêve de ma mère désormais réalisé, mais elle était encore jeune, et elle devait la quitter lorsqu'elle devint adolescente.

Les jours passèrent comme les nuages. Vint le jour de l'examen semestriel de janvier 1930. Cet examen se termina pour moi le jeudi 16 janvier 1930. J'assistai avec mon père à la noce de ma tante maternelle 'Azîza ; elle épousait un maître de langue arabe qui travaillait dans une école primaire et qui était un ancien élève de Dâr al-'Ulûm. 'Azîza était sa seconde épouse ; il avait répudié la première pour cause de mésentente. La raison en était que son père à lui était un tailleur de pierre ; quand Sayyid Mahmûd (tel était le nom de ce maître d'arabe) avait obtenu son diplôme, son père avait jugé bon de lui faire épouser une des filles d'un entrepreneur bien connu, du quartier d'al-Khalîfa, qui possédait un four à chaux. Cet entrepreneur fit bon accueil à cette demande et donna pour femme à Sayyid Mahmûd une fille de sa famille. La nouvelle épouse vécut avec la famille de son mari, famille qui comprenait, entre autres personnes, une sœur répudiée qui avait une fille. Cette famille habitait un appartement dans une des maisons récemment construites dans notre *hâra* ; appartement moderne, convenable. Cette épouse menait une vie de misère et de disputes. Un jour qu'elle était seule chez elle, et que je la voyais sans qu'elle pût me voir, je l'entendis dire à une de mes parentes, qui se penchait à une fenêtre de notre maison, que son mari, Sayyid *effendi* Mahmûd, était une "rose entourée d'épines". Tout cela se termina par sa répudiation, à laquelle poussait sa belle-sœur, l'épouse répudiée. Ma tante 'Azîza épousa donc cet homme, sur le conseil de ma mère qui lui recommanda d'être aussi endurante qu'un combattant en guerre sainte, car ce mariage était la chance de sa vie : son mari était un maître d'école, un homme aussi bien qu'on pût imaginer, et elle, eh bien, elle prenait de l'âge d'année en année ! Et si dans sa famille à elle, il n'y avait pas de maîtres d'école, elle comptait des artisans et des commerçants honorables. Ma tante 'Azîza fut donc conduite chez son mari, ce jeudi-là, dans le bonheur et la joie de tous. Le vendredi matin, les membres de la famille de l'épousée accomplirent les obligations qui leur incombaient, selon la coutume, le lendemain d'un mariage. Cette tante, avant tout, était une orpheline ; son père (mon grand-père maternel) était mort un an plus tôt, et sa mère était morte alors qu'elle était encore une petite fille. Mon père assuma la part la plus importante dans l'accomplissement de ces obligations par le truchement de ma mère. Le samedi 19 janvier, mon père sortit comme à l'accoutumée. Il rencontra des gens, passa des transactions avec ses clients ; il était satisfait et alla voir Amîn al-Zaynî, un commerçant du quartier de Bûlâq auquel il était en mesure de régler une

grosse partie de ses dettes. Al-Zaynî était le seul commerçant, ou presque le seul, avec lequel traitait mon père et chez qui il prenait, à tempérament, la marchandise dont il avait besoin dont il réglait une partie du prix, étant entendu qu'il en payait le restant chaque semaine. Mon père avait l'âme en paix, sans inquiétude, après avoir réglé sa dette à al-Zaynî. Aussi, ce samedi-là, était-il dans de bonnes dispositions. De mon côté, je lorgnais les vacances de la mi-année, pensant que je mènerais la belle vie pendant ces jours de congé, que je jouerais, que je serais sérieux, que je m'amuserais, et peut-être aussi que je m'acquitterais de mon devoir envers mon père en allant au magasin, s'il estimait avoir besoin de moi.

Le samedi soir, mon père rentra comme de coutume. Je dormais et ne fus pas réveillé par sa conversation avec ma mère, que d'ordinaire il commençait avant que je ne m'endorme. Il lui parlait de tout, à ce moment-là, et elle, tantôt se taisait, tantôt murmurait des prières pour lui, demandant à Dieu de lui donner la santé. Les propos de mon père étaient ceux d'un homme qui aimait sincèrement, qui s'était rendu compte, à la lumière de ses diverses expériences que la seule personne qui fût digne de sa confiance était ma mère. Il reposait ses nerfs fatigués en parlant avec elle du passé proche et du passé lointain, de ce qui lui était arrivé dans sa journée, de ce qu'il ferait le lendemain. Il se plaignait à elle de mon grand-père, de la façon dont ce dernier avait agi envers lui, ou de telle parole qui lui avait été dite, et dont ma mère disait que c'était "une parole dure". Quand je me réveillais et que j'entendais mon père et ma mère parler ainsi, j'en étais heureux et j'évitais de remuer dans mon lit ; parfois, je les écoutais, mais le plus souvent le sommeil avait raison de moi.

Cette nuit du samedi, ce ne furent pas les propos qu'échangeaient ainsi mes parents qui me réveillèrent, mais un cri et des lamentations étouffées : le cri de mon père, les lamentations de ma mère. J'entendis un remue-ménage dans l'étroite pièce qui se remplissait maintenant des membres de la famille, les femmes et quelques hommes et jeunes gens. Je sortis de mon lit, épouvanté. Je constatai qu'on me repoussait hors de la pièce, où mon père criait de douleur. Bientôt, je l'entendis appeler d'une voix forte : "Mon fils !" ; juste à ce moment, je me dirigeais vers l'étage supérieur, où habitaient mon grand-père et ma grand-mère paternels ; ils étaient tous deux très effrayés. Le médecin traitant arriva ; il ne fit rien d'abord, mais évacua l'attroupement qu'il avait devant lui. Tous étaient sûrs que c'en était fait, que mon père était désormais un souvenir. Mais mon père ne devint pas pour moi un simple souvenir, car il est avec moi à l'intérieur de moi-même, et je pense à lui presque à chaque instant. Je pense à la noblesse de son cœur, à sa façon de parler, et aussi à sa bonté, envers les parents malheureux d'abord, car - disait-il - les plus proches sont ceux qui, les

premiers, doivent recevoir nos bienfaits ; à sa bonté, ensuite, envers les malheureux étrangers à la famille, parmi les gens du quartier, hommes ou femmes. Ainsi, 'Ayyûsha était une femme de la famille Zardaq, famille dont les femmes - avant les hommes - étaient des *futuwwât* ; à la fin de sa vie, elle souffrait d'hydropisie. Or, bien qu'elle eût une langue acérée et le cœur méchant, mon père intervenait de sa propre initiative, l'envoyait consulter le médecin et prenait à sa charge le prix des médicaments. Sa crise n'était pas plutôt apaisée que cette femme se hâtait d'insulter mon père, sans raison. Avant tout, il était pour elle un objet sur lequel déverser sa bile. Mon père, lui, ne se souciait pas de ce qu'elle pouvait lui dire, et, quand la maladie la tourmentait de nouveau, il faisait son devoir comme tout homme magnanime, sans prendre garde au passé et oubliant tout le mal qu'elle lui avait fait. Mon père répétait toujours une maxime en la vérité de laquelle il croyait : "Tâche de circonvenir l'insensé, même au prix de la moitié de ta fortune." Je me souvenais de tout cela, et de bien d'autres choses encore. Mon père avait été le premier à offrir à Muhammad, fils de ma tante Nabawiyya, la somme qui devait être son premier capital quand il résolut de vendre des articles de manufacture tels que sous-vêtements, chaussettes, mouchoirs et foulards à carreaux dits *mahallâwî*, etc., ceci afin d'assurer son propre pain quotidien et aussi de pourvoir à certains frais que ma tante maternelle devait supporter. Muhammad devint par la suite le "Shaykh Muhammad", quand il s'affilia à la confrérie du Shaykh Mahmûd Khattâb et, après la mort de celui-ci, du Ṣhaykh Amîn Khattâb, puis du Shaykh Yûsuf Khattâb, qui prônaient l'observation de la Sunna du Prophète. Plus tard, le Shaykh Muhammad devait aussi devenir un négociant qui, grâce à sa droiture, à son acharnement et à ses efforts, eut un chiffre d'affaires de dizaines, voire de centaines, de milliers de livres. De la façon même qu'il avait agi envers le "Shaykh Muhammad", mon père aida le mari de ma tante maternelle Hamîda, qui était cardeur-matelassier, et qui tantôt travaillait, tantôt ne trouvait pas de travail ; mon père s'arrangea pour lui procurer, avec sa femme, un appartement dans une des maisons qui appartenaient à mon grand-père paternel, en échange d'un loyer mensuel modique, qu'il payait d'ailleurs une fois sur deux. Il subvenait aux besoins de cette famille, surtout après qu'y furent nés une fille puis un fils. "Oncle" 'Abduh 'Alîwa al-Naqqâsh, qui tenait compagnie à mon père dans sa solitude et qui avait été son camarade dans l'ancien Parti National, chômait la plupart du temps, comme tout ouvrier à la fin des années vingt. Mon père le prenait sous sa protection avec une grande délicatesse et une grande compassion, et il ne le laissait pas avoir besoin de quoi que ce fût. Il s'y prenait de façon délicate : il créait pour "Oncle" 'Abduh du travail dans une des maisons de mon grand-père, afin de lui éviter

d'éprouver le sentiment de prendre quelque chose sans pouvoir offrir une contrepartie. Or, mon grand-père avait beaucoup de maisons, une dizaine, et il y avait là de quoi donner du travail à "Oncle" 'Abduh 'Alīwa. De quoi en donner aussi à "Oncle" Sâlih, le menuisier, un ami de mon père, qui avait abandonné son métier pour une autre activité de nature à attirer les regards des gens, et le mien entre autres : il faisait commerce désormais de l'intelligence du public en exerçant la profession de magicien. Il connaissait une quantité de formules magiques qui retenaient l'attention, mettant le public dans l'embarras, incapable de décider s'il y croyait ou non. En même temps, "Oncle" Sâlih jurait ses grands dieux que tous ses actes de magie avaient pour fin d'établir la paix et la bonne entente entre les gens, entre les maris et leurs épouses, entre les parents et leurs enfants, entre les amis, et qu'il ne faisait jamais rien qui pût nuire à quiconque, car, disait-il, Dieu - Lui qui l'avait conduit à faire ce qu'il faisait - est beau et aime la beauté, et une belle action n'engendre jamais le mal.

Mon père était présent dans mon être, dans mon sang ; il n'était pas pour moi un simple souvenir. Souvent, je me surprenais à dire les mêmes mots et à faire les mêmes choses que lui ; et parfois, je me surprenais à penser comme lui. Dès le premier instant, et ensuite après sa mort, j'avais eu la certitude que ce qui arriverait désormais à la famille serait catastrophique. Elle allait fatalement se désagréger : et c'est bien ce qui arriva. Ses membres allaient se diviser en deux factions : c'est ce qui se produisit. Umm Husayn Sukayna, l'épouse de l'oncle paternel de mon père qui de toutes les épouses des fils de la famille, était la plus instruite et la plus lucide, sentit que l'unique soutien qu'elle avait dans la maison s'était écroulé ; elle ne put que se préparer à ce qui allait sans doute se produire. Ma grand-mère paternelle mourut quarante jours après mon père, du choc consécutif à la mort de son fils. Mon grand-père resta seul, servi par Ratība, fille de ma tante paternelle Umm Batta. Ratība devint tout dans la maison. Elle régenta désormais la famille de mon oncle paternel Mahmûd, et l'épouse de celui-ci, Umm 'Alī Zaynab, se plaignait amèrement de ses façons d'agir. Elle, son mari et ses enfants, vivaient toujours sous la tutelle de mon grand-père ; or, Ratība, ayant pris la place de ma grand-mère, avait désormais la haute main sur les ressources financières que contrôlait mon grand-père, dont la santé avait commencé à se dégrader, si elle ne l'était pas déjà complètement. Mon défunt père n'avait-il pas été son fils aîné, son bras droit, l'intelligence réfléchie qui savait guider toujours le vaisseau de la famille à bon port ? Il l'avait perdu, et il sentait que, de ce fait même, il avait tout perdu. Cela ne l'empêchait pas d'être un homme comme les autres, qui continuait à vivre pour ce monde d'ici-bas et à s'y cramponner, comme quelqu'un qui se noie se cramponne à tout ce que ses mains peuvent atteindre. Il savait de science

certaine que mon oncle Mahmûd n'était bon à rien, sinon à dissiper tout l'argent qu'il gagnait ; il était si stupide qu'il ne savait pas faire la différence entre les gens qui lui étaient utiles et ceux qui lui portaient tort. Il ne vivait que pour ce qui était matériel : manger, exercer ses droits conjugaux, et absorber certaines drogues ; au-delà, il ne se souciait de rien.

Son seul soutien était mort : tel était le sentiment profond de mon grand-père, même s'il prétendait le contraire, pour la galerie. S'il ne l'avouait pas, c'était à cause de Zaki, le fils de mon oncle Mahmûd, qui travaillait avec mon grand-père et avait acquis désormais pouvoir et autorité : même s'il arrivait que celui-ci désobéisse à ses ordres, il ne pouvait plus se passer de lui pour le travail.

Et 'Abd al-Mun'im, le frère aîné de Zaki, où était-il ? Il avait abandonné al-Azhar et travaillait maintenant, comme je l'ai évoqué, dans une revue hebdomadaire. Il réclamait toujours de l'argent à mon grand-père sans la moindre contrepartie. Quand 'Abd al-Mun'im annonça qu'il allait travailler dans cette revue, il estima qu'il lui fallait de l'argent pour acheter un costume à l'européenne, à la place du turban, de la robe et du cafetan qu'il portait auparavant, en tant qu'étudiant à al-Azhar. Je me portai volontaire pour la mission qui consistait à persuader mon grand-père paternel de donner à 'Abd al-Mun'im l'argent nécessaire à ces achats. Le grand-père se laissa convaincre, mais il exigea que 'Abd al-Mun'im vînt lui-même prendre cet argent, ce qu'il fit, et il reçut ainsi dix livres égyptiennes en or qui lui permirent d'acheter les habits dont il avait besoin pour sa nouvelle fonction. Ce fut de nouveau à moi d'intervenir pour l'aider à mettre ces vêtements et à faire son nœud de cravate - ce qu'il ne savait pas du tout faire - tout à fait comme je m'étais fait aider dans mes premiers jours d'école primaire. "Aidez les autres comme on vous a aidés."

Quelques mois après la mort de ma grand-mère paternelle, mourut Umm Zakiyya, ma tante paternelle. Dès lors, mon oncle Mahmûd fut le candidat unique à l'héritage de mon grand-père, si celui-ci mourait avant lui. En quelques instants, le cours des actions de Ratîba s'effondra, et ce fut l'épouse de mon oncle, Umm 'Ali Zaynab, qui devint la reine de la famille. Elle rejeta Ratîba comme on recrache un pépin ; laquelle Ratîba s'empressa d'accepter un mariage que jusqu'alors elle refusait : avec son cousin maternel, Muhammad al-Bûdi, fils de ma tante paternelle Umm Zakiyya. Ce fut un mariage silencieux et triste, que fêtèrent seuls ceux qui estimaient que "sauver l'honneur" était un but noble, surtout quand cet honneur était celui d'une femme sans soutien telle que Ratîba, orpheline de père et de mère. Désormais la voix de ma tante Umm 'Ali Zaynab et celle de son fils retentirent dans la maison familiale, et ces voix prenaient nettement le ton du commandement. Ma mère et moi ne prêtions aucune attention à ce qui se

passait. Nous n'avions besoin d'aucun faux honneur, sachant que Dieu ne nous abandonnerait pas. Nous étions constants dans notre malheur. Nous n'avions ni désir ni ambition d'hériter de quoi que ce fût, car la loi, encore à cette époque-là, empêchait le petit-fils d'hériter du droit de son père mort avant son grand-père. La loi qui autorisa cela ne vit le jour que plusieurs années après. Je fus donc privé de l'héritage de mon grand-père paternel, et mon oncle paternel Mahmûd fut l'unique héritier à la mort de mon grand-père, en 1931. Il se peut que cette situation eût été un crève-cœur pour ma mère et pour certaines personnes de sa famille, surtout mes cousins, fils d'Umm Muhammad Nabawiyya. Mais je tenais fermement, quant à moi, à ce que les semences qu'avait déposées mon père dans mon cœur fructifient et ne meurent point.

Après la mort de mon père, ma mère - qui avait alors cinquante ans - vécut à l'écart des autres membres de la famille. Dans sa solitude, elle ne cessait de pleurer ; quand ses yeux ne versaient pas de larmes, c'était son cœur qui pleurait. J'en avais un sentiment aigu, car j'étais le plus proche d'elle. Elle me regardait et disait sans prononcer un mot tout ce qu'elle avait sur le cœur, et je comprenais. Le chagrin la submergeait, mais il n'y avait rien que l'on pût faire. Pendant des jours et des mois, elle fuit la présence de mon grand-père paternel. Il ne la vit, après la mort de mon père, que rarement, et en ces occasions elle ne se tenait pas debout comme faisaient les autres en signe de respect pour lui, mais il était obligé d'aller la voir dans sa chambre, où il la trouvait endormie, ou à moitié endormie, ou feignant le sommeil. Ebranlé par le malheur qu'avait été pour lui la mort de son fils, l'homme ne montrait aucune colère ; il affrontait la réalité en silence. J'avais une attitude différente à l'égard de mon grand-père : je voulais, moi qui avais dix-sept ans, traiter avec lui de façon fallacieusement courtoise. Chaque fois que je me trouvais seul avec lui, j'essayais de le convaincre qu'il n'était pas seulement mon grand-père paternel, mais que désormais il était également mon père. Mon objectif était purement personnel : j'avais estimé que je serais victime d'une injustice si je n'héritais rien de la part qui serait revenue à mon père si mon grand-père était mort avant lui. Je lui rappelai cette injustice au moment où elle se produisit. Mais mon grand-père restait ferme comme un roc et n'accordait aucun poids à mes paroles ; il écarta complètement toute proposition tendant à me faire attribuer quelque chose sur la part de mon père. Il me semblait alors que j'étais le seul à lui parler de cette affaire, mais en fait beaucoup de membres de la famille, et aussi d'étrangers, lui en parlaient. Il faisait des promesses, tout en étant résolu à ne pas les tenir. L'épouse de mon oncle Mahmûd, Umm 'Ali Zaynab, y fut pour beaucoup. Elle n'hésitait pas à me parler ouvertement de cette affaire, m'assurant que j'étais un de ses fils et qu'il ne

fallait pas que j'insiste auprès de mon grand-père pour qu'il inscrive à mon nom, sur son testament, une maison, ou deux maisons, ou plus, ou moins : c'était un homme âgé, il avait à endurer la vieillesse et ses maladies, et l'ennuyer ne profiterait à personne. Ma tante eut confirmation du fait que mon grand-père allait continuer jusqu'au bout à tergiverser le jour où il me demanda de l'accompagner à la compagnie Shell. Je m'y rendis donc avec lui ; nous n'étions que tous les deux. Je me souviens que, lors de sa rencontre avec un des responsables de la Compagnie, il lui mentit délibérément en déclarant que j'étais un des neuf fils de mon père, que tous les neuf, plus notre mère, étions à sa charge, et que mon père avait déposé auprès de la Compagnie une caution, en échange du pétrole qu'il prenait à crédit pour lui et pour ses clients, caution qui s'élevait à cinq cent livres égyptiennes, et que c'était lui (mon grand-père), et non pas son fils, qui l'avait payée ; eu égard à la lourde charge qui pesait sur lui maintenant que mon père était mort, il désirait, déclara-t-il au représentant de la Shell retirer cette somme et en prendre possession, de façon tout à fait licite. Je me souviens que l'homme de la compagnie Shell s'adressa en anglais, langue que je comprenais, à une personne qui se trouvait là, pour lui demander si mon grand-père avait droit à cet argent. La personne en question, qui, à mon avis, était l'avocat de la compagnie, répondit que c'était impossible ; il me demanda en mauvais arabe quel était mon âge, et je lui répondis : "Dix-sept ans". La somme déposée au nom de mon père ne pourrait pas être touchée tant que je n'aurais pas vingt et un ans ; à ce moment-là, les héritiers de mon père - c'est-à-dire ma mère, moi-même, mon grand-père et ma grand-mère paternels - auraient le droit d'en prendre chacun sa part. C'est ce que j'avais compris, d'après l'échange qui avait eu lieu en anglais entre les deux hommes, ce que confirma le responsable de la compagnie. Il parla à mon grand-père dans son mauvais arabe, puis répéta la même chose à plusieurs reprises à mon intention, pour que je fusse bien informé de la position de la compagnie dans cette affaire. Mon grand-père sortit très désappointé ; je le suivis ; nous allâmes à pied par les rues du Caire, de l'immeuble de la compagnie Shell, qui se trouvait dans la rue al-Sharifayn, jusqu'à la boutique que gérait mon grand-père, à al-'Ataba al-Khadrâ. Tout le long du chemin, j'essayai de convaincre mon grand-père de me laisser la somme en question : il n'avait aucune raison, lui disais-je, de nous en priver, ma mère et moi, car enfin cet argent ne lui était pas nécessaire, alors que nous en avions grand besoin. Furieux, il me dit, vacillant dans sa marche à cause des effets de la vieillesse - qui me semblaient s'être manifestés soudainement après la mort de mon père alors qu'auparavant ils ne se faisaient pas sentir -: "Qu'est-ce que tu dis, Sayyid ? Il s'agit de cinq cent livres, pas de cinq cent fèves !... Ah, si c'étaient cinq cent fèves... cinq

cent fèves...", et il se mit à répéter : "Cinq cent fèves", tremblant de colère ou de maladie ou des deux à la fois. A ce moment-là, je compris qu'il n'y avait plus rien à attendre de lui. Son cœur ne s'attendrirait pas. C'est qu'il avait vécu toute sa vie pour l'argent et pour ce que représentait l'argent ; ce n'était pas à la fin de son existence qu'il allait changer d'attitude, et nul ne pourrait le contraindre à le faire. Je sentis alors la résolution se renforcer dans tout mon être, et je sus que ma volonté d'avoir une vie meilleure devrait être inflexible. Je rejetai le rôle de celui qui demande une trêve ou qui se résigne. Je reconnus ma propre valeur, et je me jurai de ne plus compter que sur moi-même et d'abattre tout obstacle qui me barrerait la route. L'important, c'est que dorénavant, et malgré mon âge tendre, aucune décision concernant ma mère ou moi-même ne devait plus émaner que de moi. Souvent, à quelque chose malheur est bon.

Ma mère se retrouvait dans une situation analogue dans sa relation avec sa belle-sœur, l'épouse de mon oncle Mahmûd, laquelle se préparait à siéger sur le trône de la famille avec son mari et ses enfants. Les rapports de ma mère avec eux n'étaient plus ce qu'ils avaient été. Ils avaient tous "oublié" les dons ininterrompus qu'elle leur faisait jadis. Tous, avant que mon grand-père paternel ne mourût, avaient vécu dans l'attente de cette mort. Et une fois qu'elle se fut produite, ils vécurent une vie d'égoïsme, n'ayant nul souci du bien des autres. Cela n'épargna pas à ma mère d'être l'objet de la jalousie d'autrui, et avant tout de ceux qui avaient entrepris de s'emparer du sceptre. Ma mère n'avait-elle pas un garçon qui se chargerait de la protéger contre les malheurs et les revers ? De quoi Umm Kâmil pouvait-elle bien avoir besoin ? Elle vivait à l'aise, et qui pouvait savoir au juste ce que mon père, lui avait laissé en argent liquide et en objets de valeurs ? Ne lui avait-il pas acheté une paire de bracelets d'or pur ? Oh, bien sûr, elle les avait donnés à son père, pour l'aider à constituer le trousseau de Hamîda, sa demi-sœur, quand celle-ci s'était mariée, en échange de quoi il avait inscrit, comme part qui devait lui revenir de sa maison, deux *qirât* (trois cent cinquante mètres carrés), ce qu'il n'avait d'ailleurs pas fait enregistrer avant de mourir ... Quoi qu'il en fût, Umm Kâmil n'avait personne à sa charge, et son garçon - que Dieu le garde ! - aurait la gérance du magasin, que son père lui avait laissée, sans que nul ne le lui conteste. Il y avait mieux : Umm Kâmil, ma mère, n'avait-elle pas accroché à son voile un tube d'or pur à vingt-quatre carats ? Est-ce que rien que cela ne constituait pas déja une fortune ? Et ce qui était caché valait sans doute encore bien plus.

Autant ma mère s'éloignait de ma tante Umm 'Ali Zaynab, autant ses relations avec ma grand-tante Umm Husayn Sukayna, l'épouse de l'oncle paternel de mon père, se resserraient de jour en jour. Les deux femmes avaient autant de soucis l'une que l'autre, mais ma mère avait un garçon,

tandis qu'Umm Hausayn Sukayna avait deux filles, Saniyya et Fâtima, ce qui faisait qu'elles étaient trois femmes sans soutien autre que Dieu et la grande intelligence pratique de la mère, qui savait mener tout le monde dans le bon chemin. Umm Husayn Sukayna voulait - ou les rumeurs qui circulaient dans le milieu familial le prétendaient - me marier avec sa fille Saniyya. Du point de vue de l'âge, cela aurait convenu ; de plus, Saniyya étudiait pour être institutrice, et moi j'étais allé jusqu'à la quatrième année du secondaire. Sa mère était désormais au mieux avec la mienne ; elle avait perdu son mari avant que ma mère ne perdît le sien. Ainsi un orphelin épouserait-il une orpheline. Mais ce que disaient les rumeurs était une chose, et ce qui se passa en fut une autre. Je n'épousai pas Saniyya parce que telle ne fut jamais mon intention, ni avant la mort de son père, ni avant celle du mien, ni après.

La relation que j'avais avec ma mère restait silencieuse ; elle relevait à la fois de l'amour, du chagrin, du regret, d'un sentiment de culpabilité, et de l'espoir pour quelque chose de meilleur. Mon grand-père mourut, et ce qui était resté voilé devint manifeste. L'épouse de mon oncle Mustafâ quitta la maison et alla habiter un appartement avec ses deux filles dans une maison étrangère. Elle n'alla pas chez son père, qui entretenait une épouse, avec ses enfants, qui n'était pas sa mère. Elle n'alla pas non plus habiter chez sa mère : celle-ci vivait, ainsi que sa fille 'Atiyyât, avec son frère et l'épouse de celui-ci, qui ne lui avait pas donné d'enfants. Ma grand-tante Umm Husayn Sukayna avait décidé de vivre à l'écart de tout ce monde, avec ses deux filles. Saniyya termina ses études avec succès, et des gens de bien purent la faire nommer institutrice dans une école primaire.

Je choisis de rester avec ma mère dans la maison de la famille pendant un certain temps, en attendant le moment où je prendrais une décision quant à un projet qui me préoccupait grandement, celui de reprendre mes études afin d'obtenir un grade universitaire. Il était hors de question pour moi de m'ouvrir à ma mère d'un tel projet à ce moment-là, d'autant plus qu'elle commençait à s'apaiser et qu'elle retrouvait sa confiance en Dieu. Le mérite de cette évolution revenait peut-être à l'influence qu'exerçait sur elle le Shaykh Muhammad, son neveu, fils de sa sœur Umm Muhammad Nabawiyya qui venait la voir chaque jour et passait avec elle des heures lui répétant que Dieu - que Sa majesté et Sa transcendance soient proclamées ! - mettait le croyant à l'épreuve, et que le croyant fort dans sa foi était meilleur que le croyant faible ; il lui disait aussi que la bénédiction divine descendrait sur Sayyid si elle se tournait vers Dieu et mentionnait de nombreuses fois Son nom avant de s'endormir. Elle devait également prier Dieu qu'Il accorde Son pardon à mon père, car la vie est le temps des œuvres, et les œuvres de l'homme s'interrompent quand il meurt, sauf trois d'entre

elles, dont l'une consiste dans un enfant vertueux qui prie pour lui[1]. Muhammad invitait donc ma mère à prier pour mon père défunt, et à prier aussi pour moi pour que je fusse un enfant vertueux. Dès lors, ma mère ne cessa plus de prier pour moi à longueur de journée, même après que son chagrin se fut peu à peu dissipé ; ses formules et ses invocations étaient multiples et variées. Je l'entendais dire : "O Sayyid, fils de Zannûba, que notre Seigneur fasse que tu sois bien reçu auprès des hommes et auprès de Lui", et encore : "Tu donnes satisfaction à mon cœur, à mon sein, à mon giron, ô mon fils, ô Sayyid, ô l'enfant de mon ventre", et encore : "Que Dieu ne me fasse pas mourir tant que je n'aurai pas vu tes enfants autour de moi, plein la maison, et qu'ils soient pour toi des frères et des sœurs quand ils auront grandi."

A certains moments, elle disait avec fierté : "Me voici, pure et précieuse, et notre Seigneur exaucera mes demandes." Après quoi, elle priait ainsi : "Par tous mes cheveux et par tous les poils de mon corps, je prie pour toi, Sayyid fils de Zannûba. Tu gagneras bien ta vie, et notre Seigneur t'élèvera."

Quand je me trouvai obligé de quitter la maison où j'étais né et où j'avais passé une enfance heureuse, ma mère ne fit pas opposition à ma décision. Il faut dire qu'en vérité jamais elle ne s'opposa à une seule de mes demandes, après la mort de mon père, et il en fût ainsi jusqu'à sa mort. Nous quittâmes la maison de famille sans que j'en conçoive de dépit ; au contraire, j'affirmais ainsi ma personnalité, je déclarais publiquement ma volonté, et j'entamais une ère nouvelle, celle de ma complète indépendance. Ma mère, quant à elle, acceptait ce départ à contre-cœur malgré toutes les raisons qui, logiquement, nous poussaient à quitter cette demeure avec toutes les choses et tous les êtres qu'elle abritait. En partant, c'était une très longue partie de sa vie qu'elle laissait derrière elle, elle qui y était entrée à l'âge de huit ans en tant qu'épouse de mon père. Ma mère quitta donc la maison de la grande famille, qui n'était plus si grande, pour y revenir en de nombreuses visites. Une fois ou plus d'une fois la semaine on pouvait la voir soit dans la maison 'Uways soit dans la maison de son père à elle. D'autres fois, on trouvait ma mère chez sa demi-sœur, Hamîda, ou encore elle rendait visite à son autre sœur 'Azîza ou à l'épouse de mon grand-oncle Umm Husayn Sukayna, avec ses deux filles, Saniyya et Fâtima. Elle rendait ces visites pour des raisons de circonstances, et aussi en dehors de toute occasion précise, parce qu'elle avait laissé auprès de ces gens la plus grande part de l'histoire de sa vie, et qu'elle ne supportait pas de rester trop longtemps seule dans le logement

1. Hadith prophétique dont voici le texte complet : "Quand l'homme meurt ses œuvres cessent, sauf trois : une aumône qui continue à courir (le waqf), un savoir dont les hommes tirent profit (les ouvrages composés par le défunt), un enfant vertueux qui prie pour son père ou sa mère défunts."

qu'elle habitait avec moi. C'est que, comme elle aimait à le dire et à le répéter, "la vie commune n'est méprisable qu'aux yeux des gredins". Quand je la voyais rentrer avec sur son visage une expression qui trahissait que des choses désagréables avaient dû lui arriver, et que je posais des questions, elle ne répondait rien. Elle ne mentait jamais, mais elle ne voulait pas que j'eusse de la peine pour elle, surtout quand quelqu'un l'avait offensée. Elle gardait pour elle le mal qui lui était arrivé au cours de ces visites, de peur que je me fâche et que je la prie de s'en abstenir désormais. Elle continua à faire ces visites ; et peut-être bien que celles qu'on lui rendait étaient faites à la va-vite. Je la surprenais les joues mouillées de larmes, et je lui disais : "Pourquoi pleures-tu, mère ?" Ses lèvres s'écartaient en un sourire un peu contraint, et elle se dépêchait d'essuyer les pleurs sur ses joues : "Mais non, mon garçon, je ne pleure pas, tu vois bien, je ris." Je me taisais à contre-cœur, car, autant que je le pouvais, je consacrais ma vie à son bien-être et à son bonheur. Mais cette femme, depuis sa naissance et jusqu'à sa mort, a-t-elle connu la paix et le bonheur véritables ? Telles étaient mes réflexions. Elle était née et avait vécu, et puis elle mourut, sans avoir jamais eu une part de paix ni de bonheur véritables. Elle se contentait de très très peu de choses : c'est ainsi qu'elle avait été élevée.

Je n'oublierai pas, tant que je vivrai, le discours que me tint un de mes camarades américains à l'Université de Boston où je continuais mes études en vue du doctorat - c'était en 1953, soit trois ans après la mort de ma mère - : "Aujourd'hui, il est arrivé quelque chose de très grave à ma femme, me dit-il : elle a pleuré en ma présence ! Elle doit avoir une maladie mentale. Il faut que tu m'aides à la conduire en voiture chez un psychothérapeute à l'hôpital psychiatrique de Boston." En l'écoutant, je voyais sur son visage l'expression du chagrin et de la détresse. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper en arabe ces mots : "Oh, quelle misère, maman !" Je n'avais jamais vu ma mère, surtout après la mort de mon père, qu'en pleurs ou sur le point de fondre en larmes ; il ne me serait jamais venu à l'esprit pour autant de l'envoyer voir un psychiatre. Les femmes d'Egypte pleurent tout le temps, surtout quand elles ont à affronter des situations difficiles dans leurs relations avec leurs maris, leurs pères ou leurs frères aînés, ainsi qu'en cas de décès. Pleurer est pour elles le seul exutoire qui les libère de la tension causée par les chagrins et les contrariétés. Elles ne connaissent pas d'autres procédés, tels que lire, aller au cinéma ou au théâtre, écouter de la musique, ou tout autre moyen d'apaisement que procure la civilisation. Ma mère n'est jamais allée au théâtre ou au cinéma, et elle n'a jamais écouté de la musique. Elle était incapable de lire un livre, ou même un journal ou une revue. Elle n'est jamais allée en villégiature d'été pour se détendre ; mon père n'y aurait jamais pensé, et moi non plus je

ne pensais pas à faire cela pour elle. En ce qui me concerne, je ne suis allé dans des stations de vacances qu'à partir de l'âge de trente ans. Si l'idée ne m'en est pas venue plus tôt, c'est que mes moyens financiers n'étaient pas suffisants. Tandis que dans la société américaine, malgré ses défauts, dès que la femme pleure, son mari pense qu'il faut l'envoyer consulter un psychothérapeute. Affaire de niveaux de civilisation ! Pleurer est une réaction en rapport avec le milieu où vit la femme égyptienne, et on peut dire que ce phénomène constitue une partie de la culture dominante ; c'est une chose normale et qui n'est pas considérée comme une maladie ou comme un symptôme de maladie psychologique ou autre. C'est une partie intégrante de la culture, au contraire de ce qui se passe dans la culture américaine qui considère le fait de pleurer comme une maladie nécessitant un traitement.

Avant la mort de mon père, comme tout un chacun dans les sociétés humaines en général, et pour ce qui me concernait, dans la société égyptienne - j'assumais des rôles sociaux qui m'étaient prescrits et que j'avais trouvés dès ma naissance. Ces rôles étaient ceux de l'enfant mâle, du fils, du petit-fils, du neveu, du cousin, ensuite celui de l'élève. Après la mort de mon père, je dus assumer soudainement des rôles nouveaux. Quand je quittai contre mon gré l'école secondaire khédiviale, alors que j'étais en quatrième, je dus abandonner le rôle de l'élève, mais m'échurent les rôles du chef de famille, du patron, du marchand qui vend à des clients, de celui qui achète à des fournisseurs, et celui de l'orphelin de père. Tout cela se produisit de façon très soudaine ; de même que par le fait de naître, j'avais tout soudain investi ma mère et mon père de rôles nouveaux pour eux, et leur avais conféré des droits - ceux de la paternité -, de même par le seul fait de la mort de mon père m'échurent des rôles difficiles, qui ne me donnaient pas seulement, des droits, mais aussi des devoirs et des responsabilités. J'avais encore la peau bien tendre et n'avais d'autre expérience que celle que j'avais acquise depuis mon enfance jusqu'à ce que j'eusse atteint mes dix-sept ans.

Le mercredi 22 janvier 1930, je pris les clés du magasin, la *wikâla*, et m'y rendis, accompagné de mon oncle maternel Sayyid, et de mon cousin, le Shaykh Muhammad. J'ouvris les portes ; nous étions attendus par 'Abd al-Fattâh, l'oncle paternel de mon père, mon cousin Mahmûd, fils de ma tante paternelle, ainsi que par un ouvrier originaire des oasis. Ces trois hommes étaient les employés de la maison ; désormais j'allais être leur patron et eux seraient mes subordonnés, alors que j'étais plus jeune qu'eux. Il m'apparut que nous étions appelés à coopérer durablement et que, grâce à cette coopération, il nous serait possible de faire ensemble du bon travail. Je ne savais pas grand-chose de ce qu'il y avait dans le magasin, et je ne connaissais absolument rien à la gestion, à ce qu'étaient mes devoirs et mes

responsabilités, mais je fis confiance à la pratique. La faute n'était pas la mienne : mon père avait refusé avec énergie que j'intervienne dans le travail : mon rôle, surtout pendant les vacances d'été, s'était borné à la surveillance de toutes les activités qui se déroulaient dans le magasin.

Ce jour-là, les gens du quartier affluèrent à la porte, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, qui tous voulaient s'acquitter envers moi du devoir des condoléances. Les femmes du quartier, qu'elles fussent bonnes ou méchantes, avaient une expression de chagrin ou de tristesse en me regardant. Elles disaient des prières à Dieu pour moi. Umm Habîba, une vieille femme qui n'avait ni garçon ni fille, prononçait pour moi des invocations dont je sentais qu'elles venaient du cœur : "Que le Seigneur mette Sa bénédiction sur toi, Sayyid, fils d'Eve et d'Adam, comme Il a mis la bénédiction dans l'huile de la chandelle !" Umm 'Ali Zardaqa était mère des *futuwwât* 'Ali et Mahmûd, et de 'Ayyûsha ; elle aussi levait les mains vers le ciel et priait pour moi ; cette Umm 'Ali Zardaqa habitait une boutique juste devant notre magasin, où, avec son mari et ses enfants, elle vendait des fruits de saison. Bien que d'ordinaire elle eût une langue qui n'hésitait pas devant les insultes, ce jour-là, ne sortirent de sa bouche que des prières qui évoquaient l'amour, l'espoir et la bénédiction. En plus de ces deux femmes, il y avait là 'Ayyâsha, et Nabîha et Umm Hasan Ammûna, respectivement fille et sœurs de Umm 'Ali Zardaqa, et encore Sukayna al-Khudariyya et 'A'isha, la marchande de sucreries, et Umm Muhammad, la vendeuse de pain, et bien d'autres : les langues de toutes ces femmes formulaient des prières pour moi, demandant à Dieu d'étendre Sa bénédiction sur moi pour m'aider à accomplir mon devoir en remplaçant bien mon père. Les hommes étaient plus nombreux que les femmes. Il y avait là, accompagné de son fils Husayn, le hâgg Farag, père de l'épouse de mon oncle paternel, Umm Husayn Sukayna ; "Oncle" Gabr al-Khudari, l'aveugle, le hâgg Hasan, le cafetier, Muhammad le Syrien, le marchand de fourrage, Hasan Di'bis lui aussi cafetier, Muhammad al-Sayyid l'épicier, et "Oncle" Sîsa, le marchand de *ta'miyya* : tous ceux-là et bien d'autres vinrent présenter leurs condoléances, leurs encouragements et leurs bonnes paroles.

Cette première journée fut pénible, pénible. Puis la roue du travail se mit à tourner, et je ne savais pas jusqu'à quand elle tournerait. Une de mes premières tâches consistait à aller trouver les clients du magasin pour me présenter à eux et obtenir qu'ils me règlent, dans la mesure du possible, ce qu'ils avaient pris à crédit. J'allai donc voir les épiciers dans le quartier de 'Arab al-Yasâr, et il y en avait beaucoup. Il y avait le hâgg Ahmad, le Shaykh 'Abd al-'Azîz al-Gaddâwi, "Oncle" Wahba, le Shaykh Qutb, "Oncle" Ismâ'îl, le Shaykh 'Ali Amîn, et d'autres encore dont j'ai oublié les noms à présent. Ils me faisaient bon accueil. Je sentais que j'étais devant eux, non

plus le jeune garçon que j'avais été, mais l'homme que j'avais à être. Ils ne me traitaient pas comme un égal, mais de la même façon qu'ils avaient traité mon père : comme le commerçant qui leur permettait, à eux, de continuer à exercer leur négoce, et qui, par conséquent, leur était supérieur d'un degré.

Ce changement se produisit pour moi à une vitesse stupéfiante. Je compris, à ce moment-là et sans le moindre doute, le sens de cette formule : "Le roi est mort, vive le roi", que l'on prononce quand le prince héritier monte sur le trône à la mort du roi son père. J'écoutais parler le Shaykh 'Alî Amîn ; c'était un homme éclairé, relativement aux autres commerçants ; il avait fait à al-Azhar des études qu'il n'avait pas poussées jusqu'au bout, car il avait préféré ouvrir une boutique pour faire du négoce. Cet homme, que moins d'une semaine plus tôt je considérais comme un père, me dit : "Sayyid *effendi*, nous autres, quand bien même chacun de nous allumerait ses dix doigts comme des bougies, nous ne pourrions pas encore reconnaître tout ce que nous devons à ton père." Allant voir les commerçants des quartiers d'al-Khârita al-Qadîma, de Khâritat al-Tûnisi et d'al-'Abagiyya, je trouvai la même attitude à mon égard ; ils se tenaient au niveau des usages qui président, selon les exigences de la société aux relations qui étaient dorénavant les nôtres. Je ne pourrai pas oublier l'attitude du Shaykh 'Abd al-'Azîz Gâwish, cet homme âgé qui, chaque fois qu'il me rencontrait avant la mort de mon père, me donnait par pure générosité de sa part, quelque argent à dépenser comme il me plairait ; à présent, il me disait en pleurant : "Que la bénédiction soit sur toi, Sayyid *effendi*", et, au lieu de me donner de l'argent de poche, il me réglait le compte exact des marchandises qu'il avait prises à mon père. Il avait changé de rôle vis-à-vis de moi, exactement comme j'avais changé de rôle vis-à-vis de lui. Et "Oncle" 'Arif : quand il venait au magasin sur sa bicyclette, je lui demandais la permission de la lui emprunter le temps de faire un tour, ce qu'il m'accordait. A présent, son attitude envers moi n'était plus la même : il me sembla, à la façon dont il s'adressa à moi, que j'avais soudain vieilli d'un bon nombre d'années, et que j'étais désormais pour lui un commerçant auquel on devait le respect et envers qui il fallait se conduire avec circonspection et sérieux.

L'attitude des commerçants avec lesquels traitait mon père était celle d'une courtoisie circonspecte. Ils étaient de quartiers divers ; les uns exerçaient leur négoce à Bayn al-Sûrayn, d'autres à al-Sikka al-Gadîda ou près de Gâmi' al-Banât, d'autres encore dans le quartier de Bûlâq. A tous, je vouais le respect, et je m'attachais à remplir mes obligations envers eux. C'étaient des hommes plus âgés que moi, ils avaient plus d'expérience, et je sentais avoir plus besoin d'eux qu'ils n'avaient besoin de moi. J'éprouvais un respect particulier pour le hâgg Amîn al-Zaynî, un commerçant de

Bûlâq. Il n'était pas généreux avec moi, mais il était droit, et d'une honnêteté sans tache. J'allais le voir chaque vendredi, comme faisait mon père de son vivant. Je sentais autour de lui une crainte respectueuse. Le silence était de règle, dans sa boutique, et ses employés étaient sans arrêt au travail. Rien qu'en lui parlant au téléphone à partir de notre magasin, j'avais l'impression de l'avoir devant moi, environné d'une aura de crainte respectueuse qui passait au travers de l'écouteur, et il me semblait presque la percevoir à la fois dans le son de sa voix, et dans sa façon de discuter.

Je commençai donc ma nouvelle vie au magasin. Bientôt, les traits de ma personnalité commencèrent à être manifestes aux gens, au magasin, dans le quartier, aussi bien que chez moi. J'étais désormais un homme, et il me semblait que j'avais cinquante ans, alors que je n'en avais pas plus de dix-huit. Je détestais entendre quelqu'un, homme ou femme, dire, en cherchant à m'excuser de quelque action que je tenais, moi, pour bonne et juste, et qu'autrui voyait d'un autre œil : "Ce Sayyid, c'est encore un gamin, voyez-vous, il faut le prendre comme il est." A ces moments-là, j'étais profondément ulcéré, et ma fureur ne connaissait pas de limites. Je n'étais plus un gamin, j'étais un homme, et le fils d'un homme. A présent, je ris de moi-même, en songeant à cette façon que j'avais de me comporter. Je voudrais bien, moi qui écris ces lignes, revenir à mes dix-huit ans, ou même à mes vingt ans, et être à nouveau "un gamin" ! Ah, chacun de nous trouve bien de quoi rire, en songeant aux comportements qui étaient les siens, quand il était jeune, dans telle ou telle situation délicate. Quant à moi, à mesure que le temps a coulé et que je suis devenu vieux, je n'ai cessé d'apercevoir de plus en plus de raisons de rire en pensant à mes manières d'agir d'autrefois.

Pendant toute cette période où je me consacrais au magasin, dans le tumulte de la vie, je percevais, moi qui vivais en plein milieu de la ville, dans le quartier de Sayyida 'A'isha, rue al-Zarâyib et dans les rues et ruelles voisines, la crise qui s'était installée - nous étions au début des années trente - et affectait toute la population, vieux et jeunes, sans distinction. Les hommes, sous mes yeux, étaient réduits à la condition de sous-hommes. Les ouvriers ne travaillaient pas parce qu'ils ne trouvaient pas de travail ; même ceux qui avaient travaillé dans la *sulta*, la "Réquisition" et qui, après un examen médical ayant établi qu'ils étaient malades, avaient pu toucher une indemnité et ouvrir des boutiques, ceux-là mêmes, bientôt, furent obligés de les fermer, car il n'y avait pas de clients, et, s'il y en avait, ils n'avaient pas d'argent parce qu'ils étaient sans travail. Alors ces nouveaux commerçants vendaient à crédit, alors même qu'on pouvait voir chacun d'eux écrire sur la devanture de sa boutique : "Je te ferai

crédit quand les coqs sauront parler." En fait, s'ils voulaient que le mouvement du négoce marchât dans leur boutique, ils étaient bien obligés de vendre à crédit. Certains de ces commerçants étaient de mes clients. Je me souviens de Muhammad al-Saqqa, le "porteur d'eau", ainsi dénommé en référence à son ancien métier et qui, quand il toucha son indemnité, ouvrit une boutique. Je me rappelle aussi Ahmad 'Abd al-'Al : c'était quelqu'un qui ne faisait rien de précis, mais je constatais qu'il était tantôt courtier, tantôt chômeur, tantôt marchand de pigeons. Il avait un élevage personnel de pigeons, il en achetait et en vendait ; il en avait aussi de diverses espèces : le *qatâwî*, le *qumrî*, le *shaqlabâz*, le *rûmî*. Au marché aux pigeons, près de la Citadelle, marché connu des amateurs, beys, *effendis* et autres, on pouvait voir Ahmad 'Abd al-'Al acheter et vendre, ou acheter sans vendre, ou vendre sans acheter.

De la bouche de ces deux hommes, Muhammad al-Saqqa et Ahmad 'Abd al-'Al, et d'autres encore, j'appris beaucoup de choses sur la façon dont ils étaient traités par les Anglais, au temps où ils étaient employés à la *sulta*. Un certain Ismâ'îl 'Imrân, notable de l'arrondissement d'al-Khalîfa était responsable du recrutement de jeunes gens pour le compte des Britanniques. Ceux-ci devaient signer un formulaire de recrutement, en échange de quoi il recevait une certaine somme, qu'ils remettaient à 'Imrân, lequel touchait par ailleurs, de l'armée anglaise, une rétribution pour chaque homme qu'il recrutait. Muhammad al-Saqqâ se souvenait que ce 'Imrân était allé les voir en Palestine en uniforme d'officier anglais, et qu'il leur avait fait des discours en arabe pour les exhorter à l'obéissance. Il les connaissait un par un, et chacun d'entre eux le connaissait. Les ouvriers égyptiens allaient en Palestine, ou en Europe, par exemple en France. Ils portaient l'uniforme des soldats anglais quand ils étaient en Europe, et quand on les appelait dans les rangs, ils devaient répondre par le cri que prononçait, à l'arabe, Muhammad le porteur d'eau : "Egibshian labi kûr !", où il fallait entendre, bien sûr, "Egyptian Labour Corps"[1]. L'un d'eux racontait que, au moment où les soldats anglais recevaient l'ordre d'attaquer, certains d'entre eux, en partant pour le champ de bataille, pleuraient d'épouvante, ce qui est bien naturel, car l'âme de l'homme, qu'elle soit anglaise ou égyptienne, est douce, il n'y a à cela aucun doute. Les avions ennemis rôdaient autour des travailleurs égyptiens et des soldats qui étaient avec eux ; chacun s'enterrait alors dans le sable et disait la *shahâda*[2], certain que, si Dieu le faisait survivre et qu'il revînt au pays et s'y mariât, il ne pourrait pas procréer du fait de la secousse des bombes. Certains disaient que parmi ces recrutés il y avait une majorité de Musulmans et une minorité de Chrétiens, et que,

1. En anglais dans le texte.
2. Profession de foi de l'Islam.

quand un de ces derniers tombait malade et sentait que sa maladie était mortelle, il se hâtait de venir prononcer devant un groupe de ses camarades musulmans la profession de foi de l'Islam, de la sorte, quand il mourait, son corps était lavé, mis dans un linceul et enseveli, et on disait sur lui la prière pour les morts, tout à fait comme pour un mort musulman. Les travailleurs égyptiens, la plupart du temps, dans les moments de repos, ne trouvaient pas d'autre distraction que de jouer à des jeux de hasard ; ils misaient parfois l'argent qu'ils avaient avec eux, ou bien jouaient leurs rations de cigarettes ou de thé. L'un des crève-cœur de tous les travailleurs égyptiens, était que leurs supérieurs n'étaient pas des Egyptiens musulmans ou chrétiens, mais des Juifs de Palestine, qui savaient l'arabe aussi bien que l'Anglais. Ils portaient des uniformes de soldats ou d'officiers anglais et réservaient aux travailleurs égyptiens un traitement dur, inhumain. Un ouvrier égyptien qui avait commis une faute légère était condamné à recevoir cent coups de fouet, et la peine était appliquée en public. La sentence que prononçait le sous-officier ou l'officier juif n'était susceptible ni de révision, ni d'appel, ni de cassation. Cette faute pouvait consister en un retard au rassemblement ou bien dans une erreur de direction lors d'exercices de marche au pas, le coupable ayant viré à droite alors que l'ordre était de virer à gauche, ou vice-versa.

S'enrôler pour travailler avec les Anglais, pendant la première guerre mondiale, était une honte et une humiliation pour le travailleur égyptien. Certains l'éprouvaient ainsi. Beaucoup d'entre eux n'étaient poussés par rien d'autre que l'appât de l'argent et des rations. Ceux qui en revinrent, bien portants ou malades, en gardèrent des marques dont ils n'avaient pas conscience. La plupart d'entre eux avaient contracté l'habitude de fumer, et tous étaient accoutumés à prendre leur thé avec du lait, exactement comme ils faisaient au temps où ils travaillaient à la *sulta*. Ceux d'entre eux qui moururent au travail furent considérés par leurs camarades comme des martyrs. Nombreuses étaient les veuves, les mères qui avaient perdu leurs fils, nombreux étaient les orphelins mais, avec le temps, le souvenir de ces morts s'estompa.

Ce fut une grande surprise, pour ceux qui revinrent vivants, de recevoir, pour ceux qui avaient été reconnus malades, des indemnités ; certains d'entre eux les investirent dans des boutiques, d'autres les dépensèrent en stupéfiants tels que le haschisch, ou la cocaïne. L'usage de la cocaïne s'était répandu largement dans le milieu des jeunes Egyptiens à la fin des années vingt et au début des années trente. Comme le haschisch, la cocaïne était consommée par les riches aussi bien que par les pauvres, par les gens instruits aussi bien que par les ignorants - Mahmûd Zardaq et Abu Shabaka, qui étaient de basse extraction, aussi bien que 'Alî Râshid, qui

était un notable du quartier. Quand ils sortaient de prison, on voyait que la santé et la vitalité leur étaient revenues au teint rouge de leurs joues. Après quelque temps, on les trouvait flétris, dormant debout. Les gens honorables les évitaient, et seuls les approchaient ceux qui leur ressemblaient. On les trouvait en train de mendier, non pas pour manger mais pour "renifler". C'était la raison du succès de la chanson :

Renifler de la cocaïne
Ça m'a mis dans la débine
Mon cœur est triste
Mes narines chantonnent
Et mes yeux dans ma tête
Font des allers et retours.

La drogue fit aussi son entrée, à cette époque dans le répertoire d'injures des enfants. Je me souviens à présent de quelques unes de ces injures :"Eh, renifleur, si Dieu le veut,tu mourras en pissant le sang !" Dans le quartier, on consommait aussi d'autres stupéfiants que le haschisch et la cocaïne. "Oncle" Lam'i vendait du *manzûl* publiquement, bien qu'à l'époque ce fût un délit d'en vendre ou d'en acheter. Il se servait du métier de "tailleur indigène" comme d'une couverture pour vendre sa marchandise, le *manzûl*, qui est un mélange de haschisch, de noix de muscade, d'œillet, de sucre en poudre et d'autres substances encore. Il lui arrivait de se faire prendre et d'être arrêté et mis en prison, ou de devoir payer des amendes ; après quoi, il revenait à son activité antérieure, rien ne pouvant l'en dissuader. En sortant de prison, il proclamait bien haut : "Enfin, bonnes gens, c'est mon métier, comment vivrais-je sans cela ?" Et les allées et venues des clients reprenaient, nul n'ayant cure de la peine qui l'attendait. Parmi ses clients, il y en avait qui faisaient leurs prières rituelles avec régularité et qui observaient assidûment le jeûne du Ramadân, et d'autres qui n'en faisaient rien. On était surpris quand l'un d'eux s'exclamait soudain, sans raison :

Cent mille livres et des palais
Et un domaine à la campagne
Une douzaine de femmes, une montagne de haschisch,
Une mer de vin, la noix est en or et la pince est en argent
Avec le salaire du porteur.

Peut-être ces paroles reflétaient-elles les désirs les plus intimes de la

population écrasée du quartier, des mâles, voire même des "élites"[1]. Ils se grisaient de rêves éveillés tout en sachant très bien que l'objet de leurs rêveries ne pouvait se réaliser. Mais le délire lui-même est une jouissance...

Au café, on les voyait interroger en confidence leur voisin, ou bien s'interroger à voix haute sur l'existence, en formulant à la fois les questions et les réponses : "Qu'est-ce que c'est que le plaisir de la vie ? Le plaisir, c'est de manger de la viande. Mais le plaisir du plaisir, c'est de monter sur la viande, et le plaisir du plaisir du plaisir, c'est que la viande entre dans la viande !" Et tous de s'esclaffer avec l'auteur de cette plaisanterie, intoxiqués par leurs propres fantasmes qu'ils auraient bien voulu voir se réaliser.

L'un des effets des camps de travail anglais de la première guerre mondiale se situe dans les récits qu'en firent ceux qui aimaient raconter : récits de ce qu'ils avaient vu et entendu, des expériences qu'ils avaient vécues, qu'elles eussent été douces ou amères. Ces hommes racontaient, racontaient, et leur auditoire autour d'eux était tout ouïes, et ils n'avaient pas plutôt fini un récit qu'ils en commençaient un autre.

Je me souviens du hâgg Muhammad, qui était de la famille du hâgg Sayyid, parmi les fils duquel on comptait Ahmad al-Sayyid et 'Abduh al-Sayyid. Le hâgg Sayyid était un entrepreneur et un propriétaire, d'un rang social élevé et dont la famille jouissait d'un notabilité reconnue ; il était redouté, parce qu'il avait la langue bien pendue et que, malgré son âge avancé, il ne renonçait pas à l'habitude qu'il avait d'adresser les pires insultes aux gens ; il insultait les femmes aussi bien que les hommes, trouvant dans ses fils et dans sa richesse une protection. En dépit de cela, le hâgg Muhammad, son frère, qui était l'un de ces conteurs impénitents, n'était pas à l'abri des moqueries des gens du quartier. Chaque fois qu'il commençait à raconter ses histoires, il y avait quelqu'un pour le couper soudain par ce simple mot : "Des blagues !", à partir de quoi, tous, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles et enfants le surnommèrent "le Blagueur" ; quand on disait "le Blagueur", on savait qu'il était question du hâgg Muhammad. Quand il entendait quelqu'un l'appeler ainsi, il en devenait fou de rage et se lançait à sa poursuite en haletant, ou bien il lâchait de ces insultes blessantes qui heurtaient les oreilles des gens du quartier eux-mêmes. Il resta ainsi jusqu'à sa mort, et les gens continuèrent à se moquer de lui ; quand il mourut, on pouvait entendre sur leurs lèvres, accompagnant le sobriquet moqueur dont ils l'avaient affublé, la formule : "Que Dieu lui fasse miséricorde !"

1. *Ahl al-hall wa-l-'aqd*, ceux qui ont le pouvoir de lier et de délier ; employé en droit musulman pour désigner les principaux personnages de la communauté, qui doivent être consultés sur les décisions importantes. D'une ironie cruelle, ici.

Je passais toutes mes journées dans ce quartier, au magasin que j'ouvrais le matin à huit heures et que je fermais à onze heures du soir, à l'exception du vendredi, car ce jour-là je fermais après la prière du vendredi, comme faisait mon père, pour prendre mon déjeuner, après quoi je dormais un peu, puis je sortais pour aller voir mes fournisseurs, leur payer ce que je leur devais et leur commander les marchandises dont j'avais besoin. Je côtoyais les gens, j'observais les choses qui leur arrivaient et ce qu'ils faisaient, et j'y découvrais un nouveau panorama humain. J'avais désormais endossé mes rôles sociaux nouveaux, et je m'en tirais le mieux du monde. Les marques du sérieux étaient manifestes dans mes façons d'être. Je ne badinais plus avec les filles comme auparavant. Fâtima ou Hamîda ou Hayât pouvaient venir, je les traitais avec sérieux, ce qui d'ailleurs ne les faisait pas fuir. Quand elles venaient au magasin pour acheter ce qu'il leur fallait, les ouvriers faisaient leur travail et moi j'étais assis à mon bureau, le téléphone à côté de moi.

Ce téléphone était le seul dans le quartier ; aussi, bien des gens me demandaient-ils l'autorisation de s'en servir, et je le leur permettais. Le premier client du téléphone était le Shaykh Ibrâhîm Yûsuf, le patron de la librairie ; il était en rapports étroits avec le journal *al-Ahrâm*, et d'ailleurs l'enseigne de sa boutique portait "Librairie d'al-Ahrâm". Kâmil Kîlânî utilisait aussi mon téléphone ; je l'entendais converser ainsi avec Ahmad Shawqî, le grand poète. Il commençait ordinairement l'entretien en citant un vers qui exprimait l'éloge du "prince des poètes". Venaient ensuite, pour se servir du téléphone, les divers artisans : Maître Sayyid, carreleur de faïence, le hâgg Mahmûd, avec sa friteuse, le hâgg Bura'î, marchand de farine et de son, le hâgg Muhammad Khûda, propriétaire du four à chaux, et tant d'autres encore.

J'eus ainsi l'occasion de me faire le porte-parole d'al-'Aqqâd auprès de ses proches, pour transmettre ses demandes et les prier de lui apporter les divers objets dont il avait besoin pendant les neuf mois que dura sa détention. Il avait été condamné à la prison pour crime de lèse-majesté, et était détenu à la prison du Caire, à la Citadelle. Il envoyait ses ordres par l'intermédiaire du coiffeur-barbier, dont l'administration de la prison louait les services pour qu'il coiffât et rasât les détenus. Al-'Aqqâd était au nombre de ses clients. C'était de très bon cœur que je m'acquittais de cette mission de transmettre ses demandes, à chaque fois que le coiffeur, analphabète, venait me trouver, porteur de la feuille de papier sur laquelle l'écrivain avait noté le numéro de téléphone de son domicile et les choses qu'il souhaitait qu'on lui apportât. Il s'agissait de choses innocentes, ou qui peut-être semblaient innocentes. Il demandait tels ou tels vêtements et tels ou tels livres. Je ne savais pas si ce qu'il réclamait, c'était vraiment des

vêtements ou des livres, ou s'il s'agissait de symboles désignant d'autres choses, ou d'un code pur et simple pour communiquer avec la personne à qui il adressait ces messages.

C'était un panorama de l'humanité que je contemplais, avec lequel je coexistais, et au cœur duquel je vivais. Il y avait aussi Esther ; elle venait au magasin pour acheter ce dont elle avait besoin ; je la voyais, sans jamais lui adresser un traître mot. C'était une des filles du quartier, mais à la voir on n'aurait pu l'affirmer : elle avait la peau blanche, les cheveux blonds et les yeux bleus. C'était encore une fillette et pourtant elle avait déjà l'air d'une jeune fille. Comme la plupart des petites filles, elle allait nu-pieds, son visage était souvent crasseux et la vermine prospérait dans ses cheveux, mais cela lui était bien égal, car elle n'y voyait rien que de normal. Son père était plombier-zingueur, et sa mère travaillait avec lui : elle gardait la boutique quand il devait s'absenter pour aller "en ville" acheter la marchandise dont il avait besoin. Ensuite, c'était elle qui s'absentait et personne ne la voyait plus dès qu'il était de retour. Esther flânait et s'amusait devant la boutique de son père, dont il semblait d'ailleurs qu'il n'était pas son véritable père. La mère vivait en bonne intelligence avec les gens autour d'elle, et l'insouciance lui faisait comme une aura autour du visage. Esther grandissait et se développait. Je la regardais longuement, sans qu'un seul mot ne sortît de mes lèvres. Les gens du quartier la voyaient et, comme moi, attachaient sur elle de longs regards. Le monde continuait à tourner, les gens à vivre, et la vie tantôt se précipitait, tantôt ralentissait, et Esther grandissait et se développait, et sa beauté était celle d'une princesse. Et soudain, on ne la vit plus. Son père continuait à travailler dans sa boutique ; il fabriquait des lanternes et des gobelets, il soudait les ustensiles en tôle et parfois il s'enhardissait jusqu'à réparer les réchauds à pétrole. On murmurait qu'Esther s'en était allée vers son destin et qu'elle avait été absorbée par les remous tumultueux de la vie.

Ce fut en 1931 que mourut mon grand-père paternel. Il avait survécu à mon père un peu plus d'une année. Alors le voile se leva : mon oncle paternel, son épouse Umm 'Ali Zaynab, leur fils Zaki et leurs autres enfants, 'Abd al-Mun'im, Fathiyya, Al-Birins et Samîra, se mirent à jouer leurs nouveaux rôles. C'était Zaki qui parlait le plus fort, car c'était lui qui était le plus au courant des affaires que dirigeait auparavant mon grand-père, et l'argent liquide - ou du moins la plus grande partie - était à sa disposition. Il eut tôt fait d'annoncer la répudiation de 'Atiyyât, fille de notre commune tante paternelle, qui lui avait donné une fille, laquelle fut élevée un certain temps par cette tante, puis revint vivre avec son père. C'est ainsi que fut répudiée 'Atiyyât, jeune femme tranquille et bonne qui vouait

à son mari Zakî une quasi-adoration. Mais il n'y avait rien à faire contre cet état de choses. C'était la volonté de la société égyptienne, dans laquelle elle vivait, qu'elle put être demandée en mariage, qu'elle acceptât, qu'elle fût rejetée comme le noyau d'un fruit, et qu'elle se soumît sans révolte. Les femmes d'Egypte, en ce temps-là, venaient au monde non pas pour s'opposer, mais pour se soumettre, et cela dure jusqu'à aujourd'hui. C'est une chose étrange que le mâle égyptien : même s'il peut avoir les sentiments et le comportement d'une mère, il ne pourrait, en tous cas, mettre un enfant au monde. Malgré cela c'est à lui exclusivement que la société accorde tout pouvoir et confère des prérogatives qu'elle refuse à celle qui donne la vie, qui la conserve et qui, de temps en temps, en renouvelle le patrimoine. Voyez cet homme dont le destin a voulu qu'il fût mon cousin, fils du frère utérin de mon père : il énumère les qualités qu'il veut trouver dans sa future épouse. Il veut qu'elle mesure tant, qu'elle ait tel tour de taille, que son teint soit comme ceci, et son âge comme cela ; pas un mot de son intelligence, ou de son niveau culturel, ou de sa famille. En l'écoutant énumérer ainsi ces qualités à sa mère, vous croiriez qu'il traite avec un de ces marchands qui font le commerce d'êtres humains au marché aux esclaves. C'est ainsi que Zaynab entra au domicile conjugal, une fois qu'elle eut été agréée par mon cousin Zaki, et qu'il l'eut épousée selon la Sunna de Dieu et de Son prophète. Elle était la fille d'une veuve qui vivait de la pension de son mari défunt, avec une autre fille, plus âgée, et un petit garçon. Cette mère accepta de marier la cadette avant l'aînée, mais quelles furent ses raisons, jusqu'à présent je l'ignore.

Il m'arriva une fois d'accompagner mon cousin Zaki pour aller rendre visite à sa future épouse ; j'avais alors dix-huit ans, ou un peu plus. L'aînée me plut, alors que la cadette, que mon cousin allait épouser, n'avait pas ma faveur, mais chacun son goût. Enfin, l'affaire se termina ; que Dieu rende chacun heureux avec sa chacune ! A ma cousine 'Atiyyât, fille de ma tante paternelle, il restait Dieu et les prières que ma mère et moi nous disions pour elle du fond du cœur, pour qu'elle fût protégée et heureuse dans la vie qu'elle allait désormais mener.

Une des femmes remarquables du quartier était la Hagga propriétaire du *takht*, ou pressoir à huile ; on l'appelait "la hâgga du pressoir". Elle dirigeait la fabrication d'huiles diverses, telles que l'huile de lin, l'huile d'olive ordinaire, l'huile de sésame, ceci en plus de la vente du lait de la bufflesse qu'elle faisait travailler au pressoir. Elle avait des ouvriers - des hommes - et elle était seule, sans aide ni soutien autre que son argent, ses biens immeubles et le négoce qu'elle exerçait. Son mari l'avait laissée veuve, et elle n'avait pas eu d'enfants de lui, ni de ses précédents mariages. La discorde régnait entre elle et ses parents, tant proches qu'éloignés ; ceux-ci

voulaient sa fortune, et elle ne voulait pas en donner la plus petite part. Cette femme était de celles qui m'avaient présenté leurs condoléances, et moi j'étais vis-à-vis d'elle comme le fils qu'elle n'avait pas eu, et elle me considérait comme tel. Etant données nos relations de commerçant à commerçant, elle m'adressait toujours les plus charmantes et délicates invitations. Elle se plaignait à moi de ses parents, et de la convoitise qu'elle voyait dans leurs yeux ; il lui semblait qu'ils espéraient sa mort, pour jouir de l'argent, des immeubles et du commerce qu'elle leur laisserait ainsi. Mais elle trompa leurs espérances à tous : elle fit une demande en vue de prendre à sa charge[1] un garçon et une fille, qui étaient des enfants trouvés ; elle voulait les élever, et qu'ils écartent ainsi d'elle la solitude. Cette demande fut agréée. Le garçon s'appelait comme tous les enfants trouvés, Muhammad 'Abd Allâh ; il reçut d'elle le nom de Hazîn[2]. Quant à la fille, qui était du même âge que le garçon, la hâgga l'appela Hazîna[2]. Hazîn et Hazîna emplirent désormais la vie de la "hâgga du pressoir" ; elle ne vécut plus que pour eux, et quant à eux ils vivaient pour elle, car elle était leur mère, et exercait vis-à-vis d'eux tous les droits de la maternité, de même qu'eux avaient à son égard tous les devoirs des enfants vis-à-vis de leurs parents. Ils furent gâtés ; personne, ouvrier ou client, ne se fût hasardé à traiter l'un d'eux d'une façon qui n'eût pas été convenable. A un moment où la mésentente entre la dame du pressoir et sa parenté devint plus critique, elle fit un testament par lequel elle léguait tous ses biens - l'argent, les immeubles et le fonds de commerce - à Hazîn et Hazîna. La nouvelle de ce legs fut connue du public avant de l'être de la famille ; quand celle-ci l'apprit, elle laissa libre cours à sa violence et à sa fureur qui devait se manifester au grand jour au moment où mourut la hâgga : alors que celle-ci était étendue sur son lit de mort, et que les signes de la mort apparaissaient sur son visage et sur son corps, les membres de sa famille firent irruption dans sa chambre se bousculant pour frapper le cadavre déjà enveloppé de son linceul, qui de sa mule, qui de son soulier, en présence de Hazîn et Hazîna qui ne pouvaient rien faire ; ils écopèrent même de quelques coups et de paroles humiliantes. Enfin les voisins intervinrent et sauvèrent la dépouille de la hâgga d'une telle cruauté, qui ne pouvait être le fait que de gens au cœur noirci par la haine. Ce fut un scandale dont l'écho parvint aux oreilles des gens du quartier, lesquels ne purent rien faire d'autre que de marmotter des prières pour demander le pardon à Dieu. Les agresseurs s'en retournèrent comme ils étaient venus. J'accompagnai le cortège funèbre,

1. L'adoption, *tabanni*, au sens que nous lui connaissons dans le droit occidental est en principe proscrite par l'islam, qui y substitue des formes de tutelle, *ihtidân*.. C'est ce dernier terme qui est utilisé ici.
2. Hazîn et Hazîna : triste au masculin et au féminin.

qui ne comprenait presque personne d'autre que moi. Hazîn et Hazîna reçurent chacun une part de l'argent, des biens immeubles et du fonds de commerce laissés par la hâgga, mais celui-ci ne tarda pas à péricliter ; le pressoir fut fermé et les gens, absorbés par les préoccupations de la vie quotidienne, perdirent le souvenir de ce qui s'était passé. Or, cet épisode avait laissé dans mon âme des traces que le temps n'effaça pas. Toutes les fois que je me rappelais ce qu'avaient fait au cadavre de cette personne ses parents les plus proches, je me disais : "Quelle ne peut être la cruauté de l'homme, parfois !" ; je me disais aussitôt après : "Quelle ne peut être sa grandeur, parfois !". Je pensais à Hazîn et Hazîna, qui avaient vécu sous mes yeux des jours et des mois : quel malheur pour eux, en quoi étaient-ils coupables ? N'étaient-ils pas des êtres humains ? N'avaient-ils pas le droit de vivre ? Combien d'êtres, connus et inconnus, n'étaient-ils pas dans le même cas ! N'était-il pas de mon devoir, à moi qui étais seul, sans frère ni sœur, de demander moi aussi l'adoption d'un garçon et d'une fille qui seraient pour moi comme un frère et une sœur ? Je me mis à penser sérieusement à faire cette démarche. quand je m'en ouvris à ma mère, elle me pria de lui laisser un peu de temps pour lui permettre d'y réfléchir. Quelques jours plus tard, elle me dit tout à trac : "Ecoute, Sayyid, il me semble que tu veux te marier. Au lieu de le dire directement, tu dis que tu veux faire une demande pour adopter des enfants trouvés." Non, vraiment, je ne songeais pas du tout à me marier ; j'avais alors presque dix-neuf ans et j'avais complètement extirpé de mon esprit l'idée de nouer une relation avec une femme, par amour ou par mariage. En effet, l'amour de ma mère, de mes tantes maternelles emplissait mon cœur tant qu'il en débordait. Depuis que ma mère m'avait averti : "Fais attention, Sayyid, que les filles ne se moquent pas de toi, tu es raisonnable, je le sais, prends garde à toi", je réprimais tous les sentiments, ou la plupart d'entre eux, que j'éprouvais à l'égard de l'autre sexe. Je me sentais comblé, car mon cœur était irrigué par l'amour et par la tendresse des femmes qui m'entouraient où que je fusse. Mais ce que me dit ma mère quand je lui proposai de faire une demande en vue d'adopter un garçon et une fille pour qu'ils fussent un frère et une sœur pour moi - et surtout ces mots qu'elle ajouta : "Si tu veux un garçon ou une fille, tant qu'à faire, autant qu'ils soient issus de toi" - me sembla logique. Mon inclinaison en faveur du mariage s'affermit peu à peu et s'enflamma, et je donnai mon acquiescement à l'idée de me marier, d'autant que mon cousin Zakî venait, lui, de se marier pour la seconde fois. Quand ma mère me demanda quelles étaient les qualités que je souhaitais trouver dans une épouse, je lui répondis simplement que je souhaitais qu'elle eût la bonté du cœur et la pureté de l'esprit, qu'elle eût vécu jusqu'ici sous la tutelle de parents heureux et, si c'était possible, au milieu de frères et de sœurs qui

s'aimaient et qui s'entendaient bien. Ainsi fut élue ma femme, Ni'mât, qui m'est parente du côté de ma famille maternelle, car elle est la petite-fille de la tante paternelle de ma mère, Naffûsa, sœur utérine du grand-père de ma mère. Ma mère ajouta à ces qualités, en parlant d'elle, qu'elle était une bonne maîtresse de maison qui savait tout faire : non seulement pétrir la pâte à pain et la cuire, et faire la lessive, mais encore cuisiner. De surcroît, elle était celle qu'avait choisie pour moi, avant de mourir, ma tante maternelle Umm Muhammad Nabawiyya, en un temps où elle et moi étions encore petits, adonnés à nos jeux et pleins d'espoir en l'avenir qui devait réaliser nos désirs et nos projets. "Chacun de nous a un but qu'il s'efforce d'atteindre." A la mi-mars 1932, eurent lieu nos noces ; j'avais alors dix-neuf ans et un mois.

De janvier 1930 jusqu'à cette date, soit un peu plus de deux années, j'avais été lancé dans la bataille de la vie, dans cette vaste mer, ballotté par ses lames. La vie, telle que je la voyais en cette période, me semblait (et me semble toujours) un combat, ou un champ de bataille ; je pensais que l'on ne devait pas s'abandonner à l'indolence, et perdre par là l'occasion qui permettrait de cueillir les fruits de l'enrichissement et les fleurs des compétences acquises. Combien de compétences n'avais-je pas acquises en ce laps de temps, et voici que je commençais désormais une page nouvelle de ma vie, celle du mariage. Ma mère regardait en avant, pour recueillir les fruits de ce mariage, les garçons et les filles à naître ; elle vivait pour voir se réaliser ce rêve. Elle espérait que cette réalisation allègerait ses peines et ses chagrins, qu'elle les remplacerait par des joies qui combleraient son cœur victime de l'injustice du destin et rendraient à sa vie une sérénité dont elle était privée depuis la mort de mon père. En réalité, elle désirait très fortement pour moi un mariage fécond, et quand j'avais proposé de demander l'adoption des deux enfants afin qu'ils fussent pour moi un frère et une sœur, elle avait interprété cela comme un désir inavoué de mariage, et elle avait fait bon accueil à l'idée d'une union féconde, qui engendrerait des fils et des filles. Je ne regrettais pas de faire un mariage précoce ; je l'ai regretté parfois, par la suite. Mais j'estime que ce mariage précoce a été un des facteurs qui m'ont permis de suivre la voie sur laquelle mon itinéraire devait me conduire plus tard. Il y avait entre ma femme Ni'mât et moi une grande différence dans la façon de regarder la vie, et de comprendre ses mystères. Naturellement, nous en étions encore tous deux à l'étape de la jeunesse, de la dernière phase de l'adolescence. Mais le seul fait de la durée de la vie commune nous fit nous accepter l'un l'autre. Puis vinrent nos enfants, tour à tour : Muhammad, puis Ahmad, puis Amâl, puis Samîr, puis Taysîr, puis Mus'ad : ils furent le câble solide qui protégea notre mariage de l'effondrement. Quand notre fils Muhammad mourut, notre chagrin ne fut

pas trop violent, car il y avait son frère Ahmad. Les fruits de notre mariage demeuraient, sous la protection de ma mère, vivant autour d'elle et comblant sa vie. Elle était le cœur tendre où l'amour débordait, inondant chacun de sa tendresse intarissable. Tout petits, venus l'un après l'autre, on pouvait les voir dormir avec elle, se précipiter à qui mieux mieux pour être aussi près que possible de son corps. Sa sueur était pour leurs petites narines un parfum qui non seulement ne les repoussait pas, mais qu'ils avaient envie de respirer. Quand ma mère revenait de quelque visite à des parents, ils lui faisaient fête en chantant : "Grand-mère est rentrée ! Grand-mère est rentrée !" Alors, toute heureuse, elle se mettait à extraire de son corsage des sucreries de toutes sortes pour en donner à chacun sa part ; le bonheur régnait sur tous. Quant à moi, j'observais ces liens humains sans rien dire, tout en laissant mon cœur dire ce qu'il voulait. Tout mon souci en cette vie était désormais d'être heureux du bonheur des autres ; et du fait que les autres étaient ma mère, ma femme et mes enfants, j'avais fait mon devoir.

Le mois de mars 1932 marque le début d'un tournant important dans ma vie. Une semaine avant que ne débute notre vie commune, mon épouse Ni'mât et moi-même, il arriva que je fus convoqué pour le service militaire. En fait, comme j'étais le fils unique d'un père décédé, je fus dégagé de cette obligation, et ne fus pas incorporé, sans pour autant avoir à payer un remplaçant, comme cela se faisait en ce temps-là. C'est alors qu'il se produisit pour moi quelque chose d'important. La Faculté des Sciences se trouvait sur la place al-'Abbâsiyya, non loin du bureau de recrutement. En me rendant à la convocation, je passai devant cette faculté ; j'y passai une seconde fois en sortant de ce bureau, libéré de toute menace d'incorporation, et j'y vis les étudiants en récréation. Je reconnus parmi eux certains de mes camarades de l'Ecole Secondaire Khédiviale. Tout à coup, le désir de reprendre mes études fit irruption en moi. Dès lors, dans mes rêveries, je vécus en compagnie de ces étudiants, mes camarades ; dans mes rêves nocturnes, je me voyais assis avec eux, en classe, écoutant les cours, tout à fait comme cela se passait en quatrième année de l'école secondaire. J'étais angoissé, et je sentais que la graine qu'avait mise en moi le simple fait de passer devant la Faculté des Sciences - cette idée de reprendre des études - avait commencer à germer et à pousser. Mais enfin, j'étais marié ; désormais, j'assumais un nouveau rôle, celui d'époux ; et puis j'allais en assumer encore un autre, celui de père. Comment faire, alors, pour réaliser ce rêve ?

Je me mis à lire. J'achetais des livres et des périodiques sérieux tels que *La Semaine Politique* (al-Siyâsa al-Usbû'iyya) et des revues, *L'illustration* (al-Musawwar), et *Le Message* (al-Risâla). Les livres que j'achetais traitaient

de littérature : ainsi les œuvres d'al-'Aqqâd et d'al-Mâzini, mais al-Manfalûti venait encore avant eux, avec *Regards* et *Pleurs* et d'autres ouvrages. Il y avait aussi les écrits de Tâhâ Husayn ; je commençai par *Le Livre des Jours*. Je lisais aussi des livres religieux dont la plupart émanaient de l'Association des partisans du Coran et la Sunna muhammadienne.

J'avais commencé à fréquenter cette association, m'y rendant tous les vendredis pour y faire la prière de midi, et ensuite, le même jour, au crépuscule, après la prière du *maghrib* pour y écouter les leçons du Shaykh Mahmûd Khattâb al-Subki. Cette association m'avait attiré pour plusieurs raisons. Mon cousin, le Shaykh Muhammad, en faisait partie. Il y avait été suivi par un autre de mes cousins, Muhammad al-Bûdi, fils de ma tante paternelle. Avant moi, Muhammad Badr, un des amis que je m'étais fait dans notre rue, y avait adhéré. Je constatais aussi que bon nombre des hommes que l'on classait avant cela parmi les malandrins dans notre quartier, s'étaient laissé pousser la barbe, avaient rasé leur moustache et portaient le turban avec le gland pendant. En passant devant le magasin, ils me donnaient le conseil de me joindre à eux. Le Shaykh Karkar, le marchand de thé, était du nombre. Il proposait son thé aux acheteurs en criant d'une voix pleine de componction : "Du thé, parfumé comme de l'ambre !" et il faisait payer un ou plusieurs verres de thé à un prix infime, qui ne pouvait lui permettre de gagner sa vie, mais qui lui valait à coup sûr la *baraka*. Parmi les clients du magasin qui avaient adhéré à cette association, il y avait le Shaykh 'Abd al-'Aziz, le Shaykh Qutb, le hâgg Ahmad, et d'autres encore, commerçants du quartier de 'Arab al-Yasâr. Le dernier nommé, le hâgg Ahmad, était un homme aisé : il était propriétaire de biens immeubles qu'il avait reçus en héritage de sa sœur, laquelle avait fait commerce de son corps. Le hâgg avait voulu une consultation juridique sur cet héritage, pour savoir s'il était licite ou illicite. La réponse avait été qu'il s'agissait d'un héritage licite, la faute n'étant pas imputable à l'héritier mais au *de cujus*. Notre homme avait poussé un soupir de soulagement, et il montrait un grand zèle à s'acquitter des pratiques cultuelles, ainsi qu'une grande générosité. Quand le hâgg Ahmad sentit approcher la mort, il fit le tour de tous ses créanciers. Le même jour, quand sa tournée fut finie et qu'il eut réglé toutes ses dettes, il trépassa. Ce qu'avait fait le hâgg Ahmad ce jour-là fut considéré comme un miracle, et comme une preuve de sa sainteté. Parmi les membres de cette association, il y avait encore le Shaykh Muhammad al-Zûq, qui était un menuisier habile et honnête. Il était le plus vieux des habitants du quartier, et sans cesse il nous racontait ses aventures du temps de la révolution de 1919, comment il s'était engagé dans la construction des barricades et dans la distribution des tracts, etc.

Je considère que le Shaykh Mahmûd Khattâb fut mon premier professeur, le premier qui me fit faire des études quasi systématiques. C'était un maître plein de gravité, qui avait bien retenu le savoir qu'il avait acquis, et assidu à mettre son savoir en pratique. Il était dévot et intègre. Il prêchait la Sunna de la façon même qui était celle du Prophète Muhammad (que Dieu lui accorde la bénédiction et le salut), aussi bien en paroles qu'en actions. Il citait les versets du Coran qui affirmaient que l'Envoyé de Dieu (sur lui soient la bénédiction et le salut) était le bon exemple qu'il fallait imiter. Les enseignements qu'avait donnés le Prophète devaient être suivis, et il fallait s'abstenir des actes qu'il avait interdits. Les leçons du Shaykh Mahmûd étaient de cette sorte à la fois facile et d'une grande élévation. Tandis qu'il parlait, il nous semblait que la lumière jaillissait à la suite de chaque mot qu'il prononçait. Son visage était toujours lumineux, et son front était blanc et brillant. Il portait un turban blanc dont le gland se balançait entre ses épaules pendant qu'il parlait. Il avait une longue barbe blanche qui semblait d'argent. Les fidèles, après avoir fait la prière du midi, le vendredi, ou après la prière du coucher du soleil, apportaient un banc sur lequel il s'asseyait, dans la cour de la mosquée qu'il avait fait bâtir spécialement pour que le culte y fût célébré comme il l'était au temps de l'Envoyé de Dieu (que sur lui soient la bénédiction et le salut). Il avait en main un bâton, et quel n'était pas le bonheur de ceux qu'il en frappait, parmi les auditeurs qui se pressaient autour de lui, car un coup de son bâton était bénédiction et guérison de l'âme. Il refusait radicalement qu'on lui baisât la main. Ses leçons étaient fécondes, pleines d'une sincérité que l'auditeur éprouvait au plus profond de soi.

Je lisais tous les écrits du Shaykh Mahmûd. Une fois, quelqu'un cita devant lui le nom du Shaykh Muhammad 'Abduh, et le Shaykh Mahmûd dit aussitôt : "Que Dieu lui fasse miséricorde !", ce qui me remplit d'aise. Le Shaykh Mahmûd était en désaccord avec nombre de Shaykhs d'al-Azhar dont il ne partageait pas les idées. Ils estimaient, quant à eux, que son enseignement manquait de souplesse. Pour eux, les temps et les circonstances avaient changé depuis l'époque du prophète. Mais lui maintenait sa position et croyait à ce qu'il disait et prêchait ; son argument était le Coran et la Sunna de Muhammad.

Parfois, je restais assis avec d'autres après la prière de l'après-midi jusqu'au moment de la prière du coucher du soleil ; nous faisions cette prière, et chacun s'en retournait chez soi. Ou bien encore nous attendions pour faire ensemble la prière du soir. Au cours de cette assemblée, le Shaykh Mahmûd disait beaucoup de choses qui montraient la fécondité de son esprit. Je l'entendis une fois dire devant nous que la récitation du Coran à la radio était "licite, licite, licite" ; c'était le problème de l'heure. Selon lui,

l'un de nous pouvait être aux toilettes et entendre à ce moment-là son voisin réciter le Coran ; allions-nous prier ce voisin de se taire jusqu'à ce que nous en ayons fini ? Il se peut que ce fût cet avis juridique qui convainquit le célèbre lecteur égyptien du Coran, le Shaykh Muhammad Rif'at, de la licéité de la récitation du Coran à la radio, car jusqu'alors il avait refusé, craignant de faire entendre le Coran à des gens qui se trouveraient dans les cafés ou en pleine rue, et qui ne l'écouteraient pas ou l'écouteraient dans le seul espoir d'être pardonnés.

Dans cette assemblée d'après la prière de l'après-midi, quelqu'un mettait devant le Shaykh Mahmûd une cruche d'eau. Je voyais le Shaykh tremper son doigt dans l'eau en murmurant des phrases inaudibles, puis prendre la cruche dans ses mains, la porter à hauteur de sa bouche et humer cette eau à plusieurs reprises, mais sans rien en avaler ; après quoi, on se passait la cruche et chacun en buvait à tour de rôle. Je me refusais, quant à moi, à boire de cette eau, n'ayant guère confiance dans l'effet de ces gestes du Shaykh Mahmûd Khattâb : mettre son doigt dans l'eau, murmurer des phrases inaudibles, aspirer cette eau sans en rien avaler. Je m'abstenais donc de prendre cette cruche que beaucoup étaient prêts à se disputer ; personne ne s'apercevait de mon refus, et moi je ne me sentais pas en faute en la refusant.

Je me fis à la *madrasa* du Shaykh Mahmûd Khattâb al-Subki, de nouvelles connaissances. Je connus le Shaykh 'Abd Allâh al-'Afîfi, qui faisait le prône et dirigeait la prière du vendredi, devant les fidèles à la tête desquels était le Shaykh Mahmûd lui-même. Le Shaykh 'Abd Allâh al-'Afîfi était un excellent orateur. Ses yeux étaient teints au kôhl d'antimoine, à l'exemple de ce que faisait l'Envoyé de Dieu (que sur lui soient la bénédiction et le salut) ; ses cheveux et sa barbe drue étaient teints au henné. La peau de son visage était blanche, mais comme soulignée de rouge. Malgré son grand âge, il portait beau. De haute taille, corpulent, il arborait une expression qui inspirait le respect. En dépit de cela, on disait qu'il était très porté sur le mariage. A chaque fois qu'il était invité à faire le sermon dans un village, il épousait une fille de l'endroit puis la répudiait avant même de l'avoir épousée véritablement.

Le Shaykh Darwîsh al-Ga'biri était un des maîtres de la *madrasa khattâbiyya*. Il était palestinien, comme on pouvait s'en apercevoir à l'évidence à sa physionomie et à son dialecte. Il ne disait jamais dans une leçon que ce qu'il avait déjà dit à la leçon précédente. Il parlait toujours de ce *hadîth* du Prophète qui ordonne de se laisser pousser la barbe et de se tailler la moustache. Il se moquait des gens qui se rasaient le menton, mais son ironie n'avait pas l'heur d'émouvoir les Egyptiens. Malgré cela, il semblait rayonner de la lumière de la bonté et de la piété.

Le Shaykh 'Alî Halwa était la sincérité et la pure piété incarnées ; il savait par cœur le Coran et les hadiths du Prophète, et il était un excellent exégète. Tandis qu'il parlait, il semblait être absent ; on entendait sa voix, mais on eût dit qu'elle venait de très loin. J'aimais cet homme, et il m'aimait. Je le vénérais, et lui priait Dieu pour moi. Cela se passait au temps où jouait en mon esprit l'idée de reprendre des études régulières, depuis le moment où j'étais passé devant la Faculté des Sciences et où j'avais vu mes anciens camarades debout, causant, dans la cour de cette faculté. En dépit des liens qui m'entravaient, cette idée se faisait de plus en plus insistante d'instant en instant. J'étais lié par la gestion du magasin, par ma vie conjugale, les enfants que j'allais avoir, sans parler de la protection que je devais à ma mère. Un jour, au cours de la leçon que donnait ce Shaykh dans la *zâwiya*[1] qu'avec quelques uns des adhérents de l'association j'avais fondée auprès du magasin, je m'enhardis à lui poser une question : cette idée était-elle bonne? J'allais avoir vingt et un ans. Le Shaykh me répondit devant tout le monde : "Si, en reprenant les études, tu as pour but la face de Dieu, alors place ton espoir en Lui et fais-le. Si ce que tu cherches, ce sont les honneurs de ce monde, sache que les honneurs de ce monde sont éphémères."

Je considérais cette réponse comme un acquiescement. Aujourd'hui, tandis que j'écris ces lignes, je suis à peu près certain que, si le Shaykh m'avait ordonné de cesser de penser à reprendre des études régulières, j'aurais infailliblement cessé d'y penser. Cet homme occupait dans mon esprit un rang très haut, et j'avais beaucoup d'estime pour la sincérité de sa piété, son humilité et son savoir.

Au nombre des professeurs de la *madrasa* dont je me souviens, figure le Shaykh Ahmad 'Alî. C'était un homme bon au sens plein du terme. Il était propre, élégant, pur, béni. Beaucoup de gens disaient qu'il faisait des miracles. Son plus gros souci, c'étaient les papiers que les gens jetaient dans les rues : pages de journaux, de revues ou de vieux livres. Ces papiers étaient couverts de mots et de phrases en caractères arabes. Or, l'arabe était la langue du Coran vénéré ; et certaines de ces lettres constituaient le "nom de la majesté divine" ; le nom même d'Allâh pouvait figurer dans ces phrases imprimées, ou bien le nom de notre Seigneur Muhammad (que sur lui soient la bénédiction et le salut), ou encore certains versets du Coran. Comment pouvait-on laisser ces papiers être foulés aux pieds des passants dans les rues du Caire ? Le Shaykh Ahmad 'Alî s'était fait un devoir sacré de porter avec lui, chaque matin, tout de suite après la prière de l'aube, un sac, et d'y mettre tous ces papiers disséminés dans les rues ou dans les ruelles ; après

1. Litt. coin oratoire qui sert de lieu de rencontre, par exemple aux membres d'une confrérie.

quoi, il y mettait le feu pour être bien sûr que la langue arabe, les versets du Coran vénéré, les beaux noms de Dieu et le nom de notre Seigneur Muhammad soient préservés de l'offense de tous ces pieds; il faisait tout cela par désir de se rapprocher de Dieu - que Sa majesté soit proclamée - et d'obtenir Sa miséricorde. J'entendais parler de cette mission dont s'était chargé le Shaykh Ahmad 'Ali et qu'il accomplissait chaque jour après la prière de l'aube, jusqu'à épuisement, ou jusqu'au moment où il estimait avoir ramassé assez de ces papiers, pages de journaux, de revues ou de vieux livres jetées sans souci par les gens dans les rues et les ruelles de la ville du Caire ; nous étions dans la première moitié des années trente de notre siècle, et je ne trouvais pas que ce grand effort était d'un bien grand fruit pour l'humanité - comparable à celui d'Edison, par exemple, inventant l'éclairage à l'électricité. Je comparais, je pesais, et je trouvais que l'apport du Shaykh Ahmad 'Alî, dans la balance, ne pesait pas bien lourd.

J'avais pour camarades, à la *madrasa* du Shaykh Mahmûd Khattâb al-Subkî, beaucoup de jeunes gens de mon âge, ainsi que d'autres plus vieux ou plus jeunes. Mon camarade de la *hâra*, Muhammad Badr, était l'un d'eux. Il y avait aussi le sayyid Sâbiq, Shawkat avec son frère aîné, Zâd al-Dîn Nûr al-Dîn, Muhammad Saqr, et Khâlid Muhammad Khâlid. Nous avions des réunions tantôt plénières, tantôt restreintes. Notre but principal dans ces réunions était d'accomplir de bonnes actions, pour nous et pour la religion. J'eus l'idée, avec certains des frères adhérents, de fonder une branche de l'association à al-Sayyida 'A'isha. Nous trouvâmes le local de l'école coranique (*kuttâb*) qu'avait dirigée le Shaykh Tâhâ Yûsuf, et dont j'avais été élève, étant petit. Cette école avait été fermée, à cause de la mort du Shaykh Tâhâ ; elle dépendait du ministère des Waqfs. Nous prîmes ce local comme *zâwiya* sans demander à quiconque la moindre autorisation. Le sol fut garni de nattes, l'eau courante fut installée, les murs furent repeints, un *minbar* fut fabriqué, tout à fait semblable au *minbar* de l'Envoyé de Dieu, avec les mêmes caractéristiques et le même bois, le tamaris. Je payai le prix du bois brut, et l'habile menuisier qu'était le Shaykh Muhammad al-Zûq le construisit. Tous les équipements installés dans le *kuttâb* pour en faire une *zâwiya* furent l'œuvre du volontariat. Il y avait, parmi les frères, des artisans de tous les métiers. Suite à une de mes propositions, se constitua une association d'entraide qui devait collecter les contributions et administrer la *zâwiya*. Il était entendu qu'une fois par semaine, devait venir à la *zâwiya* un des professeurs de l'Association des partisans du Livre de Dieu et de la Sunna de Muhammad, pour nous donner une leçon entre la prière du coucher du soleil et la prière du soir. Tous les frères tenaient à être présents à la prière de l'aube. La prière de la Fête, nous la faisions en un endroit tout préparé sur le mont du Muqattam. Tous, grâce

à la *zâwiya* et aux responsabilités qu'elle exigeait de chacun, devinrent solidaires, comme un seul homme ; de fait, les cœurs étaient réellement unis comme celui d'un seul homme. Tous étaient empressés à faire le bien et à agir pour le bien commun : le bien qui touchait l'ensemble, et le bien qui relevait le niveau de leur religion.

Ils étaient, pour la plupart, des gens simples ; chacun ne possédait guère plus que les moyens de sa subsistance. Tous travaillaient pour gagner leur pain d'une façon digne et pure. Il y avait dans le groupe des illettrés qui essayaient d'apprendre à lire et à écrire, et qui - quand ils n'en trouvaient pas le temps - apprenaient par cœur les versets du Coran et les hadîths du Prophète ; ils savaient quels étaient les actes licites et ils les accomplissaient, et quels étaient les actes illicites, et ils les évitaient. Ils traitaient bien leurs "sociétés" (*gamâ*ʻa) c'est-à-dire leurs épouses.

Certains ne manquaient pas de commettre des infractions aux commandements divins ; bien vite, ils en revenaient, pour en demander pardon. Je me souviens que l'un de ceux-là travaillait aux ateliers des chemins de fer. Il n'était pas marié. Grâce au poste qu'il avait dans les chemins de fer, il avait droit, une fois par an, à prendre le train avec un billet gratuit pour n'importe quelle destination. Si un employé était marié, il avait droit, pour sa femme comme pour lui-même, à un billet gratuit une fois l'an. Or, pour quelque raison - trouvant son origine dans la cupidité, car chacun de nous, êtres humains, est plus ou moins le jouet de ce vice, et là est la corde sensible que tous les filous du monde savent faire vibrer chez leurs victimes - pour quelque raison, donc, ce frère adhérent prétendit qu'il était marié et demanda les deux billets pour aller gratuitement à Alexandrie, et pour ce voyage aller et retour il emmena avec lui l'une de ses sœurs. L'affaire était faite, et personne ne s'était aperçu de rien. Il arriva que la sœur du garçon en question épousa un autre de nos confrères. Celui-ci, après une dispute avec son épouse - la sœur de l'employé des chemins de fer -, comme il avait eu vent de la fraude de son beau-frère, le dénonça auprès de l'administration. Il y eut enquête, et le coupable fut licencié. Il se rendit compte que ce coup dur était l'expiation d'un péché qu'il avait commis, et il en fut très frappé ; il demanda pardon à Dieu maintes et maintes fois. Il trouva un autre travail, plus rémunérateur, ce qui compensa pour lui la perte de son emploi.

Ces transgressions se produisaient de temps à autre. Je n'oublierai jamais le moment où vint me voir le hâgg Muhammad al-Fûlî al-Farrâsh, les yeux injectés de sang ; il me dit que, au cours de la leçon à laquelle il avait assisté la veille, le Shaykh avait dit que "blasphémer la religion" était un des péchés les plus graves, et conduisait celui qui le commettait à l'apostasie et l'excluait de l'Islam, et qu'il en résultait que sa femme était du fait même

répudiée. Alors, qu'allait-il faire, lui qui avait eu de son épouse des fils, et qui - dans la période antérieure à son retour à la Voie Droite - blasphémait la religion tant et tant de fois dans la journée ? Nous allâmes donc trouver le Shaykh, lequel lui dit : "La religion est là pour faciliter la vie, non pour la rendre difficile. Ne t'inquiète pas, mon brave ; tes fils sont bien tes fils, car l'enfant appartient à celui qui l'a engendré." L'homme en pleura de joie. Après cela, son visage fut détendu, et par la suite il affronta la vie d'un cœur plus léger.

Un jour, Muhammad al-Saqqa, le "porteur d'eau", vint me voir. Il me raconta que, dans la fleur de sa jeunesse, alors qu'il exerçait ce métier, il entrait donc dans les maisons avec son outre pleine et la vidait dans les grandes jarres appelées *zīr*. En effet, en ce temps-là, la plupart des maisons n'avaient pas l'eau courante, "l'eau de la Compagnie". Le porteur d'eau entrait dans les maisons, comme le font de nos jours l'agent qui vient relever le compteur d'électricité ou l'ouvrier qui vient réparer le téléphone. Ces travailleurs ne trouvent pas toujours, dans les magasins, des hommes adultes ; ils trouvent, ou parfois ne trouvent pas, des enfants. Mais notre ami était toujours accueilli, quant à lui, par la maîtresse de maison ; Muhammad al-Saqqa était un jeune homme plein de vitalité, et l'ardeur bouillonnante de la jeunesse se manifestait dans son corps et dans ses yeux. Il était l'objet des regards des jeunes maîtresses de maison, attirées par sa jeunesse et excitées par sa vitalité, et bientôt se passait entre lui et elles ce qui se passe ordinairement entre un mari et son épouse. Il n'y avait pas à craindre l'intrusion d'un témoin ; simplement l'attrait sexuel était constamment le plus fort. Cela se reproduisait chaque fois qu'il allait chez la femme du Shaykh Muhammad Barakât, le marchand de pain. Il semble que la vitalité toute fraîche et séduisante de Muhammad al-Saqqa attirait cette femme ; elle n'avait peur de personne et ne pensait qu'à satisfaire son appétit sexuel. Puis Muhammad prit de l'âge, et il abandonna son métier de porteur d'eau ; ensuite, il se maria. Et à présent, il se repentait de sa conduite passée. Or, le Shaykh Muhammad Barakât était devenu l'un des membres de notre association ; c'était un homme pacifique, qui mettait toute sa confiance en Dieu, et qui n'avait pas d'autre désir que de mener ici-bas une vie bonne, espérant le bonheur dans la vie future. Il était pieux, avait une âme pleine de bonté et d'indulgence. J'emmenai Muhammad al-Saqqa pour lui rendre visite. J'occupais une place de choix dans le cœur du Shaykh Barakât. Après les salutations, je lui demandai d'invoquer Dieu pour moi, ce qu'il fit avec ferveur. Je lui demandai ensuite de me pardonner ; il le fit encore avec ferveur. Je demandai qu'il en fit autant pour Muhammad al-Saqqa. Après cela, nous allâmes, celui-ci et moi, au magasin ; je constatai que son visage était à nouveau paisible et tranquille. Il me redit

son repentir de sa conduite d'autrefois, qui relevait de la folie de la jeunesse ; il était désormais en paix, parce que l'homme qu'il avait offensé jadis lui avait pardonné, bien qu'il ne sût pas au sujet de quoi il avait accordé son pardon.

Il y aurait beaucoup à raconter, à propos des transgressions de la Loi divine. Mais plus importantes étaient les actions positives, qui recouvraient et effaçaient presque les actes négatifs. Chacun de nous s'efforçait, après une mauvaise action, d'en faire toujours une bonne, qui effaçât la mauvaise.

Nous ne nous proposions que de faire ce que nous croyions bon pour les gens et pour la religion. Cependant, il y avait des choses que je n'admettais pas, des interdits auxquels je passais outre ou que je contestais ouvertement. Par exemple, il nous était défendu de lire les journaux, sous prétexte que c'était une perte de temps ; or, je les lisais. Il nous était défendu de lire la revue *L'Illustration* et les autres publications du même genre, parce qu'on y trouvait des photographies de femmes à moitié nues ; or, j'achetais et lisais ces revues. Quand parut sur le marché le livre de Fikrî Abâza, *Rire et pleurer* (al-Dâhik al-Bâkî), je fus le premier à l'acheter et à le lire ; de même pour *L'âme retrouvée* ('Awdat al-Rûh) de Tawfîq al-Hakîm : je l'achetai et le lus. La revue *Le Message* était le plat de résistance hebdomadaire de mon esprit : je l'achetais, et j'étais très attaché à la lire. Je ne faisais pas attention à ce que certaines personnes disaient de moi ; au contraire, j'incitais ceux qui me critiquaient à ce sujet, et les autres également, à faire les mêmes lectures que moi. Plus je lisais, moins j'étais rassasié de lecture.

Je n'abandonnais pas non plus le panorama humain qui s'offrait à moi au marché et à la mosquée ; partout et en toute occasion, à la lumière de ma maigre expérience, j'en déchiffrais des pans. La société locale dans laquelle je vivais et à laquelle je m'étais désormais identifié, était le premier livre que je lisais. J'étais frappé de stupeur par ce que j'observais dans les noces, les fêtes d'anniversaire, les séances de *zâr*, et quand se déclenchaient les batailles entre le clan Zardaq et le clan d'al-Hâgg Sayyid. Ces batailles commençaient ordinairement au mois de Ramadan. Les hommes et les femmes étaient alors mêlés dans la plus grande confusion, et leurs insultes commençaient un peu après midi pour durer jusqu'au coucher du soleil. Le sang coulait souvent. Je voyais les corps nus des femmes tandis qu'elles se livraient à diverses sortes d'agressions : agressions verbales, ou au moyen des mains, ou par la prise dite "la tête russe", dans laquelle les deux adversaires entrechoquent leurs fronts. Aucun des combattants n'avait souci de Ramadan, ce mois saint. Nul ne tentait d'intervenir : les hommes de la *bûlîs* (on dit *al-shurta* à présent) ne faisaient rien et laissaient les

protagonistes se battre jusqu'à épuisement. Ils étaient épuisés, de fait, quand tonnait le canon, signal du crépuscule et de la rupture du jeûne. Toutes ces choses captivaient mon attention ; bien entendu, elles ne me réjouissaient pas, mais je les observais.

Le fait d'avoir dû interrompre mes études était pour moi un tourment que j'éprouvais comme une catastrophe, et dont je ne fus délivré que par la réponse que m'avait faite le Shaykh 'Alî Halwa. L'année 1934 était entamée. Je me mis à me préparer à reprendre mes études pour passer le baccalauréat. Je décidai d'apprendre en un an les matières de deux années, la quatrième et la cinquième. C'était l'année scolaire 1934-35. Je fis l'achat des livres nécessaires et je me mis à apprendre mes cours. Je constatai que je les assimilais bien, maintenant que j'avais plus de maturité. Je ne trouvai pas difficile de les apprendre, mais le temps était contre moi. Je gérais encore le magasin, j'avais avec moi les employés qui attendaient leur paie au début de chaque mois. J'avais encore bien d'autres engagements. En tant que secrétaire du conseil d'administration de l'Association, j'avais à diriger la gestion de la *zâwiya*. J'étais responsable de ma mère, de ma femme et de mon fils Ahmad. Je vivais encore dans la maison de la famille de mon grand-père paternel, ceci pour satisfaire ma mère qui continuait à s'identifier à cette maison.

Je demandai conseil à un ami de mon père, le Shaykh Sayyid Qâsim ; il avait été un des clients de mon père, puis il avait abandonné sa boutique, et il avait maintenant un poste à la bibliothèque de la Citadelle, ce qui lui laissait le temps de faire des visites et d'en recevoir ; il était devenu fonctionnaire. C'était un homme réfléchi. Il me dit des paroles encourageantes, puis me conseilla de suivre les cours de l'"école secondaire du soir" ; c'était une institution connue, dont le niveau avait une réputation sans tache. Elle se trouvait dans la rue Ibrâhîm Pacha ; elle fut ensuite transférée dans le quartier d'al-Faggâla. Le directeur était le professeur Râgib Margân. Il savait attirer dans son école les meilleurs professeurs, et les frais de scolarité qu'il demandait étaient raisonnables. Au nombre des maîtres, se trouvait Muhammad Tâbit, professeur de géographie et célèbre voyageur. Les professeurs d'arabe, d'anglais et de français étaient excellents et renommés.

Je commençai à fréquenter cette école du soir en octobre 1934. Je constatai qu'un grand nombre des élèves étaient fonctionnaires ou employés de compagnies privées. J'étais un des rares à exercer une profession indépendante. Je ne peux faire autrement que me rappeler la première fois où j'allai à cette école. Ce fut un jour décisif dans le cours de ma vie, aucun doute là-dessus. J'avais jugé bon d'acheter une bicyclette pour

m'y rendre et en revenir, car il y avait loin du quartier d'al-Khalifa, où se trouvaient le magasin et mon domicile, jusqu'à l'école. Je partais en vélo de la rue d'As-Sayyida 'A'isha, je passais par le Mîdân, puis par la rue 'Awwâm Bey, qui est en descente ; j'allais ensuite par al-Hilmiyya al-Gadîda, puis al-Hilmiyya al-Qadîma, la place 'Abidîn, la rue Ibrâhîm Pacha ; quand l'école fut transférée à la rue al-Faggâla, je roulais jusque là. C'était un voyage qui commençait à cinq heures du soir et qui se terminait par mon retour au magasin à dix heures. Cinq heures, que je passais en trajet aller et retour pour aller étudier, et en étude effective.

C'était la première fois que je me trouvais en compagnie de camarades qui n'étaient pas tous du même âge, les uns plus vieux, les autres plus jeunes que moi. Il y avait plus de chrétiens que de musulmans. Tous n'avaient qu'un souci : apprendre, pour obtenir le diplôme objet de leurs vœux, le baccalauréat. Les jours et les nuits passèrent ; l'automne, l'hiver, le printemps, l'été. J'aimais ces efforts que je déployais pour apprendre. Je me préparais intellectuellement et moralement à chaque soirée. Quand j'approchais de la rue 'Awwâm Bey, qui était en pente, je mettais pied à terre, poussant ma bicyclette à côté de moi. C'était le moment où ma résolution était la plus forte, et où ma volonté de réaliser mon objectif me paraissait de fer. Vint le mois de janvier 1935 ; cela faisait exactement cinq ans que mon père était mort. Malgré les fardeaux sous lesquels j'étais près de succomber, je pris une décision, à laquelle ma mère donna son accord sans hésiter : à partir de ce jour, je n'irai plus au magasin. C'était le 22 janvier 1935, le jour même où, cinq ans plus tôt, j'avais pris les clés du magasin pour y remplacer mon père et où j'avais de ce fait interrompu mes études, au milieu de l'année scolaire. Je me rappelle bien ce jour, et il est impossible que je l'oublie ; il marquait la fin d'une étape de ma vie et le début d'une autre. Ma mère dit : "Fais ce que tu veux, mon garçon. Je prie pour toi. Le Seigneur sera avec toi."

Ma décision était logique. J'apprenais en un an les matières de deux années scolaires. Et maintenant qu'il restait environ six mois avant l'examen, il me fallait me consacrer exclusivement au travail de mémorisation pour être sûr de réussir. Le temps est pour moi de l'or, me disais-je, et même il est plus précieux que l'or. C'était assez d'avoir perdu cinq ans. La vérité, quand je vois maintenant les choses rétrospectivement, est que ces années n'étaient pas parties en fumée ; elles m'avaient procuré des expériences que je ne pouvais trouver que dans l'encyclopédie qu'avait été pour moi cette vie sociale dans laquelle j'avais été immergé, et qui m'avait décapé. Ces expériences, je devais vivre grâce à elles et avec elles par la suite. Mais à ce moment-là, le 22 janvier 1935, je croyais que mille huit cent vingt-cinq jours de ma vie s'étaient écoulés sans raison et que, si

j'avais continué mes études, je serais déjà sorti diplômé d'une des facultés de l'Université, ou que du moins je serais tout près d'en sortir. Cependant, le passé était le passé. et désormais, fort de ma résolution qui émanait de mes expériences, et armé d'une volonté qui tirait sa solidité de ce que j'avais vécu, j'étais bien décidé à faire des études régulières. Je priais pour que Dieu m'inspirât la droiture et qu'il fît que mes espoirs se réalisent. Si j'étudiais, c'était en me proposant pour seule fin le savoir, afin de servir l'humanité. S'il est vrai que chaque homme a un but qu'il s'efforce d'atteindre, l'homme libre, lui, se propose d'atteindre les buts les plus élevés. Ces thèmes d'une idéale perfection, je les célébrais tantôt dans le secret de mon cœur, tantôt à voix haute. A l'époque, il me semblait que je puisais en eux, en me les redisant, l'énergie nécessaire aux projets que j'avais à réaliser, et dont le premier était de passer mon baccalauréat.

Une idée de mon cousin paternel 'Abd al-Mun'im m'aida à passer le temps, tandis que je vivais à la maison en compagnie de ma mère, de ma femme et de mon fils Ahmad. Plus d'un an auparavant, il avait jugé bon - maintenant qu'il n'avait plus à craindre que son père eût des concurrents dans l'héritage laissé par notre grand-père paternel - de réclamer la cour de la maison avec les pièces adjacentes, pour en faire les classes d'une école primaire privée dont il serait, lui, le directeur. Sa demande officielle avait été agréée, après que certaines réparations indispensables eurent été faites. Il lui fallait quelque argent pour meubler cette école et acheter l'estrade, les tableaux noirs et tous les objets qu'il fallait. Ma mère me pria de lui prêter l'argent dont il avait besoin ; je m'occupais encore du magasin à ce moment-là. Je fis ce que me demandait ma mère. Une fois que j'eus décidé d'abandonner le magasin pour me préparer au baccalauréat, que je devais affronter en juin 1935, je trouvai qu'il serait bon pour moi de passer une partie de mon temps dans cette école, ce qui me procurerait un bon dérivatif et permettrait à ma mère et à ma femme d'être plus libres dans la maison pour y faire tout ce qui leur incombait : nettoyage, cuisine, rangement des chambres. Je pris en charge les cours d'anglais ; je suivis la méthode de mon premier professeur à l'école primaire, Ahmad *effendi* 'Ali. Les élèves furent contents de mes cours, et moi aussi. Je les aimais, et je constatai qu'il m'aimaient eux aussi. Dans chacun de mes mots et de mes gestes, je ne cherchais que ce qui pouvait leur être utile et les rendre meilleurs. Cette expérience fut féconde, à la fois pour moi et pour eux ; je m'entraînai ainsi à faire face aux enfants et aux adolescents ; et de leur côté, ils tirèrent profit de mes directives et de mes leçons.

Le jour où ma mère me fit savoir que 'Abd al-Mun'im, qui avait la passion de lire et d'acquérir des livres, avait demandé à prendre les livres et les revues de mon père, je n'eus pas le cœur trop meurtri sur le moment ; mon

père les conservait dans un endroit approprié ; il disait qu'il en prenait grand soin, et qu'il avait du respect pour les auteurs des ouvrages et les écrivains des revues. Ma mère les donna à mon cousin ; elle ne dit rien, tout d'abord, à ce propos ; mais plus tard, elle eut du chagrin d'avoir donné cet héritage, qui venait de mon père : j'y avais droit, moi, plus que quiconque. A l'âge que j'ai à présent, je ne peux pas oublier cette affaire : ma mère avait donné les livres et les revues de mon père, alors que, plus que tout autre, j'avais droit à en prendre possession. Ma mère, il est vrai, avait donné, à beaucoup de personnes qui le méritaient, les vêtements que mettait mon père ; certains de ces habits étaient neufs, n'ayant presque pas été portés, et d'autres étaient plus vieux mais non encore usés. Mais les vêtements sont une chose, et les livres et les revues en sont une autre. Peut-être les vêtements valaient-ils plus cher ; quand ma mère en faisait cadeau aux membres de la famille ou à d'autres personnes, il se pouvait qu'elle l'eût fait comme un acte charitable. Mais les livres ! Qu'est-ce qui te fera connaître ce que sont les livres[1] ! Mais les revues... les revues de 'Abd Allâh al-Nadîm, de Ya'qûb Sarrûf, et d'autres encore ! Qu'est-ce qui te fera savoir ce que sont les revues ? Ce sont autre chose que les vêtements. Plût au Ciel que ma mère m'eût consulté sur la demande que lui avait faite mon cousin 'Abd al-Mun'im !

Vint enfin l'examen, dans le courant de juin 1935. J'avais alors vingt-deux ans ou un peu plus. Je passai l'examen dans un lieu auquel je ne m'attendais pas : le jury siégeait à l'école secondaire Bumba Qâdin, dont le directeur était Hasan 'Ali, autrefois directeur de l'école primaire que j'avais fréquentée. Je connaissais un des surveillants, qui était jadis à l'école secondaire khédiviale ; il surveillait l'examen. Il me vit, fixa son regard sur moi un certain temps, et finit par me reconnaître ; de mon côté, je l'avais forcément reconnu tout de suite, car il était pour moi une personne parmi un petit nombre, tandis que j'étais pour lui un élève parmi des centaines d'autres. Cependant, nous n'échangeâmes pas un mot. Il s'en est allé vers un destin que j'ignore ; depuis ce jour le temps l'a absorbé et je ne l'ai plus revu.

Durs moments, que l'attente des résultats de l'examen ; durs moments pour moi, eu égard à ma situation sociale et économique d'alors. Nous étions assis autour de la table basse pour prendre le déjeuner ou le dîner. Nos yeux, ceux de ma mère et de ma femme, et les miens, se rencontraient et se parlaient, mais nous n'articulions pas un mot. Nous vivions d'espoir. Ce que nous espérions, c'était d'avoir la santé et de quoi vivre. La santé, nous

1. Sayyid Uways emploie ici une formule qui revient souvent dans le Coran : en voici un exemple (Cor. , sourate 97, "La nuit de la Destinée", versets 1 et 2) : "Nous l'avons fait descendre < le Coran> durant la Nuit de la Destinée. Qu'est-ce qui t'apprendra ce qu'est la Nuit de la Destinée ?..."

l'avions alors, et nous en rendions grâce à Dieu. Avoir de quoi vivre, c'était tout ce que nous demandions. Ahmad auprès de nous, occupé à ses jeux, babillait et s'efforçait de parler ; il n'avait pas encore deux ans. Il avait Dieu pour lui. Pour ma mère, pour ma femme et pour moi, il y avait l'espoir que nous mettions dans la générosité divine. Comme le disaient beaucoup de gens, membres ou non de l'Association, j'étais un jeune homme qui avait grandi dans l'obéissance à Dieu. Ma mère priait pour moi jour et nuit. Ma femme avait confiance en moi et elle espérait que l'avenir nous apporterait à tous deux le bien, ainsi qu'à son fils et aux enfants qui viendraient après lui. Grande était l'espérance d'un bel avenir. Je ne m'étais pas repenti de ce que j'avais fait jusqu'à ce moment-là. Mon visage était tourné vers le futur ; il l'était toujours quand je devais faire face à des expériences qui me remettaient en mémoire la façon dont telles et telles personnes s'étaient conduites à mon égard, surtout celles qui, du vivant de mon père, me traitaient généreusement et même plus que généreusement ; des personnes dont certaines étaient de ma parenté, et d'autres des étrangers à la famille ; il suffisait que j'apparaisse devant leurs yeux pour que je trouve en elles l'amour et la tendresse, accompagnées de choses dont ils me bourraient les poches : sucreries, ou pièces de monnaie, ou les deux à la fois. Que s'était-il passé ? Mon père était mort, c'était incontestable. Mais ces gens avaient commencé à changer de comportement envers moi dès après la mort de mon père, et bien avant que j'eusse quitté le magasin. Cela devait me paraître normal bien plus tard, à la lumière de mes expériences. En effet, c'était ma position sociale qui d'abord avait changé ; mes rôles sociaux avaient changé, eux aussi. Les intérêts de ces personnes avaient changé. Ce sont les intérêts - je devais m'en rendre compte par la suite - qui font les attitudes, et les attitudes à leur tour déterminent les desseins que nous formons à l'égard d'autrui. Nous sommes des êtres humains, ce qui signifie que c'est par le jeu de toutes ces causes que nous produisons toutes nos conduites, ou la plupart d'entre elles.

MA FORMATION A L'ECOLE DE LA VIE ET DANS LE SYSTEME ACADEMIQUE

Enfin, les résultats du baccalauréat pour l'année 1935 furent annoncés et j'eus la joie de voir mes efforts couronnés de succès. L'obtention de ce diplôme, compte tenu du contexte social et économique dans lequel je vivais, était réellement un objectif ambitieux. Pourtant ma joie fut sereine, contrôlée, la joie de qui a confiance dans la bonté et la magnanimité du Tout-Puissant. Ma mère et mon épouse elles aussi se réjouissaient : j'étais devenu un véritable *effendi*. Elles voyaient dans ce succès le premier d'une longue série qui me permettrait d'assurer dignement la subsistance de ma famille, celle de ma mère, de mon épouse et du petit Ahmed, ainsi que celle des enfants qui naîtraient dans l'avenir. Dans leur esprit, la possession de ce diplôme allait me permettre de trouver un emploi digne de moi, qui m'épargnerait de devoir tendre la main à qui que ce soit, parents proches ou éloignés ou, pire, étrangers, pour satisfaire aux besoins de ma petite famille.

Ce que ma mère ne savait pas, c'est qu'en cette année 1935, un tel objectif n'était pas si facile à réaliser pour un jeune homme comme moi, qui venait juste de dépasser sa vingt-deuxième année, marié depuis trois ans et qui avait la charge d'un petit garçon. Ceux qui habitaient la maison 'Uways, tout comme la plupart des gens du quartier ne savaient pas grand-chose de ce qu'était la situation de l'Egypte en 1935. Et même s'ils possédaient là-dessus quelque idée, la recherche du pain quotidien restait leur souci constant et quasi exclusif. L'une des choses qu'ils ignoraient, c'est que la nation égyptienne avait résolu d'obtenir le rétablissement de la Constitution de 1923, qui était à cette époque celle qui correspondait le mieux à ses vœux et que ses députés élus dans les règles avaient fait le serment de défendre. Un large mouvement social se propageait dans le pays tout entier en faveur du rétablissement dans son intégralité de la Constitution, et le ministère formé le 15 novembre 1934 sous la présidence

de Nasîm pacha avait adopté le parti de prendre en marche le mouvement, dans l'espoir de se concilier l'opinion publique. Le roi Fu'âd avait ainsi été contraint d'annoncer, le 20 avril 1935, le rétablissement de la Constitution de 1923, au grand dam du gouvernement britannique. La plupart des gens de notre quartier ignoraient tout de ces péripéties, préoccupés qu'ils étaient par la recherche de leur subsistance quotidienne, tout comme ils ignoraient la teneur des déclarations faites par Sir Samuel Hoare, ministre des Affaires étrangères de l'Angleterre à cette époque lors d'une conférence à Guilde Hall, à Londres, dans laquelle il précisait que, consulté sur cette question, le gouvernement britannique avait conseillé de ne pas rétablir la Constitution de 1923, pas plus d'ailleurs que celle de 1930 édictée par Ismâ'il Sidqi, après l'abrogation de la Constitution de 1923. Les gens du quartier d'al-Khalifa et des autres quartiers du Caire, ceux des gouvernorats et des cantons de toute l'Egypte défilaient en cortèges pour appeler à la chute de Hoare, mais la plupart savaient bien peu de choses sur ce qui avait motivé cette flambée de colère. Certes, les déclarations de Hoare étaient de nature à provoquer une vive émotion : il s'agissait, ni plus ni moins, d'un aveu explicite de l'ingérence britannique dans les affaires égyptiennes à propos d'une affaire aussi grave que la Constitution du pays, en même temps que de la réaffirmation par le gouvernement britannique de son intention de poursuivre cette ingérence. D'où le concert unanime de protestations à la fois contre les Anglais et contre ce gouvernement qui avait éprouvé le besoin de consulter les autorités britanniques sur un sujet tel que la Constitution, leur donnant par là l'occasion de s'immiscer une fois de plus dans les affaires les plus importantes de l'Egypte. Bien sûr, quand les manifestations contre les déclarations de Hoare gagnèrent certains quartiers du Caire, le 12 novembre, à l'occasion de la "Fête du Jihâd"[1], les habitants du quartier d'al-Khalifa en entendirent parler, mais ils ne surent pas que la police avait accueilli les manifestants à coups de fusil, tout comme ils ignorèrent la mort du premier martyr tombé lors de ces manifestations, Ismâ'il Muhammad al-Khâli', abattu d'une balle sous le chapiteau érigé par le Wafd pour cette commémoration, au moment où la foule refluait sous la pression de la police. Ismâ'il Muhammad al-Khâli' n'était pourtant pas un manifestant, mais l'un des ouvriers embauchés pour dresser ce chapiteau.

Les gens du quartier n'en savaient pas beaucoup plus sur les autres martyrs tombés en ces circonstances : Muhammad 'Abd al-Mâgid Mursî,

1. La fête du Jihad est l'une des célébrations patriotiques instituées par le parti Wafd pour mobiliser ses partisans.

étudiant à la faculté d'Agriculture, Muhammad 'Abd al-Hakîm al-Garâhî, étudiant à la faculté des Lettres, Ali Taha 'Afîfî, étudiant à Dâr al-'Ulûm[1] et 'Abd al-Halîm 'Abd al-Maqsud Shabaka, étudiant à l'Institut d'études religieuses de Tanta. Les femmes de ma famille avaient, certes, bien d'autres choses à penser, entre la lessive, le pain à pétrir, le ménage, la nourriture à préparer, sans compter les soins de tous les instants qu'elles prodiguaient à mon fils Ahmad et à moi-même. A côté de toutes ces tâches, ma mère consacrait la plus grande partie de son temps aux visites qu'elle rendait à ses parentes, voisines, amies et autres connaissances. En fait, elle ne restait à la maison que les jours de pain et de lessive et elle conserva jusqu'à sa mort, vingt ans après le décès de mon père, cette habitude de sortir tous les autres jours. Elle ne tarda pas à se trouver dispensée également du jour du pain : les emprunts d' "un petit peu" de farine, de mon oncle Mahmûd, de voisins ou de parents qui s'engageaient à nous la rendre dès que possible mais ne le faisaient jamais, ayant considérablement augmenté, il fut décidé d'acheter dorénavant le pain à la boulangerie voisine, si bien que le jour du pain appartint désormais au passé et que ma mère put disposer d'un jour de plus pour ses visites. En fait, elle ne supportait pas de rester à la maison, malgré la chaleur qui y régnait à cette époque, sans doute à cause des dispositions psychologiques nées de la soumission ininterrompue qui avait été son lot, chez elle, depuis sa plus tendre enfance, puis au domicile conjugal, sous la tutelle de ma grand-mère Hamida, puis sous celle de mon grand-père paternel, de mon père, et de tous les mâles, jeunes ou vieux, de la maisonnée. Le principal souci de ma mère à cette époque était de me voir gagner ma vie pour pouvoir entretenir décemment ma petite famille. C'était aussi le principal souci de mon épouse, et c'était, avant tout, le mien propre. Je m'en remettais à Dieu tout en déployant tous mes efforts pour la réalisation de cet objectif, dès avant le moment où je pris place pour composer, lors des épreuves du baccalauréat de l'année 1935.

Je me rappelle aujourd'hui qu'en ce début de l'année 1935, très précisément les 9 et 10 janvier, le parti Wafd invita toutes ses sections et tous ses partisans à tenir un congrès général pour discuter des affaires du pays, non seulement du point de vue politique, mais aussi des points de vue économique, social, législatif, etc. Je me rappelle que je me fis un devoir d'assister, d'un bout à l'autre, aux débats de cette assemblée, réunie à Madinet Ramsîs dans l'île de Zamalek. Cette réunion, à laquelle participèrent environ vingt-cinq mille personnes venues de tous les

1. Ecole supérieure fondée en 1872, sous le règne d'Ismâ'îl, pour la formation d'enseignants de langue arabe.

quartiers de la capitale, de tous les bourgs et de toutes les bourgades de la province égyptienne, fut le premier Congrès général du Parti Wafd. Ce fut aussi, sur le plan des enjeux et de l'organisation, l'une des plus importantes réunions de l'histoire politique égyptienne. L'écho en fut entendu d'un bout à l'autre du pays, et particulièrement dans les milieux éduqués et parmi la jeunesse. Des heures durant, les participants, certains assis, mais la plupart debout, écoutèrent avec passion les discours des orateurs qui passèrent en revue toutes les questions d'importance pour la vie politique, économique et sociale du pays. A côté d'exposés portant sur la conjoncture politique, les questions constitutionnelles ou les objectifs du parti Wafd, des conférences traitèrent de la justice en Egypte, des privilèges des étrangers, du métier d'avocat et des droits de la défense, de la presse et de sa liberté. Parmi les sujets abordés, figuraient également les différents aspects de la crise économique que traversait le pays, les projets d'irrigation et de drainage, les questions de l'enseignement, de l'Université et d'al-Azhar, ainsi que celle de nos relations socio-économiques avec les résidents étrangers. On parla également du paysan et de la réhabilitation du village, des récoltes et de l'amélioration de la productivité, de la gestion des stocks et des moyens d'encourager le mouvement coopératif en Egypte, des problèmes de santé et de l'épidémiologie des régions chaudes. Il fut question de l'industrie égyptienne et des moyens de l'aider à se développer, du statut de l'ouvrier en Egypte et de la productivité du travail, de la réforme des biens wakfs, de la réorganisation de l'administration et des services de sécurité, des relations de l'Egypte avec les autres nations orientales, ou encore de la part prise par les femmes dans la Renaissance nationale.

Le souvenir de ces 9 et 10 janvier 1935 est à jamais gravé dans ma mémoire. Pour la première fois, ce que j'entendais constituait une représentation cohérente et organisée des problèmes de la société égyptienne, formulée par les principaux leaders politiques et intellectuels du pays. Je sortis de cette conférence - et beaucoup d'autres avec moi, surtout parmi la jeunesse - pénétré du sentiment aigu de l'immensité de nos responsabilités vis-à-vis de notre Egypte éternelle, et avec une conscience claire du rôle qui devrait être le nôtre face aux problèmes économiques et sociaux auxquels notre pays était confronté. Je sentis - et beaucoup d'autres avec moi - que la conquête d'une vie meilleure passait par d'autres voies que celles suivies jusque là par les dirigeants de l'Egypte et je pris soudainement conscience de l'urgence impérieuse de changer de cap.

Je ne parlai de ce congrès à aucun des membres de mon entourage, ni des manifestations pour le rétablissement de la constitution ou des martyrs innocents qui y avaient laissé la vie, pas plus que des autres questions d'actualité. La seule personne avec laquelle je pouvais partager les pensées

que m'inspiraient tous ces événements était mon cousin 'Abd al-Mun'im, fils de mon oncle paternel. Il avait participé à la révolution de 1919 et, malgré les années écoulées, son intérêt pour les questions politiques ne s'était jamais démenti. Je voudrais pourtant souligner le fait que les gens de mon quartier - y compris ma mère et mon épouse - s'ils ignoraient le détail des événements qui se déroulaient en Egypte en cette période, n'en étaient pas moins habités du sentiment collectif que créaient ces événements. Le climat était tout entier imprégné des retombées de ce que l'on désignait, à l'époque, comme la "question d'Egypte". L'idée était dorénavant solidement ancrée dans la tête de tous les Egyptiens, en dépit des vicissitudes que traversait le pays, ou peut-être à cause de ces vicissitudes elles-mêmes, que le colonisateur britannique était bien l'ennemi juré.

Mon succès au baccalauréat n'avait fait qu'aviver en moi le désir de poursuivre mes études et j'avais présenté un dossier à l'Université en vue d'une inscription en Faculté de droit. J'avais même été convoqué pour subir - avec succès - la visite médicale préalable à toute inscription. Un pas encore et je réalisais mon rêve et celui de mon père en devenant étudiant à l'Université. Pourtant, il ne devait pas m'être donné, cette année là, d'aller étudier à la faculté de Droit à l'instar de notre leader Mustafa Kâmel car, en ce mois de novembre 1935, l'année des martyrs de la Constitution, il advint que je fus recruté comme fonctionnaire de huitième classe à l'administration des Frontières, qui dépendait alors du ministère de la Guerre. Ce recrutement n'était pas à proprement parler une surprise car, peu avant les épreuves du baccalauréat, j'avais rendu visite, au siège de l'administration des Prisons, au général Muhammad Tawfîq 'Abd Allah pacha - qui n'était pas encore ministre de la Guerre et de la Marine - pour solliciter un emploi dans l'administration, et il m'avait promis de me donner satisfaction dès que j'aurais obtenu ce diplôme. Ma visite à ce général se justifiait du fait qu'il était un ami d'enfance de mon père, fils du Hâgg 'Abd Allah, grossiste en épicerie dans le quartier de la Sayyida 'A`isha. Enfants d'un même quartier, tous deux avaient partagé les mêmes jeux avant que les circonstances de la vie ne les séparent, et j'eus l'impression qu'en demandant à être reçu par lui, j'avais fait remonter à sa mémoire les souvenirs de ces années d'enfance, si bien qu'il me fit le meilleur accueil. A peine en possession du précieux diplôme , je pris la plume pour écrire à "Son Excellence le Ministre", qui ne pouvait manquer de considérer que j'étais digne des fonctions que j'ambitionnais, puisque j'avais suivi à la lettre le conseil qu'il m'avait donné. De fait, ce haut personnage voulut bien honorer sa promesse si bien que, grâce à son intercession, je fus recruté comme fonctionnaire de huitième classe dans l'administration des Frontières. Une nomination à un emploi dans

l'administration représentait à cette époque la sécurité pour ma famille et il eût été inconcevable de décliner pareille offre, d'autant que mon refus aurait constitué une immense déception pour ma mère et mon épouse en même temps qu'un déni de leur droit à une vie meilleure. Si bien que j'acceptai le poste qui m'était offert et remis à plus tard mon inscription à l'Université.

Dans mon esprit, il ne pouvait s'agir là que d'un renoncement provisoire et, à défaut de l'université, j'entrepris, cette année-là, d'obtenir mon inscription à l'Ecole française de Droit, qui assurait des cours du soir, ou au département de journalisme de l'Université américaine du Caire. Dans les deux cas, mes tentatives débouchèrent sur des échecs à cause de la modestie de mes ressources financières, d'autant que mon oncle maternel, époux de ma tante Aziza, personnalité éclairée, et qui était employé dans l'enseignement et m'apparaissait comme le seul membre de ma famille en mesure de comprendre ma situation, avait refusé de m'avancer le premier sou pour payer les droits de scolarité de l'Ecole de Droit.

Ces deux échecs me plongèrent dans une grande confusion qui eut pour effet de susciter en moi une attitude d'extrême religiosité. Peut-être le décès de mon père et la nécessité dans laquelle je m'étais trouvé de faire face très jeune aux difficultés de la vie, mon mariage précoce ou les obstacles auxquels je devais faire face pour poursuivre mes études permettent-ils de comprendre cette fuite dans la religion ? J'avais adhéré à l'Association des partisans du Coran et de la Sunna muhammadienne dès l'époque de mon travail au magasin, bien avant de reprendre mes études. A cette époque, l'Imam vénérable Muhammad Khattâb al-Subki la dirigeait encore, délivrant sans relâche le message pour la propagation duquel il l'avait fondée, le premier du mois de muharram de l'année hégirienne 1331 (le 12 décembre 1912). L'Association regroupait des "gens qui avaient fait de l'entraide leur principe de vie et de l'application du Livre de Dieu et de la Sunna de Son Prophète leur méthode". Les buts affirmés de l'Association comportaient la diffusion des enseignements véridiques, de telle sorte que fût battu en brèche l'argument de ceux qui prétendaient justifier leur abandon de la religion vraie en invoquant l'ignorance de leurs devoirs. Nos moyens étaient l'échange de conseils, l'assiduité, l'émulation et le souci que nous prenions de n'assister qu'aux prônes d'orateurs qui savaient comment fustiger le laxisme et la nonchalance dans l'application des enseignements de notre sainte religion. Parmi les objectifs de l'Association, figurait également l'assistance à ceux d'entre nous que leur zèle à mettre en pratique leur religion et les enseignements du Prophète détournait de l'exercice d'une activité professionnelle, pour leur permettre de se consacrer entièrement à cette mission qui réaliserait leur bonheur dans ce monde et dans l'au-delà.

En toutes circonstances, les membres de l'Association pratiquaient entre eux la solidarité et, dans la mesure du possible, nous nous efforcions de ne traiter qu'entre nous nos affaires, de manière à nous protéger contre les manigances et les duperies des étrangers et renforcer la solidarité dans nos cœurs. Parmi les bonheurs qui m'ont été accordés, je compte celui d'avoir été le contemporain du Shaykh Mahmûd Khattâb et d'avoir bénéficié de sa science illimitée, en assistant aussi souvent que cela m'était possible aux leçons qu'il donnait, tous les jours entre la prière de l'après-midi et celle du crépuscule, ainsi que le vendredi, entre la prière du crépuscule et celle du soir. Comment oublier cette journée du 7 juillet de l'année 1933 ? Comme d'habitude, nous nous étions rendus pour la prière du vendredi à la mosquée de l'Association, passage Jukhadâr, dans le quartier de Mugharbilîn, et comme d'habitude, la mosquée était bondée. Je n'avais pu trouver de place ni dans la cour de la mosquée ni dans la ruelle qui la bordait et le seul endroit que je pus dénicher était situé en surplomb de la cour. Comme à l'accoutumée, le Shaykh 'Abd Allah al-'Afifi dirigeait la prière de toute cette foule après avoir prononcé le prône. En effet, il n'était pas dans les habitudes du Shaykh Mahmûd Khattâb de diriger lui-même la prière et il avait coutume de prendre place, derrière le Shaykh 'Abd Allah, au premier rang des fidèles. Tout se déroulait comme à l'accoutumée quand les fidèles réalisèrent que l'estrade sur laquelle le Shaykh Khattâb avait coutume de prendre place pour prononcer sa leçon n'était pas à sa place habituelle. Puis celui-ci se leva et chargea le Shaykh 'Abd Allah d'assurer à sa place la leçon du jour. L'assistance en conçut de sombres pressentiments, et des rumeurs sur la maladie du Shaykh Mahmûd commencèrent à circuler dans les rangs des fidèles. Il ne devait plus jamais nous être donné de voir le Shaykh accroupi sur son estrade, bénéficiant de l'assentiment sans faille du "Parti de Dieu", des "soldats de Dieu" subjugués par son verbe et comme frappés de stupeur. Par l'éloquence de ses prônes, la sagesse des conseils qu'il prodiguait, par la facilité de son expression, le Shaykh Mahmûd atteignait les cœurs avant de frapper les esprits. Il les guidait et les revivifiait et chacun, au sein des foules auxquelles il s'adressait, savant ou ignorant, trouvait dans son discours ce qu'il était venu chercher et plus encore. Je me souviens que le Shaykh 'Abd Allah conclut ce jour-là la leçon en priant Dieu d'accorder la guérison à notre Imam. Je me souviens aussi de la clameur des fidèles répétant cette invocation avec une force qui fit trembler le sol. Puis tout le monde rentra chez soi. Ce même jour, à deux heures de l'après-midi, le Shaykh Mahmûd Khattâb rendit son dernier soupir et remit à son Créateur une âme qui s'était vouée avec ardeur à faire triompher la religion et la Sunna très pure du Prophète, au mépris de la célébrité et de ses avantages. Je me trouvais à mon domicile quand l'un de mes amis

d'enfance, Muhammad Badr, m'apporta la funeste nouvelle et me fit part de l'émoi suscité par son décès parmi les disciples du Shaykh. Le coup était rude et la perte irréparable. La disparition de l'Imam me fit l'effet d'un coup de tonnerre. Incapable de partager le déjeuner de ma mère et de mon épouse, je me réfugiai dans ma chambre pour penser et méditer. Le souvenir me revint de ma propre maladie et des moments que j'avais passés dans mon lit en proie à la souffrance. Quand les membres de l'Association avaient eu vent de mon état, ils étaient venus en groupe pour me rendre visite. Ne fait-il pas partie des droits du musulman, s'il vient à tomber malade, d'être soigné et réconforté ? Ceux qui me rendirent visite ce jour-là étaient peut-être dix ou un peu moins. En tout cas, ils emplissaient la pièce. J'avais à ce moment-là le plus grand besoin d'un médecin mais la faiblesse de mes ressources m'interdisait d'en faire venir un. Il ne vint à l'esprit d'aucun d'entre eux de s'enquérir si j'avais ou non reçu la visite d'un médecin, mais ils levèrent les mains vers le plafond de ma chambre et invoquèrent bruyamment sur moi la guérison, comme si leurs voix étaient à l'unisson: "Nous prions Dieu, le Seigneur du Trône, dans Sa magnanimité, de t'accorder la guérison..." Ils répétèrent trois fois cette invocation et puis ils s'en allèrent, satisfaits d'eux-mêmes, me laissant seul, sur mon lit, en proie à la souffrance. Plongé dans mes pensées, me revint à l'esprit l'image du Shaykh 'Abd Allah al-'Afifi en train d'invoquer Dieu pour la guérison de notre Imam, tandis que résonnait à mes oreilles le tumulte des fidèles répondant à cette invocation. Moins de deux heures plus tard, le Shaykh Mahmûd rendait son dernier soupir...

Mon zèle religieux ne fit que s'affirmer après ma nomination à l'administration des Frontières. N'étais-je pas redevable à Dieu de nombreux bienfaits ? Ne m'avait-Il pas accordé un moyen honorable de gagner ma vie et de subvenir aux besoins de ma famille ? En même temps que s'affermissait mon zèle religieux, mes activités se diversifiaient au sein de l'Association, tant au niveau de l'organisation centrale que dans sa branche du quartier de Sayyida A'isha al-Nabawiyya, à la fondation de laquelle j'avais participé en 1934, alors que j'étais encore élève à l'école secondaire du soir. Ce zèle devint manifeste quand je décidai de me raser la moustache et de laisser pousser ma barbe, à l'imitation du Prophète Muhammad, la faveur divine soit sur lui. Je mis effectivement en pratique cette décision sans prêter attention aux commentaires, pas plus à ceux de ma famille et des gens du quartier, qu'à ceux que mon aspect suscitait à l'administration des Frontières.

Je garderai toujours le souvenir du jour où je me rendis pour la première fois au siège de cette administration pour y prendre mes nouvelles fonctions : c'est de ce jour que date mon intronisation officielle, aux yeux de

tous, dans mon nouveau statut d'*effendi*. J'étais devenu, comme disaient les gens du quartier, "fonctionnaire dans le gouvernement". Je travaillais pour le gouvernement, j'étais donc le gouvernement, ou au moins une partie de celui-ci. Cela me conférait un nouveau rôle social et un nouveau statut. Les gens pensèrent qu'en devenant fonctionnaire, j'avais atteint le but que je poursuivais en quittant le magasin, alors que je ne voyais là, quant à moi, que le moyen de réaliser l'ambition nourrie par mon père de me voir poursuivre mes études, une ambition qu'il avait fini par faire mienne. Un matin, je me rendis donc à l'administration centrale des Frontières qui se trouvait au siège du ministère de la Guerre, près du mausolée de Sa'ad Zaghlûl. Je fus reçus par un dénommé Fu'âd bey, qui m'intima l'ordre de suivre un *effendi* qu'il avait convoqué par téléphone afin qu'il me conduisît sur le lieu de mon travail. Celui-ci se dénommait Mahmûd Bahnasi, et j'appris qu'il était le chef du service des archives de l'administration des Frontières, où je me trouvais affecté. Je n'avais pas la moindre idée de ce en quoi consistait le travail au service des Archives et ne connaissais personne parmi ceux qui y travaillaient, pas plus d'ailleurs que dans les autres services de l'administration des Frontières. Je m'installai à un bureau dont on me dit qu'il serait désormais le mien, à côté de celui d'un dénommé Zaki *effendi*. En plus de Mahmûd Bahnasi et de Zaki *effendi*, le service comptait deux autres personnes, Al-Fûli *effendi* et Sulaymân *effendi* que je trouvai en train de classer des dossiers quand je pénétrai pour la première fois dans le bureau. L'accueil qui me fut réservé fut froid, sans que j'en sois véritablement affecté. Je me sentais comme un animal que l'on aurait mis dans une cage aux barreaux d'aciers, invisibles mais non moins présents. Mahmûd Bahnasi se mit à distribuer ses instructions à la cantonade sans paraître me prêter la moindre attention. Puis vint le moment où il entreprit de me tester. Il m'interrogea, en anglais, sur les diplômes que j'avais obtenus pour vérifier ma maîtrise de cette langue, car, précisa-t-il, "cette administration était l'administration des Anglais". Au moment où je lui répondais - dans la même langue - je me sentis envahi par la honte et l'amertume pour ce qu'il venait de dire. L'administration des Anglais... D'un coup, je réalisai qu'il allait me falloir côtoyer quotidiennement des Anglais. Dans notre quartier, on ne les voyait que de loin, à la Citadelle où ils avaient leurs cantonnements dont ils ne s'éloignaient que pour exécuter une mission ou pour leurs loisirs. Les Anglais de notre quartier étaient pour la plupart des militaires. Quant à ceux qui se rencontraient à l'administration des Frontières, je compris au ton qu'employa mon chef de service pour en parler qu'ils étaient d'une autre envergure. De fait, j'eus l'occasion de croiser Hatton bey et Green bey, qui disposaient d'une autorité considérable au sein de l'administration des

Frontières. Les ordres émanant de Hatton bey s'imposaient à tous, y compris au directeur. Ses désirs eux-mêmes étaient des ordres. J'entendis aussi mentionner Parker, l'empereur non-couronné du Sinaï, et Harmsley, roi du Désert occidental, mais je n'eus pas l'occasion de les rencontrer. D'innombrables histoires circulaient à leur propos, qui tendaient à me convaincre que le gouvernement de l'Egypte elle-même passait par l'administration des Frontières ! Mahmûd Bahnasi me raconta qu'au cours de la cérémonie d'adieux à Parker, l'un des orateurs égyptiens avait conclu son discours en déclarant que "Parker était le Sinaï et le Sinaï était Parker". Le tout, bien sûr, énoncé en anglais. L'auteur de ce bon mot, et d'autres avec lui, s'enorgueillissaient de leur maîtrise de la langue anglaise qui, au sein de l'administration des Frontières, avait valeur de passeport pour les promotions ou pour se mettre dans les bonnes grâces de Messieurs les Anglais.

Les Anglais n'étaient pas le seul pilier de l'administration des Frontières au moment où j'y fus nommé, en novembre 1935. On y trouvait aussi, sous leurs ordres, nombre d'Egyptiens, coptes ou Syro-Libanais égyptianisés. Je n'entretenais avec eux que des rapports de travail et ne nouai aucune relation d'amitié au sein de l'administration, même si certains parvenaient à m'inspirer un profond respect. En fait, la plupart d'entre eux avaient du mal à admettre ma présence, surtout après qu'ils eurent découvert que j'étais quelqu'un de très porté sur la religion. J'accomplissais les tâches qui m'étaient confiées avec sérieux et application mais ces tâches étaient bien peu nombreuses, au service des archives. Le reste du temps, quand je n'avais rien à faire, je m'installais dans mon coin pour réciter en silence quelques versets du Coran ou les saints Noms de Dieu. Parmi ceux des fonctionnaires de l'administration des Frontières qui étaient amenés au service des archives pour consulter un dossier ou pour une quelconque tâche administrative, certains respectaient mon isolement et mes dévotions, d'autres ne m'accordaient pas la moindre attention, d'autres encore se moquaient ouvertement de moi. Le premier de ces rieurs était toujours mon chef de service, Mahmûd Bahnasi. C'est en travaillant au service des archives que j'ai compris quels sentiments pouvaient éprouver les membres des minorités dominées. Les jours de fêtes chrétiennes, l'administration toute entière était désertée à l'exception des plantons et de quelques employés qui se comptaient sur les doigts d'une main. Pour la première fois, je découvrais que ces fêtes n'étaient pas seulement l'Epiphanie, Shamm al-Nasim ou le Samedi saint - que moi-même, en tant qu'Egyptien, je célébrais - mais qu'il existait d'autres fêtes comme le Dimanche des Rameaux, le Jeudi saint, Pâques, Noël, et d'autres encore. La matinée du dimanche portait témoignage de la présence, au sein de

l'administration des Frontières, de la minorité musulmane. En effet, ce jour-là, les employés chrétiens arrivaient à leur bureau beaucoup plus tard qu'à l'ordinaire pour aller, pouvait-on supposer, accomplir leurs dévotions dans leurs églises. Au sein de l'administration des Frontières, ceux qui, dans la société, constituaient la majorité, se trouvaient placés en situation de minoritaires. Non pas d'ailleurs que les minorités soient naturellement dominées et les majorités oppressives. En Afrique du Sud, c'est une minorité qui est au pouvoir et la population africaine majoritaire se trouve elle-même dominée. Tout cela pour dire que je n'étais pas très affecté par ce qui m'entourait et que je m'efforçais d'entretenir des relations de coexistence pacifique avec tout le monde. Jusqu'au moment où parvint à la connaissance de certains de mes collègues le fait que j'étais marié. Dès lors, ils se mirent à me considérer comme une sorte de phénomène. L'image qu'ils avaient de moi était celle d'un tout jeune homme qu'ils ne pouvaient s'imaginer marié alors que la plupart d'entre eux convolaient rarement avant trente ans, et pour certains pas avant la quarantaine ! D'autres attendaient d'avoir marié toutes leurs sœurs pour prendre eux-mêmes épouse, si leur âge, leur santé ou leurs dispositions psychologiques le leur permettaient encore. Si bien que j'étais un sujet d'étonnement pour tous - encore ignoraient-ils que mon mariage datait de trois ans et je ne sais ce qu'ils auraient pu penser s'ils avaient su que j'avais déja engendré un fils !

La vie au service des Archives suivit son cours pendant environ deux années au terme desquelles se produisit un incident qui eut pour effet de provoquer ma mutation au service de l'Economat. Plusieurs facteurs en furent à l'origine, en particulier la dégradation de mes relations avec mon chef de service, Mahmûd Bahnasi. Celui-ci se moquait de plus en plus souvent de moi, surtout après ma décision de me raser la moustache et de me laisser pousser la barbe, à l'imitation du prophète Muhammad. Il s'ensuivit une aggravation de mon isolement au sein du service, mais j'étais loin de m'en plaindre car cela me donnait plus de temps encore pour penser à mon Créateur, remuer des idées ou envisager un avenir qui ne pouvait m'être, je n'en doutais pas, que propice. Mais ce repli sur moi-même ne plaisait pas à Mahmûd Bahnasi. En tant que chef de service, il considérait qu'il était du devoir de ses subordonnés de rire quand il racontait une plaisanterie. Tous s'exécutaient, sauf moi. De même, quand il évoquait ses conquêtes et ses aventures sentimentales, il s'attendait à ce que tout le monde manifestât le plus grand intérêt pour ses propos. Tout le monde sauf moi ! La seule relation que j'entretenais avec cet homme se concrétisait dans le sérieux avec lequel j'accomplissais ma tâche et je considérais qu'il n'avait rien de plus à attendre de moi. Je n'aimais pas son libertinage, et tous ses comportements trahissaient à mes yeux son manque de sagesse, de

discernement et la médiocrité de son intelligence. Et s'il est vrai qu'il maîtrisait parfaitement la langue anglaise, un tel talent ne suffisait pas, de mon point de vue - et ne suffit pas jusqu'à aujourd'hui - à définir une personnalité propre à inspirer estime et considération. Mahmûd Bahnasi cherchait à obtenir autoritairement le respect de ses subordonnés, mais comment aurait-il pu obtenir cela de moi, vu qui il était et qui je suis moi-même ? Il ne pouvait deviner qu'au magasin j'avais été mon propre maître. Il ne connaissait pas la diversité des rôles sociaux que j'avais eu à assumer et qui me valaient l'estime de mon entourage. Chacun aurait pu rester sur son quant-à-soi quand, le matin du 19 mars 1937 - et je consulte en écrivant ces lignes mon agenda de l'époque - alors que je m'étais rendu comme à l'ordinaire à l'administration des Frontières, j'eus la surprise d'être accueilli par Mahmûd Bahnasi qui, avant même que j'eusse le temps de m'asseoir ou de saluer qui que ce soit, me prit violemment à parti, m'accusant d'avoir négligé un travail qu'il affirmait m'avoir confié la veille. En fait, la veille, il ne m'avait rien donné à faire, ce qui suffisait en soi à me disculper de toute accusation de négligence. Je ne pipai mot, mais Mahmûd Bahnasi poursuivit son réquisitoire, parlant de plus en plus fort et d'un ton de plus en plus agressif. Puis il commença à se moquer de moi, me décrivant comme un illuminé vivant dans un brouillard de superstitions, de psaumes et d'invocations et incapable de s'acquitter des tâches qui lui étaient confiées. Tout à coup, je me trouvai debout. Je sortis du bureau des Archives, puis de l'administration des Frontières. Je marchai un long moment, jusqu'à me retrouver devant le pont Qasr al-Nil. Là, la fraîcheur de l'air me fit du bien et calma ma fureur, si bien que je pus commencer à réfléchir à ce qui venait de se passer et à ce qui s'ensuivrait. Je m'en remettais à la volonté de Dieu et n'avais peur de rien ni de personne. Dieu n'était-Il pas de mon côté, tout comme ma mère, mon épouse, mon fils Ahmad et Amâl, ma fille qui n'avait pas encore un an ? Ma subsistance ne dépendait-elle pas de Dieu seul, et non pas d'un Mahmûd Bahnasi ou de l'administration des Frontières ? La devise que j'avais adoptée à cette époque, et que je répétais en toutes circonstances, à haute voix ou dans mon for intérieur - "A Dieu appartient la force, à son Prophète, puis aux Croyants" - me dictait la conduite à tenir. J'attendis près du pont Qasr al-Nil l'heure de la sortie des bureaux puis je rentrai chez moi, l'esprit apaisé et le cœur en repos car j'avais mis au point un plan pour échapper à l'atmosphère polluée du service gouvernemental.

Quand j'arrivai à la maison, j'eus la surprise de constater que ma mère était déjà au courant de ce qui venait de se produire. En effet, à peine avais-je quitté l'administration des Frontières que Mahmûd Bahnasi envoya un des plantons du service pour savoir où j'étais passé. Quand il

arriva à la maison, il y trouva ma mère en compagnie de Umm 'Ali, l'épouse de mon oncle paternel, Mahmûd, à qui il raconta ce qui s'était passé entre mon chef de service et moi. Il me sembla que ma mère venait tout juste de retrouver son calme : en fait, ce qui l'inquiétait le plus, ce n'étaient pas tant mes démêlés avec Mahmûd Bahnasi que ce qui avait pu advenir de moi depuis que j'avais quitté le bureau. Sans doute n'avait-elle cessé de se lamenter : "Mon pauvre Sayyid, où as-tu pu aller ?" Ou encore: "Dieu te protège, mon fils !" Il avait suffi que je rentre à la maison pour qu'elle retouvât son calme. Je pris mon déjeuner, fis une petite sieste puis, après la prière du crépuscule, j'eus une longue conversation avec ma tante qui finit par m'arracher la promesse de me rendre le lendemain matin à l'administration des Frontières comme si de rien n'était. Seule la pensée de ma mère et le souvenir de ce qu'avait été notre situation avant que je n'accepte cette fonction dans l'administration, et que ma tante ne cessait de rappeler à ma mémoire, purent m'arracher cette promesse. Si bien que même ma dignité offensée finit par me sembler plus facile à supporter que ses reproches, et que je promis. Quand vint l'heure de me rendre au bureau, le lendemain, je me souviens que je sortis de la maison comme si les montagnes du monde entier pesaient sur mes épaules et comme si tout le sable du désert avait été mis dans des sacs attachés à mes pieds. En arrivant, je trouvai les employés de l'administration des Frontières attroupés, comme s'ils m'attendaient. Je saluai tout le monde, ceux que je connaissais et ceux que je ne connaissais pas, au milieu des murmures et des chuchotements. Sur le chemin du bureau des Archives je rencontrai Hasan, le planton qui était venu chez moi la veille, qui me raconta, embarrassé, ce qui s'était passé. Quand je pris place à mon bureau, personne ne me prêta la moindre attention et je pris note de l'absence de mon chef de service. A peine étais-je installé depuis quelques minutes qu'on vint m'annoncer que je devais me présenter au bureau de son Excellence le directeur de l'administration, Fu'âd bey - ci-devant Edward bey mais qui, ayant dû se convertir à l'Islam pour épouser une Musulmane, avait changé son nom en Ahmad Fu'âd pour complaire à sa majesté le roi Fu'âd I. Je fus introduit dans son bureau et il me demanda sèchement ce qui s'était passé la veille. Je le lui racontai en toute franchise sans obtenir le moindre commentaire de sa part. Puis il rendit sa sentence : je quitterais le service des Archives pour être muté au service de l'Economat. Il m'ordonna de suivre une personne qui se trouvait là, un dénommé Daniel *effendi* Barsûm, dont j'appris qu'il serait mon nouveau chef de service, et qui me conduisit à mon nouveau poste de travail. J'accueillis avec soulagement cette mutation. Le service de l'Economat occupait un bâtiment à part et employait, outre Daniel *effendi*, qui se trouvait être un fonctionnaire du même grade que le

mien, deux manutentionnaires, Fu'âd et Girgis. Les jours passèrent et je pensais que l'affaire était classée et que ce qui s'était passé entre Bahnasi *effendi* et moi était oublié. Quelle naïveté de ma part ! Huit jours plus tard, en effet, c'est à dire le 28 mai 1937, je reçus une lettre signée du directeur général de l'administration des Frontières, le général Abd al-Majid Fu'âd, dont copie avait été communiquée au directeur Fu'âd bey - ci-devant Edward bey -, et dont la teneur était la suivante :

Ministère de la Guerre
Administration des Frontières
Service du personnel

à Sayyid effendi 'Uways
fonctionnaire de huitième classe au service des archives

Le Caire, le 27 mai 1937

Vous êtes avisé qu'en raison d'une absence injustifiée, le 19 mai 1935, de votre désobéissance aux ordres de votre supérieur direct, et pour avoir accusé sans fondement ce même supérieur de vous avoir insulté, il a été décidé de vous sanctionner par une retenue de trois jours de salaire.

Général Abd al-Majid Fu'âd
Directeur-général

La teneur de cette lettre ne me préoccupa pas très longtemps : elle ne faisait que renforcer ma conviction que l'atmosphère de l'administration où je travaillais était pervertie par le mensonge, l'hypocrisie et la flatterie. Cette atmosphère même était responsable de ce qui arrivait. Ce que j'appris par la suite sur l'attitude de Himaya bey, le secrétaire général de l'administration, ne me fut pas d'un très grand réconfort : celui-ci était convaincu de la nécessité de mener une enquête avant de m'infliger une sanction, mais il finit par adopter l'attitude de Ponce-Pilate, le Nabatéen, quand les prêtres vinrent exiger de lui la libération de Barrabas et la crucifixion de Jésus, et qui préféra "se laver les mains du sang de ce juste" plutôt que de devoir faire face à l'agitation des prêtres.

. Rien de ce qui s'était passé n'aurait dû me surprendre et, de fait, ces événements furent pour moi l'occasion d'un examen de conscience. Dès avant la mort du Shaykh Khattâb, en juillet 1932, je vivais dans un isolement relatif, en marge de la société égyptienne et des événements cruciaux qui s'y déroulaient au cours de cette période. J'étais dans ma

deuxième décennie et, à l'instar de nombreux jeunes gens dont les conditions économiques, sociales, culturelles et politiques équivalaient aux miennes, l'intérêt que je portais aux questions religieuses l'emportait sur celui que je consacrais aux affaires publiques et même aux problèmes de ma vie privée. Peut-être une telle attitude avait-elle pour origine les frustrations auxquelles devait faire face notre génération, engendrées par l'échec de la Révolution de 1919 qui avait tué en nous la capacité à prendre en charge la réalisation des objectifs positifs qu'elle nous avait laissés entrevoir. Les efforts que nous accomplissions pour nous instruire et pour mettre en application ce que nous avions appris ne trouvaient à se mobiliser que dans la perspective de notre salut dans l'au-delà. Nous choisissions délibérément l'ombre du Trône en prévision du jour où il n'y aurait plus d'autre ombre que la Sienne, élevés que nous étions dans l'obéissance et la soumission à Dieu - qu'Il soit exalté. Malgré notre jeunesse, le monde nous apparaissait comme dépourvu de valeur puisque aux yeux de Dieu Lui-même, il ne valait "pas plus qu'une aile de moustique" ! Ainsi, ni les souffrances endurées par notre Egypte éternelle, ni la tyrannie, ni la violence, ni l'exploitation que lui imposaient le colonisateur ou certains de ses fils, pas plus que les problèmes sociaux, culturels ou économiques qui en résultaient et menaçaient son existence, ne suffisaient à nous inciter à tenter d'améliorer le cours des choses. Notre argument était que les Egyptiens avaient mérité ce qui leur arrivait en faisant bon accueil à la perversion et en s'éloignant de la voie droite. Cet argument nous semblait parfaitement convaincant en dépit de l'égarement dans lequel vivaient des millions d'Egyptiens, hommes, femmes, enfants et vieillards confondus. Il ne nous venait pas à l'esprit, à cette période, que quand une société est saine, ses membres le sont également et qu'une vie vertueuse ne peut être que le produit d'une société elle-même vertueuse, d'une société où ne règnent ni l'injustice ni l'exploitation, la misère, la maladie et l'ignorance. Il ne nous venait pas à l'esprit que la justice elle-même était un concept que les Egyptiens avaient élaboré, pour la première fois, depuis des milliers d'années, et pour lequel ils n'avaient cessé de vivre au fil des âges depuis les temps les plus reculés. N'est-ce pas notre Egypte éternelle qui a diffusé dans le monde le concept de justice depuis que la conscience elle-même a émergé dans ce monde ? "Il est de bonne méthode de prendre la justice pour flambeau" (précepte égyptien, 270 avant J. C.). "La mémoire des actions justes est éternelle, car elle descend dans la tombe avec celui qui les a accomplies et son nom ne s'efface jamais de la surface de la terre" (Histoire du paysan éloquent, 3400 av JC). Ainsi parle le Seigneur : "Veillez sur le droit et pratiquez la justice car l'heure est proche où sera annoncé le Royaume." "Le Seigneur rend justice aux pauvres et aux malheureux sur

cette terre, mais balaye d'un souffle les hypocrites." Ou encore : "Dieu vous commande de rendre le dépôt à qui il appartient, et de juger vos semblables avec équité. C'est une belle action que Dieu vous recommande. Il entend et voit tout" (Coran, IV, 61). Ou encore : "Dieu commande la justice et la bienfaisance, la libéralité envers ses parents, Il interdit la prostitution, l'iniquité et l'injustice, Il vous avertit afin que vous réfléchissiez"(Coran XVI, 93). Il ne nous était pas non plus venu à l'esprit que nous faisions nous-mêmes partie de cette vie corrompue et que si la société égyptienne était pervertie, c'était parce que nous ne faisions rien pour la réformer. Nous ne comprenions pas que la vertu des individus ne suffit pas à elle seule pour changer la société et qu'une société vertueuse est la condition de la vertu des individus. Nous avions, les autres membres de l'Association et moi-même, des excuses. Nous, dont la Révolution de 1919 avait forgé la conscience, nous nous trouvions les mains liées et les cerveaux paralysés. Nous qui avions crié "A bas les Anglais !" et "Vive l'Egypte !", nous dont l'enfance et l'adolescence avaient résonné des appels à en finir avec le colonialisme oppresseur, il nous semblait tout d'un coup qu'il nous fallait effacer de nos mémoires tous ces slogans. La mission que s'assignait l'Association des partisans du Coran et de la Sunna muhammadienne était de former des propagandistes et des missionnaires "d'une moralité irréprochable et de science certaine, qui pussent propager son message dans toutes les contrées, prêchant aux musulmans, guidant les indécis et extirpant de la religion tout ce qu'y avaient introduit les égarés et les renégats". En confiant cette mission sublime à ses propagandistes, l'Association faisait d'eux les garants de la religion et les rendait responsables de la conduite de ceux dont ils se proclamaient les guides. D'eux dépendait le destin de leurs disciples : le Paradis ou le feu éternel ! Il n'était pas surprenant que l'Association considérât le rôle de ses missionnaires comme supérieur à celui du médecin le plus émérite qui sait prescrire à ses patients médicaments et potions en quantités calculées en fonction de leurs besoins. Si l'Association laissait chacun de ses propagandistes libre de ses interventions, en fonction des besoins de son auditoire, leur mission d'enseignement comportait un certain nombre de niveaux ou d'étapes. Tout d'abord, ils devaient enraciner dans l'âme de leurs auditeurs les éléments fondamentaux de la foi selon les préceptes sunnites, en évitant les querelles théologiques et les argumentations logiques incompréhensibles pour le commun des fidèles. Ensuite, ils devaient leur enseigner les règles de la prière, du jeûne, de l'aumône légale et du pèlerinage. Puis ils entreprenaient de les détourner des comportements blâmables les plus courants, comme la négligence des prescriptions du culte, l'usure, la fornication, la consommation d'alcool et de stupéfiants de

toutes sortes, tels que le haschisch et l'opium. Ils dénonçaient dans leurs prônes toutes les sortes de crimes les plus couramment perpétrés dans le pays, meurtre, vol, escroquerie, diffamation et calomnie, empoisonnement du bétail, incendie ou saccage des récoltes. Ils les mettaient en garde contre la jalousie, le ressentiment, l'orgueil ou la susceptibilité. Les propagandistes de l'Association devaient aussi enseigner aux gens à se vêtir comme se vêtissait le Prophète, le salut de Dieu soit sur lui et sur ses Compagnons, sa façon de manger et de boire et tous ses autres comportements de la vie de tous les jours ou ceux liés à la pratique du culte. Ils devaient commencer par leur enseigner ce qu'ils étaient disposés à accepter, puis leur faire identifier et reconnaître leurs erreurs et leurs pratiques blâmables pour les en détourner en les incitant à prendre modèle sur le Prophète, et s'efforcer de susciter en eux l'amour pour tous ses comportements et la haine pour tout ce qui ne relevait pas de ceux-ci, en n'utilisant que des mots que chacun, intelligent ou stupide, pût comprendre.

Les propagandistes de l'Association devaient être accueillants, avoir le visage amène et la parole facile. Ils devaient être des modèles d'ascétisme pour les gens, mesurés dans leurs propos, capables de tenir tête aux insolents, aux ignorants et aux entêtés, et de faire, de ces paroles du Tout-Puissant, telles que nous les rapporte Luqmân, leur maxime dans toute discussion: "O mon enfant ! Observe la prière, ordonne la conduite honnête, interdis ce qui est malhonnête et supporte avec patience les maux qui peuvent t'atteindre. C'est la conduite nécessaire dans les affaires humaines" (Coran, XXXI, 16). Dieu dit aussi : "Emploie-toi par la sagesse, la douce exhortation à appeler les hommes vers le Seigneur. Discute avec eux sur un ton modéré"(Coran, XVI, 125). Aussi, les instructions de l'Association à ses propagandistes étaient-elles très claires : "Prenez garde que ne vous vienne à l'esprit de vous mêler de traiter une des questions politiques, car celles-ci ne sont pas de votre compétence. Qu'il nous suffise de nous en remettre pour ces matières à notre gouvernement éclairé - que Dieu le renforce. La religion appartient à Dieu et c'est Lui qui guide vers elle qui Il veut. Quant à nous, il ne nous appartient que d'avertir et tout ce qui a trait à la mise en œuvre et à l'application n'est pas de notre ressort. Quiconque entend et met en pratique ce qu'il a entendu, c'est son propre bien qu'il poursuit. Quiconque se détourne de nous et néglige de mettre en pratique nos enseignements ne nous empêche pas d'avoir voulu le bien. Tout ce qui nous incombe, c'est d'avertir, à l'imitation de notre seigneur, le Prophète de Dieu, le Salut soit sur lui, et conformément aux prescriptions du Tout-Puissant : "Ton devoir est de les prêcher" (Coran, XLII, 47).

Chacun des adhérents à l'Association prenait de surcroît un certain

nombre d'engagements explicites qui visaient à garantir son maintien dans la voie droite. Ainsi, il s'engageait à ce que ne s'écoulent pas vingt-quatre heures sans qu'il eût consacré un moment au recueillement, soit pendant la journée, soit pendant la nuit, mais de préférence pendant la nuit, après en avoir fini avec ses préoccupations quotidiennes. Il devait faire ses ablutions et accomplir autant de prières surérogatoires qu'il en avait le loisir. Ou encore, s'il arrivait qu'il fût en retard pour l'accomplissement des prières légales, il devait s'en acquitter, car les prières prescrites doivent passer avant les dévotions supplémentaires. Puis, tourné vers la *qibla*[1], il devait réciter autant de parties du Coran que cela lui était possible, à commencer par la *Fatiha*, la sourate de l'Empire, s'il l'avait mémorisée, ou celle des Infidèles. Ensuite il devait répéter cent fois ou plus l'une ou l'autre des formules invoquant la clémence divine et se repentir pour tous ses manquements. Il devait procéder à un sévère examen de conscience, en se mettant dans la position d'un enfant qu'il s'agirait d'éduquer et de corriger : tout d'abord, il se remémorait toutes les fautes commises au cours de la journée, négligences dues à la paresse ou excès, puis il évoquait le châtiment réservé par le Très-Haut aux désobéissants et la récompense promise aux fidèles ; puis il se consacrait à la dévotion en proportion des mauvaises actions commises. Il devait ensuite invoquer cent fois ou plus le Prophète, selon la formule de son choix, la nuit du vendredi étant particulièrement désignée pour les dévotions surérogatoires. Il lui fallait alors faire le vide en lui de toutes les préoccupations terrestres pour parvenir à se mettre en présence de la Divinité, c'est-à-dire en position d'acceptation totale de la présence divine et de refus de tout ce qui n'était pas cette Présence, y compris sa propre individualité. Il devait prendre place dans un endroit purifié, ombragé, au milieu d'odeurs agréables, dans la posture de la prière, les mains posées sur les cuisses et les yeux fermés, car le fait de fermer les yeux bloque les voies de la sensibilité physique en même temps qu'il ouvre les voies du cœur. Il devait se purifier la bouche et le corps et revêtir un vêtement blanc, imprégné d'odeurs agréables, car tous les spiritualistes s'offusquent des mauvaises odeurs. Puis il devait évoquer celui des noms de Dieu que le Shaykh (l'Imam de l'Association ou l'un de ses missionnaires) lui avait désigné comme thème de dévotion et de méditation, développant dans son cœur chacune des significations de ce nom, attentif à ne pas céder aux divagations qui sont le lieu commun des ignorants et des soi-disant soufis, lors de ce qu'ils appellent des *dhikrs*, séances au cours desquelles ils outrepassent la lettre du saint Coran ou la Sunna du Prophète, à la limite de l'hérésie - quand cette limite elle-même n'est pas franchie -, et qui refusent

1. Direction de la Mecque.

de prêter attention aux conseils à cause de l'emprise que Satan exerce sur eux.

Cette méditation devait être poursuivie jusqu'à son terme, c'est-à-dire jusqu'au moment où le fidèle se sentait envahi par un sentiment fait à la fois de désir et de plénitude. Puis il devait passer en revue les bénéfices spirituels qu'il avait retiré de sa méditation et qui pouvaient équivaloir au fruit de trente années d'efforts. La voie pouvait en être l'ascèse, la terreur mystique, la macération ou l'amour de Dieu. Le fidèle devait se placer par la pensée entre les mains de Dieu et rester parfaitement immobile, comme un chat quand il chasse une souris, retenir sa respiration, sautant trois, cinq ou sept inspirations, de telle sorte que le bénéfice de sa méditation se répandît dans tout son être. Il devait aussi s'abstenir de boire tout le temps que durait sa méditation, et même après. En effet, la méditation engendre une chaleur qui favorise l'illumination et rend réceptif à l'inspiration que le fait de boire risquerait d'inhiber. Cette abstinence devait se prolonger au moins une demi-heure après que le fidèle eut mis un terme à sa méditation, et plus si possible, et il est établi qu'une telle abstinence doit être considérée comme un signe de sincérité.

Pourtant, en dépit de tout mon zèle religieux, je sentais monter en moi un sentiment de révolte et j'assistai, comme je l'ai mentionné dans ce qui précède, au congrès du Wafd en janvier 1935. Je ne cessais de lire journaux et revues, ni d'acheter des livres traitant de sujets qui n'avaient rien à voir avec la religion. Parmi ces revues, je mentionnerai *Le Récit* (Al-Riwâya), *La Culture* (Al-Thaqâfa), *L'Illustration* (Al-Musawwar). Parmi les journaux, je suivais particulièrement *La Politique* (Al-Siyâsa) et *Le Communiqué* (Al-Balâgh). Quant aux auteurs qui avaient mes faveurs, je citerai Manfalûti, Shawqi, Mustafa Sâdiq al-Râfi'i, al-Mâzni, Taha Husayn, Muhammad Husayn Haykal, al-'Aqqâd, Tawfîq al-Hakîm, Salâma Mûsa, Ahmad Amîn, Fikri Abâza, parmi tant d'autres. Je constituai ainsi une bibliothèque de livres et de revues que je fus, par la suite, obligé de vendre pour presque rien. Au fil des années, cette bibliothèque devait se renouveler totalement à plusieurs reprises et, au moment ou j'écris ces lignes, avec les livres arabes et étrangers qu'elle contient - pour ne rien dire des ouvrages qu'il m'a été donné de composer et de publier - cette bibliothèque est pour moi une source de satisfaction et de fierté.

Du fait de la situation culturelle, sociale et économique qui était la mienne et des événements dont notre Egypte éternelle était le théâtre, je me trouvais, en ce mois de mai 1937, en pleine confusion. J'étais en train de me marginaliser. D'une part, j'étais un jeune homme profondément et sincèrement religieux. Mais d'autre part, mon expérience de la vie, ainsi que celle que je tirais des livres et des journaux que je lisais ou des

conférences auxquelles j'assistais tendait à me convaincre que le sentiment religieux ne pouvait justifier que l'on fermât les yeux sur la corruption omniprésente dans la société égyptienne de cette époque. Les millions d'Egyptiens ordinaires, compte tenu de leur situation culturelle et économique, ne pouvaient être tenus pour les seuls responsables de cette corruption. Notre devoir était d'agir positivement pour rendre possible un changement vers le mieux qui ne pourrait être obtenu par la seule prédication ou par la méditation mais qui exigeait de nous que nous nous mettions au travail au milieu des gens, avec eux et pour eux. Il était donc indispensable que nous nous préoccupions des affaires de ce monde, et en particulier des questions politiques, pour être en mesure de faire face aux problèmes culturels, sociaux, économiques et politiques auxquels la société était confrontée. Je me sentais, à cette période, bloqué, entravé, matériellement et intellectuellement et je résolus de tracer de nouveaux plans pour préparer mon avenir en me fixant de nouveaux objectifs qui ne pouvaient être que légitimes puisque mon but ultime restait le triomphe de la religion. Et tout d'abord, ce qui m'était arrivé au cours du mois de mai 1937 à l'administration des Frontières me convainquit de redonner à mon visage son aspect antérieur, c'est-à-dire de raser ma barbe. Je considérais que tout ce que j'avais accompli en faveur de l'Association et mon activité dans le cadre de la section du quartier de Sayyida 'A'isha témoignait suffisamment en ma faveur et attestait de la pureté de mes intentions. De fait, depuis que j'avais prêté allégeance, en même temps que les autres membres de l'Association, au Shaykh Amîn Khattâb, successeur du Shaykh Mahmûd Khattâb, j'avais déployé une activité ininterrompue en faveur du développement de l'Association et de la diffusion de son message. Bien sûr, je n'avais pas accompli de miracle, ce dont tout autre que moi eût été tout aussi incapable, mais j'avais œuvré, dans la limite de mes moyens, avec zèle et persévérance. Je me souviens, par exemple, que lorsque j'étais secrétaire général de la section du quartier de Sayyida 'A'isha, je fus le premier à suggérer au Shaykh Amîn Khattâb d'organiser des conférences religieuses publiques non plus à la mosquée mais directement dans la rue. La première de ces conférences eut lieu dans le quartier d'al-Khalifa, puis les autres quartiers du Caire se mirent à imiter l'un après l'autre cet exemple. Je me souviens que le vendredi qui suivit cette première conférence, je me dressai, après la prière, pour déclamer, en présence du Shaykh Amîn, une poésie que j'avais composée à la gloire de l'Association pour contribuer à la diffusion de son message. J'écrivais, en cette période, des articles qui furent publiés dans certains journaux et revues, dont *l'Astre de l'Orient* (Kawkab al-Sharq) et *La Vertu* (Al-Fadila) dans lesquels je me faisais le défenseur de l'Association contre tous ceux qui lui étaient hostiles

ou s'en prenaient à sa prédication. Par la suite, des conférences furent également organisées hors du Caire, auxquelles j'assistais et où je récitais force poésies propitiatoires. Et ces poésies, malgré leur médiocrité et le caractère répétitif des idées et des images, étaient publiées dans les pages des revues qui soutenaient l'Association. Certaines furent même imprimées. Je citerai ici, comme témoignage de ma sincérité et des idées qui étaient les miennes à cette époque de ma vie, un poème intitulé "Le jour de Shibīn", que je récitai, dans la ville de Shibīn al-Kōm, en présence du Shaykh Amīn et devant une foule considérable, au mois de Safar de 1354 (mai 1935), c'est-à-dire l'année de la chute des martyrs de la Constitution, l'année aussi où j'obtins mon baccalauréat et un poste dans l'administration.

La lumière du Vrai m'élève et dicte mes paroles
Lui seul grandit les hommes, lui seul sanctifie les plumes

Lève-toi, clame sans te lasser à la face des mondes et de la calomnie ta parole de vérité

Prête l'oreille à un cœur qui s'est dressé pour prêcher aux hommes
Innombrables comme les étoiles dans l'immensité des cieux

Le cœur est un miroir et la sincérité est son reflet
Et il n'est demeure plus obscure que le mal et la vilenie

Dire le vrai, déjà, est triomphe du bien
Dire le bien est musique au cœur des hommes

Le défunt, notre Imam, avait levé haut ce flambeau
Qui donc, après lui, assumera la défense du savoir vrai ?

Toutes les batailles, il les a livrées, persévérant et victorieux
Le pied ferme et l'épée brandie

Vouant toutes ses forces à la plus belle des causes
Répandre la lumière du Prophète, la meilleure des créatures

Que de fois il dut faire face à l'obstination des fils de ce monde
Sans se lasser jamais, comme sans y prendre garde

Aujourd'hui, le Miséricordieux a réalisé Ses fins
En la personne d'un héros, pour la défense du bien

Qui a su prendre en charge, le dépôt qui lui était confié
Louange soit rendue au successeur, tout de noblesse et de générosité

Dieu est son but et le rêve son guide
Ses paroles sont comme les perles assemblées du plus beau des colliers

Valeureux, il fut façonné pour la recherche du vrai
Il fait revivre pour nous des temps que l'on pensait révolus

La famille des Khattāb a encore en réserve des trésors
Combien de serviteurs avez-vous déjà donnés à l'Islam ?

Vous êtes les soleils du vrai, brillant de tous leurs feux
Pour toutes les créatures et toutes les nations

Les cris d'allégresse montent, psalmodiés
Aujourd'hui est jour de fête pour les gens de droit et de vertu

La victoire s'avance vers nous en souriant
Et quand elle paraît, un sourire illumine toutes les faces

Aujourd'hui est le jour de Shibīn
Dont la grandeur le dispute à celui de la conquête

C'est la victoire de la loi de Dieu que nous célébrons
Le bien prend sa revanche sur tous les dépravés

La victoire du Très-Haut, en nous, est manifeste
Toutes les victoires sont fruit de la force et de la résolution

O hommes de guidance, ce jour est votre jour
Son parfum efface toutes les anciennes tristesses et toutes les souffrances

Congratulez-vous ! vous en êtes l'instrument
Réjouissez-vous, vos aspirations sont ce qui guide les hommes

Vous avez rejeté l'empire des passions et la sujétion de l'âme
Qui donc, après vous, supporterait l'empire de l'oppression et l'injustice ?

Ce sont les pages glorieuses que vous avez écrites ?
La piété est votre garant contre la gloriole et l'arrogance

Soyez toujours solidaires dans la vérité, rassemblez-vous
Car le rassemblement est odieux aux yeux des oppresseurs

Souvenez-vous de notre Imam et de ses compagnons valeureux
Qui combattirent le mal par la clémence et la résolution

Ils ont brandi le flambeau de la science dont s'enorgueillit l'Egypte
Car toujours ils furent de la science les premiers serviteurs

La science est une plante qu'irrigue la religion
C'est son flux nourricier qui la fait naître de rien

Eux seuls l'ont faite prospérer en ces jours avares
Ils ont insufflé dans ses décombres le souffle de la loi divine

Ils sont le sommet d'un arbre dont nous sommes les branches
La vérité en atteste et l'histoire en témoignera

Le lecteur ne manquera pas de relever la naïveté de ce poème, ni le caractère répétitif des idées et des images, l'approximation des mètres et l'étroitesse de l'horizon dans lequel il se déploie. Il sera peut-être malgré tout sensible à la pureté des intentions et à l'enthousiasme de son auteur ainsi qu'au zèle qu'il manifestait en ce temps pour la défense de l'Association et l'illustration de ses membres, en particulier du Shaykh Amîn, successeur de notre défunt Imam Mahmûd Khattab. Comme je l'ai dit, mon intention, en citant *in extenso* ce poème, était de rendre sensible au lecteur l'état d'esprit dans lequel je me trouvais à l'époque de mes 22 ans ainsi que les idées et les préoccupations qui étaient les miennes en cette période. J'ai voulu rendre sensible aussi la confusion dans laquelle j'étais plongé et à laquelle je ne trouvai d'autre issue que de rédiger - le jour même où je reçus la lettre de l'administration des Frontières m'avisant de la sanction prise contre moi - ce que j'appelai, dans ma naïveté, mon "plan de conquête". Ce plan - pour la réalisation duquel je m'en remettais à l'aide de Dieu - était rédigé comme suit :

- Premièrement, je resterai à l'administration des Frontières jusqu'à la fin du mois de septembre 1937, date à laquelle je présenterai ma démission pour protester contre la sanction injuste prise contre moi et échapper à l'atmosphère corrompue qui y règne.

- Deuxièmement, durant toute cette période, c'est-à-dire du mois de juin au mois de septembre 1937, j'économiserai tout ce que je pourrai sur l'ensemble de mes dépenses.

- Troisièmement, je ferai tout mon possible pour vendre, avec l'aide de Dieu, la moitié de la maison que je possède.

- Quatrièmement, je m'inscrirai à la faculté de journalisme de l'Université américaine dès la rentrée universitaire, ou bien à la faculté de Droit de l'Université égyptienne, ou encore à l'Ecole française de Droit, si mon inscription à l'Université américaine s'avérait impossible.

- Cinquièmement, j'achèterai un billet de loterie dont le rapport - si je gagne - serait entièrement consacré à payer mes études, une somme équivalente devant être consacrée par moi, quand j'en aurais les moyens, à des actions charitables.

Je prie Dieu de m'aider à réaliser mes espoirs tout en me maintenant dans la voie droite. Qu'il en soit ainsi.

Fait au Caire, le 17 Rabī' al-Awwal 1356, le 27 mai 1937.

Le lecteur remarquera à quel point ce programme - mon "plan de conquête" ! - était polarisé sur mon désir de poursuivre des études supérieures. Peut-être sera-t-il surpris ou trouvera-t-il contradictoire, de la part d'une personnalité portée comme moi sur la religiosité, cette idée d'acheter un billet de loterie, fût-elle assortie de la résolution de consacrer une somme équivalant à mes gains éventuels à des actions charitables, alors même que j'affirmais mon intention de me maintenir dans la voie droite. Que le lecteur me croie ou non, j'étais en parfait accord avec moi-même au moment où je rédigeai ce plan. Chez une personnalité religieuse, l'acceptation de son sort n'est-elle pas liée à sa foi dans la destinée, que celle-ci se révèle douce ou amère, favorable ou néfaste ? Les intentions ne sont-elles pas le seul critère ? J'étais profondément convaincu, à cette époque, de la légitimité de mes intentions et ma foi en la destinée était sans limite. J'ai pu vérifier par la suite la consistance de ce type d'attitude, quand je pris la direction d'un programme de recherche sur les lecteurs d'horoscopes dans les journaux : bien que ceux-ci accomplissent la prière et le jeûne de Ramadan et visitent les mausolées des saints, prononçant à ces occasions des vœux auxquels ils se montrent fidèles, la plupart d'entre eux croient aux esprits, pratiquent des fumigations d'encens lors de certaines circonstances, accordent du crédit à la lecture des tasses de café, des lignes de la main ou portent des amulettes ou des talismans.

Par extraordinaire, il se fit que l'intégralité des articles de mon "plan de conquête" trouva sa réalisation, à l'exception de celui concernant l'achat d'un billet de loterie auquel je renonçai, si bien je ne gagnai ni ne perdis quoi que ce fût. C'est le calendrier même de ce plan qui souffrit quelques modifications par rapport à ce que j'avais prévu. Et ce n'est pas à la faculté

de Journalisme de l'Université américaine, ni à la faculté de Droit de l'Université du Caire, pas plus qu'à l'Ecole française de Droit que je m'inscrivis, mais à l'Ecole de service social du Caire, le 16 octobre 1937. Quant à ma démission de l'administration des Frontières, elle ne se produisit que le 30 mai 1939 et je ne vendis la moitié de ma maison que le 6 novembre 1938.

La décision de redonner à mon visage son aspect d'origine - c'est-à-dire son aspect avant que je ne me laisse pousser la barbe - prise immédiatement après avoir reçu la lettre de l'administration des Frontières, devait avoir des répercussions profondes, aussi bien pour mon travail qu'au sein de l'Association. Je me souviens qu'avant d'aller chez le barbier, je passai chez un photographe pour conserver un souvenir de mon aspect avec la barbe. Je me souviens aussi que j'étais un autre homme quand je sortis de chez le barbier, après qu'eut été consommé le sacrifice de ma pilosité. J'étais redevenu un jeune homme de vingt-quatre ans - âge qui était le mien à l'époque - après m'être senti dans la peau d'un homme de soixante ans. Un sentiment de liberté recouvrée m'emplissait tout entier. A nouveau j'allais pouvoir vivre ma vie au sein de la société : aller où je voudrais, rencontrer qui je voudrais ... De ce jour, ma culture ne se limiterait plus aux livres et aux journaux qui me tombaient sous la main, mais de nouveaux horizons allaient s'ouvrir devant moi : théâtres, musées, salles de cinéma ... Je pourrais écouter de la musique et des chansons autant que mes moyens et mon temps me le permettraient ... Plus que tout cela, je pourrais à nouveau vivre au milieu de mes concitoyens, en pleine liberté, avec pour seul garde-fou contre l'erreur et les tentations ma conscience, mes principes et mes idéaux.

Ma mère conçut une grande joie de ma décision. En vérité, je ne l'avais pas vue aussi heureuse depuis bien longtemps et son large sourire exprimait toute sa satisfaction. La réaction de mon épouse fut la même que celle de ma mère, comme cela m'apparut de façon manifeste dans ses attitudes et l'expression de son visage. Bien des années plus tard, elle m'avoua que si elle n'avait jamais éprouvé de répulsion pour ma barbe, elle trouvait étrange, comme tous ceux qui m'entouraient, que le plus jeune des membres de la famille se donnât un aspect que même le plus vieux n'avait pas. Pour ce qui est des réactions de mes collègues à l'administration des Frontières, j'eus l'impression de me retrouver tout à coup dans une cage au jardin zoologique : l'un après l'autre ou en groupes, les employés se succédaient dans le bureau pour constater *de visu* ce qu'il en était advenu de moi. Daniel *effendi*, Girgis, Fu'âd et 'Ali étaient parmi les partisans les plus enthousiastes de mon initiative. Quant aux autres, ils se contentaient de venir et de repartir après m'avoir bien regardé, sans dire un mot. Comme si

le changement survenu dans ma physionomie les autorisait à déroger à la rigueur habituelle des convenances dans notre administration - une administration au sein de laquelle les Anglais étaient toujours présents, malgré le traité de 1936, aux termes duquel ils s'étaient transformés en "experts" auprès de l'armée égyptienne. Hatton bey n'était plus Hatton bey, Green bey n'était plus Green bey, mais eux et leurs collègues officiers britanniques n'en étaient pas moins physiquement présents au milieu de nous, jouissant de la même considération de la part des fonctionnaires de l'administration des Frontières qui continuaient pour la plupart à mendier leurs faveurs et à manger les miettes de leur table.

L'un des principaux résultats de l'accord de 1936 fut sans doute la priorité accordée à la constitution d'une armée égyptienne forte et le besoin qui en résulta de jeunes officiers égyptiens détenteurs du baccalauréat. Muhammad, le fils du sergent Hâfez Ismâ'il *effendi*, qui venait d'obtenir son baccalauréat et qui avait été engagé à l'administration des Frontières juste avant l'annonce de l'ouverture du recrutement, fut l'un des premiers à présenter sa candidature. Son père entreprit toute une série de démarches auprès des responsables des ministères de la Guerre et de la Marine, démarches couronnées de succès si bien que Muhammad abandonna - sans regret ! - ses fonctions au sein de l'administration des Frontières, peu de temps après les avoir prises. J'avais quant à moi vingt-trois ans au moment où cet appel de candidatures fut rendu public et j'avais dépassé l'âge limite. Mais même s'il n'en avait pas été ainsi, les conseils de mon père qui m'avait recommandé, pour savoir ce qui se passait dans ses rangs, de me tenir éloigné de l'armée, ainsi que mon expérience propre au contact des officiers égyptiens, acquise au sein de l'administration des Frontières, m'auraient dissuadé de présenter ma candidature comme le firent nombre de jeunes gens. Mon objectif de tous les instants était de poursuivre des études supérieures qui me permettraient d'accomplir un travail utile et juste, ce qui pour moi signifiait me mettre au service des fils de notre Egypte éternelle pour les aider à améliorer leur condition. Je n'avais aucune idée sur la façon de réaliser un tel objectif, et même si j'avais su comment je devais m'y prendre, j'ignorais si j'en avais en moi la capacité. Mais il me semblait que la recherche même des moyens de réaliser un tel objectif était en soi un but digne de tous les efforts et de toutes les persévérances, et que si je m'y consacrais avec ardeur, Dieu ne manquerait pas de me donner les moyens de me mettre au service de ma chère patrie. N'avais-je pas changé le nom que je destinais à l'aînée de mes filles, qui s'appela Amâl (Espérance) - et non pas Sorâya comme j'en avais eu l'intention - et chaque fois que je la prenais, encore nourisson, entre mes bras, j'invoquais Dieu Tout-Puissant : "Pour l'amour d'Amâl, réalise mes espérances !"

Je savais d'avance, au moment où je décidai de rendre à mon visage son aspect antérieur, que je ne recueillerais qu'incompréhension et critiques auprès des membres de l'Association des adeptes de la Sunna muhammadienne. J'étais convaincu qu'aucun d'entre eux n'était capable de reconnaître la signification humaine de mon geste. C'est pourquoi je décidai de me retirer du conseil d'administration de l'Association, au sein duquel j'occupais à cette époque les fonctions de secrétaire. Pourtant, quand j'avais été désigné pour cette responsabilité, mes camarades m'avaient vivement congratulé. N'allais-je pas avoir l'occasion de siéger en compagnie de l'élite des membres de l'Association, à la tête desquels le Shaykh Amîn Khattâb, le Shaykh 'Ali Halawa, le Shaykh Darwîsh al-Ja'biri, le Shaykh Ibrahim 'Uthmân et d'autres encore dont j'ai oublié les noms ? De fait, je m'étais réjoui de cette nomination, que je considérais comme un honneur pour ma modeste personne. Il faut signaler que je n'avais été choisi pour cette fonction qu'après que je me fusse rasé les moustaches et laissé pousser la barbe. Aussi, je jugeai préférable de ne laisser aucun d'entre eux me voir avec mon nouvel aspect. Par excès de sensiblerie, je ne voulais pas me mettre dans une situation embarrassante pour moi ou pour les autres. De plus, la fréquentation de tous ces shaykhs me les avait fait entrevoir sans l'aura qui était la leur au milieu des foules, ce dont j'avais tiré une expérience précieuse de l'âme humaine. Je me trouvais en présence d'hommes semblables aux autres hommes, chacun avec ses faiblesses et ses qualités, et je ne pouvais m'empêcher d'être choqué, quand le Shaykh Amîn entrait dans la salle de réunion pour présider la séance du conseil d'administration de l'Association, de voir le Shaykh 'Ali Halawa se précipiter pour disposer un coussin de laine sur le siège où celui-ci allait s'asseoir. A chaque fois, il me semblait que le Shaykh Amîn attendait, en fait, ce geste de la part de cet homme respectable et je ne pouvais approuver la relation qui s'instaurait ainsi entre les deux hommes. Non que le Shaykh 'Ali se fût senti en aucune façon obligé de se comporter de cette manière - je suis bien sûr qu'il le faisait avec joie et satisfaction - mais c'est l'attente du Shaykh Amîn, son désir de voir le Shaykh 'Ali ou un autre se comporter de la sorte qui me semblait inadmissible. Je dissimulais ces sentiments et ne m'en ouvris jamais à personne. De même, je ne peux oublier un épisode dont je fus témoin au moment de la mort de l'un des membres de l'Association, un homme riche qui, par testament, lui avait fait don des meubles de sa maison. Au cours d'une des séances du conseil d'administration, cette question fut débattue et il fut décidé de vendre ces meubles au profit de la caisse de l'Association. Aucune commission ne fut constituée pour cette vente, pas plus qu'il ne fut décidé s'il s'agirait d'une vente publique ou non. J'eus la surprise d'entendre

le Shaykh Amîn se réserver le lit en contrepartie du montant qu'il se fixa lui-même. L'affaire fut conclue sans qu'aucun des membres du conseil ne manifestât la moindre opposition car, comme je l'entendis exprimer par la suite, les désirs du Shaykh Amîn étaient des ordres. Quant à moi, je n'avais bien sûr pas voix au chapitre, n'étant pas membre du conseil, mais seulement secrétaire de séance. Ainsi, si j'étais la plupart du temps gratifié par ce qui se passait au cours des séances du conseil d'administration, je fus témoin d'un certain nombre de choses que, dans mon idéalisme, je n'aurais pas crues possibles de la part de l'élite des membres d'une Association qui œuvrait précisément à enraciner un tel idéalisme dans l'âme de ses membres. Pour ma part, en dépit de mon retrait du conseil d'administration, et même si je ne remis jamais les pieds au siège de l'Association, impasse Joukhadâr dans le quartier de Mugharbilîn, je ne me suis jamais départi de cet idéalisme jusqu'au moment où j'écris ces lignes.

Mon retrait du conseil d'administration n'impliquait pas, dans mon esprit, que je dusse interrompre mes relations avec la branche du quartier de Sayyida A'isha, à la fondation de laquelle j'avais participé en 1934. Pourtant, je décidai finalement de m'en retirer également et j'écrivis à son bureau la lettre suivante :

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux

Très chers et estimés collègues de l'Association d'Entraide des adeptes de la Sunna muhammadienne (branche du quartier de Sayyida A'isha)
Le salut de Dieu et Ses bienfaits soient sur vous.

Je vous informe que j'ai pris la décision de démissionner de l'Association et tiens à vous préciser les points suivants :

Pour ce qui concerne votre domiciliation au 6 de la rue al-Zarâyib, elle demeure acquise tant que je n'aurai pas vendu ma part de cet immeuble.

Je tiens à votre disposition les archives de l'Association actuellement en ma possession.

Je vous prie de me faire savoir si je reste débiteur envers l'Association de quelque somme que ce soit afin que je puisse prendre les mesures nécessaires pour la rembourser.

Je ne saurais exprimer toute l'affection et toute la fidélité que mon cœur troublé vous conserve et vous conservera à jamais. Il se peut que vous m'oubliiez, mais si vous gardez souvenir de moi, j'espère que ce sera en

bonne part, particulièrement dans vos prières, car ce souvenir compensera la perte - physique et non spirituelle -que j'éprouve en me séparant de vous, et ce sera pour moi un réconfort dans ma solitude.

Mon dernier mot sera le suivant : Agissez ! Agissez ! Agissez ! Soyez solidaires ! Dieu soit avec vous et vous protège.

Sayyid 'Uways
le 5 mai 1937

La réponse à ma lettre de démission me parvint, signée du Président de l'Association :

Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux

Loué soit le Seigneur des mondes, et le salut soit sur l'Annonciateur et le Guide, notre seigneur le Prophète Muhammad, sur ses compagnons et sur tous ceux qui œuvrent selon la Loi de Dieu jusqu'au jour du Jugement.

Les membres du Conseil d'administration de l'Association d'entraide des adeptes de la Sunna muhammadienne, branche du quartier d'al-Sayyida A'isha al-Nabawiyya à notre estimé frère Sayyid effendi 'Uways, que Dieu le guide et lui conserve Sa protection.

Le Salut de Dieu et Ses bienfaits soient sur vous.

Nous avons examiné votre lettre de démission au cours de la séance du conseil tenue le 27 Rabî' al-Awwal 1356 et c'est avec un vif regret que nous considérons les raisons qui ont pu vous amener à cette décision. Ce n'est pas la première fois qu'une telle situation se présente mais Dieu a permis que des solutions soient trouvées qui permettent la poursuite du Jihâd. Nous Le prions de vous guider pour vous faire revenir sur votre décision de telle sorte que les choses reprennent le plus rapidement possible leur cours normal, si telle est Sa volonté, qu'Il soit exalté.

Seules la commisération et la pitié que nous inspire votre attitude nous ont interdit de vous rencontrer et, dans l'attente que se réalisent tous les vœux que formulent à votre égard les membres du conseil, nous vous recommandons de continuer à fréquenter les assemblées d'hommes de savoir, de telle sorte que tout rentre dans l'ordre.

Votre démission a été refusée à la majorité absolue des voix, dans l'attente

de l'heureux jour où, Dieu vous ayant montré la voie qui vous ramènera à Lui, vous reprendrez votre place parmi nous dans la joie et la sérénité, et où nous pourrons nous réjouir de votre retour au sein du parti de Dieu.

Que Dieu nous guide vers le bien et qu'Il vous montre la voie droite.

Le 3 Rabî' al-Thânî 1356
Le Président du Conseil d'Administration
Zâd al-Dîn Nûr al-Dîn

Je fus douloureusement atteint par le contenu de cette lettre et particulièrement par les sentiments de pitié et de commisération qui s'y exprimaient à mon égard. J'eus le sentiment que ses auteurs saisissaient l'occasion pour se débarrasser de ma présence. Pourtant, je n'éprouvais à l'égard de chacun d'entre eux que de l'affection et du respect et aucun ne m'inspirait rancœur ou antipathie. Certes, les réunions que nous tenions n'étaient pas exemptes de discussions qui reflétaient la vigueur de la compétition entre les positions en présence, compétition dans laquelle j'étais moi-même engagé. Mais quand nous sortions de ces réunions - du moins c'est ce que je pensais - nous restions amis sans arrière-pensées. Je ne retrouvai mon calme et ma tranquillité d'esprit qu'après avoir préparé une réponse à la lettre du conseil d'administration, dont voici le texte :

Au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux
Loués soient Son Prophète et ses Compagnons

Estimés Président et collègues de l'Association,

J'ai reçu ce jeudi 8 Rabî' al-Thânî 1356 votre lettre datée du 3 du même mois. Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez en refusant à la majorité absolue des voix ma démission de l'Association. Je suis néanmoins au regret de vous faire savoir que je reste sur les positions exprimées dans ma dernière lettre. Je voudrais également souligner, pour que les choses soient claires, que contrairement à ce que suggère votre lettre, les motifs qui m'ont poussé à présenter ma démission de l'Association ne sont pas mentionnés dans la lettre que je vous ai adressée.

Ce qui m'a conduit à cette décision - et j'espère que vous serez convaincus qu'il s'agit bien là de la cause réelle qui l'a motivée - c'est que j'ai résolu, si Dieu le veut, de m'inscrire dans l'une des Universités du Caire pour poursuivre des études supérieures et qu'il ne m'est pas possible, dans ces circonstances, de mener de front avec succès mon activité au sein de l'Association et des études à l'Université.

Dieu sait qu'une telle décision n'a été possible de ma part que parce que je suis profondément convaincu que vous saurez mener à bien la mission de l'Association et la direction des activités, exactement comme si j'étais toujours parmi vous. Sayyid 'Uways n'était que l'un de vous et il n'est, grâce à Dieu, pas de soldat qui connaisse mieux son devoir que vous.

Quant aux motifs auxquels vous faites allusion dans votre lettre, je vous conjure, au nom de la relation spirituelle qui s'est instaurée entre nous sur les bases les plus fermes et les plus profondes, de ne pas imaginer ou concevoir qu'ils aient pu être une raison suffisante pour rompre une telle relation, concrètement ou spirituellement. Une telle relation est celle d'une foi muhammadienne profondément enracinée, une relation entre des âmes qui aspirent à l'élévation. Suffit-il de quelques poils coupés pour l'interrompre ? La plus fragile des demeures n'est-elle pas une maison de poils, mais n'est-elle pas aussi la citadelle inexpugnable de Dieu sitôt qu'y entre un croyant ? La véritable foi n'est pas un vers de poésie, car qu'y a-t-il de plus fragile qu'un vers de poésie [1]? La véritable foi est la citadelle inexpugnable de Dieu. Quiconque y entre est en sécurité. Les principes célestes auxquels nous croyons tous sont ce qui nous rassemble pour la mise en œuvre du bien sous l'étendard de l'honneur et du sacrifice. Il y a là de la place pour tout le monde. Et si aujourd'hui j'abandonne le terrain sur lequel vous travaillez, c'est pour vous précéder sur un autre terrain et pour préparer le chemin par lequel vous me rejoindrez demain.

L'arbre de la foi, dont notre Imam le Shaykh Khattâb - Dieu soit satisfait de lui - a implanté de sa main généreuse les semences dans mon cœur et sur lequel veille le Tout-Puissant dans sa bonté, cet arbre ne peut pas ne pas fructifier. Il ne mourra pas.

Le salut soit sur vous.

Le jeudi 8 Rabî' al-Thânî 1356
(17 juin 1937)
Sayyid 'Uways

Le lecteur remarquera peut-être l'ironie intentionnelle qui s'exprime dans certaines lignes de cette lettre, et qui répondait à la peine que m'avait causée la réponse du conseil d'administration à ma démission. En fait, il semble que ce qui avait motivé la sévérité de cette réponse était le ton que j'avais employé en parlant de "toute l'affection et toute la fidélité que mon cœur troublé" conservait et conserverait à jamais aux membres de

1. Jeu de mot intraduisible sur l'homonyme entre " une maison de poils " - une tente - (*Bayt min al - Sha'r*) et "un vers de poésie " (*Bayt min al- Shi'r*).

l'Association. En fait, cette expression ne visait à rien d'autre qu'à faire se sentir coupables le Président et les membres du conseil. Peut-être exprimait-elle aussi mon propre sentiment de culpabilité, même si à la lumière de mes résolutions de l'époque, je penche pour la première explication.

Après cet épisode, je vécus au sein de ma famille et dans ma bibliothèque, puisant dans les livres nombreux et diversifiés qu'elle contenait le miel de la connaissance. Je sentais une bouffée de liberté envahir tout mon être, nourrissant mon âme et mes sentiments. J'étais redevenu une personne ordinaire, capable de faire face aux circonstances avec naturel, sans prétentions excessives et sans affectation, c'est-à-dire sans prétendre à la perfection - car la perfection n'appartient qu'à Dieu - capable de fauter en connaissance de cause ou spontanément, puis de faire retour à Dieu pour implorer Sa clémence. Car tous les fils d'Adam sont pécheurs et le meilleur des pécheurs est celui qui se repent. Je compris dès lors ce qu'avait voulu exprimer Ahmad Shawqi en disant qu' "il n'est rien dans la vie de plus fécond que la douleur".

Nous vivions, au service des Equipements, à l'écart des autres employés de l'administration des Frontières et la politique de Daniel *effendi* était de ne laisser personne mettre le nez dans les affaires du service pour préserver ses secrets. De son point de vue, je n'avais rien de mieux à faire que de m'asseoir à mon bureau, lire mon journal et boire mon café, en lui abandonnant tout ce qui concernait le travail, en général, et les relations avec les employés, les chefs de service et le directeur de l'administration, en particulier. Ces dispositions me convenaient d'autant mieux qu'elles me donnaient tout le temps de lire. J'avais découvert, dans un coin de bureau des archives, un trésor de livres dont personne ne se souciait. L'administration des Frontières les avait acquis pour les faire distribuer dans les différents services ou dans les postes-frontières du désert occidental, dans les oasis, à Ghardaqa, dans le Sinaï et sur la Mer Rouge. Mais personne ne s'était occupé de leur distribution et ils étaient restés là, abandonnés dans une pièce du service des équipements. Un véritable trésor ! J'y trouvai *L'emprise du vent* d'Al-Mazni, *Dans le miroir* et *La vie de Muhammad*, de Muhammad Husayn Haykal, *Les souffrances de Werther* de Hasan al-Zayyât, et d'autres, et d'autres... Je lus tous ces livres, certains même deux fois. J'avais tout le temps puisque je n'avais rien à faire et que je ne devais pas découvrir les secrets du travail pour prouver à Daniel *effendi*, chef du service des équipements, que je ne cherchais pas à lui faire concurrence ou à le supplanter auprès des princes qui nous gouvernaient, je veux dire auprès des dirigeants de l'administration des Frontières.

Les jours passaient : le mois de mai puis le mois de juin 1937. Dans le courant du mois de juillet, les journaux égyptiens et étrangers se firent l'écho de la fondation de l'Association égyptienne d'études sociales et de la création de l'Ecole de Service social du Caire. Les jeunes Egyptiennes et Egyptiens réunissant les conditions requises étaient invités à remplir au plus tôt des dossiers de candidature, l'ouverture de l'Ecole étant prévue pour le 16 octobre 1937. Comme beaucoup d'autres, je lus au cours de cette période tout ce qui s'écrivait sur cette association et sur l'Ecole de Service social, et ce que je lisais était nouveau pour moi, nouveau et captivant. Je lus par exemple que *"la pauvreté n'était pas un phénomène social que l'on pouvait se contenter de traiter par la charité mais qu'il fallait y voir le symptôme de problèmes sociaux plus profonds qu'il convenait d'étudier sérieusement pour pouvoir y porter remède"*. Je lus encore ce que l'on disait de l'urgence d'une réforme sociale en Egypte, et que les efforts déployés à cette fin ne pourraient porter leurs fruits que s'ils se fondaient sur des études précises et approfondies des conditions sociales prévalant dans la société égyptienne visant à identifier les problèmes auxquels il nous fallait faire face. Il ne suffisait pas, au travers des statistiques, de prendre acte de la montée du crime dans la société, de l'aggravation de la pauvreté, de l'analphabétisme, de la délinquance juvénile, de la multiplication des divorces ou de la dégradation de la situation sanitaire générale en dépit des efforts du gouvernement. Il ne s'agissait là, écrivait-on, que de symptômes qu'il fallait dépasser pour découvrir les causes cachées du mal. Ainsi *"le premier pas sur la voie de la réforme sociale résidait-il dans l'étude précise des conditions sociales, étude qui devait être mise en oeuvre par des experts spécialement formés à cette fin et dont l'enthousiasme et le dévouement à cette tâche devaient être avérés."* On pouvait lire encore que *"quel que soit l'intérêt que présente l'étude des théories sociologiques, elle ne saurait être suffisante en soi. Il ne suffit pas que l'étudiant, à la faculté ou chez lui, accumule une connaissance livresque des facteurs déterminants de la pauvreté. En effet, telle qu'elle se manifeste en Egypte, la pauvreté peut très bien différer totalement de celle décrite dans les livres, inspirés le plus souvent de conditions historiques qui sont celles de l'Amérique ou de l'Europe. C'est pourquoi la tâche la plus urgente qui incombe à ceux que préoccupe la question de la réforme sociale en Egypte est de créer une école qui pourrait assurer la formation de spécialistes compétents, lesquels prendraient en charge l'étude, sur le terrain, des problèmes sociaux : en rendant visite aux familles, en travaillant dans les hôpitaux et dans les hospices, dans les centres sociaux et dans les institutions de réhabilitation, dans les clubs d'ouvriers et dans les maisons des paysans..."*

Ces idées me séduisaient, comme elles en séduisaient bien d'autres.

N'appellaient-elles pas à l'application de la méthode scientifique pour faire face aux problèmes de notre Egypte éternelle ? N'appellaient-elles pas à la prise en charge de l'étude scientifique de la réalité égyptienne par des Egyptiennes et des Egyptiens spécialement formés à cet effet ? Ces idées venaient en leur temps. Il ne s'agissait pas seulement d'étudier scientifiquement la société, mais aussi et surtout de réforme sociale, de la mise en oeuvre consciente d'un changement vers le mieux.

L'Ecole imposait comme condition que les candidats soient titulaires du baccalauréat égyptien ou d'un titre équivalent. Remplissant cette condition, je fus le premier à me présenter pour remplir le formulaire d'inscription, espérant vivement que ma candidature serait retenue. Après un entretien concluant, et compte tenu du fait que mon salaire me permettait d'acquitter les frais de scolarité et qu'il s'agissait d'une école du soir, mon espoir devait, cette fois-ci, se réaliser.

DES HORIZONS NOUVEAUX DE LA CONNAISSANCE HUMAINE S'OUVRENT DEVANT MOI

Le 16 octobre 1937, l'Ecole de Service social du Caire ouvrit ses portes. J'étais parmi les soixante-cinq étudiants et étudiantes qui assistèrent au premier cours qui y fut donné ce jour-là. Ce fut un jour mémorable qui restera à jamais gravé dans ma mémoire et dans celle de mes condisciples. Nous appartenions à une génération dont l'amour de notre Egypte éternelle et le désir de la relever emplissaient les cœurs. Et voici que l'occasion nous en était offerte ! Nous étions cette génération dont le cri était "Nous voulons apprendre !" Et voilà que la science était à notre portée, transmise par des professeurs égyptiens. Je me souviens de leurs noms : Ismâ'îl al-Qabbânî, le Dr Ben Bahmân, Hilmî al-Sa'd, Madame Zakiyya Marzûq, 'Abd al-Hamîd Gawhar, 'Abd al-Azîz al-Qûsî, 'Abd al-Wâhid al-Wakîl, 'Alî Hasan, Fath Allah al-Marsafî, Kamâl al-Dîn Fahmî, Muhammad Khalîl 'Abd al-Khâliq, Muhammad 'Abd al-Mun'im R'yâd, Muhammad Awad Muhammad, Muhammad Kamâl al-Nahhâs, Mahmûd Abaza, Mahmûd 'Azmî al-Qattân, Mansûr Shawqî, Ya'qûb Fahm. Nous écoutions aussi des professeurs étrangers : Madame Elsa Thabet, Mademoiselle Mary Devonshire, le Dr Wendell Cleland.

Le 23 septembre 1937, eut lieu l'inauguration officielle de l'Ecole. Une tente de vastes dimensions fut érigée pour accueillir tout ce que l'Egypte comptait de personnalités préoccupées de questions sociales - responsables de l'éducation, de l'agriculture, professeurs d'université, membres de l'Académie de langue arabe... - ainsi que bon nombre de dames et de jeunes filles, égyptiennes ou étrangères. Le Dr Mahmûd Mâhir, président par intérim de l'Association égyptienne d'études sociales, ouvrit les cérémonies, où le ministère de l'Instruction était représenté par Muhammad Hasan al-'Ashmâwî, sous-secrétaire de ce ministère, qui prononça une allocution. Madame Mansûr Fahmî prononça également une allocution au nom de l'Association, ainsi qu'une étudiante et un étudiant,

au nom de leurs condisciples, filles et garçons. Nous autres, les étudiants, nous y voyions une fête de famille, à la fois sérieuse et enjouée. C'était la célébration de nos aspirations, de notre résolution à déployer toute notre énergie au service de notre Egypte éternelle, la célébration d'objectifs généreux et purs. Notre résolution était profondément ancrée en nous. Nous avions goûté aux prémisses de la connaissance. Nous sentions que les chaînes qui nous paralysaient étaient en train de tomber. Nos esprits s'ouvraient au monde. Un jour faste, en vérité, dont les effets se font sentir jusqu'à aujourd'hui. Ce jour vit la reconnaissance du fait qu'il était possible de rationaliser l'action sociale pour transformer la société égyptienne.

Au cours de la première année, en 1937-1938, les cours auxquels nous assistâmes portaient sur l'hygiène, publique ou individuelle, et les principes du secourisme, la psychologie, la sociologie, l'économie ou les problèmes ruraux. L'année suivante, les cours reprirent en octobre 1937 et l'ensemble des soixante-cinq étudiants fut admis en seconde année qui proposait des enseignements nombreux et diversifiés : méthodes du travail social, structure des institutions concernées, législation sociale et problèmes des travailleurs, activités des clubs et animations sportive, problèmes du *leadership*, questions de sociologie et d'économie rurales, problèmes des enfants livrés à eux-mêmes ou délinquants, des infirmes ou des handicapés... En tout, trois cent quarante conférences réparties tout au long de l'année. En plus des enseignements magistraux, l'Ecole accordait une grande importance à la formation pratique, en liaison avec les questions théoriques, qui comportait des visites, la rédaction de rapports ou des séances de discussion collective. Les étudiants visitèrent ainsi des usines, des hôpitaux, des refuges ou des dispensaires tout en étant étroitement associés, aux côtés des enseignants et de l'encadrement de l'Ecole, à l'ensemble des activités sociales qui y prenaient place. Au cours de l'été 1938, il me fut donné de participer à la première enquête sociologique conduite dans le pays sur le thème de "la pauvreté en Egypte en 1938". Un groupe de cinquante-six élèves de l'école, ayant achevé avec succès leur première année d'études, fut ainsi chargé du travail de terrain auquel donna lieu cette enquête, effectué au cours des mois de juillet, août et septembre 1938. Chaque étudiant avait à charge de faire passer à cinquante familles un questionnaire de quatre-vingts questions portant sur les divers aspects économiques, sanitaires, culturels et moraux de la pauvreté. En préalable à la conduite de cette enquête, nous avions reçu une formation spéciale visant à nous préparer à cette tâche. Dans le cadre de cette préparation, le Dr Wendell Cleland, professeur de sociologie à l'Université américaine du Caire, prononça devant nous une conférence portant sur "la pauvreté en Egypte", au cours de laquelle il analysa le concept même de pauvreté et les

théories qui rendent compte de ce phénomène dans les sociétés humaines, et exposa quels étaient, de son point de vue, les principaux facteurs économiques, culturels, sanitaires et moraux de la pauvreté en Egypte. Au registre des facteurs économiques, il rappela le fait que les salaires journaliers à la campagne se situaient entre 2,5 et 4 piastres, tandis qu'à la ville, les salaires des travailleurs non qualifiés pouvaient aller de 7 à 10 piastres par jour. Il nous rappela aussi que le revenu national égyptien, cette année-là, ne dépassait pas deux cent millions de livres égyptiennes, soit un revenu annuel moyen de douze livres par personne. Puis il parla du taux de mortalité qui était, cette année-là de trente et un pour mille, et des quatorze millions de personnes atteintes de trachome - sur une population globale de 16,3 millions. Il mentionna les cent vingt mille aveugles et les dix millions d'individus atteints par la bilharziose ou l'ankylostomiase, et souligna le taux d'analphabétisme dans la population mâle de plus de cinq ans qui atteignait 77 %, pour dépasser 95 % dans la population féminine des mêmes tranches d'âge.

Au cours de l'automne de la même année, je participai à une autre enquête portant sur de jeunes délinquants déférés devant le tribunal des mineurs du Caire. Ces deux expériences - l'enquête sociologique sur la pauvreté et ces études de cas de jeunes délinquants - étaient mes premières armes et je n'oublierai jamais les enseignements inestimables que j'en retirai. Pour la première fois, j'étais véritablement en contact avec la réalité vivante de la société égyptienne. En effet, en dépit de ma naissance dans l'un des quartiers les plus arriérés du Caire, je n'avais été témoin que de loin de la vie que menaient à cette époque les couches les plus défavorisés de la société égyptienne, et ce que je découvrais était pour moi une nouveauté. Quelle vie ils menaient ! Une vie indigne d'êtres humains, réduits qu'ils étaient au niveau de la subsistance la plus élémentaire ! J'ai évoqué, dans la présentation de cette étude la première visite que j'effectuai au domicile de l'un des jeunes délinquants dont j'avais à charge d'étudier la situation. Quand je rentrai chez moi, après une heure environ passée chez ce jeune homme, des punaises avaient pris possession de mes vêtements, et je sentais avec répulsion leurs morsures sur tout mon corps. Je me souviens des regards lourds d'arrière-pensées qui me dévisageaient quand j'entrais dans l'une ou l'autre des maisons du quartier, à la recherche de la famille de mon "cas". Nous étions des pionniers dans ce domaine et, compte tenu de leur condition sociale économique et culturelle, les gens que nous visitions n'étaient pas habitués à attendre du bien de qui que ce fût.

Je laisse au lecteur le soin d'imaginer dans quel état d'esprit je pouvais être quand je participai avec les étudiantes et les étudiants de l'Ecole à une série de visites au village de Bahnay, organisées à notre intention pour nous

permettre de nous rendre compte sur le terrain de la façon dont travaillait concrètement une société coopérative dynamique, ou encore quand nous visitâmes l'hospice pour enfants illégitimes de la rue Mansûr, près de Bâb al-Lûq, ou l'usine de verre fondée par le *self-made man* Muhammad al-Sayyid Yâsin, le centre social des *Ruwwâd* (Pionniers) à al-Tîbi, ou encore l'Institution du mariage royal, près de l'administration de la Circulation à Abbassiyya. A la lumière de mes expériences antérieures, tout ce que je voyais lors de ces visites prenait une nouvelle dimension de clarté et d'objectivité que rien ne venait obscurcir. Notre raison était tout entière mobilisée pour analyser les facteurs à l'origine de toute cette laideur. Mieux, l'objectif qui nous était assigné était de trouver les moyens d'agir sur ces facteurs afin de permettre l'émergence de la beauté, de la justice et du bien au bénéfice de tous les Egyptiens, hommes et femmes, jeunes et vieux, garçons et filles. Tous les chocs subis au cours de ces expériences m'ouvrirent les yeux sur la réalité égyptienne vivante. Je la voyais dorénavant comme elle était, douce ou amère, et il devint évident pour moi qu'il me fallait changer mon système de pensée. Un certain nombre de vérités s'imposèrent à moi, dont l'idée que ce qu'il y a de meilleur dans l'être humain, c'est ce qu'il consacre au service des autres, pour autant que ses efforts se déploient sur une base objective. En effet, de tels efforts ne peuvent porter leurs fruits que si la dignité humaine de ceux qui en bénéficient est préservée et si on les met en mesure de briser par eux-mêmes les chaînes qui les entravent, que ces chaînes soient culturelles, sociales, économiques ou politiques. Que le lecteur se représente le groupe de jeunes gens que nous formions en train de visiter le village de Bahnay et de découvrir les semences que ses paysans, avec la coopération d'un groupe d'experts, avaient été capables de faire prospérer - non pas seulement ces graines qu'ils enfouissaient dans le sol depuis des générations, mais les germes de la solidarité et de l'entraide dont ils récolteraient les fruits matériels et moraux. Des fruits qui leur permettraient de retrouver, grâce à leur réflexion et à leur travail, cette fierté d'eux-mêmes perdue depuis des générations.

Qu'il nous imagine en train de visiter le refuge de la rue al-Mansûr, guidés par le Dr 'Ali Fu'âd, qui était à l'époque responsable de la protection de l'enfance en Egypte. Au moment où nous franchissions la porte du refuge, nous fûmes accueillis par deux rangées d'enfants dont l'âge moyen devait se situer autour de deux ans ou un peu plus. Nous nous avançâmes entre ces deux rangées. Il y avait parmi nous des étudiants et des étudiantes et je me souviens que, soudain, nous vîmes les enfants, négligeant les étudiantes, se précipiter dans les jambes des jeunes gens de notre groupe en criant "Papa... Papa..." Nous apprîmes par la suite que ces enfants n'avaient affaire, dans le cadre de l'institution, qu'à des femmes, médecins, infirmières, nurses,

qui prenaient soin d'eux. Mon cœur pleurait au milieu des enfants du refuge de la rue al-Mansûr et, une fois rentré chez moi, mes yeux donnèrent libre cours à mes larmes. Je comparais la façon dont mes anciens collègues de l'Association et de sa branche du quartier d'al-Sayyida 'A'isha concevaient l'accomplissement du bien avec l'œuvre accomplie par les responsables du refuge de la rue al-Mansûr, et je mesurais toute la différence entre ces deux conceptions. Dorénavant, j'étais, avec mon cœur et ma raison, tout entier tourné vers autrui et je compris que la religion ne peut vouloir autre chose de ses partisans les plus sincères que d'œuvrer pour la formation du citoyen vertueux. Ou en d'autres termes, que l'attention réfléchie consacrée à ces enfants pour qu'ils deviennent dans l'avenir des membres utiles de la société, accomplissant le rôle que celle-ci attend d'eux, valait mieux, par exemple, que toute l'énergie déployée par un homme de bien pour collecter et brûler tous les vieux papiers traînant dans les rues et les ruelles du Caire, sous prétexte que ce qui était écrit dessus était en langue arabe qui est la langue du saint Coran.

De la même façon, je garde en mémoire la visite que l'Ecole organisa pour nous à l'usine du *self-made man* Muhammad al-Sayyid Yâsîn. Au jour et à l'heure dits, nous arrivâmes à l'usine, accompagnés de Madame Bertha Fahmi, directrice de l'Ecole. Quelle ne fut pas notre surprise quand Muhammad al-Sayyid Yâsîn autorisa les étudiants et les étudiantes à pénétrer dans l'usine elle-même, mais en refusa l'accès à la directrice. Celle-ci était étrangère et Muhammad al-Sayyid Yâsîn justifia son attitude en arguant du fait que quand lui-même avait exprimé, lors de son voyage en Europe, le désir de visiter certaines usines réputées dans l'industrie du verre, il s'était heurté au refus de leurs dirigeants. Maintenant que l'occasion lui en était donnée, il avait décidé de laver l'affront subi en obligeant la directrice à attendre dans son bureau que nous eussions terminé la visite de l'usine. Rien ne put le faire changer d'avis et la directrice dut ravaler son humiliation. Nous en fûmes vivement impressionnés même si, tout en affirmant bien haut sa "respectabilité", Muhammad al-Sayyid Yâsîn ne nous avait malheureusement pas donné une leçon de patriotisme bien compris. La même année, nous visitâmes le centre social du quartier d'al-Tibi, à proximité des abattoirs, qui avait été fondé en 1930 grâce aux efforts d'une association égyptienne dénommée "Association des Pionniers" *(Jamâ'a al-Ruwwâd)*. Au cours de cette visite, nous découvrîmes que cette association, fondée en 1929, regroupait de jeunes Egyptiens éduqués, revenus de séjours d'étude à l'étranger, et qui comptaient parmi l'élite intellectuelle de la société égyptienne de l'époque. Sensibilisés aux problèmes dont souffrait la société, ils en avaient conclu que le premier des objectifs devait être la formation de citoyens vertueux,

imprégnés d'idéaux spirituels, intellectuels et moraux élevés, œuvrant à leur mise en application, conscients de leurs devoirs envers la société et déployant tous leurs efforts à son service. Ils avaient pris pour slogan "La force de la patrie est dans la force des individus". Pour réaliser ces objectifs, l'Association avait entrepris de créer, dans certains quartiers de la ville du Caire, des centres sociaux au service des habitants de ces quartiers. Les animateurs de ces centres s'efforçaient de nouer des contacts directs avec les membres les plus défavorisés de la société, pour comprendre leur situation et leurs problèmes sociaux et tenter de supprimer les obstacles à leur développement et à leur progrès. L'activité de l'Association des *Ruwwâd* ne se limitait pas à la création de ces centres, mais prenait également pour cible la jeunesse universitaire avec l'objectif similaire de constituer en son sein des citoyens vertueux. En dépit de l'impression incontestablement positive que laissa dans nos esprits cette visite au centre social des *Ruwwâd*, l'impression prévalait, chez mes condisciples et moi-même, que l'efficacité des services rendus par cette association était limitée par le fait qu'ils étaient assurés seulement par des volontaires. L'on y voyait, par exemple, tel professeur d'université jouer au ping-pong avec l'un des jeunes membres du centre - et peu importe qui battait l'autre, l'esprit sportif était le plus fort - ou encore tel ingénieur de renom participer à une partie de football, ou tenir le rôle d'arbitre, les yeux brillants de la joie du devoir accompli. Nous considérions, quant à nous, élèves de l'Ecole de Service social du Caire, que c'était à des animateurs sociaux professionnels que devait revenir la tâche d'encadrement et de direction d'une telle institution. Nous pensions que le volontariat, même s'il était encore, à terme, indispensable et souhaitable dans le contexte de la société égyptienne, ne devait pas exercer des fonctions de direction. Or toutes les activités du centre social des *Ruwwâd* étaient confiées à des volontaires.

En ma qualité d'élève de l'Ecole de Service social du Caire, j'avais entendu parler, au moment de sa fondation, au mois de décembre 1938, de l'Institution du mariage royal, ainsi désignée parce qu'elle avait été créée grâce aux fonds rassemblés par le comité constitué pour la commémoration du premier anniversaire du mariage du roi Farûq, le 20 janvier 1938. Celui-ci était monté sur le trône à la suite du décès de son père, le roi Fu'âd, survenu le 27 avril 1936, soit quelques mois seulement avant la signature du traité de 1936, qui eut lieu à Londres le 26 août 1936. Je me souviens qu'à peine cet accord avait-il été signé que des voix commencèrent à s'élever de toutes parts en Egypte pour exiger que le bénéfice de la protection de la loi fût étendu aux paysans et à la création de villages modèles, pour appeler à une réforme de la justice ou à la mise en œuvre d'une politique nationale résolue de réforme sociale. La signature de cet accord exigeait de réorganiser

la maison de fond en comble ! Le 17 octobre 1936, Taha Husayn appelait, à la faculté des Lettres, à une révolution intellectuelle. Le Congrès de l'Enfance se tint au Caire au mois de novembre 1936. Le 21 novembre 1936 fut créé, dans le cadre de la faculté de Droit, le "Comité de la semaine du Traité", qui prit l'initiative d'organiser une série de conférences publiques sur des sujets variés liés à cette renaissance culturelle. Je n'en manquais pas une et je me souviens, jusqu'à aujourd'hui, de l'effet qu'elles produisirent sur moi. Ainsi, de ces paroles prononcées par Taha Husayn que je garde en mémoire jusqu'à aujourd'hui : *"A ceux qui m'interrogent sur notre devoir dans le domaine littéraire, après le traité, je réponds : notre premier et notre dernier devoir est d'être libres !"* Ou encore : *"Puisque nous vivons une ère nouvelle, dont les fondements sont la renaissance, l'activité, la liberté, le moins que nous puissions faire est de laisser les opprimés exprimer ouvertement les souffrances et les préoccupations qui sont les leurs."*

Je n'avais eu qu'une seule fois l'occasion de visiter l'Institution du mariage royal, entre septembre 1938, date de sa fondation, et le 20 mai 1939, jour où je démissonnai de l'administration des Frontières, pour y être recruté comme expert social. J'y étais allé seul, de moi-même, et j'avais eu le sentiment prémonitoire qu'une partie de ma destinée était liée à cette établissement. A l'origine du projet dont devait naître l'Institution du mariage royal, on trouve encore une fois l'Association égyptienne d'Etudes sociales, dont le comité s'était préoccupé, dès sa fondation, du problème des enfants errant dans la ville du Caire, notamment sur la suggestion d'une association spécialisée, dénommée "Association pour la sauvegarde de l'enfance errante" et dirigée par le Dr 'Ali Ibrâhim. Cette association avait proposé de créer un refuge pour ces enfants, et soumis son dossier au gouverneur du Caire, 'Abd al-Salâm al-Shâdhli pacha, à l'époque, qui avait promis de lui donner une suite. Pour sa part, le conseil de l'Association égyptienne d'Etudes sociales étudia sérieusement la question et rédigea un rapport qui comprenait une évaluation du budget nécessaire pour mettre en place une telle institution. Le gouverneur du Caire était présent quand Wendell Cleland présenta, le 29 avril 1938, devant l'assemblée générale de l'Association égyptienne d'Etudes sociales, son rapport sur "la pauvreté en Egypte en 1938". A cette occasion, il déclara que la recherche réalisée par Wendell Cleland avait partie liée avec l'un des projets qui lui tenaient à cœur. Il expliqua qu'il s'agissait de regrouper tous les enfants errants du gouvernorat du Caire et de les envoyer dans des exploitations agricoles, qui pourraient être créées spécialement à cette fin, pour y être formés aux travaux des champs ou à toute autre activité liée à l'agriculture, ce qui leur assurerait un gagne-pain honorable et les protégerait contre la

délinquance. Le gouverneur du Caire prenait tellement à cœur ce projet qu'il alla jusqu'à faire personnellement don à l'Association d'une somme de cinquante livres égyptiennes. Le problème des enfants des rues était également l'une des préoccupations principales de l'"Association des travailleurs sociaux du Caire", active de janvier 1937 à février 1938, avant qu'elle ne fusionnât avec l'Association égyptienne d'Etudes sociales, dont elle devint une section. Cette association avait réalisé, au mois de juin 1937, avec l'aide de policiers, une étude sur cinquante enfants découverts en train de dormir dans les rues du Caire entre minuit et trois heures du matin. Ces enfants étaient ramassés toutes les nuits et conduits dans un poste de police où ils passaient la nuit et où on leur servait un petit déjeuner avant de les remettre à l'enquêteur de l'Association. Celui-ci s'efforçait d'identifier les problèmes de chaque enfant, et de localiser sa famille, ses proches ou ses voisins pour pouvoir vérifier ses déclarations. Les résultats de l'enquête permirent d'établir que l'ensemble des cinquante enfants étudiés étaient orphelins, à l'exception d'un seul. On constata ensuite que nombre d'entre eux avaient été envoyés au Caire par leurs proches, résidant dans les gouvernorats et dans les villages de Haute-Egypte, pour vivre au Caire sous la surveillance de parents ou de proches. La majorité des enfants venait toutefois de familles installées dans le gouvernorat du Caire. Le rapport établit que parmi les principaux facteurs qui faisaient de ces enfants des vagabonds, on pouvait relever la fréquence des divorces et des remariages des parents, la déficience des parents ou des proches à prendre en charge leur éducation, la mauvaise conduite de ceux-ci ou encore le fait qu'ils étaient soumis à des conditions de travail trop dures. Au cours de l'été 1938, 'Abd al-Salâm Shâdhlî entama la mise en œuvre effective de son projet, qui avait pour objectif, comme je l'ai dit, d'expédier les enfants errants dans des exploitations agricoles, comme celle de Sarw, de Kafr Sa'ad ou de Kom Ombo. Mais le nombre des enfants ramassés chaque nuit ne tarda pas à gonfler, avec pour principal résultat de faire se côtoyer l'innocent avec le coupable, le malade avec le bien portant, le chômeur avec celui qui avait un emploi, le dépravé avec le naïf, le faible d'esprit avec l'intelligent, les petits et les grands... Cette masse d'enfants ne tarda pas à constituer une étrange société humaine que l'on fut obligé de disperser dans des endroits non moins étranges et non moins pervertis. En effet, mis à part ceux qui furent effectivement envoyés dans des exploitations agricoles, bon nombre de ces enfants furent répartis dans les asiles de vieillards du gouvernorat du Caire. Je ne pourrai jamais oublier ce que je vis lorsque nous visitâmes, avec les étudiantes et les étudiants de l'Ecole de Service social, les refuges d'al-Suyûfiyya, de Darb al-Hajar et de Hayâtem. Nous y vîmes, côtoyant les vieillards, hommes et femmes, que recevaient ces établissements, les

enfants des rues du Caire jetés là comme dans un autre monde, dans lequel plus rien de ce qu'avait été auparavant leur vie n'avait cours. Ils nous apparut que leur séjour dans ces refuges avait éveillé dans leurs âmes pures des pensées qui ne l'étaient pas - le sens de la dissimulation et l'avidité, le sens du vice et de sa diversité, le sens de l'avilissement et des pratiques honteuses, le sens de la brutalité - avec pour résultat une dégradation de leur condition sanitaire et psychologique et le démantèlement de ce qui pouvait rester d'éléments positifs dans leur personnalité. Les journaux de l'époque, dans les faits divers dont ils se font l'écho, témoignent qu'il n'y a aucune exagération ou dramatisation dans ce que je rapporte. Je me souviens d'un article, publié le 20 octobre 1939 dans *al-Ahrām* sous le titre: "Un pensionnaire du refuge y fabriquait et y vendait des stupéfiants..."

Les policiers du quartier d'al-Sayyida Zaynab ont recueilli hier une déposition selon laquelle l'infirmier X. a été retrouvé dans un état d'hébétude complète, incapable de parler, laissant à penser aux responsables du refuge qu'il pouvait avoir absorbé des stupéfiants distribués au sein du refuge par un pensionnaire nommé Y. Un officier de police s'est rendu sur les lieux et l'infirmier a été transporté à l'hôpital. En fouillant le suspect, on a découvert en sa possession une substance stupéfiante, dont il a avoué qu'elle était composée de noix de muscade et de diverses substances aromatiques. L'enquête a révélé que certains infirmiers lui procuraient ces produits, qu'il mélangeait et dont il faisait le trafic à l'intérieur du refuge.

S'il avait été nécessaire de placer les enfants des rues dans ces endroits singuliers, c'est que les exploitations agricoles prévues au départ pour les accueillir se révélèrent très vite insuffisantes. Et quand le promoteur de ce projet voulu en augmenter le nombre, il se heurta à la difficulté de trouver de nouveaux financements. En fait, l'exécution elle-même en avait été entamée sans une planification scientifique sérieuse. Le gouverneur du Caire s'était imaginé qu'il suffisait de ramasser les enfants dans les rues pour que le problème fût réglé. Il n'avait pas évalué, par exemple, le nombre probable de ces enfants, et donc n'avait pas pu préparer des endroits suffisants pour les recevoir. Il ne lui était pas non plus venu à l'esprit que des enfants de dix ans ou plus, nés en ville, qui y avaient grandi, qui en connaissaient tous les recoins, les établissements de plaisir et particulièrement les cinémas, n'accepteraient pas volontiers le travail agricole ni ne s'adapteraient au climat social et culturel des villages où ils seraient placés. En fait, ce gouverneur n'avait fait rien de plus que ce que les détenteurs de l'autorité avaient fait avant lui et ce que ses successeurs

continueraient à faire. Pour sortir de la situation critique à laquelle il était confronté, le gouverneur du Caire prit l'avis de l'Ecole de Service social, dont le conseil d'administration lui proposa la création d'une institution qui ferait fonction de maison d'observation. La situation des enfants regroupés y serait étudiée cas par cas, avant qu'on les envoie à la campagne, de telle sorte que ceux qui pourraient être placés dans des institutions pédagogiques adaptées, ou ceux qui pourraient être remis à leur famille, ou encore ceux qui pourraient être repris dans leur école ou leur emploi, le soient, après avoir été soignés médicalement et psychologiquement. Le gouverneur du Caire n'hésita pas à approuver ce projet, dont le financement fut fourni, comme je l'ai mentionné, grâce aux dons recueillis lors du premier anniversaire du mariage du roi Farûq I. L'Institution du mariage royal ouvrit ses portes, comme je l'ai dit, dans le courant du mois de décembre 1938, et la direction en fut confiée à Madame Elsa Thabet, une experte sociale, diplômée de l'Institut suisse de Service social, arrivée en Egypte en 1934 et qui, jusqu'à aujourd'hui, n'a cessé de se dévouer dans tous les domaines de l'action sociale. Elsa Thabet était venue dans notre Egypte éternelle pour mettre en place au Caire une crèche internationale, tâche à laquelle elle se consacra jusqu'au mois de mars 1935. Elle fut ensuite engagée par le "Bureau du Travail" du Caire, qui dépendait de l'Association des jeunes filles chrétiennes, où elle fit la connaissance de Madame Bertha Fahmi, une Américaine formée au service social aux Etats-Unis et épouse de Kamâl al-Dîn Fahmi, et qui devint par la suite la directrice de l'Ecole de Service social du Caire. En janvier 1937 fut constituée l'"Association des travailleurs sociaux du Caire", dont les principaux membres étaient Bertha Fahmi, Mary Devonshire (une sage-femme anglaise, membre de l'Union mondiale pour la protection de la femme et de l'enfant) et Wendell Cleland, et dont le secrétariat fut confié à Elsa Thabet - association dont les objectifs étaient d'étudier les moyens les plus adaptés à la réalisation du projet de création, au Caire, d'une école de service social. Tous ces gens étaient des professionnels, membres de surcroît du premier conseil d'administration de l'Association égyptienne d'Etudes sociales qui devait, comme je l'ai rapporté, prendre l'initiative d'ouvrir, le 16 octobre 1937, l'Ecole de Service social du Caire.

Avant même que ne soit ouverte l'Institution du mariage royal, ses objectifs avaient été définis avec précision :

- créer un climat propice pour accueillir les jeunes garçons appréhendés par la police dans les rues et les ruelles du Caire
- étudier le cas de chacun de ces enfants d'un point de vue sociologique
- assurer à ceux d'entre eux qui seraient malades le traitement médical approprié

- rédiger un rapport sur chacun de ces enfants en formulant des propositions quant à son orientation, soit qu'il soit remis à ses parents, soit qu'il soit dirigé vers une exploitation agricole, vers un établissement pédagogique ou un emploi

- l'application de méthodes pédagogiques modernes dans les rapports avec les enfants.

L'ouverture de l'Institution eut un puissant écho. Surtout elle fit l'effet d'une délivrance pour ceux des enfants des rues qui avaient été placés dans les hospices pour vieillards de Darb al-Hajar et de Hayâtem en les sortant d'un milieu pour lequel personne au monde n'était moins fait qu'eux. Au cours de cette période, les étudiants et les étudiantes de l'Ecole de Service social du Caire avaient été informés que, pour améliorer leur niveau de formation professionnelle, la durée de la scolarité était portée de deux ans à deux ans et six mois, cette dernière période étant consacrée à un stage pratique et à la rédaction d'un mémoire sur un problème social égyptien. Puis arriva la troisième année de la vie de l'Ecole de Service social du Caire, une année décisive et dangereuse, non seulement pour l'Ecole elle-même, mais pour la profession même de travailleur social dans notre Egypte éternelle. Le 18 août 1939, 'Ali Mâher pacha, qui était à cette époque président de l'Association égyptienne d'Etudes sociales, fut chargé de former le nouveau ministère. Pour la première fois, celui-ci inclut un ministère des Affaires sociales. Cela signifiait, grâce au large programme de réforme sociale adopté par le nouveau ministère, et compte tenu de l'intérêt du public pour les questions sociales, que la demande de travailleurs sociaux professionnels allait s'accroître. Le nouveau ministère était particulièrement conscient de ce besoin et 'Abd al-Rahmân 'Azzâm pacha, le premier ministre des Affaires sociales en Egypte, déclara au cours d'une conférence : *"Le service social est une activité nouvelle, difficile et précise. C'est pourquoi la politique du ministère sera de faire appel aux experts sociaux dans tous ses projets, et notamment pour les centres sociaux qu'il se propose de créer pour assurer aux individus que nous souhaitons aider le service le plus efficace possible. Le ministère est résolu à favoriser la formation de ces experts afin que le service social devienne une profession véritablement spécialisée, dans l'exercice de laquelle ceux qui l'auront embrassée pourront se distinguer. Il convient aussi d'encourager les volontaires qui se présentent pour rendre ce type de services."*

Je vécus, au cours de cette période décisive de mon existence, une expérience inattendue. Depuis ma démission de l'Association des adeptes de

la Sunna muhammadienne, j'avais l'occasion de retrouver une fois par semaine mes anciens camarades, à l'occasion de la prière du vendredi, que je continuais à accomplir dans la *zâwiyya* que j'avais contribué à fonder. Un vendredi, après la prière, alors que nous en sortions pour regagner nos domiciles, nous fûmes tous invités par l'un des membres du groupe, qui habitait tout près de chez moi. Je me retrouvai ainsi embarqué au milieu d'un groupe d'une dizaine de jeunes gens ou plus, et nous primes place dans une pièce, au rez-de-chaussée de la maison que possédait le père de notre hôte. Soudain, l'un d'entre eux me prit à parti. Au début, il me parla sur un ton de reproche, puis sa voix s'enfla et les reproches se firent condamnations. Puis ce fut au tour des autres de prendre la parole l'un après l'autre pour dénoncer mon attitude et me condamner. Je restai coi. Qu'aurais-je pu dire ? L'occasion ne me fut même pas donnée de répondre à ces critiques. La seule chose qui comptait pour eux était de me mettre en accusation et de me condamner : je m'étais insurgé contre l'Association, me dirent-ils, sans qu'aucun d'eux n'essayât de comprendre ce qui se passait dans ma tête ou ne cherche à savoir quels pouvaient être mes motifs. Ils vivaient sans voir plus loin que le bout de leur nez, passant à côté des choses les plus immédiates. Leur vie intellectuelle était aussi étroite que leurs horizons et, réciproquement, l'étroitesse de leurs horizons provenait de la pauvreté de leur vie intellectuelle. Et cela, il était hors de question pour moi de le leur dire. J'étais comme une souris prise au piège qu'ils avaient, sans avertissement, décidé de me tendre. Je n'avais fait de tort à aucun d'entre eux. Seul le Dieu de l'Islam avait autorité pour juger mes actes, mais eux, ils s'étaient institués mes juges et me mettaient au banc des accusés parce que j'avais rasé ma barbe. Ils ne tenaient aucun compte de la constance de mon comportement pour ne voir que l'apparence de mon visage. Leur attitude était inique et je décidai de me retirer, étouffé par les larmes que je m'efforçais de contenir. Je marchai jusqu'à chez moi sans rien voir de ce qui se passait autour de moi. J'avais l'impression de vivre un cauchemar terrifiant. Et le cauchemar, c'était eux ! Ou plutôt, c'était les paroles qu'ils m'avaient jetées au visage sans me donner le droit de faire entendre ce que je pouvais avoir à dire. Arrivé à la maison, je me précipitai en sanglotant sur l'épaule de ma mère à qui je racontai tout ce qui venait de se passer. En frappant sa poitrine compatissante, elle me dit : "Ne les vois plus Sayyid... C'est la jalousie qui leur mange le cœur et les remplit de haine..." Puis, avec la naïveté de la sagesse véritable, elle résuma la situation telle qu'elle la percevait : "S'ils avaient vraiment la foi, ils n'auraient pas fait cela." Puis elle leva les bras au ciel et dit : "Va, Sayyid, fils de ma chair, chaque fibre de mon corps est satisfaite de toi..." Mon épouse partageait les sentiments de ma mère et je finis par retrouver peu à peu mon calme, ayant pris la ferme

résolution de ne plus jamais avoir affaire à aucun des membres de cette association. Pourtant, quelques jours plus tard, mon ami Muhammad Badr vint me trouver de la part d'un des shaykhs de l'association qui souhaitait être reçu chez moi pour me rencontrer. Je ne voulus pas refuser. Il s'agissait d'une personnalité respectable, et qui, de plus, serait mon hôte. Dès son arrivée, le shaykh commença par condamner le comportement de ceux des membres de l'association qui avaient pris l'initiative de m'entraîner dans ce traquenard. Il m'annonça qu'une délégation de ce groupe viendrait me voir pour me présenter leurs excuses. "Les actes doivent être jugés en fonction des intentions", me dit-il "L'homme est pécheur et le meilleur pécheur est celui qui se repent..." Il dit beaucoup de grands mots et beaucoup de belles phrases. Puis la délégation arriva, me présenta ses excuses et les choses reprirent leur cours normal. J'en profitai pour leur faire part de tout ce que j'avais sur le cœur et pour leur exposer mon point de vue sur ce que nous, la jeunesse, devions entreprendre. Je tentais de leur faire partager toute l'expérience que j'avais acquise à l'Ecole de Service social, au cours des visites sur le terrain, à la campagne ou à la ville, ou en menant des enquêtes sur la réalité vivante de la société égyptienne.

Je leur dis que nous conformer au bien exigeait de nous de participer à la formation du citoyen vertueux. Je leur dis qu'il s'agissait là d'une tâche qu'aucun des systèmes mis en place par la société pour réaliser cet objectif supérieur, si nombreux et si diversifiés pussent-ils être - la famille, le voisinage, l'école, l'association religieuse, le centre de loisirs et les organes culturels (presse, revues, livres, sans compter le théâtre et le cinéma) - ne pouvait prendre en charge à lui seul. Pour que chacun de ces dispositifs de formation du citoyen vertueux pût jouer son rôle, nous avions besoin d'une connaissance approfondie de la société dans laquelle nous vivions, qui prît en compte ses différents aspects sociaux, culturels, économiques et politiques. Je suggérai que nous commençions par fonder une association dont les statuts feraient explicitement état de cet objectif sublime : former le citoyen vertueux ! Les convaincre de l'élévation de cette mission n'était pas chose facile, mais je ne désespérais pas d'y parvenir. Ceux avec qui je discutais représentaient l'élite de l'association et je finis par obtenir leur adhésion à ces idées. J'insistai sur le fait que la tâche la plus urgente était de trouver un local convenable pour y installer notre siège. Ce local fut trouvé dans le quartier de Hilmiyya al-Jadîda. Il ne restait qu'à trouver le mobilier. Certains parmi nous firent don de sommes d'argent. Pour ma part, ma contribution prit la forme d'une table de salle à manger et de six chaises pour la salle de réunion, ainsi que d'un bureau en bois de hêtre. Les meubles de salle à manger provenaient du mobilier apporté par mon épouse au moment de notre mariage, quant au bureau, il faisait partie des

dépouilles du magasin. Le conseil d'administration de la nouvelle association fut constitué, et j'en fus nommé secrétaire. Un programme fut mis au point pour les cérémonies de son inauguration, qui fut approuvé par l'Association des partisans du Coran et la Sunna muhammadienne. L'inauguration officielle eut lieu au mois de mars 1939. De nombreux membres de l'Association y prirent part. Il y avait tant de monde que le siège de notre nouvelle association paraissait trop petit pour toute cette foule. Les gens avaient revêtu leurs plus beaux habits. Ils arboraient des mines optimistes et échangeaient force serments d'amitié, salutations et congratulations. Il n'y eut personne qui ne franchît le seuil sans verser son obole. Les pièces d'argent remplissaient les paniers, que faisaient circuler les préposés à cette tâche. Quant ils furent pleins, ceux-ci relevèrent le bas de leur *galabiyya* pour y recueillir les dons qui continuaient à affluer, si bien que les pièces accumulées scintillaient en renvoyant les feux des candélabres que des membres artisans de l'Association avaient installé bénévolement. Ce fut véritablement jour de fête pour l'Association et pour chacun de ses membres, et cela augurait bien de l'avenir ! Notre objectif n'était-il pas le plus élevé qui fût ? Former le citoyen vertueux, non plus à partir d'horizons limités, mais en s'appuyant sur une expérience structurée et globale, l'expérience de la réalité vivante, en même temps que sur les enseignements de la religion musulmane véridique, la religion pure, comme disait le Shaykh Mahmûd Khattâb, Dieu l'ait en sa pitié. En dépit de la densité de la foule, rien ne semblait pouvoir assombrir l'ambiance. Les gens se levaient, s'asseyaient, semblant interpréter une symphonie, les yeux fixés sur un avenir radieux. L'Imam de l'Association des partisans du Coran et la Sunna muhammadienne, le Shaykh Amîn Khattâb, se déplaça en personne, accompagné de ses proches, parmi lesquels le Shaykh Darwîsh al-Ja'biri. Quoi que j'eusse pu penser des compétences de ce Shaykh comme docteur de la loi, ou de son niveau scientifique ou culturel, il restait pour moi associé à la tragédie de la Palestine. En effet, en dépit de la prohibition de la politique dans les statuts de cette Association, la Palestine et sa tragédie faisaient partie de notre quotidien. Je me souviens que lors des prières collectives, l'Imam prononçait, avant la génuflexion finale, une invocation contre les Juifs : "Dieu maudisse les Juifs... Disperse-les O Dieu..."

Après chacune de ces invocations, nous répétions en chœur derrière lui "Qu'il en soit ainsi". Ce n'était pas tout : les membres de l'Association organisaient des collectes au profit des Palestiniens opprimés. On était encore dans les années trente, c'est-à-dire à une époque où une piastre suffisait encore à payer un petit déjeuner et même un déjeuner ou un dîner. Chacun donnait sans hésiter, poussé par sa conscience. Parmi ces

donateurs, je me souviens du Shaykh Ibrahim 'Uthman, qui était employé aux imprimeries gouvernementales. Un vendredi, après la prière, dans la mosquée de l'association, il se leva et fit don pour la Palestine d'une somme de cinquante livres. Son geste fut le sujet de conversation des gens pendant des jours et des mois. En remettant à l'Association le billet de cinquante livres égyptiennes, il déclara que c'était tout ce qu'il avait pu économiser et que s'il avait pu donner plus, il l'aurait fait.

Quand l'Imam Amîn Khattâb et sa suite eurent pris place sur les sièges préparés pour eux, les voix se turent, les murmures s'espacèrent, comme si chacun avait une pierre sur la langue. J'avais été chargé par le conseil d'administration, en tant que secrétaire de la nouvelle association, de prononcer le discours d'ouverture des cérémonies d'inauguration. Il s'agissait d'un discours de bienvenue où je réaffirmais notre fidélité et notre espoir : notre fidélité à nos imams, notre espoir dans la jeunesse de notre temps. J'avais soigneusement préparé mon discours et l'avais soumis aux membres du conseil d'administration qui l'avaient approuvé. Mais à peine avais-je ouvert la bouche pour dire "Notre Imam, estimables messieurs, au nom de mes frères..." que je fus interrompu par le Shaykh Darwîsh al-Ja'biri qui m'interpella d'un ton furieux : "Commence par au nom de Dieu le Clément, le Miséricordieux ! Tout ce qui est important, si on ne le place pas sous le signe de Dieu, le Clément, le Miséricordieux, échoue et reste stérile !" Quel moment terrible cela fut pour moi. Les mots se mélangeaient dans ma bouche. Mon cœur battait si fort que j'avais l'impression d'étouffer. Je poursuivis néanmoins la lecture de ce que j'avais écrit. Puis je me réfugiais dans un coin de la salle, regrettant de ne pas avoir décliné l'honneur de prononcer le discours d'ouverture. J'avais été, en coulisses, l'inspirateur de la nouvelle association. J'aurais dû rester en coulisses. La tâche du penseur est de conseiller le réformateur, et non pas d'être lui-même ce réformateur. Je ne sais pas grand-chose de ce qui se passa pendant le reste de la soirée. Sans doute le Shaykh Amîn parla-t-il de religion, et sans doute ceux qui l'accompagnaient parlèrent-ils aussi de religion. Je me souviens néanmoins avoir été surpris par la présence dans l'assistance du Shaykh Hasan al-Banna, que je vis seulement au moment où le Shaykh Amîn lui donna la parole pour prononcer quelques mots. Nous n'avions pas invité le Shaykh al-Banna. La nouvelle association était la nôtre et c'était notre fête. Nous connaissions ses opinions et celles de sa confrérie et nous étions en désaccord avec elles. Lui et ses partisans donnaient la priorité à des choses qui nous semblaient devoir venir après l'éradication des innovations et la restauration des croyances droites. Ils avaient leurs idées, nous avions les nôtres. Nous appelions à la réforme sociale et à la formation du citoyen vertueux, fondée sur une expérience construite de la

réalité vivante et sur les enseignements de la religion musulmane véridique ; ils cherchaient à se saisir du pouvoir, comme préalable à la réalisation de leurs objectifs. Nous pensions que la patience et la persévérance étaient de nature à préserver la paix et à nous permettre de réaliser nos objectifs, ils pensaient au contraire que chevaucher la vague les conduirait à la réalisation des leurs. Ils considéraient nos objectifs comme modérés et réformistes, par opposition aux leurs qu'ils présentaient comme révolutionnaires. La présence du Shaykh al-Banna me préoccupa, et plus encore le contenu de ce qu'il dit dans son allocution. Il commença par déverser louanges et compliments sur le Shaykh Amîn, qu'il appela "notre Shaykh, fils de notre Shaykh". Il n'oublia pas non plus de mentionner mon nom et de me féliciter pour mon activité. Un beau discours, en vérité. Un discours intelligent. En adoptant ce ton, il réalisait l'objectif qui l'avait conduit à forcer, sans invitation, l'entrée de la nouvelle association : il triomphait comme le lion dans son antre même, s'imposant à toute l'assistance.

Cela ne m'empêchait pas de reconnaître les mérites du Shaykh al-Banna. Nous nous étions déja rencontrés avant cet épisode, et j'avais eu avec lui une longue conversation. Il m'arrivait parfois d'aller au siège des Frères, place 'Ataba al-Khadra, simplement pour voir ce qui s'y passait ou par simple curiosité. La première fois que j'entendis parler le Shaykh al-Banna, je fus séduit par l'étendue et la profondeur de sa science en même temps que par son éloquence et par le charme de sa personnalité. Un jour, je lui fis part de mon étonnement de voir son association s'adresser en priorité aux étudiants de l'université laïque et non aux étudiants d'al-Azhar, qui semblaient pourtant tout désignés pour reprendre le flambeau. Sa réponse fut aimable, mais ne me convainquit pas. Il considérait que les étudiants d'al-Azhar n'avaient pas besoin de la propagande des Frères musulmans car ils mangeaient et buvaient de la religion à longueur de journée, à la différence des étudiants de l'université laïque qui en étaient tenus éloignés, sauf ceux que Dieu prenait en Sa pitié. C'était exactement le point de vue inverse de celui défendu par le Shaykh Mahmûd Khattâb et par son successeur, le Shaykh Amîn. A la lumière de mon expérience du moment et du degré de maturité qui était le mien, je penchais quant à moi pour l'opinion de ces derniers, d'où mon étonnement à voir le Shaykh al-Banna attacher tant d'importance aux étudiants de l'université. J'eus d'autres conversations avec le Shaykh al-Banna et nombre de ses disciples, dont mon ami d'enfance Muhammad Badr, mais le temps n'en a laissé aucune trace dans ma mémoire. Ou peut-être se sont-elles déposées au plus profond de moi-même, si bien que je ne peux plus, aujourd'hui, les ramener à la surface.

Je sortis du siège de l'association en jurant de ne plus jamais y remettre les pieds et, cette fois, je fus fidèle à cet engagement. Cet épisode fut pour moi une leçon que je n'oublierai jamais, et, chaque fois que je me retrouve dans une situation comparable, elle me revient à la mémoire. Je penchais de plus en plus pour l'opinion du Shaykh Muhammad 'Abduh, qui voyait dans la création d'une "école des chefs" la seule solution aux problèmes de l'époque. A l'inverse, je partageais de moins en moins le point de vue du Sayyid Jamâl al-Dîn al-Afghânî qui lui répondit, quand il rendit public ce point de vue : "Tu n'es qu'un défaitiste." Deux jours ne s'étaient pas écoulés, depuis l'inauguration du siège de l'association, que le Shaykh Amîn Khattâb vint me rendre visite à mon domicile. Je ne voulais pas le rencontrer et lui fis dire que je n'étais pas à la maison. Mes multiples activités, entre l'administration des Frontières, le matin, et l'Ecole de Service social, le soir, m'aidaient à ne pas ressentir trop amèrement la déception ou de sombrer dans le pessimisme et le désespoir. Là, je vivais dans la réalité vivante et rien ne pouvait m'en détourner, si ce n'était la méditation sur l'avenir que, grâce à Dieu, je ne pouvais me représenter que propice.

Quand j'appris, au mois de septembre 1939, peu après le déclenchement de la seconde guerre mondiale, que l'Association des Frères musulmans quittait ses locaux de la place 'Ataba al-Khadra pour venir s'installer place Hilmiyya al-Jadîda, je n'en fus pas autrement étonné. Peut-être l'emplacement du siège de notre association à Hilmiyya avait-il excité la convoitise du Shaykh al-Banna, ou peut-être n'en était-il rien ? Dieu seul le sait et Il conserve ses secrets. J'étais, pour ma part, préoccupé de choses autrement essentielles et utiles. Grâce à mon expérience à l'Ecole de Service social et à l'administration des Frontières, et à la formation académique et non-académique que j'avais acquise, j'étais moi-même au seuil d'une mutation. Puisque les expériences vécues et la réalité vivante de la société égyptienne avaient agi sur moi, c'était maintenant à mon tour de devenir actif. En prenant ce parti, je contribuerais à l'élévation de la religion islamique en participant à la formation de citoyens vertueux guidés par ses enseignements.

A la fin du mois d'avril 1939, Madame Bertha Fahmî, directrice de l'Ecole de Service social du Caire, vint s'enquérir de ma réaction face à une proposition d'emploi dans le cadre de l'Institution du mariage royal. J'acceptai sans hésiter, alors même qu'il me fut demandé, au cours de l'entrevue qu'elle m'accorda, de démissionner de l'emploi gouvernemental que j'occupais depuis novembre 1935. Cela aussi je l'acceptai sans hésiter. J'avais foi en notre Egypte éternelle et en la possibilité de la faire évoluer vers le mieux. J'étais convaincu du fait que mon action dans le cadre de

cette institution n'était pas seulement un devoir national, mais aussi un devoir religieux, qu'il m'était donné d'accomplir dans la mesure de mes capacités en me mettant au service de certains parmi les fils les plus défavorisés de l'Egypte. Je sacrifiais aventureusement un emploi assuré et stable, mais c'était pour accomplir mon devoir vis-à-vis de Dieu, le Tout-Puissant, le Généreux, au service de la patrie éternelle. Rien ne me fit revenir sur ma décision, pas même le fait de m'apercevoir que la directrice de l'Ecole de Service social avait de moi l'image d'un fils de famille possédant terres et immeubles. Même le ton désagréable et autoritaire dont usa à mon égard le gouverneur du Caire quand j'allai me présenter à lui, en compagnie de Madame Elsa Thabet, au moment de ma prise de fonction, ne parvint à me détourner de cet emploi incertain. Il ne réalisait en aucune façon la portée du sacrifice que j'avais volontairement accepté, et avait l'impression et même la certitude de me donner de quoi manger, comme si j'étais un mendiant.

J'avais bien conscience que l'Institution du mariage royal n'avait pas grand-chose à voir avec cette "école des chefs" que le Shaykh 'Abduh appelait de ses vœux. Mais j'étais convaincu, en tant qu'Egyptien croyant, que mon devoir était de me mettre au service des pensionnaires déshérités de l'Institution. Si je me trouvais détenir une parcelle de connaissance utile, mon devoir était de la leur transmettre, car toute science doit être enseignée : vivre au milieu d'eux, comme un exemple sur lequel ils pourraient se guider. Et peut être en retour le fait de les côtoyer élargirait-il ma propre expérience ? Peut-être m'aideraient-ils à dissiper ce complexe psychologique hérité de mon passé, et que je ne savais ni résoudre, ni accommoder à mes fins. J'étais convaincu qu'ils me donneraient à la mesure de ce que, moi-même, je serais capable de leur donner. J'étais convaincu de gagner l'affection des pensionnaires de l'Institution, car, en leur qualité d'êtres humains, ils ne pourraient faire autrement que de me rendre affection pour affection, amour pour amour. S'ils avaient besoin d'être aimés, ils trouveraient en moi toute l'affection qu'ils pourraient désirer et tout le respect que j'éprouvais pour eux. Le Prophète de l'Islam n'a-t-il pas dit à 'Ali Ibn Abi Tâleb, le jour de Khaybar : "Que Dieu guide par toi un autre homme vaut mieux que la plus coûteuse des montures ?"

Moins de deux semaines après mon entrevue avec la directrice de l'Ecole de Service social du Caire s'ouvrait une nouvelle étape de ma vie. Une étape que j'abordai non pas avec un esprit d'aventure, ni en traînant les pieds, mais confiant plus que jamais en la réalisation de l'avenir radieux que j'imaginais. La décision d'accepter cet emploi avait été, en propre, ma décision et je n'y avais associé personne. Je n'en parlai ni à ma mère, ni à

mon épouse, et quand bien même je l'eusse fait, ni l'une, ni l'autre n'y auraient fait obstacle, tant elles avaient confiance en la sûreté de mon jugement. Je ne consultai personne, ni proche, ni étranger. D'ailleurs, je n'avais pas, à l'époque, d'ami proche à qui je pusse me confier, et les membres du groupe dans lequel je m'étais reconnu jusque-là m'avaient rejeté. Je n'en conçus pas une peine excessive, car, à cette époque, j'allais de l'avant, sans trop m'attarder à ce qui m'entourait, tout entier à mon optimisme, même si, dans le fond, je gardais conscience de la gravité des décisions qu'il me fallait prendre. Dieu, qu'Il soit exalté, m'avait tenu la main une fois, il était en Son pouvoir de m'aider à nouveau.



A L'ŒUVRE POUR FORMER LE CITOYEN VERTUEUX: LA NAISSANCE DU SERVICE SOCIAL EN EGYPTE

Le samedi 20 mai 1939, je fis mes premières armes à l'Institution du mariage royal. Je prie le lecteur de croire que tout ce qui concerne cette journée est jusqu'à aujourd'hui gravé dans mon esprit. D'un coup, je me retrouvai immergé au milieu de deux cent fils de la société égyptienne. La plupart étaient originaires du gouvernorat du Caire, mais certains - une minorité - portaient encore en eux la culture des gens de la campagne. Dès le premier jour, j'eus le sentiment que la société égyptienne était venue à moi, qu'elle m'était devenue plus proche. Tous ces garçons qui m'étaient confiés ne constituaient pas, bien sûr, un échantillon représentatif de la société égyptienne à cette époque. Mais ils constituaient un échantillon représentatif de l'un des secteurs de cette société les plus défavorisés et les plus humbles : celui des opprimés, sans recours ni moyens, ceux que leurs activités situent tout en bas de la hiérarchie sociale.

Je me rendis dès le matin à l'Institution, le cœur ouvert et la raison en éveil. Je venais pour donner beaucoup plus que pour prendre, mais, dès le début, j'eus la conviction que je ne prendrais que dans la mesure où je serais capable de donner et que je ne donnerais que si j'étais capable de prendre. Plus je cherchais à me rapprocher des pensionnaires de l'Institution, plus ils se dérobaient. J'étais sous observation. J'essayai de connaître leurs noms, mais sans beaucoup de résultats. Les registres de l'Institution ne me disaient pas qui était al-Arâgûz (la marionnette), al-Zîr (la jarre), Ballûza (le flan), al-Awri (le borgne), Hasan le-Vieux, al-Wazz (l'oie), al-Muqazqiz (le dévoreur de noix), Atiyya le-Tatoué, Al-Ex (le X, enfant illégitime). Personne ne connaissait ces surnoms, sinon les enfants eux-mêmes et certains employés de l'Institution, dont Umm Shehata, la laveuse, Madame 'Atiyyât, l'infirmière, 'Amm Gawda, le cuisinier, et les caporaux 'Ali et Ahmad Negm. Ils apprirent bien sûr tout de suite que je me nommais Sayyid *effendi*, qu'ils ne tardèrent pas à transformer en "Abou al-'Uways",

mais il me fallut, pour ma part, une assez longue période pour les identifier, le temps qu'il leur fallut pour s'assurer de mon amour et de ma confiance en eux. Dès lors, je reçus en retour amour pour amour et confiance pour confiance. Avais-je d'autre choix ? Ils étaient, à mes yeux, les enfants de l'Egypte. En eux, je reconnaissais certains de mes proches, certains de ceux avec qui j'avais joué dans les ruelles de notre quartier d'al-Khalîfa, près de la maison de ma famille ou du magasin de mon père. Je n'avais à leur offrir que cet amour et ce respect, sans compter l'expérience académique et pratique que j'avais accumulée avant de les prendre en charge, en ce 20 mai 1939. Quand je dis que je me sentais plus proche de la société égyptienne, je voudrais préciser au lecteur que cela ne signifie pas que je m'en sois jamais senti éloigné. Je vivais et j'ai vécu jusqu'à aujourd'hui en faisant mon possible pour l'appréhender de façon objective, par l'observation et la réflexion. Mais de me retrouver au milieu de la société que constituaient les pensionnaires de l'Institution, d'avoir affaire individuellement à eux, de tenter de cerner les composantes de leurs personnalités, tout cela me donnait un sentiment de proximité accrue. Je les voyais rire et jouer, ou bien se disputer et s'injurier. Je voyais telle mère, venue en visite, être bien accueillie par son fils, tandis que telle autre l'était avec des insultes. Toutes ces situations nouvelles élargissaient mon expérience et transformaient ma vision du monde et des relations entre les gens. Je me sentais chaque jour quelqu'un de nouveau et j'étais heureux de ce processus, quel que fût le prix qu'il me fallait périodiquement payer. Je me souviens des mises en garde pressantes contre les maladies - la gale ou les teignes - que m'adressaient les employés de l'Institution en me voyant me mêler de trop près aux pensionnaires. Je ne fis, bien sûr, aucun cas de leurs avertissements, même après que j'eus effectivement été atteint d'une gale qui s'installa sur mes mains et entre mes doigts. Je vivais totalement dans l'univers de l'Institution qui était devenu mon univers, avec ses deux cent pensionnaires parmi les fils les plus malchanceux de notre Egypte éternelle, et rien d'autre ne comptait pour moi. Leurs rires emplissaient mon cœur d'allégresse, à la mesure de la tristesse que me causaient leurs plaintes, telles qu'elles s'exprimaient, déchirantes, dans leurs chants. C'est la première fois que j'entendis le poème d'Adham al-Sharqâwi et d'autres *mawwal* de la campagne, qui me touchaient jusqu'au tréfonds de mon être. Ces chants étaient sans doute le seul canal par lequel ces enfants pouvaient évacuer un peu de la tristesse et du désespoir qui emplissaient leurs cœurs. N'avaient-ils pas été appréhendés par la police alors qu'ils vaquaient à leurs occupations, licites ou illicites ? N'avaient-ils pas été placés dans cet établissement, toujours sous la surveillance de la police ? Et quand l'un d'entre eux devait se rendre à l'hôpital pour cause de maladie, c'était encore

sous la surveillance de la police. Les maladies étaient fréquentes, mais plus fréquents encore les simulateurs. Les pensionnaires de l'Institution avaient découvert que, dès que l'on soupçonnait l'un d'entre eux d'avoir contracté les oreillons, il était immédiatement expédié à l'hôpital. Avec la pratique, ils avaient fini par identifier les symptômes de la maladie : élévation de la température, corps brûlant et gonflements apparents derrière les oreilles. Ils avaient découvert qu'en mangeant de la *tehîna* [1] mélangée avec du piment en poudre, la température du corps montait automatiquement, et que pour produire un gonflement derrière les oreilles, il suffisait de souffler très fort en pincant les lèvres et en se bouchant le nez. Il ne leur restait qu'à se présenter chez l'infirmière qui, sans même attendre la visite du médecin - qui, s'il était là, formulait le même diagnostic -, expédiait le "malade" à l'hôpital en tant que patient atteint des oreillons. Il y passait ainsi quelques jours sous la surveillance d'un policier, mais avec la possibilité d'aller et venir à l'intérieur de l'hôpital, ou même à l'extérieur. Certains en profitaient pour aller mendier dans les rues avoisinantes ou pour ramasser des mégots de cigarettes qu'ils ramenaient à l'Institution pour les vendre ou les jouer aux cartes. Je connaissais toutes ces pratiques et faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour y mettre un terme. Mais, en même temps, je savais pourquoi il en était ainsi, et les motifs de ce type de comportements. Les pensionnaires de l'Institution, quelle que fût leur personnalité, étaient victimes d'une oppression, et la seule façon pour moi d'alléger la conscience qu'ils avaient de cette injustice était de susciter en eux le sentiment de leur appartenance à l'Institution. Celle-ci devait devenir pour eux à la fois un foyer et une école auxquels ils seraient fiers d'appartenir. Inutile de préciser que dans le contexte qui était celui de l'Institution à l'époque où j'y fus engagé, une telle idée était tout sauf facile à réaliser.

La profession de travailleur social faisait partie des nouveaux rôles qui tentaient de s'imposer dans la société égyptienne et, comme telle, elle se heurtait aux rôles sociaux traditionnels, solidement enracinés, qu'il lui fallait prendre de vitesse afin de les supplanter. Quand je pris mes fonctions à l'Institution du mariage royal, les tâches qu'il me fallut assumer étaient nombreuses. Outre la part de travail administratif qui me revenait, mon activité se concentra au fil du temps dans l'analyse de la personnalité de chacun des pensionnaires, tâche que je partageais avec le regretté Ibrâhîm al-Minûfî qui travaillait avec la collaboration des étudiants et des étudiantes de l'Ecole de Service social. Outre les employés que j'ai mentionnés dans ce qui précède, l'Institution employait un certain nombre d'enseignants qui dépendaient du ministère de l'Instruction publique, sans

1. Sésame pilé mélangé d'huile.

compter les gardiens, qui appartenaient à la police et qui étaient périodiquement remplacés, à part les caporaux 'Ali et Ahmad Negm, affectés là en permanence.

L'Institution était placée sous la direction de Madame Elsa Thabet qui jouissait d'un grand prestige auprès des employés, grâce à sa personnalité, sa force d'âme, sa capacité de travail, son expérience et l'énergie qu'elle déployait pour aplanir les obstacles devant mon collègue Ibrâhîm al-Minûfî et moi-même, au plus grand profit de tous les enfants. Elle était l'âme de l'Institution et l'inspiratrice de la pédagogie positive mise en œuvre dans nos rapports avec les enfants, à laquelle elle vouait toute son énergie. Elle était au courant des idées et des théories pédagogiques les plus modernes, même si la connaissance qu'elle en avait était essentiellement théorique, faute d'avoir eu l'occasion de la mettre en pratique, en Suisse ou à Paris où elle s'était occupée de jeunes délinquants. De plus, ne résidant dans le pays que depuis quatre ans, la connaissance qu'elle pouvait avoir de la société égyptienne, de son histoire, de ses cultures, ou de la langue de ses habitants, était limitée. Elle avait néanmoins été conquise par cette société et par ses membres,par leurs traditions et leurs coutumes, par leur mode de vie, et elle aima plus que tout le peuple égyptien, au point de considérer l'Egypte comme sa seconde patrie, si ce n'était même comme la première; si bien qu'elle y demeura, après que tous ceux qui avaient participé avec elle à la naissance du service social - Wendell Cleland, Mary Devonshire, Bertha Fahmi - l'eurent quitté. Chacun, à l'Institution, respectait Elsa Thabet : elle était aimée et en même temps redoutée. Elle était pour tous un modèle, travaillant sans trêve ni repos, faisant attention au moindre détail. Elle était une mère pour les pensionnaires de l'Institution et une directrice pour ses employés, en même temps qu'une amie aimante et fidèle de notre Egypte éternelle. La droiture et la pureté de ses intentions, pour tout ce qui avait trait à l'Institution, étaient au-dessus de tout soupçon. Mais dans le champ social ou pédagogique, la pureté des intentions ne suffit pas quand on travaille dans un pays qui n'est pas le sien. Elsa Thabet et nous tous, qui représentions l'idée d'une pédagogie positive, nous heurtions aux multiples démons qui se dressent, habituellement, sur la voie de toute tentative de progrès. En l'occurrence, et pour ce qui nous concerne, ces démons prenaient la forme des policiers chargés de la garde des enfants et qui surveillaient les moindres faits et gestes des employés de l'Institution, et particulièrement celle de leur chef, le major Ahmad Hassân, un officier du gouvernorat du Caire. Ils vivaient sur les idées anciennes auxquelles a bien du mal à renoncer une société comme la nôtre, alors que nous-mêmes représentions les idées nouvelles. L'affrontement était inéluctable, mais nous avions foi en notre victoire. Pourtant, Elsa Thabet et nous tous

vivions dans un mirage. Les idées anciennes avaient et ont toujours des racines profondément implantées dans le terreau du réel. La confiance que nous avions en notre victoire venait de notre certitude d'avoir raison : les pensionnaires de l'Institution étaient les enfants de l'Egypte, et ils avaient droit à ce que leur éducation fût reprise en main pour leur permettre de devenir des citoyens vertueux. La société les avait abandonnés et ils étaient devenus ce qu'ils étaient, c'est-à-dire, pour reprendre l'expression employée à leur propos par le major Ahmad Hassân, la "poubelle de l'Egypte". Pourtant cette poubelle avait été créée par la société elle-même, sous la direction de ses chefs, dont les officiers du gouvernorat du Caire étaient, en ce temps-là, les plus obéissants serviteurs. Bien sûr, ils ne purent rien trouver pour flétrir notre dignité : nous ne cessions de travailler, dans un climat d'affection et de fraternité. Nous oeuvrions pour la mise en œuvre des enseignements religieux qui imprègnent le climat culturel et social égyptien. Loin de tirer quelque profit que ce fût de l'Institution, nous avions fait de l'esprit de sacrifice notre religion. Elsa Thabet était notre exemple, notre idéal à tous et nous n'éprouvions à son égard qu'affection et respect. Mais Elsa Thabet était une étrangère et, depuis le déclenchement de la seconde guerre mondiale, en septembre 1939, tout le monde tombait sous le coup des lois d'état d'urgence, si bien qu'il était loisible au gouverneur du Caire - surtout depuis qu'il était devenu ministre des Affaires sociales dans le ministère d''Alî Mâher, le 18 août 1939 - de décréter, sans avoir de compte à rendre à personne, l'arrestation ou l'expulsion de tout étranger. En fait, le couperet menaçait non seulement la gorge de Madame Elsa Thabet, mais aussi nos gorges à tous. Pourtant, ni l'autorité du ministre, ni les pouvoirs du gouverneur, ni ceux dont se prévalaient les officiers du gouvernorat du Caire ou les caporaux 'Alî et Ahmad Negm ne suffirent à la faire plier.

Elsa Thabet avait contre elle non seulement le fait de ne pas être égyptienne, mais encore celui de n'être pas musulmane. Elle était une chrétienne travaillant dans un milieu musulman. Elle sut pourtant écarter tous les obstacles par son attitude constante de tolérance et par sa foi en ce que "Dieu est amour". Si bien que le musulman pieux que j'étais, venu à l'Institution pour mettre en application les enseignements de sa religion, l'Islam de la fraternité, de la justice et des actions vertueuses, n'eut jamais la moindre hésitation à l'accompagner dans ses entreprises. Elle était ma directrice et j'acceptais spontanément son autorité car elle incarnait un modèle que n'importe quel individu raisonnable et mûr, n'importe quel croyant sincère ou le plus exigeant des nationalistes ne pouvait qu'être fier de suivre. C'était la première fois dans ma vie que je recevais des ordres d'une femme. Je me souviens de la première conférence à laquelle j'assistai à l'Ecole de Service social, le 16 octobre 1937. Il y avait dans l'assistance

quelques étudiantes et c'était la première fois que je me retrouvais sous le même toit que des "étrangères". Il est vrai que les jeunes gens constituaient la grande majorité et que la plupart des enseignants étaient des hommes. De plus j'étais marié et j'avais déja deux enfants. Pourtant, je fus troublé et je me souviens combien je fus attentif à éviter de regarder le visage de ces étudiantes. C'étaient des jeunes filles respectables, dont rien ne venait ternir la réputation. Mais nous étions de jeunes Egyptiens, dont la langue ne cessait de commenter et d'interpréter le moindre de leurs gestes. Petit à petit je m'habituais, et mes camarades avec moi, à la présence parmi nous de ces étudiantes, et quand fut diplômée la première promotion de travailleurs sociaux professionnels - trente personnes - elle comptait trois jeunes filles, qui devinrent nos collègues dans la nouvelle profession. Je me souviens de chacune d'elles, malgré les années passées. Elles se nommaient Theodora Ramzi, Mahâsen Yûsuf et Nabîla 'Abd al-Hamîd. Il n'empêche qu'à l'Institution du mariage royal, ni Umm Shehata, la blanchisseuse, ni Madame 'Atiyyât, l'infirmière, ni Madame Elsa Thabet, la Directrice, n'étaient à l'abri des commentaires et des rumeurs, tant parler des femmes - égyptiennes ou étrangères - en bien ou en mal, plaît aux hommes de ce pays. Alors même qu'il peut leur arriver de se vanter des turpitudes qu'ils commettent, la moindre rumeur propagée sur le compte d'une femme ou une jeune fille est immédiatement prise pour argent comptant et répétée, ce dont on ne saurait s'étonner dans une société dont les valeurs dominantes sont la "réputation" et l'"honneur". Le respect de l'honneur, celui de la mère, de la religion ou celui des morts, est une valeur à laquelle nous autres Egyptiens sommes prêts à tout sacrifier. Mais le sentiment de cet honneur est aussi des plus fragiles, facilement atteint par une rumeur, vraie ou fausse. Ni Theodora, ni Mahâsen, ni Nabîla n'échappèrent aux ragots et aux on-dit, en cette année 1937, pas plus que celles qui leur ont succédé n'y échappent aujourd'hui.

J'ai dit du Shaykh Mahmûd Khattâb qu'il fut mon premier professeur dans le cadre de mes études "informelles". Elsa Thabet, quant à elle, du fait des relations qui furent les nôtres à l'Ecole de Service social, à l'Institution et par la suite, devint mon premier professeur dans le cadre de mes études "formelles". Quand je la rencontrai, nous vivions dans deux mondes différents, mais ces différences ne faisaient précisément que nous rapprocher. J'observais ses comportements et comparais sa personnalité à celles des femmes de mon entourage - ma mère, mon épouse, mes tantes Umm Husayn Sekina et Umm 'Ali Zaynab... En dépit des références religieuses qui étaient les miennes, j'en conclus que la personnalité d'Elsa Thabet était supérieure et que notre Egypte éternelle avait le plus urgent besoin de femmes comme elle. Je me souviens que la doyenne de l'Ecole de

Service social disait à son propos que s'il se trouvait en Egypte seulement trois femmes de la trempe d'Elsa Thabet, le changement vers le mieux y deviendrait possible. Il ne s'agit pas de dresser ici le panégyrique d'Elsa Thabet. L'œuvre qu'elle a accomplie depuis que son pied a foulé pour la première fois le sol d'Egypte, à la fin de 1934 et jusqu'à aujourd'hui, témoigne de la vérité de mes propos. Ne continue-elle pas, jusqu'au moment où j'écris ces lignes, à travailler au sein de la société égyptienne, en dépit de son âge et de son état de santé, alors que ceux qui ont tenté de mettre des obstacles sur son chemin se retrouvent aujourd'hui dans les poubelles de l'histoire sociale égyptienne ? Où est aujourd'hui le tout-puissant gouverneur du Caire, 'Abd al-Salâm al-Shadhlî ? Où sont le major Ahmad Hassân, bras droit du précédent et Ahmad 'Ubayda, qui fut un jour chef de la police du Caire ? Où sont les caporaux 'Alî et Ahmad Nagm et tous ces petits et hauts fonctionnaires du ministère des Affaires sociales ? Ils ont disparu et leurs manigances avec eux. Je dois prier le lecteur de me pardonner d'avoir mentionné tous ces noms, car ceux qui les portaient ne méritent en fait que la négligence et l'oubli pour s'être dressé, par manque d'humanité, contre des projets humanitaires.

Il me revient maintenant à la mémoire le *mawwâl* qu'improvisa un jour Sayyid Salâma, l'un des pensionnaires de l'Institution, en présence d'Elsa Thabet, au cours de la veillée hebdomadaire :

Toi qui passes la porte de l'Institution:
N'oublie pas, pour moi, de saluer madame Elsa
Et d'embrasser ses mains
C'est une étoile qui éclaire notre ciel
Sur laquelle veille le Clément, le Généreux

Alors que j'écris ces lignes, l'écho de la chanson de Sayyid Salâma résonne encore à mon oreille. Cela venait du fond du cœur, car elle avait su pénétrer tous les cœurs, et il faut y voir la trace des valeurs de pédagogie positive qu'Elsa Thabet a su imprimer dans nos âmes. Aussi le lecteur doit-il me pardonner d'avoir pu écrire qu'Elsa Thabet et tous ceux qui, comme elle, voulaient construire un avenir meilleur, vivaient dans un mirage. C'était la vérité, mais ce qui comptait était ce qui se passait dans nos têtes avant que la vie ne nous enseigne que la survie n'appartient qu'au mieux adapté, et qu'après être passé au feu, l'or est débarrassé de ses impuretés.

Ainsi, à l'Institution du mariage royal, nous œuvrions pour le changement vers le mieux. Le concept de "changement" était pour nous parfaitement clair, tout comme d'ailleurs celui de ce "mieux" pour lequel

nous œuvrions. J'étais d'avis - en accord avec mon collègue Ibrâhîm al-Minûfi et Elsa Thabet - que notre premier souci devait être d'identifier aussi précisement que possible les pensionnaires de l'Institution en dressant de chacun un portrait sociologique. Les sources d'informations étaient variées : d'abord les enfants eux-mêmes, leurs familles, leurs écoles s'ils en avaient fréquentées, leurs employeurs, pour ceux d'entre eux qui travaillaient avant d'être appréhendés par la police. Le médecin de l'Institution nous fournissait, quant à lui, les données sanitaires relatives à chaque enfant. De toutes ces données, on peut tirer un certain nombre d'enseignements : l'âge des pensionnaires variait de six à dix-huit ans, dont 66% âgés de 12 ans ou moins. 97,7% étaient musulmans et 56% originaires du gouvernorat du Caire. Quant aux autres, ils venaient, par ordre d'importance décroissante, de Girga, Gîza, de Qalyubiyya, de Menûfiyya, d'Assiût, de Sharqiyya, de Gharbiyya, de Beni Suwayf, du Fayûm, de Beheira, d'Alexandrie, Minieh, Qena, Aswan et Suez. Seulement 8,5% d'entre eux pouvaient être considérés comme en bonne santé, contre 91,5% atteints d'affections diverses, dont la bilarzhiose, la gale, la teigne, l'inflammation des amygdales, maladies des dents, des yeux, des bronches, enkylostomase, ascaris, pelade, anémies et autres maladies. Autant d'éléments qui reflétaient le bas niveau socio-économique de ces enfants, tout comme le taux d'analphabétisme parmi eux, qui atteignait 84%, ou le fait que 83% d'entre eux étaient déja au travail, pour la plupart dans des activités de services, et pour certains dans les établissements de plaisir dont le fonctionnement était à cette époque réglementé par la loi. Il y avait même parmi nos pensionnaires un jeune garçon qui avait été appréhendé par la police alors qu'il se rendait aux épreuves du certificat d'études primaires ! 35% de ceux qui travaillaient le faisaient sans salaire, et pour ceux qui en touchaient un, il s'élevait en moyenne à deux cent treize millimes par mois (21,3 piastres). Des familles de cinq personnes en moyenne. Un revenu mensuel moyen de 201 piastres (2,1 livres). Les enquêtes révélèrent que parmi les pensionnaires, 10% seulement avaient déja eu affaire à la justice, pour 90% dépourvus d'antécédents judiciaires et qui avaient été placés à l'Institution après leur première interpellation par la police. Autrement dit, leur arrestation et leur enfermement avaient été, dès le départ, abusifs et injustes, dépourvus de base légale. Cette injustice qu'ils avaient subie était perceptible dans tous les comportements des pensionnaires de l'Institution, à commencer, comme je l'ai évoqué, par ces chants tristes dans lesquels ils cherchaient parfois refuge ou dans ces querelles qui éclataient à tout bout de champ, avec ou sans raison, et dans lesquelles ils trouvaient un exutoire. Le juron et l'insulte faisaient partie intégrante du climat de l'Institution. Ils s'injuriaient les uns les autres, tout

comme ils injuriaient les employés, et en premier lieu, ceux qui étaient chargés de les surveiller. Autre exutoire, les diverses perversions qui trouvaient un terrain propice dans le cadre de l'Institution. C'était souvent la loi du plus fort qui s'y exprimait et les solidarités de quartiers ou de parenté ne faisaient que renforcer cette tendance. Ainsi, les enfants du quartier de Bûlâq se prêtaient main-forte et se protégeaient les uns les autres, tout comme ceux de Minûfiyya ou d'ailleurs. L'hypocrisie jouait également un grand rôle dans le système de valeurs de l'Institution et dans son climat. Pour vivre, les plus faibles flattent les plus forts, ou ceux dont ils imaginent qu'ils sont plus forts qu'eux. Les policiers de garde et leurs chefs, et plus encore 'Amm Gawda, le cuisinier, étaient les principales cibles de cette hypocrisie. Ce dernier ne détenait-il pas le pouvoir de remplir ou non leurs ventres de viande ou d'autres aliments, et il jouissait de ce fait - avec les policiers - d'un pouvoir despotique sur les pensionnaires de l'Institution qui lui vouaient une obéissance aveugle, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'allait pas dans le sens de l'intérêt général. Les bâtiments de l'Institution étaient de construction récente, mais ils commencèrent à se dégrader dès le premier jour, sous les coups des enfants, d'abord, qui détruisirent tout ce qui pouvait être détruit - portes, fenêtres, vitres, robinets... - les éléments faisant le reste, trahissant la malhonnêteté de l'entrepreneur qui les avaient bâtis et celle des architectes qui en avaient supervisé la construction. Quiconque franchissait le portail de l'Institution - et moi le premier - butait dès l'entrée sur la salle occupée par les policiers de garde - un caporal et un soldat pendant la journée, et une autre équipe pour la nuit. Comme je l'ai dit, ces policiers avaient mission de surveiller les enfants afin d'empêcher qu'ils ne s'échappent, de garder les équipements et, d'une façon générale, d'avoir l'oeil sur les denrées alimentaires entrant dans l'Institution à destination des pensionnaires ou du personnel. On aurait tout à fait pu envisager que ces fonctions ne fussent pas assurées par des policiers, qui, de toute façon ne faisaient pas preuve d'une intégrité scrupuleuse, en dépit des registres où ils étaient supposés enregistrer par le menu tout ce qui avait trait à la vie de l'Institution. De fait, nous autres, qui étions engagés dans la voie du changement vers le mieux, eûmes de sérieux problèmes de relation avec les policiers chargés de la surveillance de l'Institution. Comme je l'ai rappelé, celle-ci avait été conçue comme un établissement pour l'observation des enfants des rues, et non pas comme un dépôt ou une maison d'arrêt pour ces enfants, dont la plupart, je l'ai dit, étaient interpellés de façon arbitraire et sans base légale, simplement pour débarrasser les rues du Caire de leur présence. Leur passage à l'Institution devait permettre d'étudier chaque cas pour décider de son avenir. Il n'était pas venu à l'idée des responsables de cette campagne de regroupement des

enfants des rues qu'il existait des "fabriques sociales" travaillant jour et nuit à leur reproduction, et que tant que ces fabriques fonctionneraient, il serait impossible de débarrasser les rues de ces enfants errants dont le principal besoin était d'être pris en charge, secourus et protégés. Au lieu de quoi la police patrouillait les rues du Caire et ses impasses, raflant tous les enfants sur lesquels elle pouvait mettre la main, avec pour seul résultat d'en débarrasser les rues pendant un jour ou une semaine avant que d'autres ne vinssent prendre la relève. Les "fabriques" où se reproduisent les fils de notre Egypte éternelle tournaient, à cette époque, à plein rendement et ne fermaient jamais leurs portes. En sortaient des garçons et des filles dont le destin était d'être interpellé - sans base légale - par les forces de police, pour être envoyés dans des établissements comme l'Institution du mariage royal, et, de là, dans les exploitations agricoles d'al-Sirw, de Kafr Sa'ad ou de Kom Ombo, pour y vivre la vie misérable des paysans, sans la moindre perspective d'avenir. Comment auraient-ils pu, compte tenu des expériences qui avaient été les leurs dans le cadre de la ville, supporter la situation qui leur était imposée ? Le crépuscule était l'heure où s'envolait pour eux tout espoir d'une vie digne d'être vécue, une vie telle qu'ils l'avaient connue à la ville, avec ses rues illuminées dès que tombe le soir. Surtout en hiver, le coucher du soleil signifiait pour eux la descente au tombeau.

Dans le cadre de l'Institution, les forces de police chargées de la surveillance représentaient elles aussi des rôles sociaux dont j'ai souligné l'ancienneté et l'enracinement. En fait, tant à l'Institution que dans les camps de travail, on aurait pu croire que c'était elles qui dirigeaient les affaires, y compris des questions ne relevant ni de près ni de loin de leurs compétences. Il nous semblait, à mes collègues et à moi, que les responsables du gouvernorat, et parmi eux l'officier auquel j'ai fait allusion dans ce qui précède, encourageaient les policiers chargés de la surveillance de l'Institution à donner libre cours à leurs penchants, car s'ils s'étaient contentés de faire leur devoir sans s'immiscer à tout bout de champ dans nos affaires, les choses auraient pu être plus faciles. Mais par leurs interventions incessantes, ils vouaient à l'échec tous nos efforts pour poser les bases saines sur lesquelles reconstruire la personnalité des pensionnaires de l'Institution. En dépit de toutes nos tentatives pour composer avec eux, ils poursuivirent sans relâche leurs agissements. Ainsi, ils ne cessaient de chercher à créer des problèmes au personnel de l'Institution, et particulièrement à madame Elsa Thabet, en tentant - et en réussissant bien souvent - de nous aliéner les enfants par le mensonge et la calomnie, ou en leur offrant de petites sommes d'argent ou des mégots de cigarettes. Quoi de plus facile pour eux que de répandre sur notre compte les calomnies les plus viles : nous étions un groupe d'hommes et de femmes au

sein duquel le musulman pieux côtoyait le chrétien travaillant - ou essayant de travailler - de concert au service des enfants de la patrie commune. Elsa Thabet, notre directrice, était une jeune femme étrangère - elle avait vingt-neuf ans quand elle arriva en Egypte - mariée à un étranger, avec un fils étranger. Dans le climat culturel et social de la société égyptienne, nous étions des cibles faciles pour les calomniateurs, et ce d'autant plus que notre Egypte éternelle était en proie, à l'époque, à tant de calamités - celle du colonisateur étranger et de ses épigones égyptiens ou égyptianisés, celle de la seconde guerre mondiale qui avait éclaté sans que l'Egypte y fût préparée et dans laquelle elle n'avait rien à voir, celle du niveau culturel, social et économique du pays... Les policiers qui gardaient l'Institution étaient imprégnés de toutes les traditions de la société égyptienne, et marqués, de surcroît, des stigmates de leur profession, détestée par tous les véritables Egyptiens comme en atteste le proverbe : "Si ton doigt est policier, alors coupe-le" ! Comment auraient-ils pu manifester la moindre patience ou la moindre compréhension à l'égard des comportements des enfants, fussent-ils les plus innocents ?

Autant j'aimais les enfants, autant ceux-ci me le rendaient. Ils m'ouvrirent leur cœur et j'appris à connaître chacun d'entre eux. L'enquête sociologique dont ils étaient l'objet fut l'occasion pour moi de découvrir leur entourage : leurs parents ou les substituts de leurs parents, leurs frères et sœurs... Certains me dévoilaient des secrets dont ils n'auraient osé faire part à personne. J'étais pour eux à la fois un père, un frère et un ami, avant d'être un éducateur. J'appris à connaître les points faibles dans leur personnalité mais aussi leurs points forts, et, sans me contenter de cette connaissance, je cherchais à découvrir les facteurs de cette force et de cette faiblesse.

C'était une tâche difficile pour un jeune homme dont la carrière d'éducateur commençait au contact de jeunes délinquants. J'avais vingt-six ans et mon expérience dans ce domaine était bien limitée. Pourtant, j'avais l'impression d'être plus vieux que mon âge, et ceux qui me voyaient avaient la même impression. J'appris à reconnaître, parmi les pensionnaires de l'Institution, ceux qui étaient des enfants illégitimes, ne connaissant ni leur mère ni leur père véritables, même s'ils croyaient que la nourrice qui les avait élevés jusqu'à l'âge de deux ans avant de les remettre aux autorités était leur mère véritable, ou ceux qui prétendaient que leur père était décédé ou avait disparu. J'appris à connaître aussi ceux dont la mère se livrait à la prostitution, et qui cachaient leur secret au plus profond d'eux-mêmes. Je connus 'Abd al-Mallâk, un jeune chrétien, qui vécut au sein de l'Institution sous le nom de Hasan 'Ali, dissimulant sa religion véritable par crainte des vexations qu'il aurait eu à subir de la part des autres enfants. Une crainte

imaginaire, d'ailleurs comme le démontra leur réaction quand ils apprirent la vérité, illustration de l'esprit de tolérance qui a caractérisé de tout temps le climat culturel et social de la société égyptienne. Je fis aussi la connaissance de 'Abd Allah le sourd-muet, qui fit croire des mois durant à tout le monde, personnel et pensionnaires de l'Institution qu'il était privé de la parole. Ce sont les enfants eux-mêmes qui découvrirent la supercherie. Le jour de visite des familles, une mère avait apporté une pièce d'argent de vingt piastres en cadeau à son fils, qui, tout à son bonheur, s'amusait à la faire rouler sur le carrelage du dortoir pour le plaisir de l'entendre sonner. 'Abd Allah le sourd-muet était à proximité et, par inadvertance, il se retourna vers la source du bruit. Les enfants le remarquèrent et tombèrent sur lui à bras raccourcis jusqu'à ce qu'enfin il parlât. Ils vinrent me trouver en criant: "Le muet parle ! Le muet parle !" Quand on demanda à 'Abd Allah pourquoi il avait si longtemps joué ce rôle, il répondit que c'était pour attirer la sympathie des garçons les plus forts et du personnel de l'Institution. Et 'Abd Allah le paysan, qui avait perdu la trace de sa famille depuis plus de dix ans : l'enquête sociologique à laquelle il fut soumis permit de la retrouver, et il fut remis aux siens.

Chaque jour, chaque heure apportait une expérience nouvelle, et le climat de l'Institution fit beaucoup pour m'aider à surmonter les difficultés psychologiques que je devais aux circonstances culturelles, sociales et économiques qui avaient été celles de mon enfance et de mon adolescence. Je rentrais à la maison épuisé, mais le lendemain je repartais, débordant d'une énergie renouvelée. Je ne voyais plus mes enfants Ahmad et Amâl, car ils étaient encore endormis quand je partais le matin pour l'Institution, et quand je rentrais le soir, ils étaient déja couchés. Il en allait toujours de même quand naquirent Samir, Taysîr puis Mus'ad. J'emplissais mes yeux, ma tête et mon cœur du spectacle de leur sommeil, tels de petits anges emportés par de doux rêves. Il étaient à l'abri dans le giron de ma mère, où je m'étais moi-même réfugié, et étaient assurés de tout l'amour dont ils pouvaient avoir besoin - l'amour de leur mère, aussi, qui était une jeune femme de trente ans quand elle donna le jour au dernier de nos enfants, et qui accomplissait tout ce que ma mère ne pouvait faire. L'Institution était à la fois ma maison et mon univers, ce dans quoi s'investissait le plus clair de mon temps et de mon énergie, et si, de temps en temps, je me laissais gagner par un accès de tristesse à la pensée des études supérieures dont j'étais privé, faute de temps à y consacrer, j'étais heureux à la pensée que je servais Dieu, qu'Il soit exalté, en la personne des pensionnaires de l'Institution, tout comme j'étais convaincu que ce que j'accomplissais était en harmonie avec mes sentiments patriotiques ; car notre Egypte éternelle avait, et a toujours, le plus grand besoin d'éducateurs.

Pourtant, je fus contraint d'abandonner l'Institution du mariage royal au cours du mois de novembre 1939, soit à peu près six mois après y avoir pris mes fonctions. Je ne m'y résolus que contraint et forcé. Elsa Thabet venait elle aussi d'en être détachée pour diriger la formation pratique des étudiants de l'Ecole de Service social. Quant à Ibrahim al-Minûfi, il avait été envoyé depuis octobre 1939 dans le village de Shatanuû, pour prendre en charge, avec Muhammad Shalabi dans le village de Manâyil, la première expérience pratique de réforme du village égyptien. Quant à moi, on me demanda de présenter ma démission de l'Institution du mariage royal pour être nommé directeur du camp de Kom Ombo. Le coup fut rude : le travail dont je serais chargé était sensiblement le même qu'à l'Institution du mariage royal - quoiqu'avec des responsabilités accrues - mais Kom Ombo était bien loin. Je me souviens que lorsqu'on m'interrogea sur sa localisation, je dus avoir recours à une carte. Je frémis en réalisant que Kom Ombo se trouvait à moins de vingt minutes de la ville d'Assouan par le train express. Pourtant je ne me dérobai pas. Mon principal souci était de terminer le mémoire dont j'avais entamé la rédaction pour l'obtention du diplôme de l'Ecole de Service social, et qui portait sur les "institutions d'observation pour jeunes délinquants", avant le mois de septembre, date où je devais débuter dans mes nouvelles fonctions, ces fonctions que je n'avais pas choisies mais qui m'avaient été imposées par madame Bertha Fahmi, la doyenne de l'Ecole.

Un matin, je me rendis avec elle au siège cairote de la Compagnie de Kom Ombo qui avait créé le camp d'accueil pour jeunes délinquants dont je venais d'être nommé directeur. Nous fûmes reçus par René Qattâwi bey - le fils de Youssef Qattâwi pacha, qui fut ministre des Finances en 1924 - qui confirma sur le champ ma nomination, fixant mon salaire mensuel à douze livres par mois - alors qu'à l'Institution du mariage royal il était de six livres seulement. De la Compagnie de Kom Ombo et du camp où j'étais appelé à travailler, je ne connaissais alors rien d'autre que le nom. Enfin, la date de mon départ fut arrêtée et je fis mes adieux à ma mère, ma femme et mes enfants pour aller prendre mes nouvelles fonctions.

Je fus accueilli à la gare de Kom Ombo par Husayn 'Arfi, qui était responsable des divers services sociaux dont bénéficiaient les paysans, les ouvriers et les employés travaillant pour la Compagnie. Il n'était diplômé d'aucune école ni d'aucun institut de service social, mais il avait bénéficié d'une mission en Inde, au cours de laquelle il s'était familiarisé avec le travail au contact des paysans. Il en avait retiré une parfaite maîtrise de la langue anglaise, quelques notions de français, mais ses compétences en matière de service social restaient "informelles". En fait, la principale qualification de Husayn 'Arfi était sans doute sa loyauté à l'égard des

dirigeants de la Compagnie, et particulièrement à l'égard de l'inspecteur Mizrahi. Je découvris que la Compagnie de Kom Ombo était dirigée par des juifs égyptianisés et que Madame Bertha Fahmi, la doyenne de l'Ecole de Service social du Caire, était elle-même une juive américaine. Et si mon passage à l'administration des Frontières avait été pour moi l'occasion de côtoyer des chrétiens égyptiens, l'occasion m'était donnée à la Compagnie de Kom Ombo de côtoyer des juifs égyptianisés. J'abordai cette expérience nouvelle avec le cœur et l'esprit ouverts, armé de tolérance et décidé à adopter avec chacun un comportement égal. Husayn 'Arfi était, à cette époque, c'est-à-dire en novembre 1939, juste après le déclenchement de la seconde guerre mondiale, un jeune homme célibataire, séduisant, dans les veines duquel coulait du sang turc. Au cercle social et sportif des employés de la Compagnie, où il travaillait, il était le point de mire des femmes et des filles des cadres de la Compagnie - des juives égyptianisées qui comprenaient l'arabe, mais s'exprimaient plus volontiers en anglais ou en français. A cause du climat, elles étaient toutes habillées de vêtements légers et il ne fait pas de doute que mon attitude, quand je croisais l'une d'entre elles, devait être fort risible : en même temps que mes yeux, ma bouche béait, ou alors je fermais les yeux par crainte de la tentation. Quand je me retrouvais seul, réduit au célibat par la force des choses, je me demandais ce qui allait m'arriver et le seul réconfort que je pouvais trouver était de me dire que Dieu, qu'Il soit exalté, me mettait à l'épreuve et que mon succès ou mon échec dépendaient seulement de la force de ma volonté. Quoi qu'il en fût, j'étais à Kom Ombo pour travailler dans le cadre du camp ouvert pour les enfants des rues, et non au cercle social et sportif de la Compagnie. J'étais donc à l'abri de la séduction, d'autant que ma situation matérielle ne me permettait pas d'espérer être remarqué des femmes et des filles des employés de la Compagnie. Tout un chacun connaissait le montant de mon salaire mensuel, qui n'aurait même pas suffi à couvrir les enjeux des parties de tennis qui se disputaient au cercle sportif de la Compagnie, dont les vainqueurs étaient la plupart du temps ces femmes et ces jeunes filles, et les vaincus des Egyptiens musulmans pourvus de gros revenus, le plus souvent des ingénieurs à la retraite ou sur le point de l'être. J'avais le sentiment que la Compagnie s'arrangeait toujours, d'une façon ou d'une autre, pour récupérer les salaires et les traitements qu'elle versait à ses employés. Ne possédait-elle pas la ville de Kom Ombo elle-même, avec ses rues, ses maisons, ses boutiques, ainsi que les villages environnants ? Ne possédait-elle pas le seul hôtel de la ville ? Ne versait-elle pas des suppléments de salaire au chef de la police, aux inspecteurs de l'éducation, à l'Imam de la mosquée et à tous les fonctionnaires de l'Etat occupant des positions de responsabilité ? Quand l'inspecteur Mizrahi se déplaçait en

ville - ce qui arrivait rarement - il était escorté d'une garde armée de fusils par crainte d'un assassinat, comme cela était déja arrivé à d'autres inspecteurs de la Compagnie. La Compagnie de Kom Ombo était un Etat dans l'Etat, plus forte, en fait, que l'Etat lui-même. La terre lui appartenait et les paysans ne recevaient de leurs salaires à la fin de chaque mois qu'une portion infime, après qu'en eut été déduit le remboursement de leurs dettes vis-à-vis de la Compagnie. Il y avait aussi le "palais du pacha", où je ne mis jamais les pieds, car il s'agissait d'une terre interdite, où séjournait Ismâ'îl Sidqi quand il n'était pas président du Conseil. Quand son Excellence honorait son palais de sa présence, il était ovationné par les épouses et les filles des employés de la Compagnie, à la tête desquelles l'épouse de l'inspecteur Mizrahi. Pendant ces séjours, rien n'était épargné pour la satisfaction du pacha, et je prie le lecteur de croire que je n'exagère en rien, car ce que je passe ici sous silence est encore plus incroyable.

Mon souci premier était de me rendre au camp, mais, jour après jour, Husayn 'Arfi reportait ma première prise de contact, peut-être pour me faire sentir et pour faire sentir aux autres que je travaillais sous son autorité. Ou peut-être, comme il ne cessait de le répéter, ne voyait-il vraiment aucune raison de se presser. Je demeurai toute une semaine à attendre à l'hôtel de Kom Ombo, où je résidais et où je prenais mes repas. Bien sûr, je ne restais pas tout le temps à l'hôtel. Je passais la journée avec Husayn 'Arfi au cercle sportif et je l'accompagnais dans ses visites aux différents services de la Compagnie. Les conversations n'avaient pas lieu en arabe mais en anglais, et parfois en français. Il eut ainsi l'occasion de me démontrer sa parfaite maîtrise de la langue anglaise, mais aussi sa faiblesse en français. Il était plus vieux que moi de quelques années, sans toutefois avoir dépassé la trentaine. Comme je l'ai dit, l'hôtel où je résidais était le seul de Kom Ombo et appartenait à la Compagnie, qui fixait le prix de la chambre que j'habitais et le prix des repas que je prenais. Je n'avais rien à payer, car la note était automatiquement prélevée sur mon salaire à la fin du mois. L'un des privilèges des employés de la Compagnie était de disposer en permanence d'une voiture à cheval et d'un cocher. Un privilège nouveau pour moi, cela va sans dire, que j'appréciais à sa juste valeur sans pour autant m'en estimer grandi.

Enfin, la date de ma prise officielle de fonctions fut fixée et je me mis en route, un matin après le petit déjeuner, sans savoir exactement où se situait le camp ni combien de temps il me faudrait pour m'y rendre. Les employés avaient été avisés à l'avance de mon arrivée et ils s'y étaient préparés. Avant même d'être descendu de ma carriole, j'avisai une rangée de policiers en uniforme commandés par un caporal, formant une haie d'honneur, et qui me rendaient les armes. En un éclair, je sus que je devais faire quelque

chose. Je m'avançai vers le caporal et lui serrai la main ainsi qu'à tous les hommes alignés. Ce n'était certes pas ce qu'ils s'attendaient à me voir faire, mais ainsi je mettais un terme définitif à cette mise en scène. Quoi qu'il en fût, je ne bénéficiai plus jamais d'un tel accueil. Je ne pouvais faire autrement que d'accepter la voiture et le cocher, car l'hôtel était éloigné du camp et il m'était impossible d'accomplir à pied cette distance, mais je ne pouvais accepter de me prêter à la comédie de la garde d'honneur, d'autant que selon les principes de la formation académique qui était la mienne, la présence même de ces policiers était indésirable. La plupart des enfants présents au camp venaient de la ville du Caire. Et pour eux Kom Ombo en était beaucoup plus éloignée que les quatorze heures que mettait à cette époque le train express pour relier ces deux villes. La simple présence de forces de police signifiait pour eux l'oppression. Et de l'oppression ne peut sortir une éducation saine. Or, tel était précisément l'objectif de ma venue parmi les enfants du camp de Kom Ombo. Dès le premier jour, mes relations avec les policiers de garde furent hostiles : une hostilité rentrée, toutefois, car je savais que tout le monde attendait pour juger des résultats de l'expérience, et parce que je n'étais pas venu pour entrer en conflit avec quiconque, pas plus les policiers que les autres. Je pensais d'autant moins à entamer les hostilités que Husayn 'Arfi m'avait informé du fait que l'ancien directeur du camp était un officier, originaire de Kom Ombo, qui avait depuis été mis en disponibilité et qui conservait des parents et des connaissances en mesure de l'informer de mes faits et gestes à la tête du camp. Cela ne me préoccupait pas outre mesure, même si j'en tenais compte dans la façon dont j'envisageais mon action. En outre, l'ancien directeur ne comptait pas que des parents et des connaissances : il y avait, à l'intérieur du camp lui-même, des jeunes gens qui lui vouaient obéissance. Quant à moi, le nouveau directeur, je n'avais encore rien fait pour eux et je restais un étranger, quelqu'un sous observation.

La population du camp se composait de cent vingt garçons, d'un cuisinier et de son aide, de quelques plantons, tous originaires de Kom Ombo, et aussi d'un professeur de musique qui n'était pas présent le jour où je pris mes fonctions, et qui m'expliqua par la suite qu'il n'avait rien à faire parce qu'il ne se trouvait pas, au camp, le moindre instrument de musique. Il en avait commandé, six mois auparavant, mais la Compagnie n'avait pas encore jugé bon de donner suite à sa commande. Je lui expliquai que sa présence au camp était indispensable, que les instruments de musique fussent ou non livrés, et que l'essentiel était de tenir les enfants occupés pendant leurs loisirs. Il pourrait toujours organiser des veillées où il ferait chanter les enfants, individuellement ou en groupe. Et ce n'est pas ce type de chants qui fait défaut dans notre société égyptienne. Au début, Ibrâhîm *effendi* - c'était

le nom du professeur de musique - refusa de se conformer à mes instructions. C'était un homme qui avait dépassé la quarantaine et qui ne cessait de répéter qu'il n'était pas l'employé de la Compagnie mais qu'il relevait du gouvernorat du Caire.

Je ne fus pas peu surpris de l'aspect des pensionnaires du camp. Pieds nus, en guenilles, certains d'entre eux étaient plus grands que moi et peut-être même plus vieux que moi. Ils étaient, à mon égard, dans l'expectative, cherchant à discerner en quoi ma présence était susceptible de changer quelque chose par rapport au précédent directeur. Il y avait au camp une vingtaine de grands garçons que je n'eus rien de plus pressé que d'identifier, non sans prêter une attention particulière à ceux dont la taille dépassait la mienne. Ils étaient mon principal sujet de préoccupation. Devais-je les faire rester et tenter d'obtenir des résultats avec eux, ou devais-je demander leur renvoi au Caire en arguant du fait qu'il était trop tard pour tenter quoi que ce fût pour les resocialiser ? J'étais embarrassé et je décidai de reporter à plus tard la solution de ce problème. Quelle ne fut pas ma stupéfaction quand, ayant demandé à l'un des pensionnaires comment il s'appelait, il me répondit "Muhammad 'Abd Allah n°5". Interrogé de la même façon, un autre pensionnaire me déclara s'appeler "Muhammad 'Abd Allah n°1". Je découvris ainsi qu'il y avait au camp un certain nombre de "Muhammad 'Abd Allah", grands ou petits, qui ne se distinguaient que par le numéro - en l'occurence quinze garçons - dont je devinais qu'il s'agissait d'enfants illégitimes. L'un de nos premiers soucis, en tant que professionnels du service social en Egypte, fut d'appeler à une réforme de l'état civil de ces enfants, suggérant qu'il fût assimilé à celui des autres enfants, le nom de la mère remplaçant celui du père, et surtout que les noms qui leur étaient attribués fussent des noms ordinaires, au lieu de ce "Muhammad 'Abd Allah". Nous pensions qu'il fallait éviter d'accoler à l'identité de ces enfants la mention "de parents inconnus" qui leur était systématiquement attribuée par l'état-civil, pour leur éviter des humiliations, à l'école, au moment de leur convocation à l'armée ou pour obtenir un certificat de travail, ou, s'il s'agissait de filles, au moment de leur mariage.

Je n'étais pas un objet de curiosité pour les enfants seulement, mais aussi pour les employés du camp et les policiers chargés de sa surveillance. Je m'en souciais comme d'une guigne. Mon problème était de savoir par où commencer une inspection du camp. Le premier endroit où je pénétrai fut les salles d'eau, que je trouvai d'une saleté extrême, et où flottaient d'insupportables remugles. Je me rendis ensuite aux cuisines, où le cuisinier me fit voir ce qu'il était en train de préparer. Je remarquai les essaims de mouches qui envahissaient la cuisine et en fis la réflexion au chef, qui se plaignit de la chaleur insoutenable qui y régnait et qui

l'obligeait à ouvrir les fenêtres, livrant passage aux mouches. Je notai dans mon carnet qu'il faudrait faire changer les vitres des fenêtres et les remplacer par des moustiquaires, qui laisseraient passer la lumière sans laisser entrer les mouches, ce qui fut fait dans les deux jours, grâce aux menuisiers de la Compagnie. Quant aux salles d'eau, j'instituai un système de roulement dans lequel les enfants assuraient à tour de rôle la propreté des lieux, de la même façon qu'ils étaient affectés à tour de rôle au service de la cuisine et du réfectoire. La situation que je trouvai dans les dortoirs n'était pas moins étonnante. Les enfants les plus jeunes dormaient à même le sol des dortoirs car les plus âgés, ou les plus forts, ou les plus audacieux s'étaient emparés de leurs lits, qu'ils avaient empilés les uns sur les autres, si bien qu'ils dormaient sur les lits supérieurs au niveau du plafond. Je vis même l'un de ces garçons, perché sur son lit suspendu, qui avait laissé pendre une ficelle qu'un de ses camarades enflamma pour lui permettre d'allumer un mégot grâce à cette mèche improvisée. J'entrepris de mettre immédiatement un terme à cette situation et d'assurer un lit à chacun des pensionnaires du camp. Il s'agissait, ni plus ni moins, de restaurer l'égalité entre ces garçons en faisant descendre les membres de la minorité dominante de leur piédestal et en relevant les autres, la majorité, qui croupissait au niveau du sol. La révolte grondait au sein de la minorité dominante, mais je n'y accordais que peu d'importance, car je savais qu'au fond d'eux-mêmes ces garçons avaient conscience d'être dans leur tort. Je déclenchai une autre tempête, aussi bien chez les enfants que chez les employés du camp, quand j'annonçai que j'avais l'intention de prendre mes repas au réfectoire, au milieu des enfants. D'aucuns essayèrent de m'en dissuader en faisant valoir que le prix de mes repas à l'hôtel serait de toute façon déduit de mon salaire. Je tins bon dans ma décision et fit savoir au cuisinier que j'entendais que me fût servie la même nourriture qu'aux enfants, en quantité correspondant à mon âge et à mes besoins. Quand le cocher se présenta pour me raccompagner à mon hôtel, je lui dis de revenir deux heures plus tard et me rendis au réfectoire où les enfants étaient déja attablés. Je remarquai que les membres de la minorité dominante étaient installés à la tête de chaque table et aucun d'entre eux ne m'invita à m'asseoir, aussi m'installai-je de moi-même à une table, parmi les petits. De l'endroit où j'étais, je voyais l'ensemble de la salle ainsi que ce qu'il y avait dans les assiettes et qui, parmi les enfants, mangeait ou ne mangeait pas. Pour la première fois depuis des mois, les petits eurent l'occasion, du fait de ma présence, de goûter à la viande et aux fruits qui leur étaient servis. C'étaient bien sûr les garçons les plus vieux qui avaient monopolisé la distribution des plats et aucun des petits n'aurait osé protester, si bien qu'en l'absence de surveillance, l'anarchie la plus totale régnait sur le

réfectoire. Les employés du camp ménageaient les garçons les plus vieux, parce qu'ils redoutaient leur audace, ou pour partager avec eux leur butin et leurs mauvais coups. Par exemple, quand les charrettes chargées de cannes à sucre passaient devant le camp, les enfants subtilisaient autant de cannes qu'ils pouvaient. Ils en grignotaient une partie et pressaient le jus du reste dans des récipients empruntés à la cuisine. Puis ce jus était transvasé dans des bouteilles vides dans lesquelles ils ajoutaient un morceau de pain avant de les enterrer un ou deux jours dans des endroits connus de tous, y compris des employés et des policiers chargés de la surveillance du camp. Quand elles étaient déterrées, elles contenaient de l'alcool que tous buvaient en cachette au mépris des valeurs et de la morale.

Il faut souligner qu'à cette époque Kom Ombo n'avait pas de population propre, mais abritait des gens venus d'un peu partout à la recherche d'une bouchée de pain ou pour disparaître et se soustraire à la justice. Tout le monde était étranger à Kom Ombo, et ceux qui s'y trouvaient constituaient une société artificielle sur laquelle la Compagnie régnait en maître, n'hésitant pas, si le besoin s'en faisait sentir, à remettre sur le bateau les indésirables pour qu'ils retournent d'où ils étaient venus. La terre, les commerces, l'eau, l'électricité, tout lui appartenait, jusqu'à la volonté du chef de la police, du shaykh de la mosquée et de tous les fonctionnaires, ceux de Kom Ombo ou ceux qui y venaient en tournée d'inspection. De la même façon que les employés du camp avaient été avisés de mon arrivée, aucun fonctionnaire, grand ou petit, ne se rendait à Kom Ombo sans que les responsables de la Compagnie n'eussent été prévenus de sa venue. S'il s'agissait d'un haut fonctionnaire en mission, l'hôtel était parfaitement adapté pour le "traiter" selon l'adage : "Nourris la bouche, les yeux te regarderont avec faveur." Repas, boissons, rien n'était trop beau, et ils passaient à Kom Ombo un séjour de rêve, entourés par les employés de la Compagnie, leurs femmes et leurs filles ; ils s'en retournaient chez eux enchantés, si bien que tout le monde était content. Je me souviens qu'un soir, alors que je prenais mon repas à l'hôtel, on annonça l'arrivée pour le lendemain du "directeur d'Assouan". Husayn 'Arfi me demanda de l'accompagner, de même qu'à l'un des employés haut placés de la Compagnie. Nous nous rendîmes à l'école du soir, qui était fermée depuis des mois. Nous l'ouvrîmes, et charpentiers et peintres entreprirent de réparer ce que cette longue fermeture avait dégradé. Nous allâmes ensuite au camp. Les enfants avaient besoin de vêtements et de chaussures neuves. Les magasins furent ouverts,et l'on nous remit des costumes et des chaussures de toutes tailles. Ce fut une nuit blanche pour les enfants, grands et petits, qui furent expédiés aux douches. Vers trois heures du matin, il ne nous restait plus à nous occuper que du club des employés et de celui des ouvriers !

Cette histoire est bien connue : elle parle d'hypocrisie, de laideur, de dissimulation de la vérité. Quand le directeur d'Assouan vint au camp, le lendemain matin, il trouva les enfants dans leurs vêtements et leurs chaussures neufs, le visage brillant de propreté, bien alignés dans la cour sous la direction d'un caporal. L'inspecteur Mizrahi me présenta au directeur et dit des paroles dont je ne compris pas le sens, car je savais qu'il s'agissait de mensonges. Je fus incapable de répondre aux questions de Mizrahi et à celles du directeur, comme si j'avais été sourd et muet. Je n'avais pas dormi de la nuit. J'aurais voulu crier que tout ce que j'entendais n'était qu'hypocrisie, que je vivais en pleine hypocrisie et que la seule chose qu'on attendait de nous était que nous fussions hypocrites. Mais à quoi cela aurait-il servi ? Les verres commencèrent à tourner, et on servit des amuse-gueule suivis d'un délicieux repas. J'étais envahi par la honte, convaincu que quiconque fait silence sur la vérité n'est autre chose qu'un démon muet. Etais-je devenu moi aussi un démon muet ? Husayn 'Arfi, quant à lui, était au sommet du bonheur, car tout se passait le mieux du monde. Il était d'autant plus satisfait qu'il venait d'épouser une de ses parentes et que la visite du directeur d'Assouan lui permit de lui présenter son épouse.

Après ce mariage, personne à part moi n'était venu lui présenter ses félicitations quand il revint à Kom Ombo accompagné de sa femme, et le cercle des jeunes beautés, employées de la Compagnies ou épouses d'employés, qui ne portaient en sa présence que les vêtements les plus légers, cessèrent de s'intéresser à lui. Husayn 'Arfi et sa femme devinrent des gens que l'on ne visitait pas. Il se plaignit amèrement à moi de cette mise en quarantaine. Cette réaction était d'autant plus surprenante qu'il continuait à être utile et apprécié des dirigeants de la Compagnie, dont il jouissait toujours de la confiance. Leur intérêt était de le garder à leur service et son intérêt à lui était de continuer à être hypocrite pour leur compte. Dieu maudisse la profession du service social et tous ses saints principes ! La vie continue à être plus forte que la mort. La vie est mouvement, tout comme l'hypocrisie est, elle aussi, mouvement. Quel mal y aurait-il à prélever sa part du gâteau ? Au fil des jours, je réalisai que le choix de la région de Kom Ombo par la Compagnie visait à expérimenter un projet agro-industriel qui devait être appliqué ailleurs, et je compris où se situait cet "ailleurs" en entendant mentionner le fait que Qattâwi bey était parti pour la Palestine, précédé de peu par l'inspecteur Mizrahi.

J'avais adopté un nouveau plan de travail. J'arrivais au camp tôt le matin et n'en repartais que le soir, et il m'arrivait même d'y dormir une ou deux nuits de suite, et parfois plus. On dressait alors un lit dans mon bureau, où je passais la nuit après avoir fait la tournée des dortoirs pour m'assurer du

sommeil des enfants. Pendant la journée, ceux-ci n'allaient pas travailler aux champs car les responsables de la Compagnie avaient acquis la certitude qu'il était préférable, compte tenu des déprédations qu'ils ne manqueraient pas d'occasionner, de les maintenir au camp, même inactifs, plutôt que de les envoyer dans les champs. Il me fallait donc organiser leur emploi du temps pour toute la journée et leur proposer des activités sportives, culturelles, et des distractions de nature à mobiliser leur énergie. Je n'avais personne d'autre pour m'aider qu'Ibrâhîm *effendi* Qindîl, qui avait enfin pu entamer son activité de professeur de musique, la Compagnie s'étant décidée à faire livrer les instruments commandés. Ibrâhîm *effendi* Qindîl, qui venait de l'un des refuges de la ville de Mahalla, était très compétent dans sa spécialité. Il connaissait le solfège et enseignait aux enfants sélectionnés par lui pour faire partie de l'orchestre du camp, à jouer de la musique à partir de partitions. Peu à peu, on commença à entendre des airs de 'Abd al-Wahhâb, et les enfants se mirent à faire preuve d'exactitude dans les horaires des répétitions. La surveillance était constante et il me semblait que tout le monde y trouvait son compte. Le nombre des plaintes commença à diminuer. Mon principal souci et ma seule ambition étaient de fournir aux enfants un modèle de comportement qu'ils pourraient suivre et dont ils pourraient s'inspirer. Ainsi, quand j'accomplissais ma prière, je n'invitais personne à m'imiter, mais je réservais toujours le meilleur accueil à ceux qui voulaient prier avec moi. De la même façon, je respectais scrupuleusement les horaires, et si je n'étais pas à l'heure pour le déjeuner, je me passais de déjeuner. Il m'arrivait de convoquer les enfants à des assemblées pour leur communiquer mes instructions ou pour discuter avec eux de tel ou tel comportement, de telle ou telle valeur, comme la fidélité, la solidarité ou la patience. Ceux qui ne voulaient pas assister à ces assemblées étaient libres, et nombreux étaient ceux qui s'en allaient quand j'abordais de tels sujets. Je décidai alors de remplacer ces réunions, qui ressemblaient davantage à des sermons et que les enfants trouvaient trop sérieuses et ennuyeuses, par des séances au cours desquelles je racontais des histoires, soit de ma composition, soit inspirées de films que j'avais pu voir. Dès lors, tout le monde se mit à y participer. Je voyais briller leurs yeux tandis qu'ils m'écoutaient et leur bonheur, dans ces moments-là, me rendait moi-même heureux. Je n'avais d'autre ambition, comme je l'ai dit, que de leur proposer, par mes paroles et par mes comportements, des modèles qui pussent leur être utiles pour la conduite de leur vie. Ils constituaient une société humaine qui vivait dans l'oppression et la peur de l'inconnu et, après tout, tel était dans une large mesure mon propre sort. Ce dont ils avaient besoin, plus que de toute autre chose au monde, c'était d'être aimés, et, après tout, tel était aussi mon principal besoin.

Bien sûr, je savais que dans toute société humaine existe nécessairement un "parti de la minorité", c'est-à-dire un nombre plus ou moins grand d'individus qui jouent le rôle d'opposition. Au camp de Kom Ombo, ce rôle était tenu par une vingtaine de garçons parmi les plus âgés, dont certains, comme je l'ai dit, me dépassaient en taille. Un incident ne tarda pas à révéler les risques que nous faisait courir leur présence au camp. Un soir, après que les garçons furent allés aux douches sous ma surveillance, deux délégués de l'hôpital local se présentèrent pour vacciner les enfants et le personnel du camp, policiers compris, contre la typhoïde. J'avais fait, dans l'intervalle, remplir les trois réservoirs d'eau, vidés par la toilette des enfants, car, si du fait de sa situation à proximité de pylones électriques, le camp disposait de l'électricité, nous n'avions pas l'eau courante mais étions approvisionnés par les pompes d'irrigation. Les enfants commençant à donner des signes de fatigue, j'envoyai tout le monde au lit et allai moi-même me coucher après m'être assuré que tout le monde, grands et petits, était endormi. Je ne sais combien de temps s'était écoulé quand je fus tiré de mon sommeil par les cris de 'Amm Hamdân, le gardien du camp : "Monsieur... Monsieur... Un incendie... Au feu !" Je sautai de mon lit et me précipitai, encore endormi, sur le téléphone pour appeler les pompiers, me croyant encore au Caire. Quand je réalisai que nous étions à Kom Ombo et qu'il ne fallait pas attendre l'aide des pompiers, je me précipitai dehors pour participer à la lutte contre l'incendie qui redoublait d'intensité. Les policiers étaient eux aussi réveillés, ainsi que certains parmi les garçons les plus jeunes. Grâce à Dieu, les réservoirs étaient pleins, et, les bras ne manquant pas, nous maîtrisâmes rapidement l'incendie. Le feu s'était déclaré dans un débarras où étaient entreposés matelas et oreillers bourrés de paille, ainsi que divers débris de chaises et autres vieilleries. Tout se termina bien et tout le monde retourna dormir.

Pourtant, je ne dormis pas beaucoup cette nuit-là. Le fait que les garçons les plus âgés se fussent abstenus de nous aider dans la lutte contre l'incendie me donnait à penser qu'ils étaient peut-être, ou du moins certains d'entre eux, à l'origine de l'incident. Que pouvais-je faire d'eux ? Ne devaient-ils pas retourner au Caire pour être éloignés des autres enfants ? Il ne s'agissait certes pas là d'une punition car tel était leur voeu le plus cher et celui de tous les pensionnaires du camp. Mais après ce qui s'était passé, il n'était plus possible qu'ils restent parmi nous et je décidai de demander leur retour au Caire ou, en tout cas, leur éloignement de Kom Ombo. Je décidai également de ne pas faire de rapport officiel sur cet incident. Si la Compagnie voulait me demander des explications sur ce qui s'était passé, j'étais prêt à répondre. L'aube était là et je fis mes ablutions. Puis je priai, répétant mon invocation favorite : "Béni soit qui invoque ses parents..."

Quatre mois s'étaient écoulés depuis mon arrivée à Kom Ombo. Si je n'étais pas satisfait de ce que je voyais et entendais autour de moi, la Compagnie l'était moins encore. Le maintien des enfants dans le camp constituait un investissement improductif. Voilà comment la Compagnie voyait les choses. Le camp représentait pour elle une perte d'argent, pas très considérable, il est vrai, mais une perte d'argent tout de même et l'idée de perdre de l'argent constituait une source d'angoisse difficile à supporter dans la logique de l'inspecteur Mizrahi, de ses chefs et même de ses subordonnés. Depuis mon arrivée à Kom Ombo, j'étais en correspondance avec Elsa Thabet, et celle-ci m'avait fait part, dans ses lettres, de l'imminence d'un changement d'attitude par rapport aux camps pour enfants, tout le monde ayant pris conscience de leur échec et de leur inutilité. Cela semblait d'autant plus probable qu'Abd al-Wâhid al-Wakîl, 'Abd al-Mun'im Riyâd et Ahmad Husayn, qui étaient venus à Kom Ombo pour se rendre compte des activités sociales que le Compagnie proposait aux paysans, et qui avaient visité le camp, s'étaient laissés convaincre par l'inspecteur Mizrahi que le camp ne répondait pas à la fonction qui avait été définie sur le papier. La conviction avait fini par s'imposer que les travaux des champs ne pouvaient être accomplis que par des individus ayant grandi à la campagne, et progressivement formés, depuis leur plus tendre enfance, au caractère pénible de ces travaux, et non par des individus connaissant l'existence des théâtres, des cinémas et le scintillement des lumières dans les rues où passent des tramways. Les garçons dont j'avais demandé le retour au Caire étaient effectivement partis, joyeux et contents, à l'inverse de ceux qui restaient et que je dus m'efforçer de rasséréner. Le plus étrange est que, à peine étaient-ils partis, se révéla un nouveau groupe de leaders qui prirent immédiatement leur place. Je ne sais comment cela s'opéra. Auparavant, ils étaient là, fondus dans la collectivité, et tout à coup ils s'imposaient en se faisant reconnaître par l'ensemble du groupe. Avant cela, ils étaient présents-absents, comme en puissance, et seul le départ au Caire de leurs aînés leur avait permis de se révéler. Quant à moi, je ne voyais pas d'inconvénient à reconnaître ce leadership tout en observant avec surprise ce qui se passait. On aurait pu y voir une application du principe selon lequel "le roi est mort, vive le roi". Sauf que la dévolution du pouvoir royal correspond aux intérêts clairement identifiables de ceux qui tirent profit de son pouvoir. Ce qui se passait à Kom Ombo était autrement difficile à analyser dans la mesure où il s'agissait d'un processus parfaitement spontané et informel, obéissant à la pure dynamique d'un groupe social.

J'appris à cette période que Ahmad Husayn avait proposé à Husayn 'Arfi des fonctions en vue à la "Direction du paysan" au sein du ministère des Affaires sociales. Cette direction avait été créée par le militant

coopérativiste Ibrâhîm Rashshâd, qui savait bien, pourtant, qu'un tel mouvement doit nécessairement venir de la base, c'est-à-dire des masses elles-mêmes, après qu'on leur eut fait prendre conscience de leur besoin de solidarité. Mais il dut, à ce qu'il sembla, renoncer à ce principe, et lancer un mouvement coopérativiste "par le haut", c'est-à-dire émanant du gouvernement qui tentât de l'imposer aux masses, par la conviction, parfois, mais le plus souvent en se reposant sur ce culte des apparences sur lequel nous autres Egyptiens sommes si portés. Husayn 'Arfi et son épouse étaient au comble de la joie. L'heure était venue pour eux de vivre au Caire, où tous les espoirs leur étaient permis. Mais si la satisfaction de Husayn 'Arfi était grande, celle des dirigeants de la Compagnie de Kom Ombo de voir leur homme de confiance nommé au ministère des Affaires sociales ne l'était pas moins. Plus rien ne s'opposait à la suppression du service social destiné aux paysans des exploitations agricoles de la Compagnie, ni à celle du camp pour enfants, dont les bâtiments pourraient être avantageusement transformés en entrepôts. De la "Direction du paysan", Husayn 'Arfi passa ensuite à la "Compagnie orientale pour les Tabacs", dont il se réveilla un matin président du Conseil d'administration.

Témoin de cette situation, je ne pouvais m'empêcher de me remémorer le rôle des Juifs de Palestine qui, sous l'uniforme d'officiers des forces britanniques, encadraient pendant la première guerre mondiale la main d'œuvre égyptienne réquisitionnée. Je me souvenais de la dureté inhumaine avec laquelle ils traitaient ces ouvriers qui recevaient cent coups de fouet à la moindre faute, châtiment immédiatement appliqué en public. Je me disais que la région de Kom Ombo était une région juive, dont les ressortissants égyptiens pouvaient être bannis et reconduits sur le bateau à la moindre incartade. Ni dans le cas des officiers juifs, pendant la première guerre mondiale, ni dans celui des employés de la Compagnie de Kom Ombo, il n'y avait de recours. Ces réflexions m'aidaient à surmonter la confusion que je sentais parfois m'envahir pendant mon séjour à Kom Ombo. J'étais confronté au marchandage des principes du service social mis au service des intérêts individuels. L'hypocrisie se couvrait du vêtement de la religion ou de celui des bonnes moeurs, tandis que la dignité humaine de centaines de milliers de gens était foulée aux pieds, au nom de la réforme agraire. Et l'oppression elle-même ne cessait de se justifier, de la chaire de la mosquée à l'école en passant par le club sportif et le cercle social. A Kom Ombo, la mesure était comble : on avait vendu, comme dit le dicton, "le chameau avec sa charge" en supprimant purement et simplement le service social, avec l'assentiment des responsables, et en abandonnant des millions de gens aux ténèbres spirituelles.

En mars 1940, c'est-à-dire six mois après mon arrivée à Kom Ombo, la

nouvelle de notre retour au Caire fut confirmée. Je savais que cela signifiait pour moi un saut dans l'inconnu, mais je ne pensais qu'à une seule chose : l'examen que je devrais passer au mois de juin 1940 pour l'obtention du diplôme de service social. J'attendais avec impatience cet examen et je brûlais du désir de m'y distinguer. Les derniers jours passés à Kom Ombo furent consacrés à cette préparation. J'avais droit, pour le voyage de retour, à une place de train en seconde classe. Mais les responsables avaient décidé que les enfants devraient être maintenus sous surveillance durant le voyage de retour et un wagon spécial leur avait été affecté. J'étais résolu, pour ma part, à faire le voyage avec eux. Ibrâhîm *effendi* Qindîl, qui avait quelques jours auparavant envoyé sa famille à Mehalla où il retournait s'installer, me suivit dans cette décision. Nous nous installâmes donc en compagnie des enfants, avec l'impression de voyager dans une salle d'eau crasseuse, au milieu des odeurs de transpiration et autres remugles. Des sourires flottaient sur les lèvres des garçons endormis à la perspective de retrouver le Caire, ses rêves et ses séductions En tant que fonctionnaire du gouvernorat, Ibrâhîm *effendi* Qindîl pouvait s'attendre à retrouver son affectation précédente. Quant à moi, je n'avais d'autre perspective que la rue, sans que cela ébranlât le moins du monde ma foi en Dieu ni ma confiance dans la puissance des invocations de ma mère. Si Dieu est de notre côté, pensais-je, qui peut quoi que ce soit contre nous ? J'étais jeune, et l'espoir d'une vie honnête emplissait tout mon être. En dépit de ce dont j'étais témoin et de ce que j'avais vécu, je voyais le bien dans le monde avant d'y voir le mal et je pensais que le bien était le plus fort. A la gare du Caire, des camions attendaient les enfants pour les conduire, comme il me fut précisé, à l'Institution du mariage royal. Ibrâhîm *effendi* Qindîl les y accompagna. Quant à moi, je pris le chemin de mon domicile, rue al-Baqlî, dans le quartier de Khalîfa, où personne n'était au courant de la date de mon retour. Je ne voulais déranger personne, et quand je pénétrai dans l'appartement, les enfants étaient en train de jouer. Quand ma fille Amâl, qui avait trois ans et demi, me vit, elle tendit vers moi ses bras potelés pour que je la prenne, ce que je fis avec le sentiment de tenir dans mes bras ce qu'il y avait de plus précieux au monde. Je me surpris à murmurer : "pour l'amour d'Amâl, que mes souhaits soient exaucés". J'eus le bonheur de retrouver tout le monde en bonne santé. Si je n'avais plus d'emploi, j'avais de quoi faire vivre ma famille pendant deux ou trois mois, si bien que je me contentais d'annoncer que j'avais quitté Kom Ombo parce que j'avais été transféré au Caire. Je me remis immédiatement à la préparation de mon examen. Je rendis visite à la directrice de l'Ecole et à Elsa Thabet, qui étaient toutes deux au courant de ce qui se passait. La directrice proposa de me prêter de l'argent mais je déclinai son offre en disant que, pour le

moment, je n'en avais pas besoin. Elle me laissa entendre, au cours de la conversation, que tout s'arrangerait pour moi après l'examen.

Au cours du mois de juin 1940, j'écrivis dans mon carnet : *En quittant l'Institution du mariage royal, je n'ai pas abandonné pour autant le travail avec l'enfance défavorisée. Et voici qu'après six mois passés à diriger le camp de Kom Ombo, les circonstances me ramènent à l'Institution, sous l'autorité de mon maître Ya'qûb Fâm, avec de nouveaux objectifs, une nouvelle méthode et de nouvelles règles.*

Ya'qûb Fâm avait voué sa vie entière à l'éducation des jeunes générations. Eduquer était le premier et le dernier objectif de son existence. Pourtant, la pédagogie n'était pas sa formation première et quand il prit conscience de sa vocation, il entreprit de s'y préparer, d'abord dans les écoles et les instituts égyptiens, puis à l'Université de Yale, aux Etats-Unis, accumulant une large expérience du travail avec les jeunes. Puis, quand il jugea que sa formation était suffisante, il se mit au travail pour éduquer une génération d'Egyptiens, dont les fils assument la tâche d'éduquer les Egyptiens d'aujourd'hui. Il travaillait avec cette génération montante, au milieu d'elle, pour elle. Chez ses élèves, ce qui lui importait plus que toute autre chose, c'est qu'ils étaient des Egyptiens, et peu lui importait qu'ils fussent porteurs de telle ou telle des diverses religions présentes sur la terre d'Egypte. Les principes qui le guidaient étaient ceux du respect de l'homme, de sa dignité, et la priorité de l'action en faveur de l'homme. Il ne partait pas de rien, car il était le fils du terreau le plus profond de notre Egypte éternelle. Il vivait dans la réalité vivante, pour cette réalité. On pouvait le voir déambuler avec à sa droite un étudiant de l'Université, et à sa gauche le plus humble des travailleurs, sans qu'il fît la moindre différence entre les deux, qui étaient avant tout à ses yeux des fils de notre Egypte éternelle. Jusqu'à sa mort, survenue à la fin des années cinquante, il ne cessa d'œuvrer pour l'Egypte, sans tapage et sans publicité. Du matin jusqu'à la nuit, on pouvait le trouver au milieu des enfants ou des adolescents de l'Institution du mariage royal, au club de Kubri al-Laymûn ou à l'Association de la jeunesse chrétienne. Quand il mourut, ce fut en silence, ignoré de tous sauf de ses élèves et de ses disciples en qui il se survit et qui continueront à transmettre ses principes et son enseignement de génération en génération. Quand il prit la direction de l'Institution du mariage royal, en juin 1940, il nous déclara que ce pays n'avait pas besoin de gens qui pleurent et se lamentent sur la corruption de notre société, car les larmes et les soupirs ne servent à rien. Il disait aussi que nous-mêmes avions part à cette existence corrompue qui n'était telle que parce que nous ne faisions pas tout ce qui était en notre pouvoir pour la réformer. Il affirmait que la vie ne peut être changée dans sa globalité que si l'on commence par réformer les éléments qui la composent. L'individu, si

infime soit-il doit accomplir ce dont il est capable, et ainsi, il accomplit de grandes choses. Il ne sert à rien, disait-il, de considérer la vie dans son ensemble si l'on ne s'intéresse pas aux détails qu'il faut évaluer pour ce qu'ils sont. Pour cela, il n'est besoin ni de gouvernement, ni d'autorité ou d'argent, mais des humbles efforts des individus. N'étions-nous pas des individus ? Et dans cette mesure, n'étions-nous pas coupables de rester assis à attendre une réforme que d'autres mettraient en œuvre à notre place ? Qu'est-ce qui nous empêchait de nous mettre au travail ? Quel pouvait être le rôle de l'intellectuel ordinaire ? Qu'est-ce qui nous interdisait de consacrer nos propres efforts et notre propre argent à la réforme ?

Tels étaient les propos de notre maître Ya'qûb Fâm, tant dans les entretiens individuels que dans les discussions collectives. Tout ce qu'il disait était susceptible d'être mis en question, et il faisait bon accueil à toutes les remarques et à tous les commentaires. Parfois, nous étions d'accord avec lui, d'autres fois non. Sa longue et profonde expérience lui avait appris comment faire passer dans ces discussions et ces échanges un modèle de comportement pratique pour des centaines, voire des milliers de jeunes Egyptiens. Ses méthodes, qu'il ne cessa de perfectionner dès les années trente, s'enracinaient dans les valeurs, les principes et les idéaux de notre société. Jusqu'à ce que la maladie ne l'obligeât à limiter ses activités, il ne cessa d'organiser réunions, séminaires ou tables rondes pour améliorer les méthodes pédagogiques. Il est mort, mais les cœurs de ses élèves et de ses disciples conservent vivante sa mémoire et se chargeront de la transmettre aux générations futures.

Je dois beaucoup à Ya'qûb Fâm. Les conférences qu'il donnait à l'Ecole de Service social exerçaient une profonde influence sur mon esprit. Je vivais avec les idées qu'il exprimait pendant un certain temps, les retournant et les examinant, et tout d'un coup je m'apercevais que j'avais changé et que ma vision des choses, elle aussi, s'était transformée. Durant les trois années et demie où je travaillai à ses côtés à l'Institution du mariage royal, ce pédagogue modifia ma personnalité à tel point que j'avais le sentiment que c'était toute ma formation sociale qui avait été reprise à la base. Je n'étais plus l'individu que j'avais été, mais celui que j'allais devenir. Il me fit aimer la science, m'incitant sans répit à définir les concepts que j'utilisais et les objets dont je traitais. Il m'enseigna les règles de la discussion et le respect de l'avis des autres. Il m'inculqua le sens de la fidélité, l'amour du travail collectif, l'exaltation de la dignité et le respect de ce qu'il y a d'humain en l'homme. Ya'qûb Fâm ne prêchait pas, il donnait l'exemple et il était particulièrement habile à créer des situations où les enjeux de ces attitudes apparaissaient en pleine lumière. Il avait un sens aigu de l'observation. Je me souviens qu'un jour, nous marchions ensemble

dans la rue quand il aperçut un policier, de ceux qui sont chargés de veiller sur la sécurité. Celui-ci avait à la main un morceau de canne à sucre et était tout entier absorbé dans la tâche d'en sucer le jus. Ya'qûb Fâm me le désigna d'un coup d'oeil. La leçon avait porté, et elle devait rester gravée dans ma mémoire. Il ne m'avait rien dit, ne m'avait pas sermonné pas plus qu'il n'avait sermonné le policier ou les passants. Pour moi, son élève, il se contenta de ce signe, me laissant le soin d'en conclure ce que je voudrais. Non qu'il détestât les prêches et les prêcheurs ; simplement il pensait qu'ils ne servaient à rien. "Nous sommes des pédagogues, s'exclamait-il, pas des prêcheurs !" Il croyait en la force de l'exemple, en la discussion libre et démocratique ; il croyait dans le respect d'autrui, et dans la confiance en soi-même tant des éducateurs que des éduqués, en cette confiance que renforce la science.

Depuis que Ya'qûb Fâm avait pris la tête de l'Institution du mariage royal, en juin 1940, celle-ci n'était plus une maison d'observation mais une institution pédagogique. Elle accueillait seulement cent vingt garcons, qui avaient tous été condamnés par le tribunal du Caire pour divers crimes ou délits, vols, vagabondage ou agression variées, et qui y étaient placés pour que leur éducation fût reprise à la base, et pour que l'on tentât de faire d'eux des citoyens vertueux. A la différence des garçons du club de Kubri al-Laymûn ou de ceux de l'Association de la jeunesse chrétienne, ceux de l'Institution y résidaient et y prenaient leurs repas ; ils y jouaient et y étudiaient. La différence, c'est qu'alors les portes étaient ouvertes et que les enfants pouvaient entrer et sortir quand ils le voulaient. Le premier acte de Ya'qûb Fâm, dès son arrivée, fut de demander le retrait des policiers de garde et leur affectation ailleurs. Puis nous le vîmes prendre la parole devant les garçons rassemblés à qui il déclara, entre autres choses, que la porte était grande ouverte pour ceux qui ne désireraient pas rester à l'Institution. Il précisa que ceux qui décideraient de partir auraient trois jours pour revenir sur leur décision et redevenir membres de l'Institution, mais qu'au-delà de ce délai, ils ne seraient plus acceptés. Aussitôt, on vit les enfants s'égailler comme un vol de moineau et il n'en resta bientôt plus qu'une vingtaine. Plus de cent enfants étaient partis et nous avaient quittés ! J'avais le cœur serré ainsi que ceux qui étaient avec moi, mais Ya'qûb Fâm fit face avec une grande fermeté au défi et ne fit pas de commentaire sur le départ des garçons, qui pourtant avaient été placés à l'Institution par décision de justice. Tout indiquait dans son attitude qu'il était convaincu que ceux qui reviendraient seraient plus nombreux que nous ne le pensions. C'est effectivement ce qui se produisit et, avant que les trois jours ne fussent écoulés, quatre-vingts d'entre eux étaient de retour pour partager avec ceux qui étaient restés la sécurité de l'Institution. Depuis

le premier jour, le règlement stipula que les portes étaient ouvertes en permanence et que n'importe quel garçon pouvait sortir quand il le désirait. De même, n'importe qui pouvait quitter l'Institution sans que personne ne tentât de l'en empêcher. Les absences temporaires, pour le travail ou pour les déplacements, étaient soumises à des règlements adoptés par les garçons eux-mêmes, qui en contrôlaient l'application et sanctionnaient ceux qui y contrevenaient.

L'un de ces règlements, adopté après discussion et avec l'assentiment des pensionnaires, concernait le travail à l'extérieur des murs de l'Institution. Ceux des garçons qui recevaient un salaire supérieur à un certain montant hebdomadaire s'engageaient à reverser à l'Institution la moitié de ce salaire pour payer ses repas, jusqu'à concurrence des frais réels engagés pour sa nourriture. La deuxième moitié du salaire était également divisée en deux, un quart étant placé sur un livret de caisse d'épargne ouvert au nom du garçon pour lui permettre de disposer d'un peu d'argent au moment de son départ de l'Institution, et l'autre quart étant conservé par lui comme argent de poche pour ses dépenses personnelles. La direction de l'Institution veillait à ne pas s'immiscer dans les affaires des garçons qui travaillaient. Ainsi percevaient-ils eux-mêmes directement leur salaire dans l'entreprise qui les employait, et c'étaient eux-mêmes qui venaient en remettre les trois quarts à la caisse de l'Institution pour payer leur nourriture et alimenter leur compte d'épargne. La direction de l'Institution savait, bien sûr, que cette situation ouvrait à ceux qui auraient voulu tricher la possibilité de le faire. Elle savait aussi que si fraude il y avait, elle apparaîtrait d'elle-même, et ses responsables faisaient attention à ne pas espionner les enfants et à ne pas laisser penser à l'un d'entre eux qu'on se méfiait de lui sans motif valable. Il était préférable en effet de risquer de voir un fraudeur s'en tirer, plutôt que de perdre la confiance de l'ensemble des pensionnaires de l'Institution. Tous ceux qui y travaillaient appliquaient les principes définis par Ya'qûb Fâm, qui n'avaient pas été appris à l'étranger ou dans les livres de pédagogie, mais étaient le fruit d'une longue expérience de travail avec les enfants et les adolescents égyptiens, issus de familles normales ou de familles perturbées : il pensait, Dieu l'ait en Sa pitié, que ces principes étaient universels, valables pour tous les lieux et toutes les époques; car la nature humaine réagit de façon constante à certaines motivations et parce que les bases sur lesquelles se construit la personnalité des enfants et des adolescents sont les mêmes sur tous les continents. Quoi que l'on pût penser des opinions et des idées de Ya'qûb Fâm, il ne faisait aucun doute qu'elles étaient le résultat de réflexions approfondies pour lesquelles il mettait en œuvre la méthode scientifique qu'il préconisait.

Pour caractériser mes relations avec Ya'qûb Fâm, je peux dire que, dès la

première fois que je le vis, à l'occasion des conférences qu'il donnait à l'Ecole de Service social, je le respectai, même si je ne peux pas dire que je l'aimai. Et mon respect pour lui ne fit que se confirmer quand j'eus pour la première fois l'occasion de le rencontrer personnellement à propos de mon recrutement à l'Institution du mariage royal. Mais je dois dire que, en sortant de son bureau, si mon respect pour lui s'était accru, je ne l'en aimais pas plus pour autant. A cette époque, il m'apparaissait comme un homme cassant et partial. "Vous ne savez pas jouer au basket-ball, me dit-il un jour, comment voulez-vous devenir animateur social ? Il est indispensable que vous appreniez ce sport au plus vite !" J'eus beau lui dire que je pratiquais correctement le football et que je travaillais avec des adolescents depuis 1939, il ne voulut rien entendre. Et quand je lui annonçais que j'avais passé le diplôme de service social, et qu'ainsi j'avais reçu une formation académique et théorique en plus de ma formation sur le terrain au Caire et à Kom Ombo, je n'obtins de lui que quelques commentaires dont je ne saisis pas le sens. Puis il déclara: "Le fait est que je ne vous connais pas et que vous ne me connaissez pas." Quand je lui dis que je le connaissais, il partit d'un rire moqueur et précisa que ce qu'il voulait dire c'est que nous n'avions pas eu l'occasion d'entretenir des relations de travail. Pour finir, il se contenta de me proposer un poste d'animateur d'un des groupes de l'Association. Je n'hésitai pas à accepter. D'une part, j'étais à la rue, sans travail et avec une famille à nourrir, et, d'autre part, rien ne m'importait plus que de pouvoir continuer à travailler au service des enfants défavorisés d'Egypte : leur proposer des modèles de comportement et partager leurs expériences, leurs espoirs et leurs craintes, apprendre d'eux et leur faire partager mes propres connaissances. Ma vie est comme celle d'un poisson qui ne peut s'éloigner de l'eau sans périr. Tant que je suis avec une collectivité de jeunes, petite ou grande, je peux continuer à respirer et à développer mes capacités et ma compréhension des choses. Au fil des jours, mon affection pour Ya'qûb Fâm crût, sans que mon respect pour lui se démentît jamais. Quand il tomba malade, de la maladie qui devait l'emporter, j'hésitai à lui rendre visite. Je venais juste de rentrer des Etats-Unis, avec sous le bras un doctorat en sociologie - nouvelle qui l'eût sûrement réjoui - quand je fus informé de sa maladie. Le prétexte que je me donnais pour éviter d'aller le voir était que je voulais conserver intacte dans mon esprit l'image que j'avais de lui. Je voulais me le rappeler vivant, actif, et ne retenir que l'image du puissant penseur et du patriote exigeant qu'il avait été. Par la suite, je devais me reprocher amèrement cette attitude, et de ne pas lui avoir rendu cette dernière visite.

Dans notre travail à l'Institution, mes collègues et moi-même nous étions engagés à appliquer avec rigueur les règles définies par Ya'qûb Fâm. Je me

souviens jusqu'à aujourd'hui avec émotion de ces collègues : le défunt Zakariyya 'Abd al-Aziz, 'Abd al-Aziz Fath al-Bâb, 'Abd al-Mun'im Thabet, 'Abduh Khalil, Muhammad Hasanayn al-Sûsi... Nous avions également avec nous quelques étudiants bénévoles : Rushdi Sa'id, Emile Dimitri, Michel Iskandar, Muhammad Abbâs, Muhammad Hasan... Malgré tous nos défauts et toutes nos insiffisances, nous avions l'honneur de travailler comme éducateurs et nous faisions tout ce qui était en notre pouvoir pour nous acquitter le mieux possible de cette mission, vis-à-vis des pensionnaires de l'Institution et vis-à-vis de celle-ci. Au fur et à mesure du temps qui passait, nous prenions conscience des changements positifs intervenus dans nos personnalités. Nous sentions que les enfants, eux aussi, avaient grandi, mûri et commençaient à surmonter leurs problèmes de la même façon que nous commencions à surmonter les nôtres. L'amour, la justice, le respect que nous leur avions spontanément accordés, ils nous les rendaient tout aussi spontanément.

Je vécus dans le milieu propice de l'Institution jusqu'en décembre 1943, alors que Mahmûd Shafiq, le fameux joueur de basket-ball de l'équipe de l'Association de la jeunesse chrétienne, en était entretemps devenu le directeur. Je pensais, à cette époque, que ma vie était dorénavant vouée à l'Institution du mariage royal et que j'y travaillerai jusqu'à la fin de mes jours. Pourtant, au cours du mois de décembre 1943, Ya'qûb Fâm me demanda d'abandonner mon poste pour devenir directeur du Bureau d'aide sociale auprès du tribunal des mineurs du Caire. Le choc fut rude. Je pensais aux garçons que j'avais vus grandir et auprès desquels j'avais moi-même mûri. Je me souvenais de ceux qui avaient demandé à quitter l'Institution pour vivre dans la réalité vivante de la société, après qu'ils eussent repris confiance en eux-mêmes et trouvé un moyen de gagner dignement leur vie. Je me souvenais des réunions autour de Ya'qûb Fâm, qui n'étaient jamais des réunions ordinaires mais les maillons d'une recherche ininterrompue où nous nous imprégnions de pédagogie par tous les pores de notre peau. Lui-même se montrait, dans ces réunions, un pédagogue insurpassable. Son autorité était telle que l'on ne pouvait faire autrement que de l'écouter, d'autant que ce qu'il disait était puisé dans le réel et sa profonde connaissance des âmes. Jamais il n'imposait une opinion à quiconque et il faisait bon accueil à tous les arguments. Moi-même, à une époque de ma vie, je ne cessais de m'opposer à ses avis, mais il sut m'apaiser par sa sagesse et me convaincre par la force de ses arguments. Je me souvenais aussi de l'émulation qui régnait parmi les animateurs, sur les terrains de jeux ou dans le kiosque à musique où avaient lieu les veillées. Jusqu'à aujourd'hui, au moment où j'écris ces lignes, je me souviens avec nostalgie des chansons que chantaient les enfants : le Shaykh Hâmed, Loulou, 'Abd al-Karim et

Marzûq, Shehata et tant d'autres, ou de ces chansons de groupe qu'il m'arrivait de composer.

Pour toutes ces raisons, si je quittai l'Institution, ce ne fut pas de mon plein gré, mais parce que mon maître Ya'qûb Fâm me l'avait demandé et qu'il ne me restait plus qu'à m'exécuter. En la quittant, je laissai derrière moi des années de ma vie qui furent parmi les plus heureuses que j'aie vécues. Ce furent des années généreuses, qui me donnèrent une expérience grâce à laquelle ma vie après cela fut plus facile, tant en Egypte même qu'à l'étranger, où je me rendis pour acquérir un peu plus de savoir et un peu plus d'expérience, après avoir obtenu, en juin 1940, le diplôme de service social. L'obtention de ce diplôme augmentait mon espoir que se réalise le rêve de mon père de me voir achever mes études supérieures à l'étranger à l'instar de Mustafa Kâmel, le dirigeant disparu. Sans doute mes nouvelles responsabilités me laisseraient-elles le loisir de m'inscrire sans tarder pour des cours du soir dans l'un de ces innombrables instituts supérieurs qui existaient au Caire à cette période. Cet espoir - l'espoir du voyage - ne cessait de me hanter, et était l'objet de toutes mes prières et de toutes mes invocations. Je demandai à ma mère de prier elle aussi pour la réalisation de ce rêve qui avait hanté mon père avant moi, sans oublier mon invocation favorite, à cette époque : "Pour l'amour d'Amâl, que mes espoirs se réalisent !" L'usage que je faisais des invocations à cette période de ma vie est étrange. Je prononçais en toute circonstance, les bonnes comme les mauvaises, des invocations qui portaient sur ce monde où j'avais ma vie, et sur l'autre, où s'accomplirait la Promesse. Le moment de la prière, où j'étais le plus proche de Dieu, était le plus propice. Il m'arrivait aussi de prononcer des invocations contre ceux qui faisaient obstacle à la réalisation de mes espoirs ou qui cherchaient à me nuire.

Il arriva que, durant la période où mes relations avec Ya'qûb Fâm étaient le plus tendues, au début de mes relations professionnelles avec lui, eut lieu, le vendredi 13 décembre 1940, la cérémonie de remise des diplômes de service social à la première promotion d'étudiants de l'Ecole de Service social du Caire. Ya'qûb Fâm me refusa l'autorisation de m'absenter pour me rendre à cette cérémonie, alors qu'il savait très bien que je faisais partie des trente diplômés de cette promotion. Au cours de la réunion, j'entrepris de discuter sa décision et le ton devint vif. Il maintenait son refus, sous prétexte que j'étais lié par mes horaires de travail et que le retrait d'un diplôme, qui pouvait très bien m'être envoyé par la poste ou que je pouvais aller retirer à l'administration de l'Ecole à l'occasion d'un de mes jours de congé, n'était pas un argument suffisant pour justifier que je m'absente. Il alla jusqu'à prendre l'exemple de l'une des secrétaires de l'Association de la jeunesse chrétienne qui avait reçu par la poste son attestation de maîtrise

des Etats Unis et qui n'avait pas non plus assisté aux cérémonies de remise des diplômes. Quant à moi, mon argument était que cette cérémonie était le dernier souvenir que je garderais de mon passage à l'Ecole et de certains de ceux que j'y avais connus, et j'ajoutai que l'interdiction qui m'était faite d'y participer était une injustice caractérisée, car il était de mon droit le plus strict et le mieux fondé de m'y rendre, et parce que le travail ne s'arrêterait pas si je m'absentais pour cette occasion. Chacun restait sur ses positions et la réunion s'acheva sans qu'une solution fût trouvée. A la sortie, certains de mes collègues critiquèrent mon entêtement, mais rien n'y fit. Le dénouement survint le lendemain matin, qui était un vendredi, quand je me retrouvai face à face avec Ya'qûb Fâm. La scène se passait au club de Kubri al-Laymûn. Quand nous fûmes ainsi face à face, il m'annonça qu'il était d'accord pour que je me rende à la cérémonie de remise des diplômes. J'en déduisis qu'il avait réalisé que j'avais raison. Peut-être aussi vint-il au club pour s'assurer de ma présence et vérifier que je n'avais pas définitivement renoncé à travailler avec lui. Peut-être aussi que quand il fut rassuré sur ma présence, il ne voulut pas vérifier l'accusation d'injustice que j'avais portée contre lui. Je ne comprenais pas Ya'qûb Fâm, à cette époque. Je réalise maintenant qu'il voulait, Dieu l'ait en Sa pitié, détruire ma personnalité pour la construire à nouveau. Quant à moi, je considérais que ce qu'il faisait aboutissait à nier mon droit à conduire ma vie comme je l'entendais. Il me semble maintenant que ce que je refusais, c'était ce changement, et que Ya'qûb Fâm l'avait parfaitement compris. Il était mécontent de moi parce que je ne l'appelais pas "Oncle" comme tout le monde. Il me demandait pourquoi je refusais de l'appeler ainsi et pourquoi je m'obstinais à l'appeler "Monsieur". Je répondais que je ne voyais pas de motif à l'appeler autrement et que cette appellation, "Oncle", m'était étrangère. Il pensait avec raison qu'il pouvait être sûr de la fidélité et de l'amour de tous ceux qui l'appelaient naturellement "Oncle". Quant à moi, j'avais l'intuition que ce surnom faisait plaisir à Ya'qûb Fâm, mais malgré tout le respect que j'avais pour son intelligence et toute mon admiration pour son expérience pédagogique, je ne pouvais à cette époque me résoudre à lui faire ce plaisir.

Puis les jours passèrent, les mois et les années. J'appris à connaître l'essence de Ya'qûb Fâm et regrettais mon injustice à son égard. Aujourd'hui j'invoque le Ciel pour que sa mémoire vivante demeure toujours parmi nous, pour notre Egypte éternelle.

Le 15 avril 1940, avait été créé le "Bureau d'aide sociale auprès du tribunal des mineurs", dont le comité exécutif comprenait 'Abd al-Khâliq Hassûna, directeur de cabinet du ministre des Affaires sociales, Madame Bertha Fahmi, directrice de l'Ecole de Service social du Caire, le conseiller

Muhammad Fathi, Ismâ'îl al-Qabbânî, représentant du ministère de l'Instruction et Madame Elsa Thabet, qui fut nommée directrice, poste qu'elle conserva jusqu'à la fin de 1943, et où je lui succédai, le 19 janvier 1944. Ces nouvelles fonctions n'étaient pas très différentes de celles que j'exerçais dans le cadre de l'Institution et je connaissais bien le Bureau, du fait de mes relations avec sa directrice et ceux qui y travaillaient à l'époque - Mahmûd Fahmî, Ahmad Marzûq, Tawfîq 'Ammâr, Wâsif Yûsuf. L'ambiance qui y régnait différait toutefois notablement de celle de l'Institution, de même que les conditions de travail. A l'Institution, nous pratiquions la méthode du "service social aux collectivités", alors qu'au Bureau, les individus étaient notre principale cible, dans une logique qui était celle de la criminologie et de la prévention de la délinquance. Le comité exécutif du Bureau avait assigné à notre action un certain nombre de priorités, dont celle d'en faire une expérience pilote qu'il serait, en cas de succès, possible de généraliser. Nous devions également tout faire pour renforcer la logique qui aboutissait à confier à un organisme privé - en l'occurence l'Association égyptienne d'études sociales - la supervision de ce projet, jusqu'au moment où son intérêt et son utilité pour le pays eussent été démontrés. Parallèlement, nous devions déployer tous nos efforts pour obtenir le soutien du ministère de la Justice, dans la mesure où l'autorisation du procureur général s'avérait essentielle pour la conduite de nos enquêtes. A moyen terme, nos efforts se concentraient sur la réalisation d'un certain nombre d'objectifs, parmi lesquels :

- la reconnaissance officielle de l'Institution du mariage royal et de quelques autres établissements, dont le refuge Al-Hurriyya, comme lieux d'hébergement temporaire des mineurs déférés devant le tribunal ; de la même façon, obtenir la reconnaissance officielle du refuge de Suyûfiyya comme lieu d'accueil des mineures placées sous le contrôle du Bureau
- la désignation d'un deuxième substitut du Parquet et la tenue de deux séances hebdomadaires supplémentaires consacrées aux mineurs
- obtenir l'imposition du huis-clos pour toutes les affaires relatives à des mineurs
- faire adopter une loi sur la déchéance de l'autorité paternelle
- obtenir l'isolement des mineurs des autres détenus au sein des maisons d'arrêt
- instaurer une coopération entre le Bureau d'aide sociale auprès du tribunal des mineurs et le service de répression des crimes de moeurs pour tout ce qui concernait les délits de vagabondage, de mendicité ou la collecte des mégots dont pouvaient se rendre coupables les mineurs
- faire pression pour la création d'une brigade spéciale pour les mineurs
- obtenir la réforme de la loi sur le vagabondage des mineurs

- obtenir du ministère de la Justice le maintien dans leur poste, sans préjudice de carrière, des magistrats spécialisés dans les questions relatives aux mineurs, pour leur permettre de développer leur connaissance de la psychologie et des problèmes spécifiques de ceux-ci

- militer pour la création d'institutions spéciales pour les mineurs arriérés mentaux ou handicapés

- œuvrer à la création d'une association regroupant les institutions concernées par la délinquance juvénile pour assurer la coordination de leurs activités

- obtenir du ministère de la Justice sa participation, notamment financière, à l'élargissement des activités du Bureau.

De 1940 à 1948, le Bureau poursuivit son action pour la réalisation de ces objectifs. Si toute chose a une histoire, il convient de rappeler que, sous l'influence de sa première directrice, Madame Elsa Thabet, dont l'expérience dans ce domaine avait été acquise en Suisse et en France, le Bureau de service social auprès du tribunal des mineurs du Caire commença par suivre les traces des organismes analogues existant dans ces deux pays et, en particulier, du Bureau d'aide sociale du tribunal des mineurs du département de la Seine.

De janvier 1944 à la fin de l'année 1948, je me vouai corps et âme à mes nouvelles activités. Bien sûr, Elsa Thabet, en tant que membre du comité qui supervisait l'action du Bureau et en tant que membre fondatrice de l'Association égyptienne d'études sociales, et qui en avait été de surcroît la première directrice, croyait parfois pouvoir, à ces divers titres, intervenir dans mes activités. J'étais, quant à moi, fermement résolu à conserver une totale indépendance de décision puisque, aussi bien, j'avais été désigné comme le responsable du Bureau. Des différends, auxquels je m'attendais, ne manquèrent pas de nous opposer. J'étais attaché, plus qu'à toute autre chose, à ce que les membres du personnel du Bureau d'aide sociale forment une seule famille. Je considérais ceux qui travaillaient avec moi comme mes frères et mes sœurs, et mon principal souci était que chacun de nous pût s'acquitter au mieux des devoirs à sa charge. Rien n'était plus important pour moi que de préserver cette ambiance d'amour et de respect dans laquelle nous travaillions et que de multiples circonstances venaient mettre en péril, par exemple lorsque le juge du tribunal ou le substitut du Parquet étaient remplacés, c'est-à-dire lorqu'on nous retirait une personne avec laquelle nous avions pu établir des relations de compréhension et de respect réciproque, pour nous envoyer, au gré des mutations, quelqu'un ne connaissant rien aux fonctions du Bureau et ignorant tout du métier d'expert social et de ses rapports avec le tribunal. Il fallait alors tout reprendre à zéro pour établir le contact avec le nouveau venu, en l'honneur

duquel nous commencions par donner un "thé". Nous apportions la plus grande attention à ne jamais mentionner le nom de l'un ou l'autre de ces personnages - le juge ou le substitut - sans le faire suivre du titre de "bey". Nous avions, en effet, eu une expérience amère avec un juge que mes collègues et moi-même nous contentions d'appeler "Monsieur Untel" sans faire suivre son nom d'aucun titre. Une telle omission avait eu des répercussions sévères sur notre travail, dont les mineurs et leurs familles avaient été les premiers à faire les frais : quand le rapport du Bureau disait "blanc", on pouvait être sûr que ce juge allait dire "noir" et vice versa. En cas de conflit, les mères des mineurs - dont certaines ne brillaient pas par leur respect des bonnes moeurs - étaient les armes que le juge ou le substitut utilisaient contre nous. Dans d'autres cas, quand survenait un différend entre le substitut et le juge, c'est ce dernier qui venait se plaindre à moi de ce que son "jeune collègue" se plaisait à garder trop longtemps dans son bureau la mère de tel prévenu mineur, qui se trouvait être belle femme, ce qui ne pouvait manquer de susciter des soupçons. Je me gardais, et mes collègues avec moi, de faire le moindre commentaire. Nous nous armions de patience, conformément au dicton selon lequel "la patience est la clé de la délivrance". J'ai toujours été soucieux de manifester à l'égard des hommes de justice le respect auquel ils peuvent prétendre. J'avais d'ailleurs devant les yeux, en la personne de Muhammad Salâh al-Dîn et du conseiller Muhammad Fathi, des exemples irréprochables. Pourtant, les rapports entre le Bureau et le tribunal m'ont prouvé que les hommes de justice étaient, aussi, des êtres humains, capables du meilleur comme du pire.

Je voudrais souligner, à l'attention du lecteur, le fait que les différends qui pouvaient m'opposer à Elsa Thabet pour telle ou telle affaire, n'ont en rien empêché que ne se développe cette connivence entre nous sur le plan humain. C'étaient, comme je l'ai dit, des désaccords prévisibles que je trouvais, à la lumière de mes expériences précédentes, tout à fait naturels. Je dois, par contre, mettre l'accent sur cette entente profonde qui a présidé à nos relations dès l'époque de l'Institution du mariage royal, et même depuis l'époque de ma scolarité à l'Ecole de Service social, et qui n'a fait que s'approfondir jusqu'au moment où j'écris ces lignes. En se mariant, Elsa Thabet avait été écartée de l'exercice professionnel du service social auquel elle ne pouvait plus se consacrer qu'à titre bénévole, son mari ayant refusé qu'elle pratiquât une activité salariée. Elle profita de son oisiveté pour apprendre à parler, lire et écrire la langue arabe, et j'étais l'un de ses professeurs. Les leçons avaient lieu au siège du Bureau ou parfois chez elle, en présence de son mari. Si je lui enseignais la langue arabe, Elsa Thabet m'aidait, de son côté, à perfectionner ma maîtrise de l'anglais. Elle me

prêtait des livres dont la lecture ouvrait de nouveaux horizons à mon entendement. Je lisais des ouvrages d'économie, d'histoire ou de philosophie en anglais, langue dont je n'oserais prétendre que je la maîtrisais à cette époque. Raoul Makarius, qui était un parent du mari d'Elsa Thabet, ou ce dernier, m'aidaient souvent à comprendre ce que je lisais. Ces livres traitaient de sujets qui m'étaient jusque-là restés totalement inconnus. J'avais le sentiment que les rapports sociaux et politiques se dévoilaient à mes yeux avec une clarté nouvelle pour moi. Je n'avais pas, à cette époque, le goût de la musique classique. Elsa Thabet se chargea de m'initier à la beauté de cette musique qui me procure, jusqu'à aujourd'hui, de bien grandes satisfactions. Elle allait jusqu'à payer le prix de mon billet pour me permettre d'assister aux concerts que donnaient, à l'Ewart Hall de l'Université américaine, des orchestres internationaux. Je me souviens que Ya'qûb Fâm pressait Ibrâhîm *effendi* Qindîl, le professeur de musique, d'assister à ces concerts, aux frais de l'Institution, pour enrichir sa culture musicale, ce dont ne pourraient manquer de profiter ses élèves. A l'instar de Ya'qûb Fâm, Elsa Thabet ne se contentait pas de nous exhorter à lire ou à écouter de la musique classique : il lui arrivait de nous emmener en groupe, mes collègues et moi-même, visiter les musées pour nous inciter, par la contemplation des tableaux, à développer notre perception et notre amour de la beauté. Faute de pouvoir exercer une activité professionnelle dans le domaine du service social, Elsa Thabet se dévouait à former certains des fils de notre Egypte éternelle, en l'occurence les membres du Bureau de service social du tribunal des mineurs du Caire. En dépit de ses nombreuses occupations domestiques, elle s'arrangeait toujours pour trouver le temps nécessaire à toutes ces activités. Je me souviens qu'elle était attentive à nous rendre visite dans nos maisons, par exemple à l'occasion des fêtes ou pendant le mois de Ramadan, mais aussi les jours ordinaires. Et s'il advenait que l'un de nous ou de nos parents tombât malade, elle était la première à lui apporter toute l'aide requise, par exemple en convoyant le ou la malade dans sa voiture - hors d'âge mais qui fonctionnait quand même - de son domicile à l'hôpital ou vice versa, même si il (ou elle) habitait à Darb al-Maqashshât ou à Darb al-Ahmar, comme notre collègue 'Abd al-'Azîz Fath al-Bâb. Mes collègues et moi-même, qui étions des gens modestes, vouions une profonde reconnaissance à Elsa Thabet pour les services qu'elle ne cessait de nous rendre. Quant à moi, l'admiration que j'éprouvais pour sa personne et pour ses actes était sans limite. Pour les membres de ma famille, elle était l'ange de la compassion, de l'amour et du bien. Pour moi, elle était le refuge auquel je recourais dans la difficulté. Je n'oublierai jamais sa présence à mes côtés quand ma mère tomba malade. Elle nous rendit visite en compagnie du docteur 'Abd al-'Azîz

'Askar et du docteur Halîm Mitri, qui examinèrent ma mère sans accepter de moi le moindre honoraire. Elsa Thabet faisait et fait toujours le bien pour l'amour de l'humanité elle-même.

Quand, pour occuper ses loisirs qui semblaient s'allonger, elle eut l'idée, en 1947, de créer un centre social, je lui suggérai que nous commençions par repérer, dans le quartier que nous choisirions pour ce projet, les anciens pensionnaires de l'Institution du mariage royal, dans l'idée qu'ils pourraient constituer le noyau d'un club social et culturel. C'est le quartier de Bûlâq qui fut finalement choisi, d'abord parce qu'il s'agissait d'un quartier populaire où les services sociaux étaient quasi inexistants et parce que nous découvrîmes que près de vingt anciens pensionnaires de l'Institution y habitaient, dont la plupart avaient gardé des relations avec les travailleurs sociaux du Bureau, dont moi-même. L'Association de service social du quartier de Bûlâq fut ainsi créée, dans le courant du mois de juin 1947, avec pour première présidente Elsa Thabet, qui continue à en assurer la direction jusqu'au moment où j'écris ces lignes.

Au début de février 1948, l'occasion me fut offerte de me rendre au Royaume-Uni pour un séjour de six mois afin d'y étudier, en théorie et en pratique, le régime de mise en jugement des mineurs et les procédures qui leur étaient appliquées. J'y vis quelque chose comme la réalisation d'un miracle, longtemps espérée mais à laquelle plus rien ne m'autorisait à croire. Je n'avais bien évidemment pas les moyens matériels de faire face aux dépenses indispensables pour un tel voyage, et notamment à l'achat de vêtements et de bagages. Pour pouvoir m'acquitter de ces dépenses, je formulai auprès de l'Association égyptienne d'études sociales une demande de prêt d'un montant d'environ cinquante livres égyptiennes, demande qui fut examinée par son bureau au cours d'une réunion à laquelle participaient Muhammad Salâh al-Dîn, Muhammad 'Awad Muhammad, le docteur 'Abd al-'Azîz 'Askar, Elsa Thabet, le juge du tribunal des mineurs, qui était à cette époque Hamdi Hâfiz, ainsi que moi-même, en tant que secrétaire. Quand ma demande fut soumise à la discussion, Muhammad 'Awad s'y opposa sous prétexte que le British Council, puissance invitante, assumait tous les frais de mon séjour. Quand je fis valoir que j'avais besoin de cette somme pour acheter des vêtements adaptés au climat de la Grande Bretagne, le docteur 'Awad répliqua que de telles dépenses étaient superflues car lui-même disposait d'un vieux manteau qu'il était disposé à me céder, et que je n'avais besoin de rien d'autre. Mon visage dut s'empourprer de honte quand j'entendis ces paroles, car Muhammad Salâh al-Dîn, à côté de qui j'étais assis, fit pression sur ma jambe comme pour me dire : "Patientez, ne dites rien !" Il proposa de remettre la discussion sur cette question à la réunion suivante. Ce prêt me fut finalement accordé, non sans que Zâhiyya Marzûq, membre du conseil d'administration et trésorière par intérim en l'absence de Muhammad 'Awad, ne s'y fût à son tour opposée, déclarant que le budget de l'Association ne permettait pas d'octroyer de prêt à qui que ce fût. La

question ne fut tranchée que lorsque Muhammad Salâh al-Dîn proposa de se porter garant de son remboursement. Ainsi n'eus-je pas le privilège de me voir octroyer le vieux manteau de Muhammad 'Awad.

Le lecteur a sans doute compris à quel point le fait de séjourner à l'étranger pour y achever mes études supérieures était important pour moi. C'était le souhait de mon père, celui de ma mère et le mien propre. Trois occasions, déja, m'avaient échappé. La première remontait à l'époque où j'étais encore étudiant à l'Ecole de Service social, quand une bourse d'étude aux Etats-Unis fut attribuée à 'Abd al-Hamîd Zaki, qui n'était même pas élève de l'Ecole, mais qui, la deuxième guerre mondiale étant aux portes, profita de l'occasion pour partir au moment opportun. Une fois la guerre terminée, il rentra en Egypte avec sous un bras son doctorat, et donnant l'autre à une épouse américaine. Il succéda à Bertha Fahmi à la direction de l'Ecole de Service social quand celle-ci l'abandonna pour s'associer aux affaires de son mari. Attachée comme elle l'était aux valeurs américaines, le succès ne pouvait signifier pour Bertha Fahmi que le succès matériel, et elle se déchargea de son rôle à la tête de l'Ecole dès que le retour en Egypte de 'Abd al-Hamid Zaki lui en fournit le prétexte.

La deuxième occasion manquée prit place peu après la remise du diplôme de service social à la première promotion de l'Ecole. Il s'agissait, une fois encore, d'une bourse d'études aux Etat-Unis, qui fut attribuée à Badrawi Muhammad Fahmi, lequel, détaché du ministère des Waqfs, occupait les fonctions d'assistant de madame Bertha Fahmi, ce qui faisait qu'il connaissait, et était connu de tous les membres du conseil d'administration de l'Ecole. La seconde guerre mondiale était terminée, et la situation propice. Badrawi Fahmi s'en fut donc aux Etats-Unis, dont il revint cinq ans plus tard en possession de son doctorat, mais, déçu par les changements survenus dans l'organisation de l'Ecole et estimant n'y avoir plus sa place, il entreprit des démarches pour se faire recruter au ministère des Affaires sociales en attendant le moment opportun pour réintégrer l'Ecole au poste de directeur.

La troisième occasion manquée se présenta également à la fin de la seconde guerre mondiale, quand le ministère de l'Instruction annonça l'attribution de deux missions d'étude dans le domaine du service social. Mes espoirs étaient grands de pouvoir bénéficier de l'une de ces bourses. N'étais-je pas sorti second de la première promotion de diplômés de l'Ecole de service social ? N'avais-je pas accumulé une riche expérience dans deux des principaux domaines d'application des méthodes du service social, le service aux individus et celui aux collectivités ? De plus, mon expérience en matière de criminalité et de délinquance était la première dont pouvait se prévaloir, à titre professionnel, un travailleur social égyptien. Je

m'attendais donc - comme tous les autres concurrents, sans doute - à ce que l'une de ces deux bourses me fût attribuée. Mon maître, 'Abd al-'Azîz al-Qûsî, m'entretenait dans cet espoir. A l'époque où je travaillais moi-même à l'Institution du mariage royal, il était attaché, en tant que psychologue, au Bureau de service social du tribunal des mineurs. En dépit de l'indépendance de l'Institution et du Bureau au plan administratif, le docteur al-Qûsî tenait à suivre les mineurs qui étaient passés entre ses mains au Bureau avant d'être placés à l'Institution. Convaincu de l'importance de son travail, je m'employais dans toute la mesure du possible à lui faciliter la tâche, et nous nous retrouvions une ou plusieurs fois par semaine, chez lui ou à l'Institut pédagogique où il travaillait. En aidant le Docteur al-Qûsî, j'avais la conviction de contribuer à la mise en œuvre d'expériences scientifiques sur les comportements déviants. Il n'en reste pas moins que cela se faisait à l'insu de Ya'qûb Fâm, mon directeur à l'Institution, car je n'étais pas sans connaître les effets que peut produire la jalousie scientifique entre les savants. Ya'qûb Fâm était sans conteste un savant, mais 'Abd al-'Azîz al-Qûsî en était un aussi, et chacun pouvait s'enorgueillir de ses titres de gloire. Le second, parce qu'il venait d'obtenir son doctorat et parce qu'il était encore au début de son travail de terrain et avait moins de réalisations à son actif, était plus ambitieux, et je savais pertinemment que les contacts qu'il entretenait avec l'un des travailleurs sociaux de l'Institution, en l'occurrence moi-même, irritaient au plus haut point Ya'qûb Fâm. Celui-ci, Dieu ait son âme, en faisait une question de principe, considérant que si 'Abd al-'Azîz al-Qûsî voulait quelque chose de l'Institution, il n'avait qu'à frapper à la bonne porte - c'est-à-dire à la sienne.

Contre toute attente, ces missions d'études furent attribuées à deux de mes collègues, Muhammad Shalabi et Mahmûd Fahmi, qui appartenaient à la première et à la seconde promotion de diplômés de l'Ecole de Service social du Caire. Je ne dissimulerai pas qu'en apprenant ces nominations, je fus profondément déçu, jusqu'à ce que j'apprenne du British Council que j'avais été choisi pour une bourse en Angleterre. Dix jours plus tard, je me trouvais à bord d'un bateau anglais qui reliait Port Sa'îd à Liverpool, d'où je gagnai Londres. J'effectuais le voyage en compagnie de deux pilotes de guerre égyptiens, d'un ingénieur et d'une demoiselle, fonctionnaire du ministère des Affaires sociales, tous deux également égyptiens. Nous nous retrouvions à l'heure des repas à la salle à manger, car les responsables du service nous avaient regroupés à une même table en considération de notre nationalité et de notre langue communes, supposées faciliter les contacts entre nous. Le plus étrange est qu'il n'en fut rien. Comme dit le proverbe, chacun voit midi à sa porte, et nous n'étions pas encore au large que les préoccupations spécifiques de chacun s'étaient déja manifestées au grand jour. En fait,

malgré son intelligence, son élégance et son habileté à embellir son visage grâce au maquillage, la demoiselle qui voyageait en notre compagnie ne bénéficiait pas de notre part de l'intérêt qu'une femme égyptienne se sent en droit d'attendre de jeunes gens qu'elle retrouvait pourtant trois fois par jour. Comme elle n'avait avec les deux pilotes et l'ingénieur aucun sujet de conversation commun, elle parlait plus volontiers avec moi, que rapprochait d'elle l'exercice d'un métier commun. Très vite, il me sembla que cette demoiselle n'avait d'autre préoccupation que de se marier. Or, tous les jeunes gens qu'elle côtoyait l'étaient déjà. Elle me déclara un jour qu'elle avait vingt-sept ans et que si, elle ne s'était pas mariée avant d'avoir atteint trente ans, elle se suiciderait. Je fus effaré par de tels propos mais je m'abstins de tout commentaire.

C'était la première fois que je me trouvais à bord d'un navire de grande dimension à plusieurs ponts où étaient embarqués des passagers de toutes nationalités, et la langue anglaise me fut d'un grand secours en cette occasion. Sitôt après avoir quitté l'Institution, je m'étais en effet inscrit au British Council où je suivais des cours de langue, et je venais de me présenter à l'examen pour la première partie du diplôme que conférait l'Université de Londres, dont j'attendais les résultats. La guerre mondiale était terminée mais on en percevait encore partout les retombées. Les combats faisaient rage en Palestine. Les dissensions des gouvernements arabes s'étalaient au grand jour. On parlait également de la position des Anglais par rapport à la question de la Palestine, position soutenue par les autres Etats occidentaux. On commençait à parler de "réfugiés", un mot que nous ne comprenions pas quand nous le lisions dans les journaux britanniques. C'était là un terme nouveau dans notre vocabulaire. En fait, quand je dis "nous ne comprenions pas", c'est "je" que je devrais dire, car depuis mon entrée dans le domaine du service social, toutes mes préoccupations étaient polarisées sur la réforme sociale et sur elle seule, et rien d'autre ne comptait pour moi. Je voyais là ma vocation, tant mon enfance, mon adolescence et le début de ma vie professionnelle avaient rendu sensible et pressant en moi le besoin de réforme de la société égyptienne. Je ne cessais de répéter que la politique ne pouvait consister seulement en discours et en manifestations, ou en destruction de tramways ou de réverbères. Pour moi, la politique devait être la connaissance de la réalité vivante et des conditions objectives visant à les transformer en ce qu'elles devraient être ou en ce qu'elles pourraient être - l'alphabétisation, la lutte contre la misère, l'éradication de toutes les formes de la maladie - et, en suivant ma vocation, j'avais conscience de faire de la politique au sens fort du terme. Je ne raillais pas pour autant ceux qui se vouaient à la politique au sens traditionnel avec dévouement et sincérité. Le souvenir de

Mustafa Kâmil, de Muhammad Farid, et avant eux de 'Orabi ou de 'Abd Allah al-Nadim, m'insufflait du courage et était associé pour moi à celui de mon père, que je revoyais en train de discuter politique avec ses amis nationalistes et d'évoquer les sacrifices généreusement consentis par ces dirigeants à notre Egypte éternelle.

En février 1948, j'arrivai enfin dans la ville de Londres. J'avais trente-cinq ans et une bien longue période s'était écoulée avant que mon rêve ne devînt réalité : une grande ville encombrée, peuplée d'une humanité radicalement différente de celle que je connaissais et où les rapports sociaux différaient de ceux auxquels j'étais accoutumé. Déjà, à bord du navire, j'avais expérimenté pour la première fois une manière de manger qui n'avait rien à voir avec celle qui était la nôtre au Caire. J'avais devant moi des cuillères, des fourchettes, des couteaux de différentes tailles et destinés à différents emplois : une cuillère pour la soupe, une autre pour le dessert, une fourchette qui servait uniquement pour manger du poisson, un couteau pour la viande, un autre pour les fruits. Quand nous arrivâmes à Londres, le froid était glacial et de la neige s'était mise à tomber, ce qui était naturel puisque nous étions au mois de février. Je n'avais auparavant jamais vu de neige autrement que dans les films. La demoiselle égyptienne et moi-même nous installâmes dans un hôtel qui nous avait été désigné par le délégué du British Council qui nous avait accueillis à la gare de Londres, et dont la présence nous était apparue comme une miséricorde du ciel et comme un baume appliqué sur nos cœurs rongés d'inquiétude et de crainte devant l'inconnu. On nous désigna nos chambres, et, comme il était l'heure de déjeuner, nous nous installâmes, la demoiselle et moi, à une même table. Par la suite, nous continuâmes à prendre ensemble nos repas, si bien que les gens pensaient que nous étions mari et femme, et il arrivait que des dames anglaises nous rejoignent à notre table pour bavarder avec la demoiselle, dans le seul but d'assouvir leur curiosité sur ce point. Nous prîmes l'habitude de nous installer dans les salons de l'hôtel pour lire les journaux et échanger nos impressions sur tout ce dont nous avions été témoins au cours de nos pérégrinations. Le Royaume-Uni sortait de la guerre couvert de plaies. Cela était sensible dans l'alimentation, dans les vêtements des gens, et dans les rues où nombre de bâtiments étaient effondrés. Des coupures de courant, dont les gens connaissaient à l'avance les horaires, survenaient plusieurs fois par jour. Je commençais à entrevoir la valeur des individus dans cette société, et j'appréciais les nombreux exemples de civisme dont j'étais témoin. A titre d'exemple de ce civisme, j'évoquerai l'utilisation des coupons grâce auxquels on pouvait se procurer des rations hebdomadaires de divers produits alimentaires, tels que la viande, le fromage, le sucre, les œufs et les fruits - les bananes, par

exemple, étaient réservées aux moins de 18 ans - ainsi que les sucreries, dont le chocolat, et les vêtements. Ainsi, il n'était pas possible d'acheter un simple mouchoir sans en payer le prix au moyen d'un nombre déterminé de coupons. Je me rappelle qu'un jour, me sentant l'estomac creux, j'entrepris d'acheter une tablette de chocolat pour tromper ma faim. Je pris la queue devant une confiserie et, quand j'arrivai devant le vendeur, je lui demandai la tablette en question. Il me dit un prix et me demanda en plus un certain nombre de ce que j'entendis comme "russian coupons". La queue s'allongeait derrière moi et je lui répondis : "Nous sommes à Londres ici, pas à Moscou ! Comment voulez-vous que je me procure des coupons russes ?" Le vendeur comprit ma méprise et, à ce moment, la personne qui se trouvait derrière moi sortit son carnet de coupons et lui en donna le nombre qu'il demandait. Je compris alors que ce qu'il m'avait demandé n'était pas des "russian coupons" mais des "ration coupons", et que, sans la gentillesse de la personne qui me suivait et qui lui donna complaisamment les coupons exigés, je n'aurais pu avoir de chocolat. Dans ce pays, tout le monde a les mêmes droits, et quiconque déroge aux règles tombe sous le coup de la loi. Je ne veux certes pas dire par là que tous les citoyens du Royaume-Uni sont des anges, car j'ai pu observer chez bon nombre d'Anglais diverses manifestations de racisme et de chauvinisme, mais leur racisme lui-même s'exprimait avec discrétion et retenue. Le simple fait d'avoir les yeux noirs et non pas bleus suffisait à vous exposer à ce type de désagrément. Si, par exemple, je demandais à un chauffeur de taxi de me conduire à l'ambassade d'Egypte, je pouvais m'attendre à un comportement désagréable et grossier, le chauffeur fixant lui-même le montant du pourboire qu'il exigeait de moi. Si, par contre, je demandais à me rendre au British Council, j'avais droit à sa prévenance et à des amabilités et il acceptait sans discuter le pourboire que je voulais bien lui donner. Nous autres Egyptiens étions particulièrement sensibles à ce genre de traitement, mais que pouvions-nous faire d'autre que de les supporter ? Je me souviens de cette marchande de fruits qui, encaissant le prix de mes achats, grommelait : "Vous autres, les étrangers, vous venez chez nous pour nous ôter le pain de la bouche !" Certes, elle ne refusait pas de me servir, mais en lui donnant son argent, j'avais à la bouche un goût amer, car elle oubliait - mais sans doute ne le savait-elle pas - que cet argent avait été sucé par le colonisateur britannique dans les veines du peuple égyptien qui trimait pour faire de la terre d'Egypte une ferme à coton, filé et tissé dans les usines du Lancashire. Je me souviens également qu'un jour, alors que, par souci de ponctualité, j'étais arrivé plus d'une heure à l'avance à un rendez-vous que m'avait fixé un responsable du British Council, j'avisai à proximité un cinéma qui passait sans discontinuer des bandes d'actualité. Je décidai d'entrer pour

suivre les informations jusqu'à l'heure de mon rendez-vous. Parmi les séquences projetées, l'une montrait le prince 'Abd Allah, qui régnait alors sur la Transjordanie, en train d'accomplir sa prière à la mosquée du Rocher, à Jérusalem. Lorsque le prince, qui dirigeait la prière d'une foule nombreuse, prononça la formule "Dieu est grand", il y eut des murmures dans la salle bondée. Lorsqu'il s'agenouilla, les murmures enflèrent pour se transformer en rires. Quand il se prosterna, les rires étaient devenus des cris. Je quittai la salle en proie à une profonde indignation, agité d'un flot de pensées contradictoires. Je n'aurais jamais pensé que les comportements dont je venais d'être témoin pussent être le fait d'un peuple civilisé. Je m'étais, quant à moi, souvent rendu au Caire dans des églises où je prenais place avec sérieux et discrétion, assistant à l'office en toute humilité, car je n'ai jamais fait, et ne fais toujours pas jusqu'à ce jour, de différence entre une église et une mosquée qui sont pour moi des lieux qui incitent également au recueillement et à la méditation. La scène dont je fus témoin au cinéma Studio One me donnait à penser qu'aussi bonnes que puissent être les intentions, les cultures diffèrent les unes des autres. Chacune privilégie et exalte des valeurs et des comportements différents. Cela dit, les expériences par lesquelles je suis passé jusqu'à l'écriture de ces lignes me donnent à penser que toutes les intentions ne sont pas nécessairement bonnes, et que, si les situations créent les attitudes des gens, ces attitudes peuvent à leur tour créer des situations et orienter le regard que chacun porte sur autrui.

J'étais installé pour le déjeuner en compagnie de la demoiselle égyptienne, quand un délégué du British Council vint nous prévenir que le programme du stage avait été arrêté. Tous les stagiaires devaient se rendre, dès le lendemain, au port de Hull pour un stage de quatre semaines, au terme duquel nous serions répartis entre différents postes de travail. Mes relations avec la demoiselle égyptienne allaient prendre fin. C'était là mon vœu le plus cher, celui que j'implorais Dieu de réaliser dans chacune de mes prières. J'avais quitté ma famille et je ne pouvais voir une femme de l'âge de ma mère sans penser à celle-ci, pas plus que je ne pouvais croiser de femme de l'âge de mon épouse ou des enfants de l'âge des miens sans penser à eux tous. Chacun d'eux représentait une partie de ma vie, et, ne fussent mon grand-père qui m'avait privé de poursuivre mes études, le vœu de mon père que j'étais fermement résolu à réaliser, et mon propre désir pour la science, je ne me serais jamais séparé de ces êtres chers qui m'entouraient en pensée. J'étais expatrié, exilé, mais le souvenir de ces êtres bien-aimés adoucissait l'amertume de mon éloignement. De surcroît, ma piété, solidement ancrée au plus profond de moi-même, me mettait à l'abri de la tentation et des écarts, et suffisait même à m'empêcher d'y penser.

Le vent soufflait en tempête quand je pris le train pour le port de Hull. Une neige lourde tombait. Il me sembla que d'autres stagiaires devaient se trouver dans le train, mais je n'en connaissais aucun, hormis ma jeune compagne. Arrivés en gare de Hull, nous avisâmes sur le quai une foule d'hommes et de femmes qui attendaient. A chacun des boursiers qu'ils identifiaient, ils souhaitaient cordialement la bienvenue. Il faisait un froid glacial et nous fûmes conduits dans un bâtiment où, dans un coin de la salle où on nous fit entrer, il y avait un poêle autour duquel nous nous assemblâmes comme des poussins se serrent autour de la poule pour profiter de sa chaleur. Nous étions en tout vingt boursiers originaires de divers pays. Certains venaient de France, d'autres d'Italie, de Belgique, d'Allemagne occidentale, du Danemark ou de Grèce, en plus de la demoiselle égyptienne et de moi-même. On nous fit asseoir autour de tables où avaient déjà pris place les personnes qui étaient venues nous attendre à la gare. Chacun des boursiers devait s'asseoir à une table et l'on nous expliqua que ces gens, tous des habitants aisés de la ville de Hull, étaient ceux qui nous accueilleraient chez eux. Le hasard me conduisit à la table d'une dame, qui devint *ipso facto* mon hôtesse pour le temps de mon séjour dans cette ville. L'avantage de cette formule était que les familles hôtes, autant que leurs invités porteurs de cultures différentes, pouvaient espérer bénéficier de cet échange. Avant de se séparer, on nous communiqua le programme du stage qui portait sur l'étude des dispositifs de service social dans le port de Hull. Le programme était chargé et comportait des repas pris en commun, ainsi qu'un certain nombre de réceptions en notre honneur.

Au cours de cette période, l'occasion me fut donnée d'observer de près le mode de vie des couches aisées de la société britannique. J'observais avec une particulière attention les rapports entre le mari et la femme, et ceux des parents avec leur fille unique, ainsi que ceux des membres de cette famille avec la nombreuse domesticité dont ils étaient entourés. Leur aisance sautait aux yeux, et si je pus supporter la vie dans ce milieu, c'est seulement par ce qu'il me donnait à voir et à observer. Nous discutions parfois des sciences sociales qui étaient mon domaine de spécialisation. Le mari s'intéressait à la politique, et particulièrement aux relations entre l'Egypte et la Grande-Bretagne et à l'avenir de ces relations. Quant à la maîtresse de maison, qui paraissait avoir une cinquantaine d'années, elle se souciait avant tout de son élégance, de ses rendez-vous chez le dentiste, ou de ses visites au bain turc de la ville de Hull. La fille unique de la famille devait avoir un vingtaine d'années ou peut-être un peu plus, et elle avait terminé sa scolarité dans une "public school" renommée, de celles où vont les enfants des gens de sa classe. Je compris qu'elle devait se marier très prochainement et que son fiancé, qui était en voyage d'affaires, devait

rentrer bientôt. Quand les membres de cette famille apprirent que j'étais égyptien, ils commencèrent par confondre, malgré leur niveau matériel et "culturel", "Egyptien" et "Bohémien" (en anglais *gipsy*)- c'est-à-dire qu'ils voyaient en moi une sorte de diseur de bonne aventure ! Comme je connaissais un peu de chiromancie, je les laissai croire en mes talents dans ce domaine, et en particulier la maîtresse de maison et sa fille, tout en ne cessant de leur affirmer que "les astrologues mentent même quand ils disent la vérité". Les voisins, surtout les femmes, ne tardèrent pas à affluer pour que je leur lise les lignes de la main, et j'acquis ainsi, dans le cercle de cette famille et dans le voisinage, une réputation qui me suivit jusqu'à la fin de mon stage dans la ville de Hull.

A la fin du dit stage, nous rentrâmes à Londres où je pris à nouveau mes quartiers dans l'hôtel où j'avais résidé lors de mon arrivée en Angleterre. Je n'y étais pas seul. Il y avait là la demoiselle égyptienne et mes collègues Jamâl Nasûhi et Ahmad Kamâl, qui nous avaient rejoints à Hull au cours du stage, ainsi que Salâh al-Shubakshi qui nous rejoignit le lendemain de notre retour à Londres. Merveilleuse occasion de vivre dans un pays étranger comme si nous nous trouvions dans notre propre pays. Mais notre petit groupe ne tarda pas à se disperser, et chacun rejoignit le lieu où devait se dérouler notre stage pratique. Comme mon but était d'étudier les systèmes de surveillance sociale dans le cadre des tribunaux, je fus affecté à Woolset où se trouvait le siège de l'organisme chargé de cette surveillance. Au British Council, on me conseilla de prendre pension dans une famille habitant à proximité du bureau. C'est ainsi que je me retrouvais hébergé dans la famille de monsieur Brimicome, qui se composait, outre celui-ci, de sa femme, de son fils et de la fiancée de ce dernier, ainsi que d'un certain nombre d'étudiants en pension dans cette famille et qui, pour la plupart parlaient français, soit qu'ils fussent citoyens français, soit qu'ils vinssent de pays francophones. Ils séjournaient dans la famille Brimicome pour y pratiquer leur anglais, si bien que cette maison ressemblait à une école pour l'apprentissage de la langue anglaise par la pratique, d'autant plus efficace pour ceux qui la fréquentaient, que la maîtresse de maison était d'origine française. Tout cela ne me dérangeait pas car je n'avais choisi cette famille qu'en raison de la proximité de son domicile à mon lieu de travail, et je ne faisais guère qu'y prendre mes repas et y passer mes nuits. Le reste de mon temps allait à l'étude des systèmes de surveillance des mineurs délinquants, et mon expérience me permettait de faire des comparaisons entre mon action au Bureau de service social du Caire et ce que je voyais au Bureau de Woolset. Mon séjour dans cette ville passa comme un éclair, et cette phase de mon stage s'acheva bientôt. Je reçus comme instruction de me rendre, dès la première semaine du mois de mai 1948, à Cardiff, dans le

Pays de Galles, pour y poursuivre, deux mois et demi durant, ma formation pratique dans le cadre du bureau de surveillance sociale du tribunal de Cardiff, avant de retourner à Londres pour y clôturer mon séjour par un dernier stage avec des travailleurs sociaux anglais et gallois.

A Cardiff, je descendis à "Richmond House", une pension que dirigeait Mrs Poiner dans le but d'aider son mari, ouvrier d'usine dans une ville voisine, à subvenir aux besoins du ménage et aux frais d'éducation de leur fils qui étudiait à l'Université. Tout au long de mon séjour chez eux, j'entretins les meilleures relations avec les membres de la famille Poiner, qui me considérèrent bientôt comme l'un des leurs. Les jours de congés, je les accompagnais dans les courtes excursions qu'ils faisaient aux alentours de Cardiff pour se divertir ou pour s'acquitter d'une obligation. Parmi ces obligations, il y avait celle de rendre visite à la mère de Mr Poiner qui vivait, à cause de son âge avancé, dans un hospice pour vieillards. La première fois que je les accompagnai, je n'avais pas compris où nous allions et je pensais que nous lui rendions visite à son domicile. Quel choc ce fut pour moi de réaliser la vérité de sa situation ! Il ne faisait pas de doute qu'elle y menait une vie heureuse, dans un bel endroit propre et calme, et entourée de la chaleur humaine et du dévouement dont les infirmières, les médecins et le reste du personnel faisaient preuve à l'égard des pensionnaires de l'établissement. A notre arrivée, la vieille dame était dans sa chambre et c'est là qu'elle nous reçut, son fils, sa belle-fille, son petit-fils et moi-même. Quand elle apprit que j'étais Egyptien, un éclair de joie traversa son visage ridé et elle me dit : "L'Egypte est mentionnée dans le Livre saint." Après avoir passé une partie de l'après-midi avec elle, nous rentrâmes à Cardiff. Le souvenir de ma mère s'imposait à mon esprit et je me pris à me demander ce qui arriverait si je faisais d'elle ce que Mr Poiner avait fait de sa mère. La réponse s'imposait d'elle-même, réduite à un seul mot qui battait dans ma tête : "Impossible ... Impossible !"

Le temps que je consacrais à mes études ne m'empêchait pas de m'intéresser aux questions politiques. Par les journaux, j'eus connaissance de ce qui s'était passé en Palestine au cours du mois de mai 1948 et dans la période qui avait précédé. Je m'interrogeais sur ce qu'il en serait de la Palestine devenue Israël. Pourtant ma réflexion restait superficielle et intermittente, moi qui pourtant avais grandi dans un milieu imprégné des idées de Mustafa Kâmil, de Muhammad Farîd et de 'Abdallah al-Nadîm ! Toutes ces questions me passionnaient, mais je sentais leur réponse hors de ma portée. Le fait de résider à l'étranger en ce mois de mai 1948, l'année de la partition de la Palestine, du massacre de Deir Yasîn et de la création de l'Etat d'Israël, ne faisait qu'attiser en moi un sentiment de culpabilité pour avoir négligé de comprendre ce qui se passait autour de moi, dans mon

propre pays et dans le monde entier. Je repensais aux discussions qui avaient lieu entre les pensionnaires de la famille Brimicome. Il y avait parmi eux deux nationalistes vietnamiens qui parlaient d'Ho Chi Minh et de ses enseignements, de l'objectif qu'il s'était fixé de libérer sa patrie du colonisateur français, et des moyens pour le réaliser. Me sachant égyptien, et sachant l'Egypte asservie sous le joug du colonialisme britannique, il leur arrivait souvent de m'entretenir en aparté de tous ces problèmes, et je dois dire que je prenais un vif intérêt à toutes ces questions qui étaient nouvelles pour moi.

A cette époque, je ne faisais pas de différence entre les concepts de "réformateur social" et de "réformateur politique", d'une part, et le concept d'"intellectuel", d'autre part. Pour moi, le partage passait à l'époque entre "réformateur social" et "réformateur politique". Tout en réalisant bien qu'ils poursuivaient un seul et même objectif, je concevais séparément le rôle de chacun d'entre eux et je n'assignais aucun statut particulier au concept d'"intellectuel". C'est à cette époque, alors que j'avais atteint trente-cinq ans, que j'eus pour la première fois l'intuition du fait que l'intellectuel diffère du réformateur, social ou politique, en ce sens que son rôle se limite à celui de l'orientation du réformateur, sans qu'il puisse, lui-même, assumer ce deuxième rôle. En d'autres termes, l'intellectuel ne réforme pas par lui-même la société, mais doit se borner à guider les réformateurs et à éveiller la conscience de ceux qui sont capables d'entendre son message. Moi qui m'étais imaginé avoir parcouru déja une bonne partie du chemin de la connaissance, je réalisais que j'en étais seulement à son début.

Je lisais, au cours de cette période, le *Times*, le *Daily Express* et le *Daily Worker.* Dans ce dernier notamment, je trouvais l'annonce de la parution de livres que je me promettais d'acheter dès mon retour à Londres, ainsi que la mention de conférences auxquelles je me promettais d'assister. Moi à qui il arrivait d'assister aux offices dans les églises ou d'écouter les sermons dominicaux à la radio, moi le musulman qui considère, jusqu'à aujourd'hui, que le cœur de la religion réside dans la relation à autrui, pourquoi me serait-il interdit d'assister à ces conférences qu'annonçait le *Daily Worker* ? Je voulais apprendre. "Nous voulons apprendre" n'était-il pas le slogan que nous scandions, dans la première moitié des années trente, devant le bureau du ministre de l'Instruction au Caire ? Le savoir s'offrait à moi, pourquoi aurais-je dû ne pas lui ouvrir les bras, conformément au *hadîth* du Prophète selon lequel il convient de rechercher la science, fût-ce en Chine ? Deux sources de connaissance s'ouvraient à moi, l'une formelle, l'autre informelle : d'une part, les études académiques, de l'autre, celle des sociétés vivantes, ces encyclopédies

mouvantes au sein desquelles j'étais appelé à vivre. Je réalisais combien rudimentaires étaient les connaissances dont je disposais sur l'histoire de notre Egypte éternelle, de la préhistoire jusqu'à nos jours. De sa culture et de ses sources, pharaoniques, perses, grecques, chrétiennes, arabes ou islamiques, je ne connaissais que des bribes. Si je voulais commencer à apprendre, c'est de là que je devais partir.

Je conserve très peu de souvenirs de mon séjour à Cardiff, si ce n'est que j'évitais certains quartiers après six heures du soir mais que ma curiosité m'y poussait durant la journée. Je me souviens qu'un jour, alors que je marchais en direction de la mer, j'entendis derrière moi une voix s'exclamer, en langue arabe, dans un éclat de rire : "Par Dieu, je parie que ce type est égyptien !" Je me retournai et me retrouvai face à face avec un Egyptien de Port-Sa'id que le destin avait conduit dans le port de Cardiff où il s'était marié, installé et où il avait eu des enfants. Pourtant, il restait égyptien au plus profond de lui-même. Je fus profondément ému par cette rencontre.

A la mi-juillet 1948, je retournai à Londres pour la dernière phase de mon stage. Autant la vie que j'avais menée à Hull et à Cardiff avait été austère, autant j'appréciais la liberté dont je jouissais à Londres. En dehors de mes heures de travail, j'errais dans la ville au gré de ma fantaisie. Outre mes visites aux tribunaux, dont le célèbre Old Bailey, ainsi qu'aux institutions d'assistance aux mineurs, j'assistai à une séance du Parlement britannique. Je visitai également la salle des antiquités égyptiennes du British Museum, que je contemplai avec un sentiment de tristesse, comme si elles m'avaient été étrangères. Je me rendis aussi à la bibliothèque de Londres, où l'on me montra l'endroit où Karl Marx avait l'habitude de s'asseoir, lisant et écrivant sans discontinuer. Le dimanche matin, je ne manquais jamais d'aller à Hyde Park. J'avais enfin la possibilité d'acheter les livres dont j'avais envie et d'assister aux conférences qu'annonçait le *Daily Worker*, et je visitais d'innombrables églises où je m'asseyais pour écouter les prônes. Ce séjour au Royaume-Uni était le premier que j'effectuais à l'étranger et il eut de profondes répercussions sur ma vision de la vie et des choses. L'occasion m'était donnée d'accéder aux sources de la science et de me pénétrer de ses traditions les mieux établies. Mon attention avait été éveillée aux caractéristiques propres des diverses collectivités humaines, dont la société égyptienne où je commençais à discerner des rapports sociaux, anciens ou nouveaux, invisibles pour moi avant ce voyage. Ce fut également pour moi l'occasion d'évaluer l'action qui avait été la nôtre au tribunal des mineurs du Caire, à la lumière de l'expérience que j'avais acquise en observant ce qui se faisait dans ce domaine au Royaume-Uni.

Je me souviens que, lors de mon retour de voyage d'étude en Angleterre,

mes collègues me réservèrent un accueil chaleureux auquel je m'étais, d'ailleurs, attendu. Plus surprenante fut, par contre, l'insistance de Zâhiya Marzûq et de Muhammad 'Awad Muhammad à me rencontrer aussi vite que possible. La première me reçut dans son bureau du ministère des Affaires sociales, et je fus grandement surpris de constater qu'elle était, avec moi, "comme de la crème sur du miel", comme disent les Egyptiens. Les personnes de l'entourage de Zâhiya Marzûq raillaient entre eux ce prénom qui s'accordait si mal avec son caractère, et avaient été jusqu'à la surnommer "Dâhiya"[1]. Le docteur Muhammad 'Awad jouissait, quant à lui, du respect général que lui valait le fait qu'il était, incontestablement, un homme de vaste science et le fondateur d'une école de géographie dont les représentants demeurent l'orgueil de notre Egypte éternelle. Il me fixa rendez-vous à son domicile et je m'y rendis le cœur en joie. Cette visite fut suivie de nombreuses autres. Il se montrait avec moi fort cordial, et toute sa conversation témoignait de l'étendue de son savoir. Il me raconta des épisodes de son enfance et de sa jeunesse, et me parla de son combat pour avoir accès à l'éducation. Au fil de la conversation, il me fit part d'un incident dont il fut la victime au cours d'un séjour à Londres où il s'était rendu pour poursuivre des études supérieures. Il avait, me raconta-t-il, déposé ses bagages dans l'une de ces pensions qui accueillent des étrangers, après s'être entendu sur le prix, puis était parti, soulagé de se savoir logé, faire un tour en ville. A son retour, à une heure du coucher du soleil, quelle n'avait pas été sa surprise de retrouver ses affaires sur le palier. Il apparut, par la suite, que la logeuse avait été l'objet des critiques de ses voisins, non pas tant parce qu'elle avait loué une de ses chambres à un étranger, mais parce que l'étranger en question se trouvait avoir la peau sombre. Muhammad 'Awad était intarissable sur les souffrances qu'il avait endurées au cours de sa jeunesse et sur la force de volonté dont il lui avait fallu faire preuve pour les surmonter. A la fin de l'année 1950, Muhammad 'Awad Muhammad était président du conseil d'administration du Bureau de service social du tribunal des mineurs du Caire, c'est-à-dire qu'il était mon supérieur direct. C'est donc lui que j'allai voir, porteur d'une demande de congé sans solde pour retourner à Londres, cette fois-ci afin d'y préparer mon doctorat. J'étais convaincu qu'il ferait bon accueil à ma demande et qu'il ne manquerait pas de me prodiguer des paroles d'encouragement. Il n'en fut rien. Il déclara seulement que ma demande serait soumise au conseil d'administration du Bureau, qui trancherait. Au jour dit, il me téléphona pour me demander de le retrouver une heure avant la réunion du

1. *Zâhiya* : resplendissante ; *dâhiya* : calamité dans le dialecte égyptien.

dit conseil, qui aurait lieu à l'Institut d'Etudes africaines qu'il dirigeait à l'époque. Au début, il s'adressa à moi d'un ton calme et chaleureux. Il me dit combien il s'intéressait personnellement à mon cas parce qu'il voyait en moi un jeune homme compétent et sérieux. Puis il ajouta que des études supérieures n'étaient pas nécessaires au type de carrière auquel je me destinais, et que de courtes absences annuelles étaient tout ce qu'il pouvait accepter de ma part. Je commençais seulement à lui répondre et à argumenter mon point de vue quand il m'interrompit, grondant d'un ton sarcastique : "Vous ne voulez votre doctorat que pour devenir mon égal !" Abasourdi, je m'empressai de dire que si tel était le cas, c'était parce que je voyais en lui un exemple à imiter et lui rappelai que, dans un article publié quelques temps auparavant dans les colonnes d'*al-Ahrâm*, il avait écrit que la pire des choses était le juste milieu. Tout dans son attitude et dans ses gestes exprimait l'ironie, quand il déclara qu'il ne fallait pas prendre au sérieux ce qu'il avait écrit dans cet article. Un autre personnage se révélait à moi. Ses yeux étincelaient de rage et d'indignation. De laid qu'il était, son visage devint hideux et les paroles de 'Abd al-'Azîz 'Askar me revinrent immédiatement à l'esprit, quand il disait qu'il fallait beaucoup pardonner à Muhammad 'Awad parce que la première chose qu'il apercevait le matin était son visage dans le miroir. Je pensai à toute la rancune que cet homme devait avoir accumulée contre la société depuis l'époque où, enfant et adolescent brillant d'intelligence, il ne prenait qu'un seul repas par jour alors que d'autres autour de lui, moins intelligents, vivaient dans le luxe et l'abondance. Dès son enfance, la rancœur s'était insinuée dans l'âme de cet homme et s'était ancrée au plus profond de lui-même pour ne plus le quitter. Or, j'étais pour lui un membre de cette société contre laquelle il cultivait cette amère rancune. J'avais connu une vie à l'opposé de la sienne : une enfance et une adolescence heureuse, et mon cœur était - et demeurera, par la grâce de Dieu - empli d'amour pour autrui.

Le 19 janvier 1950, c'est-à-dire vingt ans après la mort de mon père, j'eus la douleur de perdre ma mère. Ce décès ne fut pas à proprement parler une surprise, car depuis quelque temps elle était malade et plusieurs médecins s'étaient succédé à son chevet, après qu'elle se fut efforcée le plus longtemps possible de dissimuler sa maladie pour ne pas m'alarmer. J'étais à la maison quand elle mourut, mais je me trouvais dans ma propre chambre, si bien que je n'étais pas présent quand elle rendit son dernier soupir. Ma fille Taysîr, qui avait neuf ans à l'époque, écrivit dans son journal les lignes suivantes : *Quand je tente de rappeler les souvenirs que je conserve de cette femme bien-aimée, je me sens incapable de trouver les mots propres à exprimer ce qu'elle était pour moi. Elle était la tendresse même, l'amour et*

la chaleur. Aussi loin que je me rappelle, elle était près de moi. Certains épisodes de ma petite enfance sont toujours présents dans ma mémoire. D'autres se sont évanouis mais je sens qu'ils m'ont profondément marquée, et je suis sûre que ma grand-mère était la plus tendre et la meilleure personne existant sur cette terre.

C'est encore une fois à Elsa Thabet et aux démarches qu'elle entreprit sans répit en ma faveur, je le reconnais avec gratitude, que je dois d'avoir pu réaliser envers et contre tout mon vœu et celui de mon père, et repartir pour Londres, au mois de février 1951. Une fois acquis le principe de ce voyage, je me trouvais confronté, une fois de plus, au problème de devoir me séparer de ma petite famille, mon épouse et mes enfants, Ahmad et Amal, Samîr, Taysîr et Mus'ad, et cela alors même que ma mère venait de nous quitter. Comment pouvais-je abandonner Ahmad et Amal, déja adolescents, et qui avaient un besoin impérieux de ma présence à leurs côtés ? Une présence qui n'était pas moins indispensable aux petits, et mon travail dans le domaine de la délinquance juvénile faisait de moi la personne la mieux placée pour juger des effets de l'éloignement du père alors que ses enfants ont le plus besoin d'être pris en charge et protégés. Pourtant le désir de partir à l'étranger pour y poursuivre mes études l'emportait en moi sur toute autre considération. J'ai dit que cet espoir m'avait été légué par mon père, et comment ma mère elle-même s'était ralliée à mon point de vue quand elle avait compris combien avait été cruelle pour moi la décision de mon grand-père de m'arracher, contre mon gré, à l'Ecole khédiviale. Cet espoir avait gonflé jusqu'à envahir tout mon être. Mais il ne m'était pas venu à l'esprit que les aspirations de cet individu qui était moi-même pourraient devenir la cause de l'affliction d'autrui, en l'occurrence de ma petite famille. Jamais je n'avais envisagé me retrouver dans la situation où la concrétisation de mes vœux et de mes désirs les plus chers se ferait aux dépens d'êtres dont le seul péché était de m'avoir pour père. Pourtant, l'objectif qui était le mien n'était-il pas digne d'être poursuivi ? J'aspirais à acquérir les qualifications qui me permettraient d'accomplir un travail bénéfique pour les fils de ma patrie. Je me disais que, même si j'avais été aimé, je n'avais jamais été un enfant dorloté et que j'avais été privé de jeunesse. Et la pensée de l'élévation de mes objectifs et du sérieux que je mettais à les réaliser contribuait à me rasséréner et à justifier ma résolution de partir malgré tout. Je considérais que j'aurais pu, comme les citoyens d'autres pays, être appelé sous les drapeaux de longues années durant pour défendre l'honneur de ma patrie, et me disais que je ne causais de tort à personne dans la mesure où moi-même j'avais été et demeurais victime d'une injustice. Je me disais aussi que la seule chose qui comptait

était de mener à bien ma mission, c'est-à-dire d'obtenir ce doctorat qui viendrait couronner tous mes efforts, au plan académique et sur les autres plans. Toutes ces considérations m'aidèrent à retrouver le repos de ma conscience et à prendre ma résolution, qui fut dès lors inébranlable, de réussir ce voyage. Je n'avais pas conscience du fait que cette décision faisait de moi, au sens propre, un révolutionnaire, une personnalité en révolte contre son passé et contre les conditions culturelles, sociales et économiques prévalentes. C'était aussi la révolte d'un individu contre toute une classe avec ses conceptions, ses valeurs, ses traditions, ses modes de vie et sa représentation des convenances. Je livrais ainsi, sans le savoir, bataille sur plusieurs fronts, et mes armes étaient ma foi en Dieu, mon amour pour ma patrie, l'amour et les invocations de ma mère.

DEUXIEME SEJOUR A L'ETRANGER
EN QUETE DE LA SCIENCE

Le 17 février 1951, qui se trouvait correspondre à mon trente-huitième anniversaire, je m'embarquai pour la seconde fois à destination de Londres. En prenant pied sur le pont du navire, j'étais résolu à laisser derrière moi le passé pour ne plus penser qu'à l'avenir. Pourtant, dès que je fus à bord, les multiples odeurs du bateau réveillèrent en moi les sentiments qui m'avaient assailli lors de mon premier voyage : l'angoisse et la tristesse de l'expatriation - et le mal de mer. Je me remémorai l'encombrement de la ville de Londres, et son climat mordant, d'autant que nous étions en plein hiver. Je songeai aussi à mes ennuis de santé, à mes collègues que je laissais derrière moi, à tous les moments heureux que j'avais partagés avec eux et à nos discussions animées par la fougue de la jeunesse. Du plus profond de mon être, je sentais sourdre ce doute, toujours présent en moi, de pouvoir réaliser les objectifs que je m'étais donnés. C'était un sentiment bien amer, que je trouvai néanmoins la force de balayer en même temps que toutes ces angoisses pour lesquelles une personnalité comme la mienne est une proie facile. Je pris la résolution d'envisager avec sérénité l'avenir qui m'attendait à Londres, où me serait donnée, une fois de plus, l'occasion de puiser aux sources du savoir et de la connaissance.

Cette fois-ci, il n'y avait pas avec moi d'autres Egyptiens à bord, hormis une dame, obèse et de très haute taille, qui ne me lâcha plus d'une semelle, dès l'instant où nous prîmes place dans la chaloupe qui nous conduisait à bord. Elle manifestait tous les signes du plus grand bonheur, d'une part, parce qu'elle allait retrouver son fils, étudiant dans une école militaire, et sans doute aussi à la perspective de se retrouver, en Angleterre, parmi des femmes aussi grandes qu'elles, ce qui ne manquerait pas de soulager la gêne qu'elle éprouvait à côtoyer les femmes égyptiennes, qui sont généralement de taille moyenne. Pendant le voyage, j'eus l'occasion d'en apprendre

davantage sur la vie de Madame Tapozada - c'était son nom - qui était apparentée au poète Mahmûd Sâmi al-Bârûdi, dont elle transportait partout avec elle un recueil de poèmes, et qui était au courant de tous les potins du Palais. Elle ne cessait de raconter des anecdotes sur le roi Fârûq et la reine, qui ne dévoilaient, bien sûr, que des secrets de polichinelle. Nous prenions nos repas ensemble. Elle mangeait avec une gloutonnerie qui me soulevait le cœur, moi qui étais habitué à me nourrir avec mesure et qui faisais preuve, sur le bateau, d'une frugalité plus grande encore qu'à l'ordinaire. Madame Tapozada, qui avait remarqué cette frugalité, me conseilla de me faire soigner le foie dès mon arrivée à Londres, car elle était persuadée que le manque d'appétit a pour origine une insuffisance hépatique.

Nous parlions, ou plutôt elle parlait souvent d'al-Bârûdi, ce grand poète révolutionnaire, et je revivais en imagination les heures glorieuses de la révolution orabienne. Une bouffée d'orgueil m'envahissait quand je me représentais 'Orabi, monté sur son cheval, s'avançant au milieu de la place 'Abdîn. Mais, très vite, un sentiment d'humiliation succédait à l'orgueil quand je pensais au sort des révolutionnaires exilés à Ceylan. Tout en écoutant Madame Tapozada, le souvenir du martyr Muhammad 'Ubayd revenait à ma mémoire, suscitant en moi tantôt des sentiments d'intense fierté, tantôt un profond abattement. La mémoire de 'Abd Allah al-Nadîm ne me quittait pas. Je me plaisais à me remémorer les événements de sa vie, son enfance et les circonstances de son éducation, jusqu'au moment où il devint l'orateur de la Révolution, comme s'il se fut agi de ma propre vie. Je me rappelais les articles qu'il publiait dans des revues que mon père conservait précieusement, et dont il m'avait été donné, malgré mon très jeune âge, d'entrevoir la vérité profonde. La compagnie de Madame Tapozada était pour moi un enseignement permanent, sur ce bateau qui nous réunissait à une même table, nous qui venions de milieux si différents. J'aimais l'entendre raconter des anecdotes à propos d'al-Bârûdi et de sa poésie, mais dès qu'elle se mettait à parler de chevaux ou d'équitation, je sentais le fossé qui nous séparait s'élargir démesurément. Quand il lui arrivait de sourire à une de mes innocentes plaisanteries, elle reprenait aussitôt ses distances en dépit de l'amusement qu'elle avait laissé paraître et déclarait : "Vous autres, les Egyptiens, vous êtes laids comme des singes, mais vous êtes sympathiques !" Combien de fois ai-je entendu cette phrase jusqu'au moment ou nous nous séparâmes, à notre arrivée à Londres ! En disant cela, elle reconnaissait implicitement qu'elle n'était pas égyptienne, ce qui était exact puisqu'elle appartenait à la famille de Muhammad 'Ali. A la longue, ce genre de propos, répétés jusqu'à la nausée, finirent par m'exaspérer, en même temps qu'ils provoquaient en moi un

intense sentiment d'amertume. Quand elle évoqua la possibilité de nous rencontrer à Londres, je ne manifestai aucun empressement à prendre son adresse et m'excusai de ne pouvoir lui donner la mienne puisque "je ne la connaissais pas encore".

En arrivant à Londres, je laissai mes bagages à la consigne de la gare, ne conservant avec moi qu'un petit sac de voyage, et je me rendis dans le quartier de Holland Park où se trouvait l'hôtel dans lequel j'avais résidé, trois ans plus tôt, lors de mon premier séjour dans cette ville. Pendant ce premier séjour, et à l'occasion de mes rares sorties en ville, il m'arrivait de me rendre au "Club de musique de Londres" où l'on pouvait, moyennant une toute petite somme, passer un moment tout en écoutant de la musique. Avant d'aller à l'hôtel, je fis un détour par ce club, que dirigeait une dame anglaise, Madame Amstrong, que tout le monde appelait "Madame A.". A soixante ans, celle-ci conservait un dynamisme intact et sa passion pour la musique et les musiciens était à l'origine de ses multiples initiatives pour la promotion de cet art. Je découvris à cette occasion que le club comportait des chambres à louer et assurait à ses résidents le déjeuner et le dîner. Je décidai donc d'y prendre pension et y passai ma première nuit à Londres. A peine installé, je me mis à penser à ma nouvelle vie et aux devoirs et aux responsabilités auxquels il me faudrait faire face. Je me demandais par où débuter, d'autant que je n'étais inscrit dans aucune faculté ou institut et que le mois de février tirait à sa fin. Je décidai de commencer par ce que j'avais désiré faire lors de mon premier séjour, en 1946 : acheter un appareil de radio qui me donnerait une ouverture sur le "panorama" culturel de la société anglaise, en général, et londonienne, en particulier, ainsi qu'un gramophone et quelques disques de musique classique afin d'exercer mon oreille à ce type d'art et d'affiner mon goût musical. J'achetai également un plan de la ville de Londres pour m'orienter dans mes déplacements. Entré en possession de ces choses importantes, ou qui me semblaient telles à l'époque, je me mis à réfléchir plus sérieusement à ma situation. Ayant quitté mon pays, les atouts dont je disposais étaient ma jeunesse et quelque argent. Cela dit, la réalisation des nobles objectifs que je m'étais assignés n'exigeait rien de plus et je pouvais y consacrer tout mon temps, sans que rien ne vînt m'en détourner, sinon la nécessité de satisfaire aux besoins élémentaires de l'existence. Il ne me restait qu'à m'organiser en priant Dieu de me bénir dans mon entreprise. Je l'ai dit, je disposais d'un petit peu d'argent, qui est, comme on dit, "le nerf de la guerre", ce qui contribuait à me rendre optimiste, car rien n'est plus traumatisant, surtout pour une personnalité comme la mienne, que de se retrouver démuni de ressources dans un pays étranger. Sans doute faisais-je preuve de naïveté, mais je ne voyais, alors, que le bon côté de la vie et des choses. Plusieurs possibilités

s'offraient à moi : je pouvais décider de m'inscrire à l'Université de Londres pour obtenir le "diplôme supérieur général d'éducation" et, par la suite, le titre de docteur de cette même université, ou encore choisir de rechercher la science pour la science et pour l'amour de l'humanité. Je pouvais aussi étudier le journalisme qui me fournirait le moyen de me mettre au service de ma patrie, en même temps que d'assurer à ma petite famille une existence décente. Je pouvais aussi décider de mener de front toutes ces activités et de devenir à la fois Taha Husayn et Salâma Mûsa, Mustafa Sâdiq al-Rafi'i et 'Abbâs al-'Aqqâd, ou encore ce grand journaliste que fut Amîn al-Râfi'i. Le principal était de commencer. Je m'inscrivis donc à la Faculté de Polytechnique, qui m'assurait un cadre d'étude formel, débouchant sur l'obtention d'un doctorat, tout en prenant des cours particuliers dans le but de m'initier à des disciplines que j'ignorais ou dont je savais trop peu de choses, comme la science économique ou la logique. C'est ainsi que j'eus la chance d'étudier cette dernière discipline avec le professeur Terry Newman, et les sciences économiques avec le Dr John Lewis. Enfin, je m'inscrivis aux cours par correspondance qu'assurait l'Ecole de Journalisme de Londres. Ainsi tous mes instants étaient-ils occupés par l'étude, et je ne sortais de chez moi que pour me rendre à la faculté de Polytechnique ou chez le Dr Newman - mes leçons avec John Lewis avaient lieu chez moi - ou encore pour acheter quelque livre dans les librairies ou chez les bouquinistes du quartier de Charing Cross.

Au cours de l'une de ces promenades, j'eus la chance de retrouver un Anglais que j'avais rencontré chez des amis égyptiens au Caire, où il servait dans les rangs de l'armée britannique pendant la deuxième guerre mondiale. Il se souvint de moi et me donna son adresse, dans le quartier de Primerose, en m'invitant à lui rendre visite. C'est ainsi que je me retrouvai dans une famille britannique, dont tous les membres avaient résidé au Caire. La conversation se déroula tantôt en anglais, tantôt en arabe, et porta sur les livres qu'il me fallait acquérir et sur les librairies où je pourrais les trouver. C'est ainsi que je me procurai les ouvrages de W. S. Blunt, de H. G. Wells, de Rostein, Karl Marx et F. Engels, de John Lewis et bien d'autres. John Lewis m'avait lui aussi recommandé d'acquérir ces livres, et il m'avait suggéré de m'inscrire à l'Ecole Morley, où lui-même enseignait, pour y étudier la philosophie moderne ainsi que la genèse et les méthodologies de la science moderne. Le Dr Lewis fut l'un de ces maîtres dont les idées influencèrent profondément mon mode de pensée et le regard que je porte sur le monde, et cela jusqu'au moment où j'écris ces lignes. Sans être communiste, John Lewis défendait les thèses marxistes. Sa femme, elle, était effectivement communiste et militait très activement au sein du parti communiste britannique, alors que lui-même se contentait d'être un

intellectuel et de former des intellectuels. Je remarquai qu'il appréciait autant que moi les leçons d'économie qu'il me donnait à domicile. Il dégustait le café turc, que je lui préparais avec le plus grand soin, et, après la leçon, nous restions à bavarder amicalement. A l'occasion de l'une de ces conversations, il me fit remarquer à quel point la philosophie occidentale était redevable aux penseurs musulmans, et en particulier à Ibn Sīna (Avicenne) et Ibn Rushd (Averroes). Je m'aperçus qu'il connaissait dans tous ses détails la vie d'Ibn Sīna, comme s'il avait été un étudiant musulman zélé. Ainsi savait-il qu'il était né en 980 de l'ère chrétienne, à Boukhara, la ville aux trois cent soixante cinq mosquées. Il me dit, comme s'il se fut agi d'une chose que j'eusse pu ignorer, qu'Ibn Sīna était l'un des phares de la science médicale mondiale, et qu'il avait composé un commentaire de la philosophie d'Aristote où il établissait que la matière est éternelle, et non pas créée, et doit sa forme aux Intelligences qui sont les émanations de Dieu lui-même. Il me dit aussi que, selon Albert le Grand, savant scholastique du Moyen-Age, l'idée de la création de la matière ne pouvait être prouvée philosophiquement. Quant à Ibn Rushd, John Lewis en parlait avec la plus grande exaltation. Il savait que celui-ci était né en 1126 dans la ville de Cordoue, où son grand-père occupait les fonctions de *qâdi*, et qu'il avait commenté et expliqué la philosophie d'Aristote, donnant à la méthode philosophique une clarté et une rigueur sans précédent. John Lewis m'expliqua qu'Ibn Rushd ne s'était pas contenté de l'idée d'éternité de la matière, mais qu'il l'avait dépassée en affirmant que l'embryon a la faculté de croître et de se développer grâce à sa propre force intrinsèque, et que le fait de prendre vigoureusement la défense d'Ibn Sīna, contre les penseurs religieux conservateurs qui le prenaient à parti, n'avait pas été le moindre mérite de ce philosophe. Et si Albert le Grand put soutenir que l'idée de la Création devait être acceptée pour des raisons religieuses, quoi qu'il fût impossible de la prouver philosophiquement, Ibn Rushd, quant à lui, vivant dans un milieu gouverné par la croyance religieuse, dut se contenter d'affirmer que la religion était la part des larges masses ignorantes, alors que la pensée démonstrative était la part de la minorité instruite. C'est ainsi qu'il distingua deux types de "vérité" : la vérité inspirée par la révélation divine, et celle à laquelle nous avons accès par la raison. Le Dr Lewis commentait tout ceci en disant que si, à notre époque, une telle idée n'était plus acceptable, nous devions reconnaître le mérite d'Ibn Rushd qui, au XII^{e} siècle, avait su affranchir la science de l'emprise de la religion en posant les bases d'un univers propre à la science, où les vérités qu'elle énonce peuvent être acceptées même si elles contredisent le point de vue théologique. J'étais abasourdi par les propos du Dr John Lewis qui m'initiaient à un mode de pensée nouveau pour moi, un univers intellectuel

dont j'ignorais tout et qu'il nous avait été interdit d'aborder. En évoquant dans ce qui précède l'Association des partisans de la Sunna muhammadienne, j'ai souligné qu'elle considérait le statut des prédicateurs qu'elle formait comme supérieur à celui du plus habile des médecins, capable d'administrer à ses patients les remèdes qui leur conviennent. L'Association reconnaissait à ses prédicateurs - dans les limites de la doctrine des adeptes de la Sunna - la capacité de décider des notions et des croyances qu'il fallait prioritairement inculquer à leurs auditeurs tout en veillant à ne pas se laisser entraîner dans les controverses et les argumentations logiques, difficiles à saisir pour la masse des gens. Et voila que le Dr Lewis me mettait face à face avec toutes ces idées nouvelles, et en particulier, celles des philosophes. Platon. Aristote. Le néo-platonisme. La révolution copernicienne. Descartes. Leibniz. Spinoza. Hume. Berkeley. John Lock. Kant. Hegel. Il entrouvrait pour moi une porte par laquelle j'entrevoyais des horizons nouveaux. Il me donnait le moyen de briser les chaînes qui m'entravaient. Je me souviens du choc que je reçus à la lecture de l'*Abrégé d'Histoire du monde* de H. G. Wells, dans son édition de 1951, et particulièrement les pages 177 et suivantes, consacrées à notre Prophète Muhammad, le salut de Dieu soit sur lui, et à l'Islam. Je fus ébranlé jusqu'au plus profond de moi-même par ce que j'y trouvai. J'étais à Londres depuis bien peu de jours quand je lus ce livre, et il ramena à ma mémoire la scène dont j'avais été témoin au cinéma Studio One et la réaction des spectateurs au spectacle du prince 'Abd Allah en train d'accomplir la prière dans la mosquée sainte de Jérusalem. Je m'interrogeai sur l'origine des conflits de pensée qui opposent les gens les uns aux autres. Qui les provoque et à qui profitent-ils ? Je réalisai que des conflits intellectuels ne peuvent se produire que dans le domaine des sciences humaines. En effet, pour tout ce qui concerne les sciences de la matière, l'unanimité règne, quelles que soient les idéologies, les doctrines ou les croyances des uns ou des autres. Un savant boudhiste salue l'expérience scientifique réussie par un savant chrétien, musulman ou juif, tout comme un scientifique résidant au Caire rend hommage à la découverte réalisée par son collègue vivant à Moscou, Londres ou New York. Pourquoi n'en est-il pas de même au niveau des sciences de l'humain ? Cette question, née des enseignements de mon maître John Lewis, est demeurée pour moi sans réponse jusqu'à aujourd'hui et traduit ce dont je lui suis redevable en propre dans l'évolution de ma vie intellectuelle, après ce que je dois à mes parents, au Shaykh Khattâb, à Elsa Thabet et à Ya'qûb Fâm.

Par la grâce du Tout-Puissant, je reçus à Londres, en cette période incertaine de mon existence, une lettre d'Elsa Thabet m'informant de ma nomination, à compter du 1er avril 1951, dans le cadre du ministère des

Affaires sociales, au département d'assistance aux mineurs, avec le même traitement que celui que je recevais au Bureau d'aide sociale. Elle m'informait également qu'un congé sans solde de deux ans renouvelable pour études à l'étranger m'avait été accordé. Je devais cette nomination, sur instructions du Dr Ahmad Husayn, ministre des Affaires sociales, aux bons offices d'Elsa Thabet ainsi qu'au Dr Muhammad Salâh al-Dîn, qui était alors ministre des Affaires étrangères. Cette nouvelle me fut d'un grand réconfort et apaisa mes craintes quant à mes perspectives d'emploi lors de mon retour au Caire. Je ne m'inquiétais pas outre mesure d'avoir dû laisser derrière moi ma femme et mes enfants, dont l'aîné avait dépassé dix-huit ans et dont le benjamin n'avait pas encore huit ans. Ils étaient tous à l'école, je leur avais laissé assez d'argent pour subvenir à leurs besoins et nous avions emménagé, depuis juillet 1940, dans un nouvel appartement.

Notre nouveau domicile était non seulement proche de l'Institution du mariage royal, où je travaillais à l'époque, mais également de la maison de ma belle-famille. Aussi, de part et d'autre, les visites allaient-elles bon train. Leur grand-père maternel entourait mes enfants d'une tendresse exemplaire. C'était un homme vertueux et d'une grande piété. Quant à son épouse, la grand-mère de mes enfants, c'était une femme tranchante, de celle dont on dit qu'elles ne parlent que de tête. Pourtant, elle était généreuse et elle donnait volontiers nourriture, vêtements ou argent à ceux, proches ou étrangers, qui en avaient besoin. En fait, il semble qu'elle cherchait à affermir son emprise sur les gens par les dons qu'elle leur faisait, si bien que tant qu'elle eut quelque chose à offrir, elle fut entourée et obéie, mais quand cela ne fut plus le cas, tout le monde se détourna d'elle. Quoiqu'il en fût, ma belle-famille était, en cas de besoin, en mesure d'apporter à ma petite famille tout le soutien moral - et c'est celui qui m'importait en premier lieu - et matériel dont elle pourrait avoir besoin. S'il arrivait parfois que le souvenir des miens et de ma vie au Caire vînt me hanter, je tâchais cependant de profiter au mieux de chacun des instants de ma vie à Londres. Le temps filait à tire d'aile et mes ressources diminuaient régulièrement, même si je limitais mes dépenses au strict nécessaire : le loyer hebdomadaire de ma chambre, les vêtements qui m'étaient nécessaires pour faire face aux variations du climat, trois repas par jour, mais surtout les frais de ma scolarité, les leçons particulières et les livres que j'achetais, qui engloutissaient à eux seuls un bonne partie de mes ressources. Je me souviens du jour où je fis l'acquisition de l'ouvrage de W. S. Blunt, *Secret History of the English Occupation of Egypt*, dans l'édition de 1907. En fait, le livre que je désirais me procurer était *Egypt's Ruin* de Rostein, et je m'étais rendu à cette fin, par le métro, chez un bouquiniste de la périphérie de Londres. Le livre que je cherchais ne s'y trouvait pas mais,

en mettant la main sur l'ouvrage de Blunt, je sentis les battements de mon cœur s'accélérer. Je savais qu'il avait été clandestinement traduit en langue arabe mais je n'avais pas réussi, au Caire, à me procurer un exemplaire de cette traduction. Mon émotion fut à son comble quand, en tournant les pages, je tombais sur une photographie de l'Imam Muhammad 'Abduh. Je décidai sur le champ d'acquérir cet ouvrage et m'enquis de son prix auprès du vendeur. "Trois livres et trois shillings", me répondit-il, le visage impassible. Je savais que c'était au penny près la somme que j'avais en poche et j'en remerciai le Ciel, oubliant dans mon euphorie qu'il me faudrait rentrer chez moi à pied. Pourtant, pouvais-je faire autrement ? J'accomplis sans y penser le trajet de retour, tout à mon bonheur de sentir sous mon bras le précieux volume. La possibilité de le rapporter avec moi en Egypte était bien douteuse tant que le roi Farûq et sa dynastie maintiendraient leur joug sur notre Egypte éternelle. Pourtant j'étais heureux et je ne pensais pas le moins du monde à ce qui pourrait advenir de ce livre et de moi-même lors de mon retour au pays. Je résolus d'en entreprendre, dès le soir même, la lecture qui ne manquerait pas, j'en avais l'espoir, de m'ouvrir de nouveaux horizons et ajouter à ma compréhension des choses. Je savais que l'auteur en était un Britannique - même s'il était Irlandais et ami de 'Orabi - et j'étais prêt à lui pardonner des erreurs, mais la seule chose que je n'étais pas disposé à accepter, c'était la partialité. Combien de découvertes ne fis-je pas dans ce livre ! Je découvris des Egyptiens qui étaient de véritables patriotes et d'autres qui ne l'étaient pas. J'avais le cœur serré au souvenir du sacrifice de Muhammad 'Ubayd, tombé en martyr à la bataille de Tall al-Kabîr, mais l'image de 'Orabi affrontant le bastion du despotisme sur la place 'Abdine, pour clamer les revendications de l'Egypte et des Egyptiens, enflammait mon imagination, avant que l'affliction ne s'emparât à nouveau de moi à la lecture de ce que lui-même et ses compagnons durent endurer au cours de leur exil dans l'île de Ceylan. Dans son livre, Blunt rendait justice à 'Abd Allah al-Nadîm, ainsi qu'à Hasan Mûsa al-'Aqqâd, en produisant, en annexe, un témoignage de sir John Ninet innocentant celui-ci du massacre d'Alexandrie, perpétré en juin 1882 par les ennemis de 'Orabi. Blunt donnait également de nombreux détails sur la personnalité de Sultan pacha et sur ses relations avec 'Orabi, Gladstone, le premier ministre britannique de l'époque, ainsi qu'avec le Khédive Tawfiq. Blunt rapporte la jalousie de Sultân pacha à l'égard de 'Orabi, puis sa trahison et sa désertion du Parti national qui rassemblait, à l'époque, l'ensemble du mouvement national. Sultân pacha était devenu le laquais du Khédive Tawfiq après avoir été - et tout en demeurant - la créature des Anglais. Blunt évoque à ce propos les dix mille livres dont Tawfiq fit présent à Sultân pacha à l'occasion de la défaite de Tall al-Kabîr

et la décoration que lui décernèrent les Britanniques pour le même service. Quoiqu'on eût pu écrire sur les regrets qu'il manifesta par la suite, comme le rapporte Blunt lui-même, il n'en reste pas moins que cet homme a souillé son honneur et s'est comporté devant les siens et devant l'histoire comme un traître à sa patrie, à ses camarades et à lui-même. A tel point que sa fille, la célèbre Huda Sha'râwi, s'abstint toute sa vie de porter son nom, à la différence de ce que font la plupart des Egyptiennes, et refusa de reconnaître, jusqu'à la mort de Sultân pacha, le 12 août 1947, que celui-ci était son père - ce qui signifie qu'elle-même et ses proches réussirent à maintenir ce secret pendant soixante-trois ans !

Tous les soirs, je lisais quelques pages du livre de Blunt avant de me coucher. Tout le temps que dura cette lecture, je souhaitais n'en voir jamais la fin. J'étais comme frappé de stupeur à l'idée de tout ce qui s'était passé dans mon pays au cours de cette période. J'avais du mal à admettre que de semblables choses eussent pu se produire dans la réalité. Parfois, j'étais pris de doutes quant à la véracité de tel ou tel événement, mais un regard aux documents présentés en annexe du livre suffisait à les dissiper. C'est peut-être la lecture de ce livre qui me fit réaliser l'importance de l'étude de l'histoire car, comme on le dit, toute chose n'est autre que son histoire. Je réalisais aussi l'importance des sciences économiques dont je poursuivais l'étude sous la direction de mon maître John Lewis. Car si l'histoire rend compte du passé dont elle permet d'interpréter le cours, les sciences économiques remplissent le même rôle pour le présent. Quant à la philosophie et à l'histoire des sciences que j'étudiais au collège de Morley, elles constituaient pour moi le témoignage du fait que l'océan de la connaissance est sans limite, mais aussi du fait que toutes ses parties sont liées les unes aux autres. Quand il m'arrivait de passer près des rayonnages où étaient rangés les volumes de l'*Encyclopedia Britannica*, je ne pouvais m'empêcher d'incliner la tête en signe de respect. Il me semblait entendre résonner à mes oreilles le tumulte des discussions entre les penseurs dont les idées étaient contenues dans ces pages. Quant à moi, je sentais la lumière de la connaissance imprégner les cellules de mon cerveau. Que le lecteur se représente l'effet que produisit sur moi la lecture de la lettre adressée par le professeur de Newton, Isaac Barrow, au chapitre de l'Université, pour demander que son élève, qui n'avait alors que vingt-six ans, fût désigné pour occuper la chaire professorale que lui-même occupait. Et si l'*Encyclopedia Britannica* a éternisé la mémoire d'Isaac Newton, elle a aussi éternisé celle de son maître, Isaac Barrow. Je voyais là un des éléments qui font la grandeur de la société britannique, quels que soient par ailleurs les reproches que l'on peut lui adresser.

Je me souviens que, la première fois que je me rendis chez le professeur

Terry Newman pour ma leçon de logique, je fus surpris par un portrait de Lénine, sur le mur de la pièce dans laquelle mon hôte se tenait. Je vis qu'il guettait ma réaction, mais je fis de mon mieux pour avoir l'air naturel. Il ne me parla pas de Lénine, et, bien sûr, je fis de même ; et, une fois la leçon terminée, j'eus le plaisir de bavarder un moment avec lui. J'appris qu'en plus des cours qu'il donnait à la Faculté de Polytechnique, il écrivait des histoires et des pièces de théâtre pour la radio, et il m'informa, non sans fierté, que l'une de ses pièces serait diffusée dans le cadre d'une émission extrêmement populaire intitulée le "Théâtre du samedi soir". J'éprouvai beaucoup de plaisir à écouter cette pièce, dont les dialogues étaient composés en une langue particulièrement limpide et agréable, et je me fis une joie d'en discuter avec Terry Newman à la leçon suivante. Alors que lui-même était marxiste, sa femme, dont je fis la connaissance quand je fus, un week-end, convié à déjeuner chez eux, était une catholique fervente. Le couple n'avait pas d'enfant, et j'appris qu'elle travaillait pour aider son mari à subvenir à leurs besoins et lui permettre de disposer du temps qui lui était nécessaire pour poursuivre son œuvre, alors même que celle-ci restait, à l'époque, confidentielle. J'eus l'occasion de faire la connaissance de nombreux amis de Terry Newman, pour la plupart de jeunes intellectuels anglais de mon âge, certains juifs, d'autres non, et qui avaient tous un air de famille avec lui, même s'il était de beaucoup leur aîné. Les conversations portaient sur la bombe atomique, sur l'avenir de l'Afrique noire et sur l'attitude des Etats colonialistes vis-à-vis des Etats nouvellement indépendants. Terry Newman et ses amis étaient particulièrement préoccupés par la question des indépendances africaines et par leurs retombées économiques sur les pays qui continuaient à ne voir dans l'Afrique que le continent "noir", et, au premier chef, sur la Grande-Bretagne. Nous parlions aussi des arts plastiques en URSS, qui étaient l'objet d'un mépris collectif. Au cours de ces conversations, je me contentais habituellement du rôle de simple auditeur et m'abstenais de donner mon avis à moins qu'on ne me le demandât expressément. J'appréciais au plus haut point ces réunions dans lesquelles on parlait un anglais classique que je comprenais sans effort, et qui n'avait rien à voir avec la langue *cockney* des marchands des quatre saisons qui se rencontraient aux quatre coins de la ville, et où les différences idéologiques, politiques ou sociales semblaient n'avoir plus cours. Je notais que Terry Newman et sa femme étaient particulièrement attentifs à ma présence lors de ces réunions, en tant qu'étranger, qu'Egyptien, et surtout en tant qu'élève de Terry Newman. Je veillais à donner de moi-même et de notre Egypte éternelle, qui se trouvait toujours à cette époque sous le joug de l'occupation britannique, la meilleure image possible.

J'allais régulièrement à la faculté de Polytechnique malgré les caprices

du climat, et rien, ni les bourrasques de neige, ni le crachin, ni la pluie battante, ni ce vent glacial et pénétrant qui me transperçait jusqu'aux os, ne pouvait m'empêcher d'assister aux cours comptant pour le diplôme supérieur général d'éducation, dont j'avais déjà entamé la préparation au British Council du Caire. Au programme, il y avait l'histoire, et en particulier l'histoire britannique, la constitution anglaise, ainsi que l'histoire économique de la Grande-Bretagne. Je m'étais inscrit dans cette faculté à l'issue d'un entretien avec le professeur Hermann Manheim - à ne pas confondre avec Karl Manheim, connu dans les milieux sociologiques égyptiens pour ses travaux sur la sociologie de la connaissance - qui appartenait au corps enseignant de l'Université de Londres. J'avais déjà rencontré le Dr Manheim en 1948, lors de mon stage auprès des tribunaux pour mineurs, car c'était lui qui assurait aux stagiaires les cours de criminologie. Alors que la plupart des stagiaires, qui étaient en majorité anglais, se plaignaient de ce que la langue du Dr Manheim fût incompréhensible, je la trouvais, quant à moi, parfaitement limpide. C'était un juif allemand qui, comme bon nombre de ses coreligionnaires, avait préféré quitter son pays et avait trouvé refuge en Angleterre, laquelle lui avait ouvert les bras et lui avait donné l'occasion de poursuivre ses travaux dans la spécialité qui lui avait valu sa réputation en Allemagne. Pourtant, la visite que je lui rendis dans son bureau de l'Université de Londres fut pour moi l'occasion d'une vive déception. En effet, le Dr Manheim refusa de tenir compte du diplôme de service social que j'avais obtenu au Caire en 1940, soit plus de dix ans plus tôt, pas plus qu'il n'accepta de prendre en considération l'expérience pratique que j'avais accumulée pendant plus de douze ans passés à travailler avec des jeunes délinquants. Il me conseilla donc de commencer par obtenir un "BA" de l'Université de Londres, pour ensuite entamer la préparation d'un "master" ou directement celle d'un "PhD". Il me faut bien reconnaître que le Dr Manheim ne s'intéressa pas beaucoup à mon cas. Il refusa en tout cas d'écrire une note à l'administration de l'Université qui aurait pu me permettre de m'inscrire par dérogation, même si son conseil de m'inscrire à Polytechnique visait à m'éviter toute perte de temps et à faciliter la réalisation de mes objectifs qui, soit dit en passant, lui apparaissaient comme ceux d'un jeune ambitieux vivant dans un monde de chimères.

A côté des cours réguliers, j'étais attentif à suivre les conférences annoncées dans les journaux, et notamment dans le *Daily Worker*. J'étais particulièrement intéressé par toutes les questions relatives à la science et à son histoire. *Mathematics for the millions* ou *Science for the Citizen* de Ogben étaient le havre auquel je revenais chaque fois que je voulais élargir le champ de mes connaissances. Ces deux ouvrages répondirent toujours à

mon attente. J'éprouvais une joie intense à suivre les étapes successives de la progression de l'homme et de sa marche ininterrompue vers la connaissance depuis l'aube de la vie. J'étudiais les travaux de l'illustre biologiste Helden, et notamment ses ouvrages *What is life ?* et *What happens in History*, qui exercèrent sur moi une profonde influence. Le lecteur peut comprendre à quel point la reconnaissance du fait que "chaque chose a une histoire" était de nature à bouleverser mon mode de pensée, ce qui ne fit que se confirmer quand j'abordai la lecture de *The Golden Bough* de Frazer, et *The Dawn of Consciousness*, de Briested, ouvrages que j'avais acquis sur les conseils de John Lewis. Les cours auxquels j'assistais au Collège de Morley étaient pour moi une fenêtre ouverte sur les larges horizons de la connaissance, et je mesurais la largeur du fossé qui sépare les ulémas d'al-Azhar d'un savant atomiste. La biologie m'attirait tout particulièrement et aiguisait mon désir de comprendre les secrets de la vie et de la pensée humaine. Je fus fasciné, lors des visites que j'effectuai au British Museum de Londres, par le spectacle des différents stades du développement du foetus humain, de la fécondation de l'ovule à l'accouchement. Et ma surprise fut sans borne, moi l'Egyptien, quand j'appris qu'il était dorénavant possible, grâce à la biologie, de déterminer la couleur du coton et de faire pousser, par exemple un coton jaune ou un coton rouge, selon le désir du producteur. Je réalisai à quel point les applications de la biologie étaient pleines de promesses pour la satisfaction des besoins élémentaires de l'humanité. L'astronomie également exerçait alors et exerce toujours sur moi un attrait irrésistible, et la capacité de l'homme à traiter scientifiquement des phénomènes célestes m'a toujours émerveillé. Encore un fois, je ne pouvais m'empêcher de mesurer la profondeur du gouffre qui sépare cette astronomie scientifique que je découvrais, de l'astrologie qui règne encore aujourd'hui en maître dans le climat socio-culturel de l'Egypte. Le souvenir remontait à ma mémoire de Umm Ali Nabiha, cartomancienne et experte dans la lecture du marc de café ou des coquillages, chez qui je m'étais précipité sitôt achevées les épreuves du certificat d'études primaires pour qu'elle m'en "lût" à l'avance les résultats dans le marc de ma tasse de café. Je n'étais certes pas son seul client et la plupart des femmes de la famille, dont ma mère et ma tante, avaient souvent recours à ses services, particulièrement en période d'examens des enfants. Quelle différence pour moi entre Londres et Le Caire, où je voyais les êtres qui m'étaient les plus proches se précipiter chez Umm 'Ali pour implorer son secours et s'ingénier à entrer dans ses bonnes grâces ! Combien long est le chemin que la société égyptienne et ses membres devront parcourir pour rattraper la marche du progrès de l'humanité et les sociétés qui ont réussi à se débarasser de tout leur fatras

d'idées et de mythologies surannées ! En purifiant leur culture de tous les mythes qui l'encombraient, les Grecs accomplirent un bon en avant dont l'Occident sut tirer parti en héritant de leur civilisation. Ibn Rushd lui aussi tenta d'ouvrir la voie, mais malgré tout son courage moral il fut contraint de s'en tenir à un appel au dualisme et de poser l'existence de deux vérités, l'une d'inspiration divine, l'autre produite par la raison. Il faut souligner que l'Occident lui-même n'a jamais été totalement délivré du dualisme, qui y subsite encore aujourd'hui. D'aucuns y considèrent, par exemple, que l'univers est divisé en deux sphères, naturelle et supra-naturelle. D'autres soutiennent que la pensée et la matière sont deux choses totalement différentes, c'est à dire rejettent l'idée d'une "matière pensante" alors même qu'ils reconnaissent la matérialité des sensations - ouïe, odorat, toucher. D'autres encore affirment le dualisme de l'âme et du corps, attribuant à la première une existence distincte qui la fait échapper aux vissicitudes du corps telles que la maladie, la douleur, ou la privation, postulées n'avoir de sens que dans la mesure où elles contribuent au développement de ce qu'il y a de spirituel en l'homme.

Depuis cette époque, l'astronomie n'a jamais cessé de me passionner. Quand Copernic a révélé au monde que la terre n'est que l'une des planètes qui gravitent autour du soleil, balayant les vieilles théories qui en faisaient le centre d'un univers constitué de neuf sphères concentriques comportant le soleil, la lune, les planètes et les étoiles, c'est toute la vision héritée du Moyen-Age et soutenue par l'Eglise qui en fut transformée. L'une des questions que je me posais, à cette période, portait sur le fait de savoir si le Saint Coran, le Livre de Dieu, Créateur et Lumière des cieux et de la Terre, comportait la mention d'autres mondes habités. Je m'interrogais sur ce que pouvait être la spécificité de la planète Terre, berceau des prophètes et de toutes les religions révélées, alors que celle-ci n'est, en réalité qu'un grain de poussière dans l'univers. Et je me remémorais Akhenaton, roi de l'ancienne Egypte et le premier des monothéistes, qui, vingt neuf siècles avant Martin Luther, appela à une réforme de la religion. En vérité, je me trouvais dans la confusion la plus extrême et je résolus, sitôt rentré en Egypte, de consulter les hommes de religion les plus éminents que je pourrais trouver, musulmans ou chrétiens, et notamment les religieux de confession orthodoxe, qui incarnaient pour moi la pensée chrétienne égyptienne, depuis que saint Marc Inyanus a été consacré comme premier évêque d'Egypte, en l'an 64 après Jésus-Christ. Mais même cette décision ne fut pas de nature à me délivrer du trouble qui me tourmentait et prenait sur mon temps. Et même les cours de philosophie ne me furent d'aucune utilité, si ce n'était qu'ils élargirent les horizons de ma pensée. Dans ses cours, John Lewis procédait en deux temps. Tout d'abord, il entrait dans la peau du

philosophe dont il exposait les idées, en les épousant et en les défendant avec enthousiasme. Ensuite seulement, il se mettait à déconstruire ces idées en leur opposant les siennes propres. John Lewis était un conférencier hors pair, parfaitement sincère vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de ses auditeurs, notamment de ses étudiants. Ainsi nous parlait-il du "pragmatisme" et de l'"utilitarisme", doctrines que je connaissais déjà car mon maître Ya'qûb Fâm avait été le premier à présenter cette philosophie aux Egyptiens dans un ouvrage publié par la "Commission pour la composition, la traduction et la publication". En nous présentant la conception que se faisaient les pragmatistes de la réalité objective, John Lewis nous montra, en jouant de son ironie habituelle, que, pour eux, cette réalité n'existait pas, et que seul était réel ce qui "marchait", c'est-à-dire, en fait, que n'existait pour eux que ce qui réalisait les désirs et les aspirations de l'homme. John Lewis commentait pour nous la culture, les modes de vie, les conceptions politiques des Américains, ainsi que leur vision du succès et des valeurs, car il considérait que le pragmatisme, dont William James avait formulé la doctrine, était le pur produit des conditions sociales de la société américaine.

Je concevais clairement, à cette époque, que toutes ces activités, académiques ou extra-académiques, régulières ou occasionnelles, constituaient un tout, ou, pour ainsi dire, les branches d'un même arbre. L'histoire était liée à la philosophie, l'économie à la politique, la logique à la science. En bref, je ne faisais pas de différence entre mes lectures dans ces diverses disciplines académiques, mes conversations avec mes amis intellectuels, les conférences publiques auxquelles j'assistais, les films que je voyais une fois par semaine, ou les pièces de théâtre et les concerts auxquels je me rendais - tout cela contribuant à m'ouvrir l'esprit sans jamais le saturer. Je me sentais, en ces jours, lucide et serein comme jamais peut-être auparavant, même s'il m'arrivait d'être en proie à l'angoisse et à la confusion. La religion, l'art ou la philosophie peuvent également être source de connaissance, mais c'était la méthode scientifique - outre que c'était elle qui me permettait de lutter contre l'angoisse et la confusion - qui m'apparaissait comme le véritable moteur du progrès des individus et des sociétés. Seule la science nous met en position de comprendre objectivement les choses et les gens qui nous entourent. Seule, elle nous permet de changer ces choses et ces gens et de réaliser ce qui pourrait ou devrait être. Les questions que je me posais tournaient autour de la définition de ce "possible" et de cette "nécessité" qui m'apparaissait à cette époque, et qui m'apparaît toujours, comme le problème des problèmes, celui qu'il nous faudrait savoir poser pour pouvoir espérer y trouver des solutions.

A propos des concerts auxquels j'assistais, je voudrais rapporter ici une anecdote que je vécus quand l'Orchestre national de Berlin se produisit à Londres, pour la première fois depuis la fin de la guerre mondiale. Je me trouvais, un soir, dans ma chambre, après avoir diné au Club de musique de Londres - où je continuais à prendre mes repas tout en n'y résidant plus, depuis que j'avais emménagé chez madame Tracy, où je bénéficiais de plus de calme et de tranquillité pour travailler - quand des amis vinrent me trouver pour m'annoncer que l'orchestre de Berlin donnerait un concert le surlendemain. Ils me proposèrent de me munir d'une ou plusieurs couvertures pour aller, dès maintenant, prendre la queue devant le guichet qui n'ouvrirait que le lendemain matin, car c'était notre seule chance d'avoir des places. En dépit de son caractère étrange à mes yeux, cette proposition attestait de la passion des Londoniens pour la musique, qu'elle soit allemande ou autre. Je décidai de me lancer dans l'aventure, et nous nous mîmes en route vers la salle de concert. En arrivant, nous vîmes que la queue s'était déja formée et s'allongeait rapidement. Nous nous installâmes, chacun enveloppé dans sa couverture ou engoncé dans son manteau. La nuit promettait d'être très froide bien que l'on fût au printemps, mais nul ne recula devant l'entreprise. Par chance, la pluie ne fut pas au rendez-vous et la nuit se passa ainsi. Le guichet ouvrit à l'heure dite et nous fîmes parti des chanceux qui purent avoir une place avant épuisement des billets. Il y eut ce jour-là une foule de déçus, car la queue s'était allongée démesurément pendant la nuit. Ce fut pour moi une expérience extrêmement enrichissante, qui me fit découvrir le fait que la musique est une langue universelle, accessible à toutes les races, et capable de rapprocher les cœurs et de leur procurer à tous du bonheur. Les gens qui occupaient la salle, les balcons et les loges, quoique appartenant à des classes, à des milieux ou à des nationalités différentes, écoutaient cette musique avec la même ferveur, la même exaltation, le même sentiment d'élévation de l'âme, comme s'il se fût agi d'une prière.

Vint le mois de juin 1951. Quatre mois de travail sans répit depuis mon arrivée à Londres. Je comptais peu d'amis, parmi lesquels un Indien, deux frères originaires de Chine nationaliste - celle de Tchang Kai Tchek - ainsi qu'un jeune homme qui était né au Caire et dont le père y exerçait toujours la profession de médecin. Tous étaient étudiants et nos relations reposaient sur notre voisinage, le garçon né au Caire résidant chez Mrs A., au club de musique, et les trois autres, ainsi que moi-même résidant chez Mrs Tracy, dans la maison contiguë à celle de Mrs A. Quand nous nous retrouvions, la conversation portait sur des banalités, faute de préoccupations ou d'idées en commun, compte tenu de nos origines différentes. Le jeune homme qui était né au Caire et qui parlait couramment l'arabe, ne se considérait pas comme

égyptien. Il vivait à Londres sous la tutelle de sa marraine, juive comme lui-même, et à qui je rendis un jour visite après qu'elle eut exprimé le souhait de faire ma connaissance. C'était une dame âgée, qui habitait une maison aussi somptueuse qu'un palais. Elle ne redemanda pas à me voir et il semblait que j'avais gagné sa confiance et qu'elle avait trouvé en moi une bonne fréquentation pour son filleul. Car, même en résidant chez Mrs A ., qui elle aussi était juive et comptait de nombreux juifs parmi sa clientèle, ce dernier se sentait dépaysé et recherchait constamment ma compagnie. Un soir, sans doute à cause du surmenage, je me sentis très mal et ne pus fermer l'œil de la nuit. J'avais pour voisins deux familles anglaises. Malgré mes gémissements et mes plaintes, tout au long de cette nuit, nul ne vint s'enquérir de moi. Au matin, qui m'avait semblé ne jamais devoir venir, je demandai à la personne qui m'apportait mon petit déjeuner de faire venir d'urgence un médecin, qui ne tarda pas à se présenter. Il m'ausculta, me prescrivit les médicaments requis par mon état, et se retira sans me demander d'honoraires. Je souffrais d'une inflammation de la vésicule, qui ne fit que s'aggraver au fil des années au point de rendre nécessaire son ablation. Je me dois de louer ici le dévouement dont fit preuve à mon égard ce jeune homme né en Egypte. Dès qu'il eut vent de ma maladie, il se précipita à mon chevet, et c'est lui qui alla acheter pour moi les médicaments que je devais prendre, ainsi qu'une pile de journaux et de revues. Il se montra extrêmement obligeant, ne cessant, comme les Egyptiens, de prendre de mes nouvelles jusqu'à mon complet rétablissement. Souffrant lui-même, comme je l'ai dit, du dépaysement, il était particulièrement attentif à ce sentiment chez autrui. Aucun de mes voisins et amis ne fit mine de venir me rendre visite et je m'en plaignis à Terry Newman quand il s'enquit de ma santé. Je lui dis que pas un de mes voisins de palier ne daignait me saluer, sauf en réponse à mon propre salut. Il rit de mes propos, m'expliquant que les Anglais ne nouent pas facilement des relations avec les étrangers, qu'il importait tout d'abord de "briser la glace", et que ceci m'incombait. Je pus m'assurer de la véracité de cette analyse car, quand je décidai de cesser de prendre l'initiative de saluer mes voisins, plus personne ne me dit bonjour ni bonsoir !

Affaibli par ma maladie, je renonçai à me présenter, comme j'en avais eu l'intention, aux examens de la session de juin 1951, jugeant nécessaire de disposer d'un plus long délai pour m'y préparer convenablement et m'épargner ainsi la déception d'un échec. Je décidai de changer d'air et de passer l'été en France, à Paris d'abord, puis dans le village de Bougève, en Haute-Savoie. Un beau jour de juillet, je m'embarquai donc en direction de Paris, impatient de vivre de nouvelles expériences, mais quelque peu inquiet des problèmes de communication que ne manquerait pas de me

poser mon ignorance de la langue française. Je me rassurai en me disant que, depuis la deuxième guerre mondiale, l'anglais était devenu une langue internationale et que les gens me prendraient pour un jeune Américain de couleur tant qu'ils ne verraient pas mon passeport et que je ne leur révèlerai pas ma véritable nationalité, dont il me semblait bien que j'étais le seul à être fier dans les milieux arabes que je fréquentais à Londres. Ma première mésaventure eut lieu dès mon arrivée en gare, à Paris. Il y avait là un employé chargé de renseigner les personnes ne parlant pas le français. Me prenant pour un Noir américain à la peau plutôt claire, les personnes qui voyageaient avec moi m'orientèrent vers lui. Mais dès qu'il eut vu mon passeport, il exigea de se faire payer d'avance ses services et fit preuve à mon égard du plus grand dédain. Je passai quelques jours à Paris où je renouai avec la joie de vivre pour la première fois depuis mon départ d'Egypte. J'étais débarrassé de cette odeur de chou qui s'exhale de toutes les maisons de Londres, et la succulente cuisine française, bien différente de la cuisine anglaise, me mettait l'eau à la bouche. La vie est belle à Paris. Le temps était magnifique et l'ambiance était très agréable. Une visite au Louvre me permit de prendre la mesure de la splendeur et de la richesse de la culture française. J'étais encore - et peut-être suis-je toujours - incapable d'apprécier la plupart des tableaux exposés dans les musées, mais je fus envahi par une onde de bonheur devant tant de beauté, et c'est seulement au moment d'aller me coucher que je sentis ma fatigue et la douleur de mes pieds, après tout ce temps passé à arpenter les salles et les galeries innombrables de ce musée magnifique. La créativité artistique de l'homme, tout comme sa créativité scientifique, attestent de sa grandeur, nonobstant les méfaits que ne cessent d'occasionner son insatiable ambition. La marche du progrès est continue et si rien ne naît de rien, rien non plus n'est absolu. Le bien existe, le mal aussi, et tous deux sont engagés dans un combat de tous les instants. Existent aussi l'optimisme et le pessimisme. Pourtant, je soutiens qu'il suffit à qui broie du noir de visiter un musée ou un monument, de passer devant une université ou une bibliothèque, d'apercevoir le sourire d'un enfant ou d'entendre le gazouillis d'un oiseau, pour oublier ses idées tristes et reprendre goût à la vie.

Parler ici d'oiseau me ramène en mémoire *l'Oiseau d'Orient*, de Tawfîq al-Hakîm, publié en 1938, mais que je ne lus, quant à moi, que bien plus tard. S'il m'avait été donné de lire ce livre en temps opportun, c'est-à-dire avant que je n'entame mes études supérieures à Londres, j'aurais sans nul doute choisi de les faire en France. Mais le hasard voulut que je ne le lise qu'après mon deuxième séjour en Angleterre, non sans en être profondément marqué. J'avais lu, par contre, le *Passage des Miracles* de Nagîb Mahfûz, publié en 1947, peu de temps après *Khân Khalîlî*, que j'avais

acheté pour quelques piastres sur un trottoir du Caire. Nagīb Mahfūz n'était pas alors l'écrivain célèbre qu'il est devenu depuis, et *Passage des miracles* ne fit pas peu pour sa renommée parmi la jeunesse cairote férue de lecture. Ce roman ramenait à ma mémoire le souvenir de mon enfance et de ma prime jeunesse dans le quartier d'al-Khalīfa, et celui de ma famille et de tous les gens simples que j'y avais côtoyés - épiciers, cordonniers, coiffeurs, boulangers, desservants de mosquée ou instituteurs... En lisant ces pages, je réalisai que si j'avais vécu dans ce quartier une enfance heureuse, la mort de mon père m'avait privé d'adolescence et de jeunesse en me plongeant, sans soutien, dans les difficultés de la vie. Il ramenait à ma mémoire ma révolte contre la condition qui m'était faite et contre la classe dans laquelle m'avait mis la société. Aujourd'hui, je réalise que je n'ai jamais cessé, dès l'époque de cette première révolte, de lutter contre la classe dans laquelle m'a mis la société, ou plutôt, contre la classe dans laquelle j'ai moi-même choisi de me mettre. La lecture de ce roman me confirmait une fois de plus que ce sont les intérêts des gens qui façonnent leurs attitudes à l'égard des autres, et que tous nos comportements sont déterminés par nos ambitions. J'étais plus que jamais convaincu qu'il n'est pas de sagesse plus grande que de faire preuve d'indulgence et de compréhension, et qu'il importe avant tout de développer ce qu'il y a d'humain en l'homme. Celui qui apparaît comme l'incarnation même de la grandeur d'âme tant qu'il est satisfait de sa vie, devient capable de tous les méfaits et de toutes les bassesses s'il est frustré dans ses ambitions et ses espérances. La vilénie n'est ainsi pas inhérente à l'homme, mais est le produit de ses conditions de vie.

Au cours de mon séjour à Paris, je visitai également la tour Eiffel, du sommet de laquelle j'eus l'occasion d'admirer la ville dans toute sa beauté et tout son ordre. Je me promenais au Quartier Latin comme un poisson dans l'eau, et ce séjour à Paris fit beaucoup pour dissiper certaines amertumes qu'avait laissées en moi ma vie à Londres, qui m'était toujours étrangère plus de six mois après que je m'y fus installé. Après Paris, je me rendis à Bougève, en Savoie, un petit village au cœur des Alpes, dont les sommets enneigés renvoyant les rayons du soleil offraient un spectacle d'une beauté inouïe. Comme tous les villageois du monde, les habitants de Bougève menaient une vie simple, avec ses joies et ses peines, et proche de la nature. Pourtant, j'eus dans ce modeste village de Haute-Savoie, la confirmation du fossé qui sépare la culture des différents peuples. Marchant dans une rue du village, je croisai une charrette, tirée par un cheval et conduite par un homme qui avait à ses côtés une fillette de trois ou quatre ans. Je remarquai que celle-ci portait des lunettes et me rappelai immédiatement mon fils Ahmad, dont la myopie n'avait été découverte qu'à l'âge de douze ans, à l'occasion d'une visite médicale qu'il avait dû subir pour suivre des

cours à l'Université américaine du Caire. Ni sa mère, ni sa grand-mère, ni ses professeurs ni moi-même n'avions remarqué, tout au long de ces douze années, la déficience visuelle dont il souffrait, alors que dans ce petit village écarté de Savoie, une fillette de trois ans portait déjà des lunettes pour corriger sa vue ! Comment en était-on arrivé là ? Quelles étapes avaient permis d'aboutir à ce résultat ? Je me disais que c'était dans ce genre de choses que résidait la différence entre les cultures, et une profonde tristesse m'envahissait tandis que je pensais aux enfants de notre Egypte éternelle, particulièrement ceux des villages, et à leurs visages perpétuellement couverts de mouches, jusque dans leur sommeil.

En quittant la terre d'Egypte pour l'Angleterre, j'avais laissé derrière moi un lourd héritage, dans l'espoir qu'à mon retour je serais mieux armé pour œuvrer, de concert avec d'autres, au bien commun. La culture dominante, dans la société égyptienne de cette époque, n'était pas une culture authentique mais, en quelque sorte, une culture conjoncturelle, accidentelle. Qu'il me suffise d'évoquer la colonisation turque et tout ce qui vint à sa suite. Notre Egypte éternelle, origine de toutes les civilisations, en était revenue aux ténèbres les plus obscures, et ses habitants, confinés dans la passivité, vivaient comme des étrangers dans leur propre patrie. Une lueur d'espoir apparut, quand Rifâ'a al-Tahtâwi et ses élèves entreprirent de secouer cette torpeur. Mais cet espoir ne dura pas, étouffé sous le joug de la colonisation britannique qui continuait de peser sur l'Egypte au moment où je séjournai dans ce village de Haute-Savoie. En 1919, elle avait tenté de s'affranchir de ce joug, mais, pour de multiples raisons, le succès n'avait pas souri à ceux de ces fils qui prenaient sa défense. En cette année 1951, le gouvernement égyptien déployait tous ses efforts pour obtenir l'abrogation du traité de 1936, qui, s'il n'avait pas été totalement négatif au moment de sa signature, était devenu inacceptable dans les circonstances présentes. Dès le début de l'année 1950, le ministre des Affaires étrangères du gouvernement wafdiste, Muhammad Salâh al-Dîn, avait entamé des négociations afin de libérer le pays des chaînes de la colonisation. Les atermoiements de la partie britannique ne connaissaient pas de limite, et je me rappelle la demande faite en mars 1951 par Herbert Morrison, qui venait de succéder à Lord Bevin au poste de ministre des Affaires étrangères, d'un délai pour lui permettre d'étudier à fond le dossier des relations égypto-britanniques ! Je me souviens d'avoir lu, juste avant de quitter Bougève pour retourner à Londres, le discours-programme prononcé par H. Morrison devant la chambre des Communes, et dans lequel il définissait la politique étrangère de la Grande-Bretagne et dénonçait l'attitude de la délégation égyptienne, dans les négociations avec l'ambassadeur britannique, lui reprochant de ne pas tenir compte des "réalités

d'aujourd'hui". J'étais convaincu que les Egyptiens, dont je faisais partie, devaient réagir et passer à l'action pour libérer l'Egypte du colonialisme qui entravait sa marche vers le progrès tant désiré, même si je n'avais pas, moi-même, une idée très claire des formes possibles d'une telle action. L'initiative égyptienne prit la forme de l'abrogation unilatérale du traité de 1936, qui fut la première d'une longue série de démarches qui devait aboutir effectivement à l'émancipation de l'Egypte.

Durant mon séjour à Bougève, et tout en profitant pleinement de ces vacances, je ne renonçai pas complètement aux joies intellectuelles. J'avais emporté avec moi les deux tomes de la *Sociology of Islam* de Robin Levy, publiés entre 1931 et 1933, et je passais de longs moments à lire ce livre, où je découvrais des faits que j'ignorais ou des points de vue qui m'étaient étrangers. L'ouvrage commençait par une sorte d'introduction historique sur la révélation du saint Coran à notre Seigneur Muhammad, que la grâce de Dieu soit sur lui, les conquêtes musulmanes et la propagation de l'Islam, dressant un tableau de cette religion jusqu'en 1929.

Deux questions, abordées dans ce livre, me plongèrent dans des abîmes de réflexion. La première avait trait à ces paroles du Tout-Puissant : "Lis, au nom de Ton Seigneur qui a créé tout" (Coran, XCVI, 1), qui pourraient laisser penser que le Prophète, la paix de Dieu soit sur lui, n'était pas analphabète, sinon une telle expression n'aurait pas été employée pour s'adresser à lui. La deuxième avait trait à l'ordre des sourates et des versets du Coran. Il est connu de tous que, dans le Livre saint, les versets et les sourates ne se présentent pas selon l'ordre chronologique de la révélation, de telle sorte que celui qui le lit ne peut pas déduire de leur succession les causes de la révélation de tel ou tel verset. Bien sûr, je savais qu'il existait des ouvrages spécialisés qui traitaient des circonstances de la "descente" de ces versets, mais on peut cependant se demander si leur compréhension n'aurait pas été facilitée s'ils avaient été ordonnés chronologiquement. C'est la même remarque que s'était fait Taha Husayn dans la *Grande Sédition*[1], quand il traite du calife 'Uthmân, Dieu soit satisfait de lui. L'on sait que 'Uthmân, alarmé de voir tomber dans les batailles livrées pour le triomphe de l'Islam nombre de ceux, parmi les compagnons du Prophète, qui avaient mémorisé le Coran, ordonna d'en transcrire les versets pour éviter qu'ils ne se perdissent. Le calife se fit ensuite remettre les diverses transcriptions réalisées dont il ne conserva qu'une seule, ordonnant de brûler toutes les autres. Dans son livre, Taha Husayn déplore, avec raison, cette décision du calife, car, si ces transcriptions avaient été conservées, les savants et les érudits y auraient trouvé une riche matière à réflexion.

1. *Al-fitnal al-kubra, in En marge de la sira prophétique, ('ala hâmish al-sira)* , texte publié en 1936.

Nombreux sont néanmoins ceux qui pensent que la décision de 'Uthmân, Dieu soit satisfait de lui, était la plus appropriée car, en brûlant toutes les autres transcriptions, il éliminait les risques de sédition qui auraient pu dresser les uns contre les autres les musulmans, en les rassemblant autour d'un seul et unique Livre saint. Quoi qu'il en fût, cette question n'a cessé de me préoccuper jusqu'à aujourd'hui, mais je me dis que, puisque telle a été la volonté du Tout-Puissant, la décision de 'Uthmân ne pouvait qu'être la meilleure.

Ainsi, moins d'un an de séjour en Occident avait suffi à semer en moi le doute. J'ai dit dans ce qui précède à quel point cet ébranlement de mes convictions suscitait en moi de l'angoisse, mais aussi la jouissance qu'il me procurait, car ce bouleversement de toutes mes idées s'accompagnait d'un renforcement de ma confiance en moi-même. Je faisais mienne, à cette époque, l'opinion de 'Abbâs Mahmûd al-'Aqqâd selon laquelle "le message de la religion n'est pas incompatible avec celui des doctrines intellectuelles. La religion laisse à celles-ci le champ libre pour tout ce qui a trait aux questions temporelles, en perpétuelle transformation. En retour, ces doctrines doivent admettre et préserver la prééminence de la religion pour tout ce qui a trait aux vérités éternelles. Les doctrines passent, la religion demeure et rien dans l'Islam ne fait obstacle à l'activité de la pensée."

Les pages consacrées par Robin Levy dans son livre à la question de l'esclavage et au statut de la femme dans l'Islam me plongeaient, elles aussi, dans des abîmes de réflexion. La religion musulmane est, comme chacun sait, celle de l'égalité et de la fraternité. Le Très-Haut ne dit-il pas "Le plus noble d'entre vous auprès de Dieu est le plus pieux."(XLIX, 13). Pourtant l'esclavage existait avant le Prophète et il s'est perpétué après lui. Et dans le Coran lui-même, de nombreux versets le confirment et l'autorisent. A mon grand désespoir, j'étais bien obligé de constater que, si les enseignements de l'Islam mettent des limites à cette pratique inhumaine, ils ne l'abolissent ni ne la prohibent, pour rendre sa dignité à l'homme, alors même que le saint Coran contient ce verset : "Nous honorâmes les enfants d'Adam. Nous les portâmes sur la terre et les mers, nous leur donnâmes pour nourriture des aliments délicieux et nous leur accordâmes une grande supériorité sur un grand nombre d'êtres que nous avons créés."(XVII, 70). Ces réflexions, et d'autres du même ordre, me faisaient passer des nuits blanches et me jettaient dans une profonde confusion, qui ne fit que s'aggraver quand je découvris que les premières lois proscrivant la traite des esclaves furent adoptées par la Grande-Bretagne, en 1807, alors que ce commerce était resté florissant en Egypte jusqu'à la veille de l'occupation britannique. L'esclavage y fut aboli en vertu d'un traité conclu en 1877 entre l'Egypte et la Grande-Bretagne, en application duquel le khédive émit une ordonnance

fixant une période transitoire de douze ans, pendant laquelle les familles possédant des esclaves restaient autorisées à les vendre. Il faut souligner que nombreux étaient les Egyptiens riches qui considéraient l'achat d'un esclave comme une action louable qui arrachait celui-ci à sa condition misérable et lui assurait une vie heureuse, leur maître veillant sur son éducation et subvenant à tous ses besoins matériels. J'évoquerai ici le témoignage de Huda Sha'râwi qui, dans ses mémoires, parle de sa mère caucasienne et de sa grand-mère, qui avait les yeux bleus et la peau plus blanche que du lait et avec laquelle elle communiquait par signes, faute d'une langue commune. Huda Sha'râwi mentionne aussi les berceuses circassiennes que cette grand-mère lui chantait, et 'Anbar, un esclave éthiopien, valet de chambre de son père, ainsi que Lala Sa'îd Agha, que celui-ci avait acheté tout jeune et dont il surveilla attentivement l'éducation. Hoda Sha'râwi souligne que cet esclave vouait à son père une véritable adoration qui s'étendit par la suite aux autres membres de sa famille. La joie que j'éprouvais à l'idée que cet honteux trafic n'avait plus cours dans mon pays ne suffisait cependant pas à compenser la tristesse que me causait le fait de savoir que son abolition était due aux efforts de non-musulmans.

Pour ce qui a trait au statut de la femme dans l'Islam, je voudrais dire que si le Livre saint exalte la mère, la fille ou la sœur, il n'en reste pas moins, comme je pus le constater lors de mon séjour à Londres, qu'elle jouit, en tant qu'épouse, d'une situation bien meilleure dans les sociétés occidentales que dans les sociétés musulmanes. Là-bas, l'épouse n'est pas l'esclave de son mari. Et ce hadîth du Prophète - "Si je devais ordonner à quelqu'un de se prosterner devant une autre personne, j'ordonnerais à l'épouse de se prosterner devant son mari" - ne faisait qu'augmenter ma confusion, et seule l'idée que la prosternation est réservée à Dieu parvenait à me soulager de mon trouble.

Les jours passaient, faisant fondre mes modestes ressources, et je décidai de me présenter aux examens de la session de juin 1952, dans la perspective d'un retour au pays où il me faudrait trouver un emploi propre à me permettre de subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille. Peut-être pourrais-je aussi, en tant que fonctionnaire, bénéficier d'une autre mission d'étude et un succès à cet examen ne pourrait qu'augmenter mes chances. J'étais optimiste et me sentais parfaitement préparé. J'avais passé ces derniers mois à étudier avec assiduité, voyant très peu de monde et allant très rarement au cinéma. Je souffrais vivement de ma solitude, mais la compagnie des livres soulageait ma peine et m'apportait l'espoir d'une avenir radieux. Je m'étais fixé un programme de travail que j'appliquais à la lettre, mais il était par trop sévère, et je déconseille vivement à toute

personne de se soumettre à une telle pression. L'homme ne doit pas aller au-delà de ses forces, par nature limitées. Se distraire est une nécessité aussi importante que le travail lui-même. Quant à moi, le temps qui passait et mes ressources qui s'épuisaient ne me laissaient malheureusement pas de temps pour la distraction, et l'éloignement des miens m'était un véritable supplice.

La veille du début des épreuves, je décidai de revoir rapidement, après le dîner, les principaux chapitres du cours d'économie sur lequel portait l'examen du lendemain. Je ne vis pas le temps passer et, quand je regardai ma montre, elle marquait une heure du matin. Je décidai de m'habiller pour être prêt le lendemain matin et enfilai mon pantalon et ma chemise ainsi que mes chaussures. Puis je m'allongeai sur mon lit pour dormir un peu. Il était alors deux heures du matin. Je fus tiré de mon sommeil par la femme de ménage qui, comme tous les matins à dix heures, venait faire ma chambre. Un coup d'œil à ma montre me confirma l'heure. Or l'examen commençait précisément à dix heures. D'un bond, je fus sur pieds, j'enfilai ma veste et dégringolai l'escalier. Je bondis dans le premier taxi, et vingt minutes plus tard, j'entrai dans la salle d'examen, dont l'accès était autorisé jusqu'à dix heures et demie. Je m'installai à ma place où m'attendaient les questions de l'examen ainsi que du papier pour y répondre. Je n'avais pas eu le temps de prendre mon petit déjeuner, ni surtout mon café du matin, pas plus que je n'avais pu fumer les quelques cigarettes qui m'aidaient, à l'époque, à me réveiller. Et malgré le profond sommeil dans lequel j'avais sombré pendant huit heures, j'avais l'impression de n'avoir fait que m'assoupir un court instant. Il me fallut encore un quart d'heure pour reprendre mes esprits. Nous devions traiter quatre des six question posées, qui n'étaient pas en elles-mêmes difficiles. Mais le correcteur anglais est particulièrement strict sur le fait que, s'il est demandé de répondre à quatre questions, il ne s'agit pas d'en traiter trois ou cinq. Or, le temps qui restait ne me permettait de répondre qu'à trois questions seulement. Je ne pouvais rien faire d'autre que d'essayer de me consoler en me disant qu'au moins, j'avais traité correctement les questions auxquelles j'avais eu le temps de répondre. Les quatre jours que dura cet examen furent pour moi un cauchemar. Chaque matière comportait deux épreuves, une le matin, l'autre l'après-midi, et ce système me semblait vraiment inhumain. Mais tout cela appartint bientôt au passé, ce dont je rendis grâce à Dieu, et je me retrouvai en train de préparer mon retour au Caire. L'énorme quantité de livres que j'avais accumulés m'imposait de prendre le bateau pour pouvoir garder un œil sur mes bagages, même si je savais d'avance que certains de ces livres étaient voués à la confiscation, en vertu des restrictions draconiennes imposées par les autorités égyptiennes sur les publications étrangères.

J'étais heureux de prendre le bateau car je n'avais pas oublié l'expérience que j'avais dû affronter en septembre 1948, lors de mon retour en Egypte. Je fus, cette année-là, contraint, pour la première fois de ma vie, à prendre l'avion lors de la guerre que le gouvernement britannique livrait à la révolution du peuple de Malaisie. Les militants pour la liberté donnaient, dans ce pays, bien du fil à retordre à l'occupant britannique, et le gouvernement de Londres avait dû, pour les mettre en échec, mobiliser tous les navires, civils et militaires dont il pouvait disposer pour acheminer troupes, armes et munitions contre ces militants que les journaux anglais avaient baptisés "la racaille" - le même terme employé par les journaux américains pour parler des Coréens du Nord et par la presse française pour désigner les révolutionnaires indochinois ou algériens. Je fus donc obligé par cette guerre inhumaine à prendre l'avion. C'était un mercredi et je devais me présenter à dix heures à l'aéroport. Je passai la nuit précédente en proie à une vive anxiété, pensant à ma mère, à ma femme et à mes enfants et à leur douleur s'il m'arrivait malheur. Je ne parvins à m'endormir qu'après m'être promis de réciter à trois reprise la sourate de "l'unicité divine" au moment où j'escaladerais les marches de la passerelle, ce que je fis. Je n'avais aucune envie de repasser par les mêmes affres. Ce fut le prix du billet qui détermina le choix de mon port de débarquement : le billet pour Port-Sa'îd était de dix livres sterling plus cher que celui pour Alexandrie, ce qui représentait une somme considérable vue la modicité de mes moyens. Je vendis - pour une somme dérisoire - le poste de radio ainsi que le gramophone dont j'avais fait l'acquisition au début de mon séjour et, le 16 juillet 1952, j'embarquai sur le ferry de Douvres en direction de Calais, où je pris un train qui me conduisit à Paris, et de là à Marseille où je m'embarquai, deux jours plus tard, à destination de Naples (où nous accostâmes le 23 juillet), puis d'Alexandrie. A Naples, un certain nombre de voyageurs embarquèrent, parmi lesquels des Egyptiens qui parlaient d'une révolution qui venait de se produire en Egypte. La radio du bord confirma la nouvelle et celle-ci devint bientôt le sujet de toutes les conversations. J'entendis parler, pour la première fois, des élections qui avaient eu lieu au club des officiers, du général Muhammad Nagîb et du défi adressé par l'armée au roi Fârûq. Je regrettai amèrement d'avoir vendu mon poste de radio, qui nous aurait permis de suivre ce qui se passait. Je ne pouvais m'empêcher de spéculer sur l'avenir qui attendait notre Egypte éternelle. Qu'allait-il arriver ? D'emblée, j'étais favorable à cette révolution et je souhaitais qu'elle se consolidât dans l'espoir d'un avenir meilleur. Par la radio du bord, nous apprenions les noms de ceux qui avaient rendu public leur soutien au mouvement des officiers, parmi lesquels les enseignants de l'université d'Alexandrie. Ma confiance en notre Egypte éternelle était plus

ancrée que jamais au fond de moi. Mes lectures dans les livres d'histoire attestaient du fait que, colonisée sans interruption de 525 avant le Christ jusqu'à 1952, la société égyptienne n'en avait pas moins préservé son identité. Elle avait été, comme on l'a dit, le tombeau de ses envahisseurs, et le peuple d'Egypte était toujours là, faisant face à sa manière aux vicissitudes des temps, simple spectateur parfois, hypocrite dans d'autres circonstances, se moquant de lui-même et de ses dirigeants, capable de patience à déplacer les montagnes ou cherchant refuge dans la religion et les incantations, ou encore en révolte, refusant ce qu'on lui ordonnait, et se livrant à tout ce que les tyrans et les colonisateurs considéraient comme des crimes. L'histoire égyptienne est fertile en révolutions et en guerres de résistance contre l'oppresseur. Alors que le bateau croisait au large d'Alexandrie, attendant l'autorisation d'accoster, je me demandais quel destin attendait le peuple d'Egypte. Ce qui venait de se produire était-il un simple mouvement de l'armée ou d'officiers en quête de promotion ? Ou bien fallait-il y voir le prolongement du mouvement de Mustafa Kâmil, de Muhammad Farid et de la révolution de 1919 et la correction de la révolution de 'Orabi ? Des forces étrangères agissaient-elles en coulisses ? Les gens autour de moi sur le bateau considéraient qu'il s'agissait d'une véritable révolution, et ils en voyaient pour preuve l'ordre donné à Fârûq de quitter le pays sans espoir de retour. Nous étions immobilisés depuis des heures au large d'Alexandrie, quand un canot de la douane vint nous avertir que nous pourrions pénétrer dans le port à six heures du soir, heure à laquelle le yacht de Fârûq devait appareiller vers l'inconnu. Nous vîmes en effet le *Mahrûsa* quitter la rade avec à son bord Fârûq, accoudé au bastingage, les yeux perdus dans le vide. Quand le bateau royal passa à quelques encablures de nous, je vis un homme, âgé d'une cinquantaine d'années, et dont il ne faisait pas de doute qu'il était égyptien, lever la main pour le saluer. Depuis ce jour, je me demande ce qui pouvait motiver le geste de cet homme. Il était impossible que Fârûq le remarquât, dans l'état d'esprit qui devait être le sien à ce moment, et il me sembla que cet homme le savait. Etait-ce l'expression d'une forme de loyauté ou une façon d'augurer de l'échec de ceux qui avaient pris sa place ? Ou bien fallait-il y voir une illustration du proverbe populaire : "Qui abandonne son héritage ne retrouve jamais sa route" ?

Je tentais, quant à moi, de dresser le bilan de ce séjour de dix-huit mois au cours duquel je m'étais immergé dans une société occidentale, en quête du savoir. Cette période avait fait de moi une personnalité nouvelle qui est à la base de mon mode de pensée jusqu'à aujourd'hui. Ce fut une période de ma vie éprouvante, épuisante aussi bien physiquement que psychologiquement. Une période fructueuse, aussi, au cours de laquelle je

m'initiai à la culture mondiale. Il ne fait pas de doute dans mon esprit que les fruits en furent positifs. N'avais-je pas appris la langue anglaise ? N'étais-je pas entré en relation avec des professeurs britanniques ? N'avais-je pas été l'élève de John Lewis ? N'avais-je pas découvert la musique et les arts plastiques ? L'occasion m'avait été donnée d'étudier l'histoire et les sciences économiques, et en particulier l'histoire politique, économique et sociale de mon propre pays. J'avais été conduit à reconsidérer nombre des certitudes que je devais à mon éducation, et cela n'avait pas été sans provoquer en moi de l'angoisse. Si je m'étais exilé en Occident, c'était pour tirer profit de sa culture beaucoup plus que pour m'occidentaliser. Mon objectif était d'ajouter à ma culture d'origine les apports de la culture occidentale, et il me semblait que, de ce point de vue, je n'avais pas perdu mon temps. Mais ce qui m'importait, ce n'était pas tant la somme de connaissances que j'avais pu accumuler que la façon dont il me serait possible de les utiliser. L'occasion me serait-elle donnée de mettre en œuvre mes objectifs et de réaliser le rêve de mon père de me voir devenir un nouveau Mustafa Kâmil ?

Je vis soudain les passagers se précipiter pour embarquer dans des chaloupes. Je les suivis, vers la terre de ma patrie bien-aimée et vers l'inconnu. L'espoir emplissait mon cœur et je me répétais une formule qui me fut bien utile, tout au long de cette période de ma vie : "Qui se montre courageux vaincra, qui se laisse effrayer sera vaincu."

POSTFACE

SCIENCES SOCIALES ET REFORMISME
Une sociologie de l'Egypte éternelle

L'histoire que je porte sur mon dos ne peut être lue comme un livre de mémoires, et moins encore comme une autobiographie. Non comme le récit, plus ou moins sélectif, plus ou moins complaisant, des épisodes d'une vie posée - par le simple fait de l'écriture et de la publication - comme "exemplaire", ni comme le témoignage d'un observateur plus ou moins privilégié sur le cours des choses et de l'histoire. Ces deux genres existent dans la tradition littéraire égyptienne : le premier, représenté essentiellement par des militaires, des hommes politiques et quelques diplomates - des "officiels" - postule, comme condition même de sa possibilité, que l'Histoire a un sens, et que celui-ci est accessible, au moins fragmentairement, aux individus qui la jouent et en portent témoignage. Quant au second, représenté par quelques intellectuels dominants de l'Egypte de la première moitié de ce siècle - Taha Husayn, Tawfiq al-Hakim, Ahmad Amîn... - il implique qu'un bilan, qu'une totalisation du sens de l'existence soient possibles, et que leur transposition littéraire, plus ou moins esthétisante ou "romancée", puisse avoir vocation à instruire ou à "édifier". Dans un cas, celui des "mémoires", la trajectoire des individus permet de dire l'Histoire et le narrateur s'efface devant elle ou se fond dans sa trame et c'est l'Histoire elle-même qui a ou devrait avoir, en définitive, le premier et le dernier mot. A l'inverse, dans l'autobiographie, l'Histoire se transpose en trajectoires individuelles dont les différents moments ont valeur d'exemplification du sens que prend le cours des choses.

Avec Sayyid 'Uways, nous sommes confrontés à une tentative de reconstruction, par celui qui l'a vécue, du sens d'une existence, avec, en corollaire, l'aveu du fait que ce sens ne va pas de lui-même, se dérobe, peut-être même se délite, au fil des jours et des expériences, rendant tout à coup nécessaire et urgent d'en justifier la "conduite" et d'en expliciter les intentions. Comme si le cours heurté de l'histoire collective venait rendre

plus difficiles à vivre les trajectoires individuelles, faisant peser sur elles le risque du "non-sens", et comme si, réciproquement, les parcours des individus, dans leur singularité irréductible et dans leur dispersion, permettaient seuls de dire le sens du destin collectif.

Il se trouve que Sayyid 'Uways est sociologue ou, comme il se plaît lui-même à se désigner, "observateur professionnel" de la société, et c'est ce regard qu'il a porté pendant plus d'un demi-siècle sur la société égyptienne qu'il se décide aujourd'hui à retourner sur lui-même et sur sa propre trajectoire. Son récit doit à cette "posture" particulière du spécialiste se prenant comme "cas", tout à la fois sa structure et ses contenus, et le climat spirituel et psychologique dans lequel il entraîne le lecteur. D'une part, elle fonde sa prétention spécifique à l'objectivité, qui s'enracine dans l'identité professionnelle même du narrateur, comme capacité à décider de ce qui "fait sens" et de ce qui en est dépourvu. D'autre part, elle assigne un statut à la subjectivité fondamentale de toute existence, revendiquée par le narrateur comme la dimension de sa singularité au moment même où il entreprend de la "réduire" en la rapportant aux "conditions objectives" qui la déterminent et permettent d'en rendre compte. Ce n'est pas - et on peut le regretter - dans cette singularité de son existence que Sayyid 'Uways se donne à voir, mais comme "sujet social", produit de son environnement et le produisant à son tour, agi et acteur, victime et héros du changement social.

D'où le statut paradoxal, dans cette écriture, des éléments de biographie proprement dite. Les événements, petits ou grands, qu'il évoque, les anecdotes qu'il multiplie et dont il apparaît comme la victime aussi souvent que le héros, constituent la trame du récit, ou mieux son "prétexte", ils n'en constituent pas l'objet. Ils ne valent, pourrait-on dire, que par leur caractère "paradigmatique", comme symptômes de ce qui se joue d'essentiel dans cette existence et qui s'exprime dans les "états d'âme" qu'ils suscitent, que Sayyid 'Uways s'applique, de toute la force de sa mémoire, à restituer. D'où aussi les tris, les omissions, les raccourcis qu'emprunte ce discours, les hiérarchies et les partages qu'il institue entre les différentes sphères de la pratique. Il ne faut pas s'attendre, malgré la multiplication des anecdotes, à ce que Sayyid 'Uways nous laisse pénétrer dans sa vie "privée" - même, et peut-être surtout, quand son récit aborde, en multipliant les détails, la sphère domestique - : celle-ci n'est que contexte, environnement, décor même, peut-être, de ce qui s'y joue. De la même façon, les grands tournants historiques, repères collectifs de générations - la révolution de 1919, l'indépendance formelle de 1936, la déroute de 1948, le nouveau départ de 1952... - ne valent pas ici en eux-mêmes, mais seulement pour la façon dont ils encadrent et "surdéterminent" les trajectoires individuelles. En fait, l'histoire elle-même, dans son événementialité, importe moins que la façon dont elle

est vécue, appropriée, transposée en systèmes de références susceptibles d'être mobilisées pour donner sens au vécu quotidien des individus.

Ni mémoires, ni autobiographie, même si elle emprunte à ces deux genres, cette écriture pose, d'emblée, la question de son statut. En introduisant entre son existence elle-même et le récit qu'il en donne une distance aussitôt occupée par ce qui se présente comme une "scientificité", gage qu'il y a bien ici quelque chose à apprendre, une morale à tirer, Sayyid 'Uways entreprend de désamorcer cette question insistante qui se pose à quiconque se prend suffisamment au sérieux pour livrer son existence à la curiosité plus ou moins bienveillante d'un public : pourquoi écris-je ? Ce qui garantit ici la consistance de ce projet, c'est le va-et-vient qui s'y organise entre, d'une part, les expériences traversées par le narrateur, scènes de la vie en société, et, d'autre part, l'expérience que lui confère son identité professionnelle d'expert des questions sociales : dans les premières s'enracine l'*habitus* social et professionnel qui préside à cette prise de parole . C'est ce qu'il a vécu, les situations qu'il a traversées, les aspirations et les déceptions qui ont été les siennes au cours de ces soixante dix ans d'histoire égyptienne qui ont fait de Sayyis 'Uways le sociologue qu'il est devenu ; en retour, son expérience professionnelle fonde la capacité du narrateur à faire retour sur ce vécu pour, en le constituant comme "étude de cas", en objectiver le sens et en mettre en évidence les déterminations. Double présence à la société, donc, en tant qu'acteur sur son théâtre, et comme spectateur "averti" du drame qui s'y donne à voir.

Au-delà des objectifs qu'il se fixe, le récit de Sayyid 'Uways est susceptible de deux types d'interrogations, qui fournissent les clés de sa lecture :

- Au plan externe, la question posée est celle de la "lisibilité" même de ce récit, de ce qui fait qu'il peut être reçu, ici et maintenant, par un public, et correspondre à une demande sociale effective. De ce point de vue, il me faut souligner, avant de tenter d'en rendre compte, l'exceptionnel "succès de librairie" rencontré par le livre de Sayyid 'Uways. Réimprimé à trois reprises en moins d'un an, près de quinze mille exemplaires en ont été vendus dans une collection populaire à très large diffusion, ce qui en fait, dans le contexte du marché des publications en Egypte, un incontestable *best seller*. Déclaré, en son genre, "livre le plus important de l'année" par plusieurs chroniqueurs de renom - dont Ahmad Baha al-Dîn dans le quotidien *Al-Ahrâm* -, *L'histoire que je porte sur mon dos* a fait l'objet de très nombreux comptes-rendus de lecture, à partir desquels je tenterai dans ce qui suit de montrer quels types d'"effets" cette écriture a pu produire, et à quelles interrogations fondamentales elle répond.

- Au plan interne, la question posée est celle de l'ordre même du récit,

c'est-à-dire du système de "transcription" par lequel le foisonnement des expériences partielles, datées, dépourvues de signification univoque qui constituent la matière même d'une vie, peut être organisée en une succession plus ou moins linéaire de notations permettant d'en totaliser et d'en livrer le sens. D'une part, il s'agit de mettre en évidence les niveaux et les systèmes de valeurs par rapport auxquels l'intelligibilité d'une trajectoire sociale se trouve *a posteriori* restituée, en référence tout à la fois aux objectifs, conscients ou inconscients, du sujet de ce parcours, aux déterminations spécifiques qui s'exercent sur lui, et à sa perception du légitime et de l'illégitime. De l'autre, il s'agit de montrer comment et par quelle "médiation", cette trajectoire individuelle s'articule sur l'ordre général des choses, comme confirmation de cet ordre ou en rupture avec lui, dessinant une existence "exemplaire", ou au contraire celle d'un "homme révolté".

Dans une troisième partie, je tenterai de montrer comment les déterminations qui s'exercent sur la trajectoire sociale et professionnelle de Sayyid 'Uways ont pu se transposer en une oeuvre et contribuer, de façon sans doute décisive, au processus d'accumulation de savoir sur la société égyptienne.

Sayyid 'Uways, intellectuel exemplaire ?

La mise sur le marché de toute production intellectuelle s'opère au travers de toute une série d'opérations d'identification, auxquelles se livrent ces "récepteurs privilégiés" que sont les chroniqueurs ou les critiques, rédacteurs de compte-rendus de lecture qui tendent à inscrire un auteur et son oeuvre dans un système de reconnaissance et une division du travail permettant de lui assigner un public et une "fonction" sur ce marché. On peut se demander comment ces procédures ont pu jouer à propos du livre de Sayyid 'Uways. Un premier indice pourrait être trouvé dans les systèmes de comparaison utilisés pour situer cette œuvre dans une "tradition" d'écriture avérée :

Après le Livre des jours *de Taha Husayn, et* Ma vie, *d'Ahmad Amîn, on peut considérer l'autobiographie publiée par le sociologue bien connu Sayyid 'Uways comme le troisième côté de ce triangle de biographies exceptionnelles qu'a produit la littérature égyptienne à l'époque moderne.*
AL-AKHBAR, 8/10/86

Pour la vision qu'il présente de la civilisation occidentale, le livre de Sayyid 'Uways peut être rapproché de l' Oiseau d'Orient *de Tawfîq al-Hakîm,*

ou de La lampe d'Umm Hâshim *de Yahya Haqqi.*
AL-TALI'A AL-'ARABIYA, 6 /10/86

La Trilogie *de Najîb Mahfûz est le travail romanesque le plus achevé qui ait pris pour objet la société égyptienne au cours du dernier demi-siècle (...) et les points de comparaison abondent entre ce roman et l'ouvrage de Sayyid 'Uways. En dépit du fait que l'auteur soit sociologue et non pas romancier, il réussit à nous présenter une image chatoyante et diversifiée de la vie, des gens et des idées, dans une langue simple et d'autant plus attractive qu'il ne recherche que la sincérité.*
AL-TALI'A AL-'ARABIYA, 21/4/86

Le livre de Sayyid 'Uways nous ramène à certaines des œuvres les plus importantes qui ont traité de la personnalité égyptienne, de ses coutumes et de ses traditions, comme le livre de Ni'mat Fu'âd intitulé La personnalité égyptienne, *les publications d'orientalistes comme E. W. Lane ou C. Niebuhr, ou encore les volumes de la* Description de l'Egypte *sur les mœurs des habitants de l'Egypte moderne.*
SHUMU', 2 avril 1986

A travers ces évocations, le récit de Sayyid 'Uways est mis en perspective par rapport à deux registres clairement distingués de l'activité intellectuelle : la quête scientifique, socio-anthropologique, d'une part, l'écriture romanesque de l'autre, dont l'une vient en quelque sorte "valoriser" la seconde. A une écriture confinant au romanesque et assurant la communicabilité la plus large répond un savoir de type scientifique sur l'homme et la société, lequel savoir assure en retour une matière et des contenus à cette écriture, grâce auxquels celle-ci peut se dépasser en tant qu'écriture purement littéraire. La mention de l'auteur du *Passage des miracles* ou de *Bayn al-Qasrayn* est ici particulièrement significative : il se trouverait sans doute une très large majorité chez les intellectuels et dans le public cultivé, en Egypte, pour désigner les romanciers, et singulièrement Najîb Mahfûz, comme les meilleurs connaisseurs de la société égyptienne "profonde" et comme ses "sociologues" les plus authentiques. Il y a là la désignation d'une sorte de mode idéal de communication sociale, en même temps que la figure de l'"intellectuel modèle" dont on peut retrouver plusieurs réalisations dans l'histoire de cette première moitié de siècle -après Taha Husayn ou Ahmad Amîn déja cités, on pourrait évoquer Salâma Mûsa, Mahmûd 'Abbâs al-'Aqqâd, Subhi Wahîda ou Zaki Najîb Mahmûd - qui allient une culture de type encyclopédique à la capacité de communiquer avec un très large public, et qui se trouvent investis de la

mission de formuler les questions, auxquelles les autres intellectuels sont invités à répondre pour pouvoir se prévaloir de cette qualité. Ce qui leur confère ce statut de "grands intellectuels", c'est d'apparaître comme les porte-parole privilégiés des intérêts collectifs, qui se résument, en cette première moitié du XX^{e} siècle, dans la lutte pour la souveraineté et l'indépendance, et la défense de l'identité. Dans le regard de leurs contemporains, ces intellectuels dominants présentent un certain nombre de caractéristiques communes qui désignent, beaucoup plus que leur identité sociale effective, la "mission" qui leur est impartie par l'histoire et la société, ou, dans les termes de Pierre Bourdieu, l'*impetus* qui les caractérise comme intellectuels, dont Sayyid 'Uways apparaît comme une réalisation particulièrement significative :

- *L'appartenance à une génération fondatrice* : dans la représentation dominante de l'Histoire, telle qu'elle s'écrit et se réécrit en fonction des nécessités du présent, la génération de Sayyid 'Uways - celle qui atteignait sa maturité dans les années quarante - est celle à qui revint d'assumer la série des ruptures qui fondent l'Egypte contemporaine. Confrontés à l'échec de l'expérience "libérale" et à l'épuisement de la pensée réformiste, ossifiée dès Rashīd Riḍa, ses membres eurent à charge de dresser le bilan, à tous les niveaux, de la période coloniale : dans l'économie et les structures sociales, dans les systèmes de valeurs, dans les corps et les cerveaux des gens. Du point de vue de ses lecteurs contemporains, le principal mérite de Sayyid 'Uways est peut-être sa capacité à inscrire ces ruptures dans la continuité de l'"Egypte éternelle" en même temps qu'à fournir un modèle d'intégration "en acte" des transformations liées à la modernité :

L'histoire que je porte sur mon dos *exprime le combat d'un Egyptien accompli pour conquérir sa place et affirmer sa spécificité dans le contexte de la confrontation civilisationnelle entre les idées anciennes et les procédures nouvelles, dont les sociétés arabes, et en particulier l'Egypte, ont été le théâtre. L'auteur nous fait témoins de la formule propre qui a été la sienne "pour faire face à cette situation", qui peut comporter des risques ou des erreurs, mais qui témoigne, quoi qu'il en soit, de l'authenticité de cet homme, en même temps que de la sincérité de ses aspirations au progrès et à l'élévation.*

SHUMU', 2, avril 1986

Par sa trajectoire, et comme il le revendique lui-même avec une légitime fierté, Sayyid 'Uways se présente comme une exemplification des nouveaux rôles sociaux qui se mettent en place au cours de cette période, en même

temps qu'il donne à lire les difficultés, les illusions, les compromissions mêmes qui ont accompagné cette émergence. Plus loin, c'est la réalisation qu'il présente des valeurs propres - ou qui devraient l'être - au groupe des intellectuels - que saluent les commentateurs :

La véritable valeur du livre réside dans toute la capacité d'amour qui s'exprime dans chacune de ses pages, à chacune de ses lignes - amour pour les gens, pour la société à laquelle il appartient, surtout amour et foi en la vie.

AL-YAWM AL-SABI', 30/12/85

Combien l'Egypte a besoin, aujourd'hui, de ce type de leçon d'intégrité ! Nous ne sommes pas seulement absents à la raison, mais aussi absents au discours vrai.

LE MESSAGER, 27/10/85

Si chacun lisait et méditait l'expérience de cet homme, il pourrait corriger tous ces déséquilibres que la vie que nous menons ne cesse de provoquer en nous.

AL-AKHBAR, 7/10/86

Un parcours humain digne d'être vécu, digne d'être médité si nous souhaitons sérieusement progresser et accéder à une vie meilleure et plus riche.

ROZ AL-YUSUF, 29/9/86

C'est véritablement ici la figure de l'intellectuel "organique" qui se met en place, capable tout à la fois de s'identifier aux aspirations collectives et de formuler un modèle de mobilisation susceptible de permettre à la fois la mise en œuvre du changement social et la fidélité à soi-même.

- Liée à ce premier trait, *l'appartenance de ces intellectuels aux "classes moyennes"* apparaît comme la deuxième dimension significative de leur identité sociale, telle qu'elle est construite ou reconstruite par les commentateurs. Plus même que d'appartenance, on pourrait parler ici d'identification : les intellectuels dont la trajectoire de Sayyid 'Uways nous dévoile l'émergence *sont* eux-mêmes ces classes moyennes, ou à tout le moins ils en sont la réalisation la plus achevée en même temps qu'ils en donnent à voir les aspects les plus paradoxaux. Intellectuels et classes moyennes apparaissent ainsi comme engendrés *ex nihilo* par la transformation des modalités de gestion et de contrôle de la société par

l'Etat moderne, tel qu'il se met en place à partir de Muhammad Ali. Classes "artificielles", en quelque manière étrangères à la société et produites par des logiques extérieures à elle, classes composites, constituées des "transfuges" des autres classes sociales en quête de promotion ou sur la voie du déclin, elles n'en sont pas moins présentées comme à même d'incarner et d'exprimer de façon adéquate les aspirations les plus essentielles de l'ensemble de la société. Classes "fonctionnelles", liées à l'accomplissement de rôles de plus en plus centraux dans la société - administration des ressources, éducation, santé, justice, information... - elles ont vocation à la dominance *dans la mesure même* où elles sont dominées et où la tutelle que font peser sur elles l'oligarchie, l'occupant, ou encore la bourgeoisie capitaliste, entravent l'accomplissement de leur *impetus* social. En d'autres termes, la "contradiction principale" qui est celle de ces classes moyennes est de devoir se mettre au service d'un Etat qui rend possible leur développement tout en poursuivant des objectifs opposés aux leurs, dans l'espoir que les vertus propres de leurs membres - loyauté, dévouement, intégrité, rationalité, esprit de sacrifice... - viendront saper de l'intérieur les fondements de l'ordre ancien et favoriser la réalisation d'un bien commun.

- L'aspect le moins paradoxal qu'ont en commun les classes moyennes et les intellectuels "modernes" n'est pas leur relation à l'étranger : pénétrés d'influences extérieures et travaillés par elles, redevables des statuts et des rôles qu'ils revendiquent dans la société à des savoirs et des technologies pour l'essentiel "importés", ils ne s'en présentent pas moins comme l'expression de ce que la société a de plus authentique. Ainsi de Sayyid 'Uways, qui incarne en sa personne

les traditions de cette catégorie sociale dominante, qui n'a cessé d'entrer en résonnance avec les innovations de l'époque pour tenter de s'en approprier la nouveauté et de l'insuffler dans le cadre de l'authentique.
SHUMU', avril 1986

Ce qui se décrit ici, comme rôle et mérite spécifique des classes moyennes, en général, et des intellectuels "modernes", en particulier, est une fonction double de médiation. Médiation entre la société et le passé, le *turâth*, l'authentique :

Sayyid 'Uways nous fait traverser l'océan de la mémoire pour nous amener à sentir combien est profond le fossé entre nous et ce passé heureux, et combien se sont distendus les liens qui nous relient à lui.
AL-TALI'A AL-'ARABIYA, 21 avril 1986

Médiation entre la société et le monde extérieur, entre la culture nationale et les valeurs occidentales en voie de mondialisation :

Avec cet ouvrage, l'auteur ajoute un nouveau volume à la bibliothèque arabe qui engrange l'expérience des grands intellectuels égyptiens ou arabes dans la confrontation avec l'Occident, qui a débuté au siècle dernier avec Rifâ'a al-Tahtâwi.

AL-AHALI, 17/9/86

Beaucoup plus que l'image du passé qu'ils restituent ou que le témoignage qu'ils portent sur un état ancien de la culture, des valeurs ou des structures sociales, déclaré "âge heureux" par convention littéraire, on peut faire l'hypothèse que ce qui fait le succès d'ouvrages comme celui de Sayyid 'Uways, c'est leur capacité à livrer un état de la transformation du monde, illustrée et mise en scène par le récit de la mutation individuelle de leurs auteurs. De façon très dialectique, la vision "moderne" du monde acquise lors du contact avec l'Occident est ce qui permet une "révision" du passé dirigée tout à la fois contre la représentation fondamentaliste d'un âge d'or des sociétés musulmanes et contre les partisans d'une rupture radicale avec ce même passé. La référence, constante dans les pages de Sayyid 'Uways, à l'Egypte éternelle, fonctionne ici comme principe de "tri", permettant de discerner ce qui, dans cette histoire, est authentique, de l'ordre des racines, trait immuable de la personnalité égyptienne, de ce qui est allogène, rapporté, étranger à cette personnalité. Réciproquement, l'enracinement de ces intellectuels dans l'identité, attesté par leur parcours social - qu'on pense ici à celui d'un Taha Husayn - fonde leur capacité à opérer un "tri" similaire au sein de la culture occidentale à laquelle ils sont confrontés, pour n'en retenir que ce qui correspond ou ce qui est compatible avec cette identité et rejeter tout le reste. Dans cette perspective, la capacité à articuler ces deux opérations apparaît comme la condition même de la légitimité intellectuelle et définit ce que l'on pourrait désigner comme le paradigme de la culture et de l'activité intellectuelle : tout à la fois un "programme de travail" pour les intellectuels, et l'indication des critères en fonction desquels sera évaluée leur activité.

La recherche de l'engagement

La quête de la science, entendue comme principe d'accomplissement individuel et comme instrument d'émancipation collective, est ce qui organise à la fois chronologiquement et spatialement le récit de Sayyid 'Uways. "Diachroniquement", le temps du récit est celui de la série des

ruptures par lesquelles s'effectue, le passage du narrateur d'une modalité de la durée sociale structurée par la tradition, la reproduction du même et le refus du changement, à une temporalité dynamique axée sur le dépassement individuel et la réforme sociale. L'acquisition progressive du savoir, qui se vérifie au rythme des examens et de la conquête des titres académiques, constitue à la fois l'objectif et l'instrument de ces ruptures par lesquelles s'effectue le passage d'une humanité à une autre. En ce sens, la logique du récit de Sayyid 'Uways l'apparente étroitement au modèle narratif de la quête initiatique mis en évidence par les narratologues, dont il présente la plupart des caractéristiques essentielles : gradation des épreuves, chacune des victoires remportées définissant les termes et les enjeux de l'épreuve suivante, accroissement simultané des gratifications et des souffrances, dichotomisation des rôles entre "alliés" et "adversaires" du héros que son parcours aboutit à révéler à lui-même. Spatialement, cette quête s'opère par un double déplacement : elle débute par un arrachement du narrateur à l'espace traditionnel de la société, qui le projette en de nouveaux lieux - l'école, l'université, l'administration, le service des Anglais... - radicalement étrangers à cet espace, avant de le lancer, au-delà des mers, à la recherche du nouveau *Graal* de cette époque positiviste, la Vérité scientifique et la toute-puissance technologique. Il y a là une autre caractéristique fondamentale du modèle de la quête initiatique : l'expulsion du héros de son univers d'origine l'invite au voyage, constitutif d'une sagesse qui livre à son détenteur la vérité de son monde et le moyen d'agir sur lui. Je m'interrogerai tout d'abord sur la façon dont sont articulés les moments de cette quête, c'est-à-dire sur le sens que revêtent ces ruptures qui structurent le récit de Sayyid 'Uways, et sur la façon dont en sont thématisés les enjeux.

La rupture fondamentale, première, celle qui jette en quelque sorte de force le narrateur dans une histoire et une durée "autres", c'est celle des appartenances et des solidarités traditionnelles, conséquence - mais cela il ne l'a pas encore compris - de la façon dont se restructure l'occupation coloniale. Les coups portés par la "modernisation" aux structures économiques (artisanat, circuits de distribution, accès aux services et aux marchandises), sociales (famille, voisinage, moralité), et politiques (l'occupation) de la société "indigène" tendent paradoxalement à exacerber les logiques traditionnelles au moment même où celles-ci manifestent une perte irrémédiable d'efficacité. La mort du père et le jeu des lois de l'héritage, rendu plus âpre encore par la conjoncture, poussent Sayyid 'Uways dans une sorte de *no man's land* social, où il n'est plus que marginalement protégé par les solidarités traditionnelles sans avoir pu encore gagner une

place au sein des structures modernes. La disparition prématurée de ce père, disciple de Mustafa Kâmil, nationaliste et libéral, est un peu le symbole de l'échec de la génération de 1919 et de sa révolution avortée : elle laisse la place à l'autoritarisme de plus en plus crispé et sourcilleux de la génération précédente. Le grand-père, qui a survécu à son propre fils, prive son petit-fils de son patrimoine, capté de la façon la plus traditionnelle qui soit par les oncles, en même temps qu'il lui interdit, en le retirant de l'école, l'accès au monde de la modernité. En fait, la relation contradictoire qu'il entretient à son père et à son grand-père place l'accès à une éducation moderne, finalement arraché par Sayyid 'Uways, sous le double signe de la fidélité et de la transgression : fidélité aux aspirations nationalistes du père, qui rêvait de faire de son fils un émule de Mustafa Kâmil, même si celle-ci doit se jouer contre les logiques familiales ; transgression des barrières opposées par la tradition à l'innovation sociale et aux parcours inédits, même s'il faut la payer du sentiment d'une "inquiétante étrangeté". Quoi qu'il en soit, le premier pas sur la voie de la science est celui qui conduit hors de l'espace domestique, hors du cocon familial. On peut même dire que c'est *contre* l'espace familial, contre ses pesanteurs et ses accaparements, ou à tout le moins à son détriment, que se poursuit la quête du savoir et que s'opère le passage dans l'espace de la modernité. De l'un à l'autre, se produit une sorte d'inversion des valeurs qui tend à dissocier et à compartimenter de façon de plus en plus rigide les registres de la pratique sociale, exposant le héros-narrateur au risque d'un éclatement de la personnalité. Il est significatif de constater qu'à plusieurs reprises au fil de son récit, c'est en termes psychologiques que Sayyid 'Uways rend compte de son mal-être. En fait, c'est un espace de non-sociabilité, ou plutôt de sociabilités négatives que délimite, au départ, la modernité : l'espace où Sayyid 'Uways expérimente, au travers d'une série de situations dont il ne maîtrise pas encore les codes, la disqualification du système de valeurs dont il est porteur. Il n'y a pas de solidarité possible avec les "minoritaires", même "égyptianisés" qui peuplent les corridors de l'administration des Frontières, et moins encore avec les Britanniques qui en sont les véritables maîtres, et celle qu'il peut nouer avec ses collègues de travail est fondée sur des intérêts négatifs - en faire le moins possible, échapper au contrôle des chefs, maximiser ses profits, résister à la concurrence... Le niveau où Sayyid 'Uways choisit de mettre en scène la confrontation entre ces deux espaces et les valeurs qui y ont cours est particulièrement significatif des enjeux "existentiels" liés à ce passage : la conjugalité précoce des secteurs "indigènes" de la société, que son incompatibilité avec les impératifs de gestion de carrières et de patrimoines en vigueur dans le secteur "modernisé" fait apparaître comme "inconvenante", voire "obscène"; les

manifestations du zèle religieux (port de la barbe, oraisons, respect des interdits), immédiatement décryptées par les acteurs de ce secteur comme manifestation d'hostilité et symptôme d'arriération. En ce sens, les mésaventures de Sayyid Uways à l'administration des Frontières nouent un double problème à la fois structurel et récurrent, qui s'engendre dans la logique même de son parcours : comment concilier et articuler une vie professionnelle fondée sur l'extériorisation, la compétition et la relativité des valeurs, et une vie privée enrichie par la préservation des valeurs et des sociabilités traditionnelles ? Comment concilier et articuler fidélité religieuse et insertion dans la modernité, fidélité à soi-même et ouverture au monde ? On est là au cœur même de la problématique réformiste, dont Sayyid 'Uways illustre à la fois la tension fondamentale et les contradictions pratiques.

C'est précisément le fait d'échouer, en termes de régulations pratiques et de vie quotidienne, à lever les contradictions de la visée réformiste qui introduit Sayyid 'Uways à la nécessité d'une deuxième rupture fondamentale qui opère, dans l'idéologie, son passage d'un système culturel à un autre. Dans sa lettre de démission de l'Association des partisans de la Sunna muhammadienne, il déclare expressément l'incompatibilité de deux projets : poursuivre une militance réformiste, fondée sur la sacralisation du patrimoine et la fidélité aux recettes des Pieux Ancêtres, et poursuivre des études supérieures. Beaucoup plus que les valeurs elles-mêmes autour desquelles s'organisent la pratique et les interactions sociales, ce qui s'engage ici c'est la substitution d'une *mythologie* à une autre : non plus la construction ou la reconstruction de la cité de Dieu sur terre, mais l'érection de la cité du Philosophe, organisée selon les besoins et les aspirations des hommes en conformité avec la nature, cité dont avaient rêvé en son temps Ibn Rushd et les *falāsifa*, mais qui ne trouva sa réalisation que dans les sociétés du Nord où il faut dorénavant aller l'"apprendre". Vingt ans après la transgression inaugurale de Taha Husayn, c'est la même démarche que tente Sayyid 'Uways, mais transposée dans le contexte des années quarante et cinquante. Le point crucial est que s'est mis en place, à travers les hésitations et les reculades des pionniers du laïcisme, une double dichotomisation éminemment inconfortable, et peut-être impraticable, de l'espace intellectuel et idéologique. Sur le pôle islamique, ce qui tente de s'imposer, c'est la distinction entre, d'une part, les *maqāsid* ("intentions") du Législateur divin, pour autant qu'elles soient pénétrables, que peuvent s'efforcer de restituer en les "actualisant" de modernes réformateurs de l'Islam, et, de l'autre, ce qui peut apparaître comme survivances des périodes obscures, tous ces ritualismes au sens large, ces littérarismes qui

interdisent tout *aggiornamento* idéologique, ces pratiques qui font "objectivement" obstacle au progrès de la société. Certains commencent à se dire, en Egypte, que le jeûne de Ramadân peut être économiquement contre-productif, que les règles islamiques de l'héritage favorisent un émiettement regrettable des patrimoines et que le statut réservé aux femmes par la *sharî'a* peut être le plus sérieux obstacle, non pas tant à leur émancipation, qu'au pur et simple accomplissement de leur fonction sociale d'éducation des jeunes générations. Sur le pôle de la culture occidentale-scientifique-technologique, une dissociation parallèle tente de s'imposer entre, d'une part, les procédures de cette pensée qui définissent son *efficace* propre, et, d'autre part, ses fondements chrétiens, ou pire, matérialistes.

Le problème crucial est que, loin de déboucher sur un rapprochement des perspectives, cette tentative de concordat idéologique entre les "intentions" de la religion et les "méthodes" de la rationalité scientifique est combattue avec virulence au sein des deux camps, dans l'un au nom de l'unité de l'Islam, religion et Etat, et de sa validité en tout temps et en tous lieux, dans le second au nom de l'unité de la vision scientifique du monde et de la nécessaire solidarité de la théorie et de l'expérience. Ainsi, ceux qui, comme Sayyid 'Uways, entreprennent de se positionner à une sorte d'intersection entre modes de pensée et systèmes de valeurs antagonistes (?) s'exposent-ils au risque d'un double rejet : les échos des critiques de Renan ne sont pas retombés, et la démonstration de la "fermeture" de la pensée musulmane à la rationalité scientifique moderne fait figure d'exercice obligé de la part des orientalistes, alors que les anathèmes des partisans de la fidélité islamique contre le "matérialisme" de la pensée occidentale se renforcent des dérèglements que la "modernisation" suscite, de toute évidence, dans les mœurs et les valeurs. Un double rejet dont il faut souligner qu'il ne se limite pas à l'ordre de la pensée, mais qu'il peut être vécu aussi au quotidien, au travers d'épuisantes batailles de signes où s'engagent l'apparence physique, les comportements alimentaires, l'utilisation des loisirs, les relations entre les sexes, etc. Dans l'expérience que nous en livre Sayyid 'Uways, cet éclatement des systèmes de références et de comportements se traduit par un "mal-vivre" *expérimenté dans les deux registres de la tradition et de la modernité*, dans la mesure où, paradoxalement, *c'est toujours en fonction des valeurs de l'autre pôle que sont évaluées les situations vécues* : ainsi, le formalisme et la froideur des relations sociales, le repli des individus sur eux-mêmes - qui va jusqu'à les autoriser, par exemple, dans l'Angleterre post-victorienne, à se débarasser des vieux en les plaçant dans des hospices -, sont mises en regard de la profusion des sentiments qui s'engagent dans les relations sociales "orientales". Mais ce sont les femmes

de ce même Occident, par leur émancipation et les qualités dont elles font preuve, qui permettent à Sayyid 'Uways d'entrevoir la vérité de l'"arriération" des femmes de son propre entourage. En retour, si le comportement politique des sujets de Sa Majesté britannique et leur discipline "analysent" en quelque sorte la corruption des pratiques et l'absence de consensus sur la scène politique égyptienne, ce sont les aspirations à l'émancipation des peuples colonisés qui dévoilent la vérité de la culture impériale britannique et le peu de cas que les Anglais font de leurs propres valeurs, dès lors que des sociétés "inférieures" sont concernées.

C'est peut-être cette incapacité à voir les choses d'un seul point de vue qui explique la démarche apparemment contradictoire de Sayyid 'Uways. Globalement, l'expérience de l'expatriation telle qu'il nous en rend compte est empreinte d'une coloration assez sombre : le vécu quotidien et les relations sociales sont sources de *stress* et, mises à part les satisfactions intellectuelles dont il fait état, les seuls vrais instants de bonheur qu'il invite son lecteur à partager lui ont été donnés d'avoir pu retrouver l'Egypte en Angleterre - une réunion de boursiers dans un hôtel de Londres, un compatriote retrouvé par hasard dans une rue de Cardiff, une famille anglaise parlant l'arabe, et dont le père a servi comme officier au Caire. Pourtant, malgré la nostalgie qu'il nous dit éprouver et la cruauté de la séparation d'avec sa famille, Sayyid 'Uways ne semble rien avoir de plus pressé, à peine rentré au Caire, que d'organiser les conditions d'un nouveau séjour à l'étranger. Comme si ses aspirations étaient vouées à être perpétuellement en décalage, lui interdisant de se satisfaire pleinement de la situation présente. Comme si surtout la réalisation d'aspirations engendrées par un processus éclaté de socialisation ne pouvait s'opérer que dans la dissociation et la culpabilité.

Cette bipolarisation des systèmes de référence autour desquels se structurent tant l'activité intellectuelle que les comportements moraux et les perceptions existentielles est aussi - on devrait peut-être dire surtout - un problème épistémologique : celui de cette *rupture* indéfiniment suspendue, jamais poussée jusqu'à son terme, qui, depuis la fin des années trente et le reflux du libéralisme laïc, place les intellectuels égyptiens à mi-chemin entre deux systèmes de pensée, sinon antagonistes, du moins étrangers l'un à l'autre, de telle sorte qu'il leur est impossible de tirer pleinement parti des légitimations que chacun confère. D'une part, la dissociation entre les procédures et les méthodes de la pensée scientifique-technicienne et ses fondements philosophiques et idéologiques tend à dépouiller ce mode de pensée - on pourrait dire cette

"mentalité" - de ce qui fait son efficace propre : sa capacité de renouvellement et d'auto-dépassement. Schématiquement, ce qui se met ici en place c'est un "positivisme", non pas au sens systématique, doctrinal, qu'Auguste Comte donnait à ce terme, mais dans un sens "restreint" : les méthodes, et non pas les choses elles-mêmes qu'elles servent à appréhender, sont prises comme objet du savoir ; les mots passent pour les choses qu'ils servent à désigner; le culte de la science tient lieu d'épistémologie. Symétriquement, la dissociation de la dimension spéculative de l'Islam, que celle-ci s'opère au nom des *maqâsid*[1], de la *maslaha*[2] ou d'une pensée mystique, et de ses "ritualisations" - règles juridiques, dévolution des patrimoines, morale domestique, codes de conduite, esthétique... - tend à amoindrir ce qui fait la force du sentiment communautaire islamique : sa capacité consensuelle de mobilisation. En d'autres termes, plus le "syncrétisme" est avancé entre la mentalité scientifique-technicienne-moderniste et une vision islamique "réformée" - c'est-à-dire, plus avancée est l'acculturation - moins un tel système de pensée semble en mesure de se structurer en vision du monde cohérente et crédible, productrice d'effets sociaux. "Pensées d'intellectuels" dont les enjeux ne sont pas réellement en prise sur le cours des choses. Ni Afghânî, ni Mustafa Kâmil, et pas même Muhammad 'Abduh, efficacement contré par le clergé traditionnaliste et la hiérarchie des confréries soufies, pour une fois réconciliés, ne parviennent à formuler les termes d'une synthèse à même de conjuguer la poursuite d'objectifs "modernistes" - construction de la nation, diffusion dans les masses d'une culture politique, apurement des dogmes et des pratiques religieuses, recentrement sur l'Etat... - et l'affirmation de fidélités islamiques. Malgré tous les efforts de 'Abd al-Razzâq al-Sanhûrî, le droit qu'il élabore, en tentant une synthèse entre le code civil français et le corpus de l'imam Mâlik, continuera à passer pour "positif", et c'est Hasan al-Banna, dont Sayyid 'Uways a plus d'une fois croisé la route, qui le premier comprendra que l'adhésion littérariste au "rituel" est la condition minimale d'une mobilisation populaire. Un positivisme islamique se pose en s'opposant au(x) positivisme(s) de la modernité, chacun contribuant à verrouiller de plus en plus étroitement le champ des choix idéologiques ouverts aux intellectuels égyptiens.

Dans la gradation des épreuves qu'a dû affronter Sayyid 'Uways dans sa quête initiatique de la science, la moindre n'est sans doute pas le constat qui s'impose à lui lors de son séjour en Angleterre, à l'occasion de ses lectures et de ses conversations, du fait qu'"Autrui" - et pis encore,

1. Les "intentions" du législateur divin.
2. L'intérêt collectif.

l'occupant - dispose sur l'Egypte d'un savoir plus efficace, plus lucide, plus exact, que celui dont disposent les Egyptiens eux-mêmes. Blunt, qui a beau être un proche de 'Orabi, compose une "histoire secrète" de l'Egypte - c'est sa lecture qui dévoile à l'auteur la vérité sur certains épisodes parmi les plus cruciaux de l'histoire de son pays. De la même façon, c'est l'observation du fonctionnement de la société britannique qui lui permet d'analyser, en Egypte même, *"des rapports sociaux, anciens ou nouveaux, invisibles pour moi avant ce voyage."* En d'autres termes, l'accumulation du savoir sur soi passe par la médiation des catégories de l'Autre, et ce sont ces catégories qui permettent de formuler la vérité de la société égyptienne. Plus précisément, en "apprenant" une économie, une sociologie, une philosophie, une science politique produites pour rendre compte et gérer des sociétés "modernes", ce n'est pas tant la vérité de sa propre société que découvre Sayyid 'Uways que ce qu'elle devrait être pour se conformer au modèle de la modernité. Ce que ces savoirs permettent de mesurer, c'est avant tout *l'écart* de la société égyptienne par rapport à ce modèle qui, à travers ses variations - anglaise, française, américaine, voire soviétique - se présente bel et bien comme universel. La société est ici abordée en quelque sorte en projection, dans l'anticipation de ce que sera son avenir si ceux qui ont la responsabilité de son présent se montrent à la hauteur de leur mission historique.

On touche ici aux transformations des modalités mêmes de la gestion sociétale et à l'émergence de rôles sociaux inédits auxquelles Sayyid 'Uways et sa génération ont été confrontés. Il y a plus qu'une simple coïncidence dans le fait que 1936, année de l'inscription de Sayyid 'Uways à l'Ecole de Service social du Caire qui vient d'ouvrir ses portes, soit l'année même où le système d'emprise coloniale de la Grande-Bretagne sur l'Egypte entreprend de se restructurer pour tenter d'enrayer le processus d'échappement enclenché par la révolution de 1919 : indépendance "formelle" et égyptianisation sont la nouvelle recette qu'expérimente l'ordre colonial pour se maintenir, au plus grand bénéfice des filatures du Lancashire. L'armée égyptienne se met à recruter de jeunes diplômés de la même façon que la "réforme sociale", au nom de quoi l'occupation coloniale justifie sa propre perpétuation, se dote d'un personnel nouveau : tout comme, dans un autre genre, les militaires, les travailleurs sociaux ou les militants de ce que l'on désignerait aujourd'hui comme des ONG (organisations non-gouvernementales), dont le nombre connaît au cours de cette période un spectaculaire gonflement, se perçoivent comme une sorte d'avant-garde de la modernité/indépendance nationale dans la mesure où ils revendiquent le monopole des savoirs et des technologies qui rendent possible la réforme sociale. Sayyid 'Uways exprime clairement sa certitude

de la nouveauté des rôles sociaux qu'il est appelé à assumer, en même temps qu'il affirme la nécessaire professionnalisation du personnel qui les prend en charge. De ce point de vue, les années trente et quarante apparaissent comme une période d'euphorie sociale et professionnelle pour les couches de la population dont Sayyid 'Uways fait partie, ou à tout le moins comme une période d'effervescence propice aux stratégies de mobilité sociale. Le recrutement par l'Etat et le statut d'*effendi* lié aux nouvelles professions, traduisent une véritable promotion sociale dont bénéficient, de façon certes inégale, les membres de ce que j'ai désigné, par commodité, comme les classes moyennes. Au sein du réseau associatif notamment, des carrières débutent, et la création, en 1939, du ministère des Affaires sociales, ouvre aux nouvelles professions un espace de déploiement à la fois large et extrêmement diversifié : villages modèles, asiles pour les vieux et les handicapés, assistance aux tribunaux et lutte contre la délinquance juvénile, encadrement du personnel des nouvelles usines, sont les principaux sites où s'appliquent les nouvelles techniques du contrôle social acquises au cours de séjours de plus en plus fréquents dans les universités anglaises ou américaines.

Mais au moment même où il découvre la supériorité des méthodes de gestion "à l'européenne" des questions sociales, Sayyid 'Uways en découvre le détournement, ou pour mieux dire la perversion au bénéfice d'intérêts tout autres que ceux de la réforme et du progrès social. Son expérience avec les enfants des rues, au Caire et surtout à Kom Ombo, lui laisse entrevoir précocement le fait que les nouvelles techniques peuvent être appropriées et mises à profit par les intérêts dominants pour conforter leur domination : être mises au service de la répression, servir à renforcer l'exploitation des humbles, conforter la bonne conscience des nantis invités à s'associer à l'œuvre "philantropique". Eternel dilemme de la réforme sociale qui, au nom de la promotion du bien-être des individus ou des groupes qu'elle prend pour cible de ses efforts, se découvre alliée "objective" des bénéficiaires du *statu quo* qui condamne les humbles à leur humilité, les exploités à leur exploitation, et livre les "criminels" au cercle vicieux de la répression.

De cette double prise de conscience résulte la représentation que Sayyid 'Uways a de lui-même comme intellectuel et comme sujet social : écartelé entre des aspirations enracinées en lui par sa trajectoire et sa formation professionnelle, et sa pratique sociale effective faite de compromissions et de renoncements, il se perçoit comme

un révolutionnaire, une personnalité en révolte contre son passé et contre les conditions culturelles, sociales et économiques prévalant. C'était aussi la révolte d'un individu contre toute une classe, avec ses conceptions, ses

valeurs, ses traditions, ses modes de vie et sa "représentation des convenances..

Plus loin, il écrit :

Aujourd'hui, je réalise que je n'ai jamais cessé de lutter contre la classe dans laquelle m'a mis la société, ou plutôt, contre la classe dans laquelle j'ai moi-même choisi de me mettre.

On ne saurait résumer de façon plus lapidaire la contradiction principale à laquelle se trouvent confrontées les "classes moyennes" : engendrées par les besoins du système d'emprise colonial-oligarchique, elles doivent à leur formation, notamment professionnelle, reçue bien souvent dans le réseau des institutions d'enseignement occidentales, en Egypte ou à l'étranger, des aspirations qui tendent à les mettre en porte-à-faux par rapport aux objectifs du système social qui leur a donné le jour. Le paradoxe est que cette auto-image de l'auteur comme "homme révolté" doive se traduire dans la pratique même de Sayyid 'Uways par une véritable occultation du politique, abandonné aux partis, d'abord, aux militaires, par la suite :

A cette époque, je ne faisais pas de différence entre les concepts de "réformateur social" et de "réformateur politique" d'une part, et le concept d'"intellectuel" d'autre part. Pour moi, le partage passait à l'époque entre "réformateur social" et "réformateur politique". Tout en réalisant bien qu'ils poursuivaient un seul et même objectif, je concevais séparément ces deux rôles et je n'assignais aucun statut particulier au concept d'"intellectuel". C'est à cette époque, alors que j'avais atteint trente-cinq ans, que j'eus pour la première fois l'intuition du fait que l'intellectuel diffère du réformateur, social ou politique, en ce sens que son rôle se limite à celui de l'orientation du réformateur, sans qu'il puisse, lui-même, assumer ce deuxième rôle. En d'autres termes, l'intellectuel ne réforme pas par lui-même la société mais doit se borner à guider les réformateurs et à éveiller la conscience de ceux qui sont capables d'entendre son message.

Il y a là une démarche proprement stratégique qui tend à fonder la spécificité même du rôle des intellectuels dans la société sur ce renoncement ou ce refus de prendre en charge par eux-mêmes la réalisation d'objectifs dont, par ailleurs, ils revendiquent au nom de leur formation le monopole de la formulation. Il faut souligner qu'on n'est pas ici en présence d'une position propre au seul Sayyid 'Uways : ce sont les sciences sociales, en général, et la sociologie, en particulier, qui font de l'"apolitisme" de leur

personnel un élément fondamental de leur identité professionnelle, celui qu'elles vont mettre en avant vis-à-vis du pouvoir pour tenter d'élargir leur espace d'intervention et leurs prérogatives. Ce qui se joue ici, c'est la relation éminemment instable et controversée entre la fonction d'expertise revendiquée par les intellectuels, et notamment ceux des sciences sociales, et la fonction critique qui appartiendrait en propre aux intellectuels en tant que tels. C'est aussi le statut de médiateurs que s'attribuent les intellectuels entre la société "civile" à laquelle ils appartiennent et au nom de laquelle ils affirment parler et le pouvoir d'Etat dont ils ambitionnent de guider l'action

La réforme de l'Egypte éternelle : construire le citoyen vertueux

On peut trouver dans la série des dédicaces des principaux ouvrages publiés par Sayyid 'Uways le fil conducteur qui permet de relier entre eux ses différents travaux (cf. liste en annexe), définissant la cohérence d'un champ d'objets privilégiés et le système des finalités qu'il assigne à sa pratique professionnelle de "spécialiste de la société" :

A celui qui, le premier, a enraciné dans mon être l'amour de la connaissance, au Guide et à l'Imam Abû Muhammad Mahmûd Ibn Muhammad Ibn Ahmad Ibn Khattâb al-Sibki, que Dieu accueille en Sa clémence.

L'invention culturelle à la manière égyptienne, étude de quelques saints et *wâli* en Egypte,
Le Caire, 1981

A tous ceux qui vouent le meilleur de leur énergie créatrice à purifier le climat culturel égyptien des résidus et des scories du passé qui l'encombrent pour ouvrir la voie au relèvement de notre Egypte éternelle.

La dualité dans le patrimoine religieux égyptien, étude d'anthropologie culturelle historique,
Le Caire, 1985

Aux victimes égyptiennes innocentes à toutes les époques.

L'éternité dans la vie des Egyptien contemporains,
Le Caire, 1972

A celles dans les yeux desquelles je discerne l'avenir radieux de notre Egypte éternelle ; à celles dont le combat positif, aux côtés de leurs compagnes et de

leurs compagnons est en train de construire cet avenir, à mes petites-filles M., H. et I.

Entretiens sur la femme égyptienne contemporaine, étude de sociologie culturelle,

Le Caire, 1977.

A un niveau de surface, ce qui se trouve ici désigné comme le lieu commun des préoccupations du chercheur, c'est ce que Sayyid 'Uways lui-même définit comme des "survivances" du passé, effets de "superstition", "culture populaire", si l'on entend par là non pas la culture propre à certaines strates de la société, mais tout ce qui échappe aux régulations officielles des comportements et des attitudes, tout en renvoyant à une mémoire collective de la vie en société où les individus et les groupes vont puiser des "recettes" pour faire face aux vicissitudes des temps. Comportements "irrationnels", ou d'une efficacité seulement symbolique, de contournement ou de résistance, de compensation ou de subversion, qui permettent de supporter la misère, l'oppression et le désespoir. Fidélités auxquelles on s'accroche quand tout le reste fait défaut, valeurs refuge qui permettent, envers et contre tout, de survivre. Ce qui ne change pas alors que tout le reste se transforme : non pas tant des "survivances" qu'un fond commun d'attitudes devant la vie et devant la mort, qui caractériserait les membres de la société égyptienne tout au long de son histoire et face aux autres civilisations. Il y a là, à la fois, la délimitation de terrains d'enquête, de corpus susceptibles de fournir un matériau à l'analyse, et celle des cibles assignées à l'intervention sociologique : les femmes, à la fois vecteurs et victimes de toutes les "arriérations", les confréries de soufis, qui encadrent et animent la religiosité populaire, les pauvres, les criminels, ou, en d'autres termes, les laissés pour compte de la modernité - l'"autre Egypte", qui n'apparaît que dans les taux d'analphabétisme, les données épidémiologiques ou les statistiques sur la délinquance. En près d'un demi-siècle d'un déchiffrement minutieux de ce qu'il désigne comme l'*"encyclopédie vivante de la société égyptienne"*, Sayyid 'Uways a ainsi pu constituer une série de corpus à la fois historiques et socio-anthropologiques de ces pratiques à la fois fugitives et récurrentes qui trament le quotidien des masses populaires, urbaines ou rurales, mais aussi des élites égyptiennes : culte des saints , savoirs et techniques de magie blanche ou noire, représentations de la mort et des défunts, représentations de la sexualité.

Il y a là tout autre chose que la tentation d'un "folklorisme" attaché à exalter l'"authenticité" populaire ou la "spécificité" culturelle de l'Egypte - même si une telle préoccupation ne peut être totalement absente dans un contexte aussi profondément imprégné de nationalisme que la société

égyptienne - et Sayyid 'Uways lui-même a, à plus d'une reprise, exprimé clairement sa réticence à totaliser le sens de sa démarche en termes de "personnalité nationale". Beaucoup plus que leur caractère "folklorique" ou leur saveur "exotique", ce qui, dans ces manifestations de la culture populaire, intéresse le sociologue, c'est ce qu'elles révèlent de la façon dont se composent et s'articulent - ou, le plus souvent s'ignorent et divergent - les logiques étatiques de prise de contrôle et d'encadrement de la société et celles mises en œuvre par les individus et les groupes en réponse aux interventions ou aux carences de l'Etat. C'est très précisément au niveau de cette articulation problématique entre la "centralité" étatique et les "périphéries" sociales que se formulent les problématiques de chacune des enquêtes conduites par Sayyid 'Uways.

Ainsi, l'étude qu'il réalise - la première en son genre en Egypte - sur un corpus de cent soixante-trois lettres adressées par voie postale au mausolée de l'Imam al-Shâfi'i se situe d'emblée dans une perspective de sociologie du crime : ce qui motive l'enquête - on pourrait dire ce qui la justifie en termes d'*utilité sociale* - et ce qui en inspire le projet et les questionnements, c'est l'intérêt porté par l'auteur aux crimes invisibles, c'est-à-dire

> *des crimes qui surviennent dans la société sans que leurs victimes aillent frapper à la porte des autorités. L'auteur cherchait des procédures permettant de mettre à jour ces crimes dans la société égyptienne. S'étant avisé du fait que nombre de citoyens avaient l'habitude d'adresser des lettres au mausolée de l'Imam al-Shâfi'i, dans le quartier de Khalîfa au Caire - et dans la mesure où celui-ci, de son vivant et jusqu'après sa mort, était considéré comme juge de la loi religieuse"* (qâdi al-sharî'a), *dans les prérogatives duquel entrait de trancher dans les litiges et de rendre justice aux opprimés - le chercheur eut l'intuition que certaines de ces lettres pouvaient faire état de crimes commis contre leurs auteurs qui, pour un certain nombre de considérations préféraient s'abstenir de demander réparation et justice aux forces de l'ordre ou aux magistrats traditionnels.*
>
> L'Eternité ..., p. 23

Dans cette logique, l'objectif de la recherche est, d'une part, de mettre en évidence un certain nombre de comportements qui illustrent et "analysent" les carences et les disfonctionnements de l'autorité - manque de confiance de la population vis-à-vis de la police, corruption, accès inégalitaire à la justice - et, de l'autre, le caractère "pré-rationnel", "anti-scientifique", contraire au progrès des attitudes de larges secteurs de la société égyptienne. De ce double point de vue, c'est en termes de "purification" - *tathîr* - de la société que le problème est posé : la représentation de *ce qui devrait être*, par

opposition à *ce qui est*, constitue la pierre de touche permettant d'évaluer tant la façon dont l'Etat ou ses appareils s'acquittent de leur rôle que les différentes composantes, "positives" ou "négatives", de la culture populaire égyptienne :

Le but de toute étude scientifique sérieuse est de venir à bout des concepts et des orientations non scientifiques qui prévalent dans le contexte socio-culturel de notre société égyptienne contemporaine. Telle doit être notre finalité première. C'est la finalité que s'assigne cette étude. L'envoi de lettres à destination de défunts reflète certains types d'attitude par rapport à la vie elle-même et des orientations qu'il est impossible de considérer comme positives ou scientifiques. En d'autres termes, la persistance de ce type de comportements est contradictoire avec les orientations nouvelles et avec l'entreprise de construction de la société nouvelle.

Les lettres ..., p. iii

C'est très précisément la même ligne d'analyse qui s'applique à propos du culte des saints, des attitudes vis-à-vis de la mort et de la sexualité, ou vis-à-vis du statut des femmes dans la société. Dans tous les cas, il s'agit pour le sociologue de mettre en évidence les contradictions entre les discours et les pratiques, entre les objectifs affichés de l'action sociétale - de surcroît définis par une révolution - et la réalité des survivances du passé. En d'autres termes, il s'agit de lever le voile, pour la combattre, sur la dualité des systèmes de valeurs et de comportements qui oppose, du point de vue de son avenir et en référence au passé, la société égyptienne à elle-même.

Cette représentation d'une Egypte dont l'"éternité" est celle de cette dualité, lieu d'un décalage permanent entre la pratique et les discours et où le passé s'entremêle indissolublement au présent, est ce qui détermine la structure même de l'argumentation sociologique et les modes d'"administration de la preuve". Schématiquement, on peut mettre en évidence trois structures de sens fondamentales dans l'œuvre de Sayyid 'Uways, qui sont ce qui lui permet de mettre de l'"ordre" dans la diversité chatoyante et contradictoire du réel en même temps que de désigner les voies d'une possible réforme "vers le mieux" de cette réalité .

Un premier schéma d'interrogation du réel social tend à faire le partage entre ce qui relève de l'"authentique", de l'"originel" *(asîl)*, par opposition à des comportements et des valeurs "allogènes" (*dakhîl*), imposés à l'Egypte et aux Egyptiens par les conquérants qui ont dominé, sans interruption, la vallée du Nil depuis l'épuisement des dynasties. Il y a là une structure de sens qui s'enracine à la fois dans la pensée réformiste, avec son projet de

dégager le noyau dur "authentique" de l'Islam - la pratique de l'Age fondateur - des élaborations proliférantes des docteurs déclarées "étrangères" à l'Islam véritable, et dans la pensée nationaliste arabe par laquelle elle fut mobilisée pour lutter contre l'"obscurantisme" turc, rendu responsable de la décadence de la nation arabe. Principal mérite de cette structure de sens, le fait qu'elle permette de désigner les causes de l'état présent de la société :

Le statut de colonisés dont ont longtemps souffert les Egyptiens est-il responsable de la faible capacité au changement que l'on constate dans certaines couches de la société ? Les sédiments déposés par l'injustice, l'oppression et la tyrannie sont -ils responsables de l'incapacité chronique de nombreux Egyptiens à faire face à l'inconnu et qui les fait se cramponner à leurs pratiques traditionnelles ?

L'invention culturelle ..., p. 13

Simultanément, l'opposition *Asīl/Dakhīl* permet de classifier les comportements sociaux selon une échelle de désirabilité qui oppose, à ses deux extrêmes, des comportements "originels" mais "mutés", adaptés aux nécessités du présent et de la modernité, qui bénéficient d'un indice de positivité maximum, et des comportements à la fois "allogènes" et "figés" qui relèvent de la pure négativité. Exemple des premiers, la faculté d'adaptation immémoriale du *fellâh*, toujours prêt à transformer ses outils ou à changer ses récoltes, ou encore la "flexibilité" religieuse et linguistique dont ont fait preuve à plus d'une reprise les Egyptiens - ce qui fait de la disponibilité au changement la constante la plus "authentique" de l'histoire de l'Egypte. Exemple des seconds, le culte des membres de la famille du Prophète, implanté en Egypte par les Fatimides shi'ites, et qui "réactive" la vieille propension des Egyptiens à rendre un culte aux morts, en contradiction formelle avec les enseignements de l'Islam - ce qui tend à faire de la tradition, ou de certaines traditions, le support paradoxal d'éléments de culture "allogènes". En fait, ce qui s'oppose ici, ce ne sont pas tant des éléments culturels identifiés comme "authentiques", "endogènes", et d'autres qui ne le seraient pas, que les systèmes de croyances dans lesquels s'organisent ces éléments, envisagés dans la perspective de ce qu'il faut bien désigner comme un "projet de société" ou un "modèle de civilisation". On touche ici à la deuxième structure fondamentale du sens à l'œuvre dans la pensée de Sayyid 'Uways.

J'ai déja évoqué à plus d'une reprise dans ce qui précède l'opposition entre ce qui *est* et ce qui *devrait être*, et son rôle comme principe d'évaluation des comportements et des valeurs dominants dans la société. De fait, cette

opposition constitue le principal dispositif de légitimation sur lequel se fonde tant le discours tenu par Sayyid 'Uways lui-même que les politiques de réforme volontariste de la société égyptienne dont, en sa qualité d'expert, il recommande aux autorités la mise en œuvre. Dans son principe, cette légitimité se construit elle-même en relation à deux systèmes de référence ayant vocation à l'universalité en même temps qu'à régir l'ensemble de la réalité humaine, posés à la fois comme irréductibles l'un à l'autre mais comme parfaitement solidaires, non-susceptibles d'entrer en contradiction : la Science, comme corps de savoirs efficaces et prouvés, mais affectés d'un coefficient irréductible de relativité ; la Religion, comme corps de savoirs vrais et nécessaires, mais objets de "libre assentiment" et de "conviction intime" de la part des individus.

D'un côté, la science, du double point de vue des autorités et des individus est ce qui rend possible une gestion rationnelle des comportements humains - condition *sine qua non* du progrès des individus et des sociétés. Dans cette logique, c'est parce qu'ils contredisent à la scientificité et au progrès que les superstitions et autres comportements infra-modernes méritent d'être étudiés et combattus :

Nous vivons à une époque où la science est devenue en elle-même un moyen de production, c'est dire, en d'autres termes, qu'elle concerne aujourd'hui tous les aspects de la vie de l'homme. Dans cette perspective, il est du droit de la science de se voir reconnaître le monopole de la légitimité dans le domaine de la pensée. En tant que société en voie de développement, notre société égyptienne a besoin, plus que de toute autre chose, de la science moderne, et aucune tentative de falsification du concept même de cette science moderne ne doit faire obstacle à ce besoin (...). Certains considèrent que les résultats de la science moderne ne sont pas suffisants, dans la mesure où elle n'a rien en commun avec la vérité absolue. Nous n'avons pas besoin de vérité absolue. Dans les conditions sociales, culturelles, économiques et politiques qui sont celles de la société égyptienne, celle-ci n'a pas besoin de vérité absolue. La vérité dont nous avons besoin est celle qui nous permettra de déjouer les complots de nos ennemis acharnés, de venir à bout de l'analphabétisme, d'éradiquer la bilharziose, de combattre le crime et le trafic de drogue et les autres problèmes sociaux. La vérité absolue ne permet pas de faire face à ces problèmes, de même qu'elle ne peut rien pour résoudre ceux liés à l'habitat, à la circulation, aux transports, à l'exode rural ou au conflit des générations.

Entretiens..., pp. 10 et 17.

Ce relativisme utilitariste de la science, dont on peut faire l'hypothèse qu'il est dicté par les conditions mêmes de son appropriation, reporte sur la religion la "normativisation" des comportements sociaux. Si la science fournit les moyens et les modalités du "progrès", c'est la religion qui en fournit, en quelque sorte, le contenu - ce qui doit être pour être en conformité avec la vocation même de la société égyptienne - et c'est elle qui organise le système des valeurs centrales dont la réforme de la société doit rendre possible l'inscription dans l'histoire. Dans cette logique, c'est d'abord et avant tout parce qu'ils sont en contradiction avec la vérité du message prophétique que les éléments de culture populaire à l'étude desquels il a voué l'essentiel de son activité de sociologue doivent être "réformés", voire éradiqués. Ainsi, par exemple, des différents "savoirs" et pratiques liés à la magie et à la divination de l'avenir :

La foi islamique authentique, au niveau de la théorie, est hostile à tout ce qui est magie, recours à des sorciers ou des devins et autres tireurs de cartes et jeteurs de sorts. L'héritage théorique islamique est plein de menaces et de mises en garde contre ces pratiques. En effet, la magie est une pollution (talwīth) *de la croyance, car "quiconque pratique la magie associe à Dieu d'autres que Lui" (hadīth prophétique rapporté Abī Harīra et transmis à al-Nisā'ī), ou encore "Quiconque fait venir un sorcier et lui accorde crédit se montre infidèle à la Révélation accordée par Dieu à son Prophète" (hadīth rapporté par 'Umrān Ibn Hasīn et cité par al-Tabrānī) (...) Il en va de même pour ce que l'on désigne comme la "science de la sagesse"* ('ilm al-hikma) *et ses différentes branches (science des nombres, des lettres, des noms, des éléments, astrologie et divination ...), qui non seulement sont en contradiction avec la science contemporaine, comme il apparaît de ce qui précède, mais contredisent également la foi islamique authentique et les préceptes de cette foi. Ainsi, la dualité apparaît clairement manifestée, non seulement dans le patrimoine culturel égyptien en général, mais aussi, en particulier, dans le patrimoine religieux.*

La dualité..., pp. 45 et 48.

Il est significatif de voir Sayyid 'Uways organiser son questionnement de la dualité religieuse dans la société égyptienne en retrouvant, pour l'occasion, la structure même des traités de science religieuse qui distinguent les questions relatives aux dogmes (*al-'aqīda*), aux prescriptions rituelles (*al-'ibâdât*) et aux systèmes de comportements (*al-mu'âmalât*). On ne saurait indiquer plus clairement que l'objectif poursuivi est véritablement celui d'un retour à l'"orthodoxie", entendue tout à la fois comme la pratique originelle de la religion, et comme conformité au "consensus" des docteurs.

Si du point de vue de la science, la confrontation avec les vérités d'expérience permettait de réfuter le pseudo-savoir des sorciers et autres initiés, c'est leur confrontation argumentée, sur chacun de ces registres de la pratique religieuse, au texte coranique et à la Sunna du Prophète, qui dicte la nécessité de les combattre. L'enjeu n'est plus ici, comme pour le premier réformisme, d'établir la compatibilité et l'accord de la science moderne et de la religion, mais de montrer que celles-ci sont objectivement solidaires face à un ennemi commun - les "superstitions" au sens large - dans le cadre d'une nouvelle "division du travail", seule à même de rendre possible le progrès de la société et de ses membres. De cette nécessaire coopération dépend, en dernière analyse, la production du "citoyen égyptien vertueux" *(al-muwâtin al-misri al-sâlih)* et la mise en place de normes "idéales" de sociabilité, conformes tout à la fois à l'intérêt général et aux exigences de l'identité religieuse.

On le voit, ce qui s'opère dans cette logique, c'est l'articulation de plus en plus serrée, de plus en plus indissociable, de la "rationalité", comme qualité des pratiques et des valeurs conformes au projet social dominant, et ce projet lui-même, largement identifié à l'Etat et à ses appareils, y compris l'appareil religieux. J'ai fait l'hypothèse que l'apolitisme apparaissait comme l'une des composantes décisives de l'identité professionnelle des sciences sociales. C'est peut-être ainsi qu'il faut entendre "apolitisme" : alors même que, plus que tout autre intellectuel, le sociologue est invité à "choisir son camp", c'est-à-dire à prendre position dans les conflits dont la société est le théâtre, ce choix semble devoir se limiter, dans les conditions propres à l'Egypte, à celui de la fraction de l'élite au service de laquelle il se met.

Une troisième structure fondamentale vient compléter le dispositif de production de savoir sur la société que fait "fonctionner" Sayyid 'Uways : opérant la jonction entre une problématique fondée sur l'opposition *asîl/dakhîl* et un système de références légitimantes mobilisant conjointement les valeurs de la science "moderne" et celles de la religion "authentique", la méthodologie mise en œuvre par le sociologue s'enracine dans une représentation de la continuité paradoxale de l'histoire millénaire de l'Egypte.

- *C'est une culture ancienne (qadîma) et ininterrompue*
- *c'est une culture dont les sources sont multiples*
- *certaines des notions qu'elle véhicule peuvent ne pas correspondre aux pratiques qu'elles désignent ou recouvrir des pratiques divergentes*

- certaines des composantes de cette culture sont contradictoires alors même qu'elles concernent les mêmes champs de la pratique sociale
- cette culture est la plupart du temps engagée dans une lutte farouche avec tout ce qui est nouveau.
La dualité..., p. 23

L'"éternité" de l'Egypte se donne à analyser, du point de vue de l'historien, au fil de trois périodes, trois ères, que séparent des ruptures aussi radicales que des changements de langue ou de religion. Enjeu de la démarche de Sayyid 'Uways, mettre en évidence les permanences "profondes" que viennent masquer, en même temps qu'ils les réalisent, ces changements dans la "superstructure". De l'Egypte des Pharaons à l'Egypte copte puis musulmane, ce qui se perpétue c'est, on l'a vu, beaucoup plus qu'une "culture" définie en termes de contenus ou de mythologies, ce que l'on pourrait désigner comme une "structure mentale", forgée tout à la fois par le climat et l'environnement et par le type de structures sociales - le despotisme hydraulique oriental - produites en quelque sorte nécessairement par cet environnement : une propension "native" au monothéisme, couplée à une tendance irrépressible à multiplier les intercesseurs entre la rigueur de l'ordre divin-social et la rigueur des temps ; une attitude ambiguë de soumission grégaire à l'autorité quelle qu'elle soit et l'invention permanente de dispositifs de subversion symbolique de cette obéissance. Une tendance à refuser obstinément la nouveauté et une fidélité aux modèles de comportements et aux valeurs héritées, sans cesse démenties par la facilité avec laquelle s'opèrent toutes sortes d'emprunts aux cultures environnantes. Dans cette logique, l'amplitude même des ruptures qui se sont produites dans cette histoire rend d'autant plus significative et fondamentale la permanence de ces attitudes que l'analyse se donne pour objet de mettre en lumière :

Dans L'invention culturelle à la manière égyptienne, *l'un des principaux objectifs de la recherche était d'analyser la relation entre l'Imam al-Shâfi'i, en tant que juge présidant le "tribunal occulte"* (al-mahkama al-bâtiniyya), *tel que se le représentent les auteurs des lettres qui lui sont adressées, et le dieu Osiris, comme juge du tribunal de la suprême divinité régnant sur la Cité des Morts (...). Si une telle relation existe, comment en rendre compte ? Pour répondre à cette question, j'ai émis l'idée que la fonction attribuée aux divinités des anciens Egyptiens s'était reportée, sur le mode de l'adaptation, sur les prophètes, les saints et les élus de Dieu* (awliyâ'). *Ainsi la structure même de ce tribunal reste-t-elle inchangée, au fil des siècles, depuis*

l'Ancien Empire, mais c'est sa composition qui se modifie. Quant à sa fonction, elle reste d'assurer la justice et de répondre aux plaintes et aux demandes des opprimés et des exploités.

L'invention..., p. 16

La structure formelle de l'argumentation correspond ici à celle de l'histoire elle-même et la recherche s'organise dès lors de manière à rendre manifeste, à ses différents "moments", ce type de permanences au travers d'une incessante dialectique entre monuments et documents, d'une part, relevés sociographiques et enquêtes de terrain, de l'autre. Schématiquement, le sociologue repère dans le présent (l'Egypte musulmane contemporaine) des traits de comportement, des systèmes de valeurs, des savoirs, des idéologies caractérisés par leur écart par rapport à ce qui "devrait être" - valeurs officielles, comportements conformes, idéologies orthodoxes - dont ils signalent les disfonctionnements ; de ces comportements, il importe, dès lors, grâce aux méthodes de l'historien, de tracer l'origine (dans l'Egypte pharaonique) qui est ce qui en détermine la structure formelle, puis de repérer (dans l'Egypte chrétienne et musulmane médiévales) les médiations par lesquelles ils se sont transmis jusqu'à aujourd'hui et qui définissent l'éventail de leurs variations possibles. Dans ce passage d'une époque à l'autre, derrière l'apparente diversité des contenus culturels, c'est la permanence de fonctions de socialisation que recherche cette sociologie historique de la culture sous les auspices de laquelle Sayyid 'Uways situe ses recherches.

On peut se demander, compte tenu de tout ce qui précède, si cette "Egypte éternelle" à la défense et à l'illustration de laquelle Sayyid 'Uways a voué son existence et sa carrière, n'est pas d'abord et avant tout le produit des problématiques et des méthodologies qu'il met en œuvre - non pas tant un artefact historique ou sociologique qu'un principe de totalisation du savoir proprement "méta-physique" en ce sens qu'elle fait figure tout à la fois de présupposé de l'analyse et d'objet de la démonstration, postulat fondateur d'un discours qui ne peut qu'en confirmer les termes. Dans cette mesure, l'*Egypte éternelle* peut bien être aussi celle de l'avenir, celle qui "devrait être" et pour laquelle combat le sociologue, puisqu'elle est toujours déjà celle que "rêvent" depuis qu'il existe un mouvement national égyptien, et des intellectuels de la trempe de Sayyid 'Uways. Indépendamment de sa valeur strictement heuristique, l'un des moindres mérites de cette sociologie historique n'est pas de déboucher sur un modèle pratique et pédagogique de représentation de l'unité et de l'intégration historique et culturelle de la Nation égyptienne qui transcende les clivages sociaux et

confessionnels qui tendent à la diviser d'avec elle-même. Mettre en évidence la continuité de la culture égyptienne à travers les âges, c'est montrer comment et à quels niveaux celle-ci se perpétue en dépit de trois changements de langue et de deux changements de religion et de la succession ininterrompue de dominations étrangères. C'est surtout aborder de front le tabou du syncrétisme qui refoule, au nom de la pureté et de l'"homogénéité" supposées de l'identité musulmane de l'Egypte, l'idée que des passages - des contaminations ! - aient pu s'opérer entre des systèmes de croyances et de pensée posés comme historiquement rivaux. Pas plus aujourd'hui que dans les années trente, quand Taha Husayn et Muhammad Husayn Haykal tentèrent d'implanter une idéologie d'inspiration "pharaoniste" comme alternative au fondamentalisme islamique et à l'occidentalisme, il ne se trouve en Egypte tant de gens que cela pour admettre la civilisation "idolâtre" des Pharaons, voire l'Egypte chrétienne, dans la généalogie de l'Egypte "islamique", et pour accepter de considérer que la victoire de 'Amr Ibn al-'As ne constitue pas forcément et dans tous les domaines une rupture radicale dans l'histoire du pays.

Soulever la question de la différence entre les discours et les pratiques, c'est exhumer - contre le dogme et les rituels officiels qui, seuls ou presque, avaient jusque là bénéficié de l'attention savante - les effervescences suspectes de la religion populaire. C'est surtout revendiquer que la religion en tant que telle, sans égard pour la véracité qu'elle revendique, puisse être prise comme objet de savoir positif et ramenée au fonctionnement de lois sociologiques connues indépendamment de la Révélation. Poser la question de la concurrence de systèmes de pensée antagonistes aux divers niveaux de la pratique sociale, c'est s'interroger sur la part respective de la "modernité" et de la "tradition" dans le devenir au jour le jour de la société égyptienne. C'est encore et surtout interroger la cohérence et l'efficacité des discours et des vérités officielles dont l'emprise même qu'ils sont en mesure d'exercer sur la société "réelle" est relativisée, sinon franchement mise en question par la "survivance" de la superstition et de son cortège de comportements "irrationnels". Enfin, faire du rejet de la nouveauté un trait marquant de la culture égyptienne engage la capacité même de celle-ci à changer, à se "moderniser". Mais c'est aussi remettre en cause les lectures dominantes de l'histoire contemporaine de l'Egypte - vulgate constituée dès la fin du XIX^e^ et constamment réécrite jusqu'à aujourd'hui, et qui se structure autour de la notion de *Nahda* (renaissance) - qui célèbrent unanimement la marche en avant résolue de l'Egypte vers la modernité et le progrès. En découvrant au grand jour les syncrétismes secrets, les bricolages infra-idéologiques grâce auxquels une culture se reproduit tout

en s'adaptant aux nécessités de l'heure, Sayyid 'Uways révèle pour ce qu'elles sont - des systèmes de contrôle auxquels seuls les membres des élites qui les ont produits, et au bénéfice desquels ils fonctionnent, accordent foi - les idéologies de la pureté ethnique, confessionnelle ou doctrinale. Et s'il fallait résumer la pensée de Sayyid 'Uways en une formule, celle-ci s'imposerait d'elle-même : régimes et idéologie passent, la société égyptienne demeure.

ALAIN ROUSSILLON
CEDEJ-CNRS

Mémoires yougoslaves *(mudhakkirât yûghuslâviyya)*, Le Caire, 1964

Aspects de la société égyptienne contemporaine : les lettres au mausolée de l'Imam al-Shâfi'i *(min malâmih al-mujtama' al-misri al-mu'âsir : zâhira irsâl al-rasâ'il ila darîh al-imâm al-shâfi'i)*, Le Caire, 1965 (réédité en 1978)

L'éternité dans le patrimoine culturel égyptien *(al-khulûd fi al-turâth al-thaqâfi al-misri)*, Le Caire, 1966

Le service social et son rôle dirigeant dans notre société socialiste contemporaine *(al-khidma al-ijtimâ'iya wa dawruha al-qiyâdi fi mujtama'ina al-ishtirâki al-mu'âsir)*, Le Caire, 1966

Essai d'explication du sentiment d'agressivité *(muhâwala fi tafsîr al-shu'ûr bil-'adâwa)*, Le Caire, 1968

Entretiens sur la culture : quelques vérités culturelles de l'Egypte contemporaine *(hadîth 'an al-thaqâfa : ba'd al-haqâ'iq al-thaqâfiyya al-misriyya al-mu'âsira)*, Le Caire, 1970

Le cri des silencieux : les inscriptions sur les véhicules dans la société égyptienne contemporaine *(hitâf al-sâmitîn : zâhira al-kitâba 'ala hayâkil al-murakkabât fi al-mujtama' al-misri al-mu'âsir)*, Le Caire, 1971.

L'éternité dans la vie des Egyptiens contemporains : la vision de la mort et des défunts des cadres culturels égyptiens *(al-khulûd fi hayâ al-misriyyîn al-mu'âsirîn : nazra al-qâda al-thaqâfiyyîn al-misriyyîn nahwa zâhira al-mawt wa nahwa al-mawta)*, Le Caire, 1972

La naissance des professions du service social en Egypte : autobiographie *(nash'a mihna al-khidma al-ijtimâ'iyya fi misr, târîkh shakhsi)*, Le Caire, 1973

Le don des démunis : la vision de la mort et des défunts des cadres culturels égyptiens *('atâ' al-mu'addamîn : nazra al-qâda al-thaqâfiyyîn al-misriyyîn nahwa zâhira al-mawt wa nahwa al-mawta)*, Le Caire, 1973 (réédition de L'éternité ...)

Entretiens sur la femme égyptienne contemporaine, étude de sociologie culturelle *(hadîth 'an al-mar`a al-misriyya al-mu'âsira, dirâsa thaqâfiyya ijtimâ'iyya)*, Le Caire, 1977.

Une expérience de développement local en milieu urbain : l'Association de service social du quartier de Bûlaq *(tajriba fi al-tanmiya al-hadariyya al-mahalliyya : jam'iyya al-khadamât al-ijtimâ'iyya bi-hayy bûlâq)*, Le Caire, 1978

L'invention culturelle à la manière égyptienne, étude de quelques saints et wâli-s en Egypte *(al-ibdâ' al-thaqâfi 'ala al-tarîqa al-misriyya : dirâsa 'an ba'd al-qiddîsîn wal-awliyâ` fi misr)*, Le Caire, 1981

"Sur quelques mode égyptiens de résistance à l'oppression", in **Analyses de discours**, Actes du séminaire du CEDEJ 82-83 (en français).

La dualité dans le patrimoine religieux égyptien, étude d'anthropologie culturelle historique *(al-izdiwâjiyya fil-turâth al-dînî al-misri, dirâsa thaqâfiyya ijtimâ'iyya târîkhiyya)*, Le Caire, 1985.

Observations d'un chercheur égyptien en sciences sociales *(Nazarât bâhith 'ilmî ijtimâ'î misri)*, Le Caire, 1988

Lectures dans l'encyclopédie de la société égyptienne *(qirâ`ât fi mawsû'a al-mujtama' al-misri)* , Le Caire, 1988

1882
- Révolte de 'Orabi et occupation de l'Egypte par les Anglais

1919
- La déportation à Malte de Sa'ad Zaghlûl qui avait exigé d'être reçu à Londres à la tête d'une délégation *(wafd)* déclenche la "révolution de 1919"

1920
- Création de la banque Misr

1921
- Publication du Rapport Milner qui conclue à l'inadaptation du statut de protectorat imposé à l'Egypte par la Grande-Bretagne

1922
- Reconnaissance unilatérale par la Grande-Bretagne de la qualité d'Etat souverain de l'Egypte
- Découverte par Howard Carter et Lord Carnarvon de la tombe de Tut Ankh Amon
- Fondation du premier parti communiste égyptien

1923
- Promulgation par Fu`âd, qui vient de remplacer son titre de sultan par celui de roi, de la Constitution du 15 mars 1923
- Fondation par Huda Sha'râwi de la première union féministe égyptienne
- Promulgation d'une loi sur les coopératives agricoles

1924
- Assassinat au Caire du *Sirdâr* Lee Stack, commandant en chef de l'armée anglo-égyptienne du Soudan, avec pour conséquence la démission de Sa'ad Zaghlûl et le retrait des unités égyptiennes du Soudan, dès lors contrôlé par les seuls Britanniques
- Sa'ad Zaghlûl impose l'arabe comme langue des correspondances officielles

1925
- "Nationalisation" de l'Université égyptienne fondée en 1908 comme institution privée

- Publication par 'Ali Abd al-Râziq de *L'islam et les bases du pouvoir* (al-islâm wa usûl al-hukm), ouvrage qui provoque de vives réactions dans les milieux religieux et sera poursuivi en justice

- Création par Tal'at Harb et la Banque Misr de la "Société égyptienne de théâtre et de cinéma"

1926

- Publication de *Sur la poésie anté-islamique* de Taha Husayn ; cet ouvrage sera l'objet de vives polémiques accompagnées d'actions en justice dans lesquelles l'auteur est accusé de jeter le doute sur le texte coranique en mettant en cause l'authenticité de la poésie pré-islamique
- XIIIe Exposition agricole et industrielle, consacré à la mécanisation de l'agriculture
- Réunion au Caire d'un Congrès sur le Califat, où est agitée l'idée de proclamer le roi Fu`âd calife

1927

- Mort de Sa'ad Zaghlûl ; Mustafa al-Nahhas lui succède à la tête du Wafd
- La population du Caire dépasse le million d'habitants, celle d'Alexandrie le demi-million
- Les écoles et instituts religieux passent du contrôle d'al-Azhar à celui du ministère de l'Instruction, non sans vives réactions de celle-ci

1928

- Dissolution du parlement par le roi Fu`âd qui révoque Nahhâs et suspend certains articles de la constitution
- Fondation à Ismâ'iliyya, par Hasan al-Banna, de l'Association des Frères musulmans
- Un décret fait obligation aux entreprises de recruter un quart de leurs cadres parmi les diplômés de l'université

1930-35

- Gouvernements autoritaires d'Ismâ'il Sidki qui abroge la Constitution de 1923

1931

- Inauguration par le roi Fu`âd des usines textiles créées par la Banque Misr à Mahalla al-Kubra
- Création sous les auspices d'Ismâ'il Sidqi de la Banque du Crédit agricole

1933

- Fondation par Ahmad Husayn de l'organisation populist ultra-nationaliste de la "Jeune Egypte" *(Misr al-fatât)*

1936

- Rétablissement de la constitution de 23 et élections général triomphales pour le Wafd ;
- Mort de Fu`âd ; son fils Fârûq lui succède
- Signature par Nahhâs de la convention de Montreux avec les Britanniques qui met fin au régime des Capitulations et aux tribunaux mixtes, dans le cadre de ce que l'on a désigné comme l'"indépendance formelle"
- Un décret réorganise al-Azhar en fondant les trois facultés de théologie, droit et langue arabe
- Création d'un ministère de l'Hygiène et d'un Haut-conseil de la réforme sociale
- Festival de la fête nationale de l'économie *(mihrajân al-'îd al-watani al-iqtisâdi)* dans le cadre duquel prend place le "projet de la piastre (mashrû' al-qirsh), qui s'intéresse notamment à la fabrication du tarbouche, jusque là importé ; tenue de la XIVe Exposition agricole et industrielle qui se concentre pour la première fois sur les produits nationaux

1937

- Entrée de l'Egypte à la Société des Nations
- L'armée égyptienne recrute, après les accords de 1936

1938

- Mariage de Fârûq
- Publication de *L'avenir de la culture en Egypte* (mustaqbal al thaqâfa fi Misr) de Taha Husayn

1939

- Création du ministère des Affaires sociales
- Proclamation de la loi martiale par le gouvernement d'Ali Mâhir

1940

- Dissolution de la Caisse de la Dette

1942

- La Grande-Bretagne impose au roi Fârûq un gouvernement wafdiste dans le contexte de l'avancée des troupes de Rommel

- Première législation syndicale qui reconnait la légalité de telles organisations mais interdit la constitution de fédérations
- Ouverture de l'université Fârûq Ier à Alexandrie

1944
- Promulgation de la première loi sur le contrat de travail collectif

1945
- Déclaration de guerre aux puissances de l'Axe
- Création de Comités d'ouvriers et d'étudiants pour la libération nationale
- Assassinat du premier ministre 'Alî Mâhir

1946
- Emeutes, grèves, manifestations, attentats
- Réforme du système des *waqfs*, restreignant la possibilité de constituer des waqfs "civils" *(ahliyya)*

1947
- Une très grave épidémie de choléra éclate
- Partage de la Palestine par l'ONU

1948
- Déroute de l'armée égyptienne en Palestine
- Merrit Ghâli et Ibrâhim Madkûr exposent, au nom de l'Association pour la renaissance égyptienne *(Jamâ'a al-nahda al-misriyya)* un projet de réforme agraire
- Publication du nouveau Code Civil préparé par Sanhûri

1949
- Assassinat de Hasan al-Banna
- En riposte, assassinat du premier ministre Nuqrâshi

1951
-Dénonciation unilatérale par le gouvernement wafdiste des accords de 1936 avec la Grande-Bretagne : très graves incidents dans la zone du Canal, qui opposent policicers égyptiens, soutenus par des phalanges constituées par les Frères musulmans, et les soldats anglais

1952
- Incendie du Caire
- 21 Juillet - Coup d'Etat des Officiers libres

américaine du Caire dans les années 30, et qui a joué un rôle considérable dans l'émergence des principales institutions du service social en Egypte, notamment dans le cadre du réseau associatif, particulièrement dense à cette période.

DARWISH Sayyid (1892-1923) : le rénovateur de la musique arabe, dans laquelle il introduit des formes d'expression et des instruments qui lui étaient étrangers, mais qu'il sait adapter aux canons de la musique traditionnelle.

FARID Muhammad (1868-1919) : Successeur de Mustafa Kâmil à la tête du Parti national et prolongateur de son action; il prépare ainsi le terrain qu'occuperont à partir de 1919, le Wafd et Sa'ad Zaghlûl.

GAWISH 'Abd al-'Aziz : prend la direction de *L'Etandard* (al-Liwâ') après la disparition de Mustafa Kâmil; il représente la tendance la plus "ottomaniste" et la plus "islamique du Parti National.

HAFIZ Ibrâhîm (1872-1932) : le "poète du Nil", concurrent "populaire" ou "populiste" de Shawqi, mais non moins classicisant dans la forme, voire l'expression. C'est par la force de son lyrisme et ses engagements qu'il innove. Traducteur des *Misérables*.

AL-HAKIM Tawfiq (1899-1987) : polygraphe à la fois sceptique et idéaliste, aussi à l'aise dans le théâtre et le roman que dans l'essai ; l'ironie douce est le trait le plus constant de son écriture, des notations du *Journal d'un substitut de campagne* à ses ultimes *Entretiens avec Dieu*.

HAYKAL Muhammad Husayn (1889-1956) : homme de lettres et politicien, dans le camp des Libéraux-constitutionnels, dont il anime le journal, *La politique* (al-siyâsa) ; auteur du premier roman en langue arabe, *Zaynab* , animateur d'un mouvement "pharaoniste" vite avorté.

HUSAYN Taha (1889-1973) : sacré "doyen des lettres arabes", il représente une sorte d'archétype du passage d'une culture azharienne traditionnelle à une pensée "moderne" ; dans *L'avenir de la culture en Egypte*, il donne ce qui apparaît comme la charte du renouveau intellectuel dans ce pays : une maîtrise sourcilleuse du *turâth* (patrimoine) arabo-islamique, relu dans les cadres d'une pensée scientifique.

KAMIL Mustafa (1874-1908) : Figure emblématique du mouvement national

égyptien ; fondateur en 1907 du Parti national et animateur du journal L'*étendard* (al-Liwâ') ; à la fois "parlementariste" convaincu et partisan du maintien de l'Egypte sous souveraineté ottomane, il n'a cessé de tenter de faire jouer les rivalités entre les puissances européennes pour promouvoir l'indépendance de l'Egypte.

KILANI Kâmil : fondateur, dans les années 1940, de la première maison d'édition de livres pour enfants en Egypte.

MAHIR Ahmad : fondateur en 1938 du parti sa'adiste. Après son expulsion du Wafd, il accepte de constituer un gouvernement minoritaire avec l'appui du Palais et contre le Wafd ; c'est lui qui fait entrer l'Egypte en guerre du côté des Anglais, ce qui vaudra d'être accusé d'être inféodé à Londres. Il est assassiné en 1945.

AL-MANFALUTI Mustafa (1876-1924) : adaptateur plutôt que traducteur du romantisme et de ses formes ; sa langue, parfois précieuse voire archaïsante en même temps que son lyrisme incarnent l'une des "options" ouvertes au renouveau de la littérature arabe explorée par les nombreux auteurs qu'il a influencés, lors de ce qu'il est convenu de désigner comme la *Nahda*.

AL-MAZNI Ibrâhîm (1889-1949) : Romancier du "réalisme sceptique", spécialiste de la mise en scène des nouvelles perversions des élites occidentalisées.

MUBARAK Zaki (1891-1952) : polygraphe, "l'homme cultivé" de son temps, auteur de très nombreux écrits sur l'histoire et la littérature arabe classique ainsi que sur la mystique musulmane.

MUSA Salâma (1887-1958) : journaliste et essayiste rationaliste, socialiste-fabianiste; animateur de la *La nouvelle revue* (al-Majalla al-jadîda) lucidement anti-fasciste, publiée durant la deuxième guerre mondiale, dans une Egypte dont une large part de l'opinion manifestait des sympathies pour les puissances de l'Axe, dans l'espoir de se débarasser de l'occupation britannique.

AL-NADIM 'Abd Allah (1845-1896) : l'orateur de la "révolution orabiste"; journaliste et agitateur, passé dans la clandestinité après la débacle de 'Orabi; fondateur en 1892 du *Professeur* (al-Ustâdh), porte-parole d'un populisme nationaliste et islamique.

AL-NAHHAS Mustafa (1876-1965) : successeur de Sa'ad Zaghlûl à la tête du parti Wafd ; préside un certain nombre de ministère, sans parvenir à réaliser les deux objectifs fondamentaux de son parti : l'indépendance et l'unité de la vallée du Nil - entendre l'indivision du Soudan et de l'Egypte.

AL-NUQRASHI Mahmûd Fahmi (1888-1948): parmi les membres fondateurs du parti sa'adiste, après son expulsion du Wafd en 1937 ; à plusieurs reprises chef de gouvernements minoritaires, notamment en 1945 et 1946 ; assassiné en 1948.

'ORABI Ahmad (1841-1911) : porte-parole des officiers "indigènes" de l'armée égyptienne, tenus en lisière par les officiers supérieurs turco-circassiens ; sa rébellion contre le khédive Tawfiq, en 1882, constitue l'une des premières manifestations de ce qui sera présenté comme le "nationalisme" égyptien ; elle constituera le prétexte de l'intervention britannique et la cause "formelle" de 70 années d'occupation pour l'Egypte.

AL-RAFI'I Amîn : rédacteur en chef des *Nouvelles* (al-Akhbâr)), auteur de travaux historique sur la dynastie de Muhammad Ali.

Rose al-Yûsuf : de son vrai nom Fâtima al-Yûsuf, actrice en vogue au début des années 20, fondatrice du journal du même nom en 1925.

SA'ID Abd al-Hamîd : fondateur, en 1927 de l'Association de la jeunesse musulmane, conçue comme la réplique aux activités missionnaires de l'Association de la jeunesse chrétienne (YMCA).

SARRUF Ya'qûb (1852-1927) : fondateur en 1876 de *La sélection* (al-Muqtataf), revue littéraire en même temps que scientifique - on pourrait dire "scientiste" -, puis, avec Fâris Nimr, du *Muqattam* (al-Muqattam), hebdomadaire politique défenseur d'une "européanisation" progressive de l'Egypte et hostile au réformisme.

SHA'RAWI Huda (1879-1948) : pionnière du féminisme égyptien et grande figure du mouvement national, fondatrice en 1923 de la première Union des femmes égyptiennes.

SHAWQI Ahmad (1868-1932) : le "prince des poètes" - mais aussi le "poète des princes"; maître incontesté du néo-classicisme; auteur de tragédies et de fables, à côté de poèmes de la facture la plus traditionnelle, dans lequel il coule des thèmes "modernes" ou "modernisants".

AL-TUNSI Bayram : Le maître de la "séance" *(maqâma)* et du poème en langue dialectale

'UBAYD Makram : fonde en 1942 le "Bloc wafdiste" *(al-kutla al-wafdiyya)* après son expulsion du Wafd, qui passe des alliances de gouvernement minoritaire avec les Sa'adistes, autres transfuges du Wafd ; publie en 1923 un *Livre noir* contre le Wafd dans lequel il dénonce avec virulence les moeurs politiques et la vénalité des dirigeants wafdistes.

WAHBI Yûsuf : doyen du théâtre égyptien.

YEKEN 'Adli : principal dirigeant du Parti Liberal, et concurrent de Sa'ad Zaghlûl pour la direction de la "délégation" pour la négociation avec les Anglais en 1919.

ZAGHLUL Sa'ad (1856-1927) : Au départ, sans doute, un "poulain de Cromer", selon l'expression de Jacques Berque ; à la tête de la "délégation" *(Wafd)* de la nation égyptienne qui exige, en 1918 de négocier, à Londres puis à Versailles, l'autonomie de son pays ; son exil à Malte par les autorités britanniques d'occupation déclenche la "révolution de 1919", qui ouvre l'ère "libérale" de l'histoire moderne de l'Egypte.

AL-ZAYYAT Ahmad Hasan : fondateur d'*al-Risâla*.



TABLE

Conception et réalisation
Paul Geday , éditeur.
32, rue el Hussein, Dokki, le Caire

pour le compte des éditions du CEDEJ
CEDEJ- MRC
B.P. 494 22,rue el Fawakeh Dokki- Guiza
le Caire (RAE)

Secrétariat d'édition
Cécile Gonzalez-Quijano

Photos : Archives *Dâr al-Hilâl*

Imprimé au Caire sur les presses de
L'imprimerie moderne
Premier trimestre 1989

Depot legal
Dâr al-Kutub
2487/89
Le Caire



Sayyid 'Uways à 40 ans



Elsa Thabet



Ya'qub Fam



Le Shaykh Mahmûd Khattâb



Sayyid 'Uways en 1935



Les premières colonies de vacances à Alexandrie en 1936



Le tribunal des mineurs du Caire en 1948



Le roi Farouk quittant la Mosquée al-Rifâ'i en 1944



La foire agricole en 1936



Hassan al-Banna haranguant les membres de l'association des Frères Musulmans en 1945



Sayyid 'Uways avec Mohamed Naguib



Sayyid 'Uways en 1977